

**Black Ice (MsK)
(French
Edition)**

Becca Fitzpatrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Becca Fitzpatrick

BLACK ICE

*L'appel du
danger est
irrésistible.*



PAR L'AUTEUR
DE LA SÉRIE CULTE
HUSH, HUSH



Becca Fitzpatrick

BLACK ICE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Cambolieu

Roman



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :

Black Ice

Publiée par Simon & Schuster BFYR,
une division de Simon & Schuster Children's
Publishing Division.

ISBN : 978-2-7024-4133-6

© 2014 by Becca Fitzpatrick
© 2015, éditions du Masque, un département des
éditions Jean-Claude Lattès, pour la traduction
française.

Photo couverture : © Thomas Chadwick.
Conception graphique : Évelaine Guilbert.

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Hush, hush

Crescendo

Silence

Finale

www.lemasque.com
www.msk-la-collection.com

*Pour Riley et Jace,
qui me content eux aussi des histoires.*

AVRIL

Le vieux pick-up bringuebalant s'immobilisa et Lauren Huntsman se réveilla en sursaut lorsque sa tête heurta la vitre passager. Groggy, elle lutta pour ouvrir les yeux. Des fragments de souvenirs lui encombraient l'esprit et elle chercha en vain à reconstituer une image cohérente de sa nuit, à lever le voile sur la soirée passée. Mais il ne restait que des lambeaux qui s'agitaient dans sa mémoire, lancinants.

Elle se rappelait une musique country cacophonique, des rires stridents et les scores nasillards de la NBA que crachotaient des téléviseurs. Elle revoyait un bar obscur et les reflets ambrés, verdâtres et noirs des bouteilles sur une étagère.

La noire, en particulier.

Son contenu l'enivrait, dans le bon sens du terme, c'est pourquoi elle l'avait désignée d'une main tremblante. Une autre, plus ferme, l'avait servie, avant qu'elle ne boive cul sec.

— Une autre ! avait-elle aboyé en frappant le comptoir.

Une danse langoureuse sur les genoux du cow-boy avait suivi. Parce qu'elle trouvait qu'il lui allait mieux, elle lui avait pris son chapeau. Un stetson noir. Noir comme sa robe trop courte, noir comme l'alcool dans son verre. Noir comme son humeur, heureusement facile à dissiper dans un tel bouge. Une perle rare dans ce coin huppé du Wyoming, la vallée de Jackson Hole, où elle passait ses vacances en famille. Elle avait filé en douce et jamais ses parents n'auraient songé à la chercher dans un endroit pareil. Cette certitude avait égayé sa soirée. Très vite, elle serait trop soûle pour se rappeler leurs visages. Déjà, le souvenir de leurs mines désapprobatrices se délitait, se liquéfiait comme des coulées de peintures sur une toile vierge.

La peinture. Les couleurs. L'art. C'était dans ce monde peuplé d'étranges personnages aux vêtements et aux doigts tachés, à l'âme illuminée, qu'elle avait un temps trouvé refuge avant qu'ils ne l'en arrachent pour mieux la remettre en cage. Un esprit rebelle collait mal à leur image de famille modèle. Ce qu'ils voulaient, c'était une fille diplômée de Stanford.

Si seulement ils l'avaient aimée, vraiment, elle n'aurait pas éprouvé le besoin de s'affubler de robes provocantes qui exaspéraient sa mère, de se jeter à corps perdu dans des causes qui écornaient les idées rigides et réactionnaires de son père.

Elle regrettait presque que sa mère ne soit pas là pour la regarder se dandiner avec le cow-boy. Onduler des hanches contre son entrejambe. Lui susurrer toutes les obscénités qui lui passaient par la tête. Il avait interrompu leur corps-à-corps le temps d'aller lui chercher un verre. Elle aurait pu jurer que le goût de l'alcool avait changé. Était-elle éméchée au point d'imaginer cette amertume ?

Puis il lui avait proposé d'aller ailleurs.

Elle n'avait pas hésité plus de quelques instants. Sa mère aurait été scandalisée, aussi la réponse s'imposait-elle d'elle-même.

La portière s'ouvrit et la vue de Lauren redevint assez claire pour observer plus nettement le cow-boy. Pour la première fois, elle remarquait son nez busqué, sans doute la séquelle d'une rixe de bar. Un tempérament fougueux aurait dû le rendre plus désirable à ses yeux. Pourtant, curieusement, elle aurait tout à coup préféré un homme capable, pour une fois, de se dominer et de ne pas céder à une colère puérile. Exactement le genre de réflexion bien-pensante qu'aurait fait sa mère, se sermonna Lauren. Elle mit cette émotivité sur le compte de la fatigue. Elle avait besoin de dormir. Vite.

Il lui reprit son stetson et l'enfonça sur ses mèches blondes en bataille.

Donné c'est donné, voulut-elle protester, mais les mots ne franchirent jamais ses lèvres.

Il l'extirpa du siège et la hissa sur son épaule. Le bas de sa robe remontait dangereusement, cependant elle ne put intimer à ses mains l'ordre de le rabaisser. Sa tête lui parut alors aussi lourde et fragile que les vases en cristal de sa mère. Presque par enchantement, elle s'allégea tout à coup et ce fut comme si son esprit s'élevait au-dessus de son propre corps. Comment était-elle arrivée jusqu'ici ? Avaient-ils fait le trajet en voiture ?

Elle scrutait l'empreinte des bottes du cow-boy dans la neige boueuse. À chaque pas, les secousses lui donnaient la nausée. L'air glacial, mêlé à une puissante odeur de sève de pin, lui brûlait les narines. Sur la véranda une balancelle grinçait et quelques clochettes tintaient dans le noir. Le bruit lui arracha un soupir et la fit frémir.

Lauren entendit l'homme introduire une clé dans une serrure. Elle tâcha de garder les paupières ouvertes le temps de considérer les alentours. Le lendemain matin, elle devrait demander à son frère de venir la chercher. En admettant qu'elle soit capable de lui expliquer le chemin, pensa-t-elle amèrement. Il la ramènerait à la maison familiale, lui reprocherait son comportement désinvolte et destructeur, mais il

serait là. Comme toujours.

Le cow-boy la remit sur ses pieds et l'agrippa par les épaules pour la soutenir. Elle balaya lentement les lieux du regard. Une cabane au milieu des bois. Il l'avait conduite au beau milieu de nulle part. Elle remarqua des meubles rustiques en pin, le genre de mobilier kitsch qui détonne partout, sauf dans ce type de chalet. À l'autre bout du vestibule, une porte ouvrait sur un petit débarras équipé d'étagères en plastique. Il était vide, à l'exception d'un appareil photo fixé sur un trépied et posé face à un curieux poteau qui allait du sol au plafond.

Malgré les brumes de l'alcool, une peur viscérale la saisit. Elle devait sortir de là.

Mais ses pieds refusaient de bouger.

Le cow-boy la poussa à l'intérieur. À l'instant où il la lâcha, elle s'effondra. Ses chevilles se dérochèrent et ses talons hauts glissèrent sur le parquet. Trop soûle pour se redresser, prise de vertiges, elle cligna furieusement des yeux à la recherche d'une issue. Plus elle se concentrait, plus tout tournait autour d'elle. L'estomac retourné, elle eut à peine le temps de se pencher pour ne pas vomir sur sa robe.

— Tu avais oublié ça dans le bar, lança-t-il en lui posant une casquette aux couleurs des Cardinals sur la tête.

Son frère la lui avait offerte quelques semaines plus tôt, lorsqu'elle avait reçu sa lettre d'acceptation à l'université de Stanford. Sans doute une idée de ses parents. Le cadeau était mystérieusement arrivé peu après qu'elle eut déclaré ne pas vouloir étudier, ni à Stanford ni ailleurs. Son père avait fulminé, rouge comme un personnage de dessin animé, et elle avait cru voir de la fumée s'échapper de ses oreilles.

Le cow-boy lui ôta sa chaîne en or. Ses mains râpeuses lui effleurèrent les joues.

— Ça vaut cher, ça ? s'enquit-il en examinant le pendentif en forme de cœur.

— À moi, siffla-t-elle, tout à coup agressive.

Qu'il reprenne son chapeau puant ! Ce collier lui appartenait. Ses parents le lui avaient offert le soir de son premier spectacle de danse classique, douze ans auparavant. Pour la première et la dernière fois, ils avaient approuvé sa passion. Ce bijou était l'unique preuve qu'au fond ils devaient bien l'aimer un peu. À l'exception du ballet, ils avaient gouverné, dirigé et façonné toute son enfance à leur guise.

Deux ans plus tôt, elle avait fini par se révolter. Elle s'était exprimée à travers l'art, le théâtre, les groupes de rock, la danse moderne, parfois provocatrice, les rassemblements d'activistes politiques et d'intellectuels (et non des « ratés »), qui avaient abandonné l'université pour poursuivre des cursus alternatifs. Puis il y avait eu un petit ami, aussi brillant que torturé, qui fumait de l'herbe et gravait

ses poèmes sur les façades des églises, les bancs des parcs, les voitures, et même sur l'âme insatiable de Lauren.

Ses parents ne lui avaient pas caché leur dédain pour son nouveau style de vie.

Ils avaient riposté avec des couvre-feux, des règles strictes, pour mieux la confiner, la vider de sa substance. Pour lutter, Lauren disposait d'une seule arme : la rébellion. Si elle avait pleuré, claquemurée dans sa chambre, lorsqu'elle avait dû renoncer à la danse, elle avait vite appris à rendre coup pour coup. Ils n'avaient pas le droit de l'aimer par fragments. Ils devraient choisir : elle leur appartiendrait tout entière ou ils la perdraient pour de bon. Il n'existait aucune autre solution possible. À dix-huit ans, elle faisait preuve d'une volonté de fer.

— À moi, répéta-t-elle au prix d'un terrible effort.

D'abord, elle devait récupérer son pendentif, puis sortir de là. Cependant, une curieuse sensation s'était emparée de son corps : elle devenait spectatrice des événements sans éprouver la moindre émotion.

Le cow-boy suspendit son collier à la poignée de la porte, puis se saisit d'une corde qu'il enroula autour de ses poignets. Il la serra violemment pour l'attacher et Lauren grimaça. Non, il n'avait pas le droit, pensa-t-elle avec une étrange indifférence. Si elle l'avait accompagné de son plein gré, elle n'avait pas accepté cela.

— L... laisse partir moi, ânonna-t-elle sur un ton peu convaincant.

Elle rougit de sa pitoyable requête. Elle qui adorait le langage, qui considérait chaque mot comme un précieux trésor, libérateur, à sélectionner avec soin... Elle plongeait la main dans cette poche qui les contenait, mais ne trouvait qu'un trou par lequel son vocabulaire semblait s'être échappé.

En vain, elle esquissa un mouvement d'épaule pour tenter de se dégager. Comment allait-elle récupérer son pendentif ? À l'idée de le perdre, une sensation de panique dévorante lui comprima la poitrine. Si seulement son frère l'avait rappelée... Par défi, elle lui avait annoncé un peu plus tôt, dans un message, son intention de sortir se soûler. Elle répétait ses provocations presque chaque week-end, mais pour la première fois il les avait ignorées. Au fond, elle voulait simplement s'assurer qu'il tenait assez à elle pour l'empêcher de faire des bêtises.

Avait-il finalement renoncé, lui aussi ?

Le cow-boy s'éloignait. Il se retourna sur le seuil, inclina son chapeau en arrière, révélant un regard bleu acier, avide et suffisant. Lauren comprit alors la gravité de son erreur. Ce type ne s'intéressait même pas à elle. Comptait-il prendre des clichés compromettants pour la faire chanter ? Avait-il installé l'appareil photo dans ce but ? Il avait

sans doute deviné que ses parents paieraient n'importe quelle somme pour les récupérer.

— J'ai une petite surprise pour toi dans la cabane à outils, susurra-t-il. Ne bouge surtout pas, d'accord ?

Le souffle saccadé, erratique, Lauren voulut lui crier d'aller au diable, mais ses paupières se fermaient malgré elle et elle les rouvrait chaque fois plus difficilement. Elle se mit à pleurer.

Si elle n'en était pas à sa première cuite, jamais elle n'avait ressenti de tels effets. Il avait forcément glissé quelque chose dans son verre. Une substance qui l'épuisait et lui plombait les jambes. Elle frotta les fibres de la corde contre le bois ou, du moins, elle essaya. Bien qu'engourdie de sommeil, elle continua de lutter. Au retour du cowboy, quelque chose de sinistre se produirait. Il fallait qu'elle le dissuade.

Plus tôt que prévu, sa silhouette obscurcit l'encadrement de la porte. Dans le contre-jour des lumières du vestibule, une ombre formidable se projeta sur le sol du débarras. L'homme ne portait plus son stetson et il lui sembla tout à coup plus massif. Un autre détail attira son regard. Entre ses mains, il tenait une seconde corde, dont il testa la solidité.

Il s'approcha et, tremblant, l'enroula autour de son cou, puis se posta derrière elle pour la nouer au poteau. Des éclairs dansèrent devant les yeux de Lauren. Il serrait bien trop fort. D'instinct, elle lut dans ses gestes fébriles un mélange de nervosité et d'exaltation. Si sa respiration s'emballait, c'était davantage sous l'effet de l'adrénaline que de l'effort. L'horreur lui souleva le cœur. Il y prenait du plaisir. Un étrange râle retentit avant qu'elle ne s'aperçoive, épouvantée, qu'il montait de sa propre gorge. Le son parut effrayer son agresseur, qui jura et s'acharna de plus belle.

Intérieurement, elle ne s'arrêtait plus de hurler. Ses cris accompagnaient une sensation d'écrasement qui la précipitait vers la mort.

Non, il ne se contenterait pas de quelques photos. Ce qu'il voulait, c'était la tuer.

Il était hors de question que cet endroit sordide devienne son ultime souvenir. Alors elle ferma les yeux et s'évada au plus profond des ténèbres.

UN AN PLUS TARD

1.

Si je mourais, ce ne serait sûrement pas d'hypothermie.

J'entassai mon sac de couchage garni de plumes dans le coffre de ma Jeep avec cinq autres bagages remplis de matériel divers, de couvertures en laine polaire, de draps chauds, de chaussettes de ski et de tapis de sol isolants. Une fois assurée de ne rien perdre en route durant les trois heures de trajet jusqu'à Idlewilde, je rabattis le hayon et m'époussetai les mains sur mon short en jean.

Rod Stewart ronronna son « If you want my body » dans le haut-parleur de mon téléphone, que je laissai sonner pour chanter en chœur avec lui : « ... and you think I'm sexy. » Sur le trottoir d'en face, la voisine ferma rageusement la fenêtre de son salon. *Navrée, Mme Pritchard. C'était trop tentant.*

— Salut, miss, me lança Korbie quand je décrochai, avant de faire éclater une bulle de chewing-gum. Alors, pas de retard prévu sur l'horaire ?

— Léger contretemps. La Jeep est pleine à craquer, répondis-je avec un soupir exagéré. J'ai pu caser les sacs de couchage et l'équipement, mais nous allons devoir laisser un bagage. Tu sais, le bleu marine avec des poignées roses.

Amies depuis toujours, Korbie et moi prenions un malin plaisir à nous taquiner comme deux sœurs.

— Si tu abandonnes ma valise, tu peux dire adieu à mon fric.

— J'aurais dû me douter que tu jouerais la carte de la gosse de riche.

— Quand on a un atout, il faut s'en servir. Remercie le taux croissant de divorces qui remplit le tiroir-caisse de ma mère. Si les gens apprenaient à se rabibocher, elle se retrouverait vite au chômage.

— Et tu serais contrainte de déménager. Alors, ne crachons pas sur le divorce.

Korbie lâcha un ricanement diabolique.

— Je viens d'appeler Bear. Il n'a pas encore bouclé ses bagages, mais il m'a juré qu'il nous rejoindrait à Idlewilde avant la nuit.

Idlewilde, le splendide chalet de ses parents, niché au cœur du parc national de Grand Teton, serait durant toute une semaine notre unique point d'ancrage dans la civilisation.

— Il est prévenu, reprit-elle. S'il m'oblige à déloger les chauves-souris des avant-toits toute seule, ses vacances vont lui paraître longues et chastes.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tes parents t'autorisent à partir seule avec ton copain.

— Euh... à ce sujet...

— J'en étais sûre ! C'était trop beau pour être vrai.

— Calvin nous accompagne pour jouer les chaperons.

— Tu plaisantes ?

Korbie lâcha une exclamation répugnée.

— Il rentre lui aussi pour les vacances et mon père l'a contraint à nous suivre. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui parler, mais il doit être vert. Il a horreur que mon père le régente, surtout depuis qu'il est entré à la fac. J'imagine d'ici son humeur massacrante que je devrai supporter toute la semaine.

Les jambes en coton, je dus m'appuyer contre le pare-choc de la Jeep. J'eus brusquement du mal à respirer. D'un seul coup, le fantôme de Calvin réapparissait. Je me rappelai notre premier baiser, lors d'une partie de cache-cache au bord de la rivière, derrière leur maison. Il avait trituré le crochet de mon soutien-gorge et glissé sa langue dans ma bouche pendant qu'une nuée de moustiques me bourdonnait aux oreilles. J'avais gâché cinq pages de mon journal intime à relater l'événement dans les moindres détails.

— Il devrait arriver d'une minute à l'autre. Je sais, c'est nul. Tu ne penses plus à lui, au moins ?

— Arrête. Je suis passée à autre chose depuis des lustres, répliquai-je sur un ton blasé.

— Je préférerais éviter une mauvaise ambiance.

— Quelle blague ! J'ai oublié ton frère depuis belle lurette. Et... et si je jouais moi-même les chaperons ? proposai-je de but en blanc. Explique à tes parents qu'il est inutile d'envoyer Calvin.

En vérité, je n'étais pas prête à le revoir. Il était peut-être encore possible d'annuler ce voyage. De feindre un malaise. Non, c'était *mes* vacances. J'y avais consacré trop de temps et d'énergie. Pas question de le laisser anéantir mes efforts. Il avait gâché assez de choses comme ça.

— Ils n'accepteront jamais, décréta Korbie. Il doit nous retrouver sur place ce soir.

— Ce soir ? Et son matériel ? Il n'aura pas le temps de faire ses bagages. Les préparatifs nous ont pris plusieurs jours.

— Tu connais Calvin. C'est l'homme des bois. Une seconde, Bear cherche à me joindre. Je te rappelle.

Je raccrochai et m'allongeai sur l'herbe. *Inspire, expire*. Alors que je croyais l'avoir oublié, Calvin revenait à la charge pour un deuxième round. La situation aurait presque pu paraître comique. Décidément, ce garçon aurait toujours le dernier mot.

Évidemment, il pouvait se mettre en route au pied levé : il avait passé presque toute son enfance à faire de la randonnée aux abords d'Idlewilde. Il connaissait parfaitement la région et son équipement l'attendait sans doute déjà dans son placard, prêt à partir.

Ma mémoire me ramena plusieurs mois plus tôt, à l'automne. Cinq semaines après son entrée en première année à Stanford, il avait rompu avec moi. Par téléphone. Un soir où j'avais espéré pouvoir compter sur lui. Je préférais ne pas ressasser le souvenir de cette nuit-là, en particulier la manière dont elle s'était achevée.

Saisie d'un élan de pitié, Korbie m'avait malgré elle laissé le soin d'organiser nos ultimes vacances de printemps avant la fin du lycée, dans l'espoir de me remonter le moral. Nos deux autres meilleures amies, Rachel et Emilie, avaient réservé leurs billets pour Hawaï et nous avions songé à les suivre sur les plages d'Oahu. Cependant, déterminée à souffrir, j'avais décrété que nous partirions en avril pour un trekking dans le massif des Tetons. Si Korbie avait deviné la raison de mon choix, elle avait eu la délicatesse de ne pas en parler.

Je savais que les congés de Calvin coïncideraient avec les nôtres et je connaissais sa passion pour la randonnée dans cette région. J'imaginai qu'en apprenant notre destination, il se joindrait à nous. J'aurais donné n'importe quoi pour passer du temps avec lui, me présenter sous un jour nouveau et lui faire regretter sa décision de rompre.

Face à son silence, j'avais compris le message : il se moquait de nos vacances parce que je ne l'intéressais plus. Il n'avait pas la moindre intention de me reconquérir. J'avais donc renoncé à mes fantasmes et m'étais endurcie. Calvin et moi, c'était bel et bien fini et ce voyage serait l'occasion de me ressourcer.

Délaissant mes souvenirs, je méditai une stratégie. Calvin s'apprêtait à rentrer de Stanford. Qu'allais-je bien pouvoir lui dire après huit mois de séparation ? Y aurait-il un malaise, entre nous ?

Quelle question !

Dans un excès de vanité puérile, je me surpris à espérer de ne pas avoir pris de poids. Je doutais que ce soit le cas. J'avais même l'impression que l'endurance et la musculation en préparation de la randonnée m'avaient sculpté les jambes. Je tâchai de me raccrocher à

cette pensée positive, mais elle ne me réconforta guère. J'étais au bord de la nausée. Non, il était encore trop tôt pour revoir Calvin. J'imaginai avoir franchi un cap, mais la douleur oppressante refaisait surface.

Avec quelques profondes inspirations, je retrouvai mon calme et tendis l'oreille pour écouter la radio, restée allumée dans la voiture. Elle ne diffusait pas de musique, mais un bulletin météo.

... deux systèmes dépressionnaires frapperont le sud-est de l'Idaho. Dès ce soir, les risques de précipitations grimperont à 90 %, accompagnés d'éclairs et de fortes rafales.

Je relevai mes lunettes de soleil pour scruter le dôme bleu qui s'étendait d'un bout à l'autre de l'horizon. Pas l'ombre d'un nuage. Cependant, si la pluie s'annonçait, je préférais me mettre en route sans tarder. Avec un peu de chance, nous devancerions l'orage, puisque nous quittons l'Idaho en direction du Wyoming.

— Papaaa ! m'égosillai-je en direction des fenêtres ouvertes.

Mon père apparut à la porte. Je levai les yeux vers lui et lui servis ma moue de petite fille irrésistible.

— Papa, j'ai besoin d'argent pour faire le plein.

— Et ton argent de poche ?

— Je l'ai dépensé pour le matériel de randonnée, expliquai-je.

— Personne ne t'a jamais dit qu'il ne poussait pas sur les arbres ? me taquina-t-il, feignant un air consterné.

Je lui sautai au cou et l'embrassai sur la joue.

— J'ai vraiment une longue route à faire.

— Évidemment.

Avec un imperceptible soupir, il sortit son portefeuille et me tendit quatre billets de vingt dollars fripés.

— Surtout, ne descends jamais en dessous du quart du réservoir. Les stations sont rares, en altitude. Rien de pire que de tomber en panne d'essence au milieu de nulle part.

— Par précaution, garde quand même ton téléphone et une corde de remorquage à portée de main.

— Britt...

— Je plaisante, papa, m'esclaffai-je. Je ne me laisserai pas surprendre.

Je grimpai sur le siège brûlant de la Jeep décapotée. Je redressai les épaules et observai mon reflet dans le rétroviseur. D'ici la fin de l'été, mes cheveux auraient blondi. Je compterais quelques nouvelles taches de rousseur. J'avais hérité des origines allemandes de mon père et de celles suédoises de ma mère. Avec un tel patrimoine génétique, les coups de soleil étaient garantis. J'attrapai mon chapeau de paille posé à côté de moi et l'enfonçai sur ma tête. En revanche j'avais la ferme intention de rester pieds nus.

La tenue idéale pour faire quelques courses à la supérette du coin.

Dix minutes plus tard, j'étais dans le magasin, un gobelet de granité framboise à la main. J'en bus une première rasade avant de le remplir au distributeur.

Derrière sa caisse, Willie Hennessey me fit les gros yeux.

— Ne te gêne surtout pas, me lança-t-il.

— C'est si gentiment proposé, rétorquai-je en mordillant la paille, avant de me resservir généreusement.

— Tu réalises que je suis censé faire respecter l'ordre et la loi, ici ?

— Franchement, Willie. Deux gorgées. Personne ne fera faillite pour ça. Pourquoi t'emballer ?

— Parce que tu chapardes. Et en plus tu fais semblant de ne pas savoir faire le plein pour m'obliger à le faire. Chaque fois que j'aperçois ta Jeep sur le parking, je sens les ennuis arriver.

J'affectai une moue dégoûtée.

— J'ai horreur d'avoir de l'essence partout sur les doigts. Et tu manies si bien la pompe, ajoutai-je avec un sourire enjôleur.

— C'est à force d'entraînement, marmonna-t-il.

Je déambulai pieds nus entre les rayonnages, à la recherche de bonbons et de biscuits, songeant que si Willie répugnait à me servir, il n'avait qu'à changer de métier. C'est alors que la clochette de la boutique tinta.

Aucun bruit de pas ne retentit derrière moi, mais deux mains tièdes et calleuses se plaquèrent sur mes yeux.

— Devine qui c'est !

Son odeur me pétrifia. Je priai pour qu'il ne sente pas mes joues s'échauffer sous ses doigts. Pendant une interminable seconde, je ne parvins pas à articuler un son. Ma voix semblait s'être réfugiée au fond de ma gorge, où elle ricochait avec une douleur sourde.

— Un indice ? répliquai-je d'un ton que j'espérais blasé.

Ou vaguement agacé. Tout, sauf offensé.

— Un petit gros, avec les dents en avant.

Après tout ce temps, je retrouvai cette intonation assurée, un peu moqueuse, qui me parut aussi familière qu'étrange. À le savoir tout contre moi, mes nerfs s'emballaient. Je craignais à la fois de me mettre à l'insulter au beau milieu de la supérette, et de ne pas en avoir le courage si je le laissais m'approcher de trop près. Or je voulais hurler. J'avais passé presque huit mois à m'aiguiser la langue et j'étais prête à l'attaque.

— Eh bien dans ce cas, je ne vois que... Calvin Versteeg.

J'avais parlé avec un détachement cordial. J'en étais certaine. Et rien n'aurait pu me soulager davantage.

Cal me contourna et s'appuya nonchalamment contre la gondole avec un sourire de loup. Il maîtrisait son numéro de charme voyou

depuis des années. Si cela avait fonctionné autrefois, je n'étais plus aussi naïve.

Tâchant d'ignorer son physique séduisant, je l'observai à la dérobée. À l'évidence, il avait opté pour un effet « saut du lit ». Ses cheveux me parurent plus longs que dans mon souvenir. Ils me rappelaient une journée torride, après l'entraînement, où ses mèches dégoulinantes de sueur avaient soudain pris une teinte foncée comme l'écorce. Je chassai ma nostalgie pour lui lancer d'un ton désabusé :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Sans y être invité, il inclina ma paille et but une gorgée, avant de s'essuyer les lèvres d'un revers de main.

— Explique-moi un peu ce projet de camping.

— De randonnée, rectifiai-je en écartant mon gobelet.

J'insistai sur la distinction. Si le camping était à la portée du premier venu, la randonnée ne s'improvisait pas et réclamait un certain courage.

— Tu as terminé tous tes préparatifs ?

— À quelques détails près. Quelques emplettes de dernière minute à régler.

— Soyons sérieux. Korbie n'acceptera jamais de mettre un pied hors de la maison. Elle a la phobie du grand air. Et tu es incapable de lui tenir tête. Je vous connais, les filles, ajouta-t-il en se tapotant la tempe d'un geste entendu.

— Nous partons pour un trekking de sept jours, affirmai-je, outrée. Notre circuit fait soixante-cinq kilomètres !

Bon, j'exagérerais sans doute un peu. À vrai dire, je n'avais pas réussi à convaincre Korbie de parcourir plus de trois kilomètres par jour et elle avait exigé de ne pas s'éloigner d'Idlewilde, au cas où le besoin de confort ou de chaînes câblées se ferait sentir. Si je n'avais jamais sérieusement envisagé de m'aventurer dans la montagne pendant une semaine entière, j'avais toutefois prévu une journée de marche en solitaire, afin de laisser Korbie et Bear en amoureux. Forte de mon entraînement, j'avais résolu de tester mes propres capacités. Calvin apprendrait très vite nos véritables plans, mais sur l'instant je cherchai simplement à lui en mettre plein la vue. J'en avais assez de ses insinuations continuelles, de son obstination à ne jamais me prendre au sérieux. Je pouvais toujours prétendre par la suite que Korbie avait renoncé à notre projet. Le scénario resterait plausible.

— Tu as conscience qu'un grand nombre de sentiers seront couverts de neige ? Sans parler des refuges, qui n'ont pas encore rouvert pour la saison. Tu ne risques pas de croiser beaucoup de monde. Même la caserne des gardes forestiers de Jenny Lake est fermée. Tu seras responsable de ta propre sécurité. Aucune mesure de sauvetage n'est garantie.

Je roulai des yeux incrédules.

— Sans blague ? Je n'entreprends pas ce périple à l'aveuglette, figure-toi, répliquai-je. J'ai tout prévu. Nous nous en sortirons très bien.

Il se passa les doigts sur les lèvres pour dissimuler un sourire. Son scepticisme ne faisait aucun doute.

— Tu ne m'en crois pas capable ? demandai-je, essayant de ne pas paraître vexée.

— Je pense juste que vous vous amuseriez davantage à la station thermale de Lava. Vous pourriez au moins vous délasser dans les sources chaudes.

— Voilà des mois que je me prépare à ce séjour, objectai-je. Tu n'imagines même pas la force et l'énergie que j'ai investies dans cet entraînement. Tu ne m'as pas revue depuis l'automne. Je ne suis plus la fille que tu as laissée derrière toi. D'ailleurs, tu n'as plus aucune idée de qui je suis vraiment.

— Si tu le dis, admit-il avec un geste résigné, comme s'il formulait une simple suggestion. Mais pourquoi avoir choisi Idlewilde ? Il n'y a rien à faire, là-haut. Je vous donne une journée avant de mourir d'ennui.

Pourquoi cherchait-il à me décourager ? Il adorait cet endroit. Et il savait aussi bien que moi que les activités n'y manquaient pas. Puis je compris. Il ne remettait en cause ni le lieu ni mes capacités. Il n'avait tout simplement pas envie d'être du voyage. La perspective de passer du temps avec moi le rebutait. En me persuadant de renoncer à nos projets, il se libérait de la contrainte de nous accompagner et pourrait profiter de ses vacances comme bon lui semblait.

J'accusai le coup, puis m'éclaircis la gorge.

— Tes parents te paient combien pour jouer les baby-sitters ?

Il me dévisagea avec une attention exagérée, faussement scandalisé.

— Pas assez cher, manifestement.

Il entendait donc se comporter de cette manière. D'un côté, quelques compliments, de l'autre, quelques commentaires désobligeants. Intérieurement, je raturai rageusement son nom au marqueur indélébile.

— Autant être claire : j'étais contre l'idée que tu viennes avec nous. Nous retrouver à nouveau ensemble ? Bonjour le malaise !

Dans ma tête, la phrase m'avait paru plus percutante. À voix haute, elle prenait un accent rancunier, mesquin et méchant – la caricature même de l'ex-copine blessée. Or je ne voulais pas qu'il sache que je souffrais toujours. Encore moins quand il affectait cette amabilité exagérée.

— Vraiment ? Puisque c'est comme ça, la baby-sitter de service avance le couvre-feu d'une heure, ce soir.

Je désignai du menton la vitrine du magasin, derrière laquelle on apercevait un 4 × 4 BMW X5 garé sur le parking.

— C'est ton dernier joujou ? Un nouveau cadeau de tes parents, ou bien t'es-tu enfin décidé à faire autre chose que courir les filles, à Stanford ? Comme, par exemple, trouver un petit boulot respectable ?

— Mon boulot c'est justement de courir les filles, répliqua-t-il avant d'ajouter avec un sourire odieux : même s'il n'est pas vraiment « respectable ».

— Pas de relation sérieuse, alors ?

Je ne parvins pas à le regarder dans les yeux, mais j'étais fière d'adopter un ton parfaitement neutre. Je me répétais que la réponse ne m'intéressait pas. D'ailleurs, s'il avait résolu d'aller de l'avant, c'était encore une fois le signe que je pouvais moi aussi faire de même.

— Pourquoi ? s'enquit-il en pressant son index contre mon épaule. Tu as quelqu'un, toi ?

— Bien sûr !

— C'est ça, s'esclaffa-t-il. Korbie m'en aurait parlé.

Je ne me démontai pas et haussai les sourcils.

— Crois-le ou non, mais Korbie ne te dit pas tout.

Il se renfroga et, à sa mine désabusée, je compris qu'il était sur le point d'adhérer à mon histoire.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

On prétend que pour rattraper un mensonge, il faut éviter d'en raconter d'autres. Mais je continuai sur ma lancée.

— Tu ne le connais pas. Il vient d'emménager.

— Ben voyons, comme c'est pratique. Désolé, mais ça ne prend pas.

Pourtant, je décelai le doute dans sa voix. Je voulais soudain lui prouver que, bien qu'il ne m'ait jamais donné d'explication, j'avais bel et bien tourné la page. Et trouvé mieux, beaucoup mieux que lui. Pas question de le laisser croire que, pendant qu'il jouait les bourreaux des cœurs en Californie, je passais mon temps à pleurer sur de vieilles photos de lui.

— Justement le voilà ! Regarde par toi-même, dis-je sans réfléchir.

Calvin suivit mon geste des yeux tandis que je désignai une Volkswagen rouge garée devant la pompe à essence la plus proche. Le type qui remplissait le réservoir devait avoir deux ans de plus que moi. Ses cheveux bruns, coupés courts, soulignaient la parfaite symétrie de son visage. Je ne distinguais pas ses iris, mais j'espérais qu'ils seraient marron, uniquement parce que ceux de Calvin étaient d'un vert éclatant et profond. La carrure développée de l'inconnu m'évoqua aussitôt celle d'un nageur. Je ne l'avais jamais croisé dans les environs.

— Lui ? Je l'ai aperçu en arrivant. Sa voiture est immatriculée dans le Wyoming, rétorqua Calvin, sceptique.

— Je te l'ai dit : il vient de s'installer en ville.

— Il est plus vieux que toi.

— Et alors ?

La clochette du magasin tinta et mon prétendu petit ami entra. De près, il me parut plus séduisant et avait effectivement des yeux sombres, dont la couleur me rappelait celle du bois. Alors qu'il fouillait sa poche arrière à la recherche de son portefeuille, j'entraînai Calvin derrière le rayon des biscuits.

— Britt, à quoi tu joues ? s'exclama-t-il en me dévisageant comme si j'étais un extraterrestre.

— Je ne veux pas qu'il me voie, murmurai-je.

— Parce que ce n'est pas vraiment ton copain, c'est ça ?

— Non. C'est juste que...

Où était ce troisième mensonge dont j'avais tant besoin ?

Avec un sourire machiavélique, Cal s'arracha à mon étreinte pour se diriger tout droit vers la caisse. Réprimant un juron, j'observai la scène entre deux étagères. L'air affable, il aborda le nouveau venu qui portait une épaisse chemise à carreaux, un jean et des chaussures de marche.

— Salut !

L'inconnu le considéra à peine, mais répondit par un signe poli.

— Il paraît que tu sors avec mon ex ?

À son ton jubilatoire, je compris qu'il comptait me prendre à mon propre piège. Enfin, son interlocuteur réagit. Il examina Calvin avec curiosité et je sentis mes joues s'enflammer encore davantage.

— Oui, ta copine, insista Calvin. Celle qui se cache là-bas, derrière les paquets de gâteaux.

Il me désignait du doigt. Je me redressai alors pour laisser apparaître mon visage au-dessus des étagères. Je triturai mon tee-shirt et ouvris la bouche, mais aucun mot n'en sortit.

Le jeune homme leva la tête. L'espace d'un instant, nos regards se croisèrent. Honteuse, je lui soufflai un piteux : « Je peux t'expliquer. » Mais j'en étais incapable.

Puis l'impensable se produisit. Il se retourna vers Calvin et déclara avec aplomb :

— Eh bien oui, ma petite amie. Britt.

Je tressaillis. Comment connaissait-il mon nom ? Calvin parut tout aussi déconcerté.

— Ah, euh... Désolé, mon pote. Je croyais que... Calvin Versteeg, se présenta-t-il en lui tendant gauchement la main. Le... l'ex de Britt.

— Mason.

Mason fixa la main de Calvin sans la lui serrer. Il glissa quelques billets à Willie Hennessey avant de s'approcher de moi et de m'embrasser sur la joue. Un baiser bien innocent, qui troubla tout de

même les battements de mon cœur.

— Toujours accro aux granités, à ce que je vois ! me lança-t-il, chaleureux et enjôleur.

Progressivement, je lui rendis son sourire. Puisqu'il semblait décidé à entrer dans mon jeu, je comptais bien en profiter.

Je fis mine de m'éventer tout en lui adressant un regard langoureux.

— J'ai aperçu ta voiture sur le parking alors j'ai ressenti le besoin de me rafraîchir les idées.

Les ridules au coin de ses paupières se plissèrent. Je devinai qu'il riait sous cape.

— Et si tu passais chez moi, plus tard, Mason ? J'ai un nouveau brillant à lèvres à tester...

— Ah, l'épreuve du baiser, renchérit-il du tac au tac.

Du coin de l'œil, je jaugeai la réaction de Calvin. À ma grande satisfaction, je le vis changer de couleur.

— Tu me connais, j'aime bien pimenter les choses, susurrai-je de plus belle.

Calvin s'éclaircit la gorge et croisa les bras.

— Britt, tu ne devrais pas te mettre en route ? Il serait plus prudent d'arriver au chalet avant la nuit.

Sans que je puisse me l'expliquer, Mason se rembrunit.

— On part en camping ?

— En randonnée, précisai-je. Dans le Wyoming et le massif des Tetons. Je comptais t'en parler, mais...

Grr... Quelle raison aurais-je pu invoquer pour ne pas avoir averti mon petit ami d'un voyage prévu de longue date ? Moi qui croyais toucher au but, j'allais me trahir à la dernière seconde.

— Ça ne fait rien, puisque tu savais que je devais moi aussi m'absenter. Nous n'aurions pas pu nous voir, acheva Mason sans un accroc.

De nouveau, je le regardai bien en face. Charmant, vif, prêt à tout – y compris à improviser une scène avec une parfaite inconnue – et doté d'un talent naturel pour le mensonge. D'où sortait-il, ce type ?

— Exactement, murmurai-je.

— Lorsque nous étions ensemble, est-ce que je suis déjà parti pendant plusieurs jours sans te prévenir ? me demanda Calvin d'un air suspicieux.

Tu as disparu depuis huit mois, aurais-je voulu lui rétorquer. Et tu m'as quittée le jour le plus important de ma vie ! Jésus prêchait le pardon, mais il aurait sûrement toléré une exception.

— Pendant que j'y pense, repris-je en me tournant vers Mason. Papa t'invite à dîner la semaine prochaine.

Calvin manqua de s'étrangler. Un soir, alors qu'il m'avait raccompagnée chez moi avec cinq minutes de retard, mon père nous

avait attendu de pied ferme sur le perron, armé d'un club de golf. Il s'était avancé d'un pas menaçant, avant de frapper le capot du pick-up, laissant un cratère bien visible.

— La prochaine fois, ce sera les phares, l'avait-il averti. Et que je n'ai pas à te le répéter.

Il n'était pas sérieux. Enfin, pas vraiment. Vu que j'étais la petite dernière de la famille, il ne se montrait pas tendre avec les garçons que je fréquentais. Mais en réalité, mon père était un adorable nounours. Quoi qu'il en soit, Calvin n'avait plus jamais violé le couvre-feu.

Et jamais il n'avait reçu d'invitation à dîner.

— Dis-lui que j'aurais besoin de nouveaux conseils en matière de pêche à la mouche, renchérit Mason très inspiré.

Par miracle, il avait réussi à deviner le hobby de mon père. Cette rencontre fortuite commençait à me paraître... irréaliste. Il passa les doigts dans mes cheveux pour les glisser derrière mon épaule.

— Ah, encore une chose, Britt. Sois prudente. La montagne peut se révéler dangereuse à cette époque de l'année.

Bouche bée, je le regardai quitter la station-service et remonter dans sa voiture.

Il connaissait mon nom. Il m'avait sauvé la mise. *Il connaissait mon nom.*

Certes, il était imprimé sur le tee-shirt mauve que je portais – relique du temps où je jouais dans l'orchestre de l'école –, mais Calvin n'avait pas remarqué ce détail.

— J'étais certain que tu mentais, m'avoua-t-il, médusé.

Je tendis un billet de cinq dollars à Willie pour le granité et empochai la monnaie.

— Non que je n'aie pas pris grand plaisir à cette conversation, déclarai-je, mais je devrais sans doute faire quelque chose de plus productif. Comme te piquer ta nouvelle BMW rutilante. Elle est canon.

— Aussi canon que moi ? suggéra-t-il, un rien trop guilleret.

Je gonflai mes joues de jus de fruits et fis mine de lui cracher à la figure. Il s'écarta et, enfin, son insupportable rictus satisfait s'effaça.

— On se voit ce soir à Idlewilde, me lança-t-il tandis que je me dirigeais vers la sortie.

En guise de réponse, je levai le pouce dans sa direction. Le majeur aurait été trop évident.

Dehors, je remarquai que les portières de la BMW n'étaient pas verrouillées. Je jetai un regard inquiet derrière moi, puis me décidai. Je me glissai côté passager, déréglai le positionnement du rétroviseur, renversai mon granité sur ses tapis avant de lui subtiliser sa collection de CD dans la boîte à gants. C'était peut-être un coup bas, mais je me sentis tout de suite mieux.

Je lui rendrai ses disques ce soir – après avoir rayé ses préférés, bien entendu.

2.

Quelques heures plus tard, Korbie et moi filions sur la route. Calvin nous avait devancées et je devais en blâmer sa sœur qui, à mon arrivée, n'avait toujours pas bouclé ses bagages. Elle triait nonchalamment ses chemises dans la penderie et sélectionnait avec soin des rouges à lèvres dans sa boîte de maquillage. Assise sur son lit, j'avais tenté d'accélérer le processus en fourrant le tout dans son sac.

Mon espoir d'atteindre Idlewilde la première s'envolait. Calvin aurait déjà choisi la meilleure chambre et étalé ses affaires dans toutes les pièces. J'étais presque certaine qu'il aurait fermé la porte à clé pour nous obliger à frapper, comme des invitées. L'idée de le voir jouer les maîtres de maison m'horripilait.

La capote baissée et la musique à plein volume, nous savourions les dernières douceurs de la plaine avant d'affronter la fraîcheur des reliefs. Korbie avait tout spécialement concocté une playlist pour le trajet et nous écoutions cette chanson des années soixante-dix ou quatre-vingts qui scandait « Sors de mes rêves, grimpe dans ma voiture ». Le rictus satisfait de Calvin me hantait encore et cette obsession m'agaçait. Optant pour la méthode Coué, j'accrochai un sourire à mes lèvres, puis éclatai de rire quand Korbie partit dans les aigus.

Après un ultime ravitaillement en Red Bull, nous laissâmes derrière nous les pâturages, les champs verdoyants et les étendues de rangs de maïs pour enfin prendre un peu d'altitude. La route sinueuse rétrécissait, bordée de pins nouveaux et de hauts peupliers qui tremblaient dans la brise. Un vent pur et frais me fouettait le visage. Des fleurs sauvages blanches et mauves surgissaient de terre çà et là et un vif parfum de sous-bois flottait dans l'air. Je rajustai mes lunettes sur mon nez et savourai l'instant. Mes toutes premières vacances loin de mon père et de mon grand-frère Ian commençaient. Il n'était pas

question que Calvin me les gâche. Je n'entendais pas céder à la morosité ni durant le trajet ni pendant le séjour. *Qu'il aille se faire voir. Oublie-le et amuse-toi.* Je décidai d'adopter ce mantra pour le restant de la semaine.

L'azur éclatant m'éblouissait et le reflet du soleil me surprit au détour d'un virage. Je clignai des yeux et soudain je les aperçus ; les cimes glacées des Tetons se dressaient telles des cornes d'ivoire dans le lointain. Deux pics vertigineux qui s'élançaient à l'assaut du ciel, pareils à des pyramides aux sommets enneigés. L'immensité des arbres, des pentes et de l'espace rendait la vision aussi enchantée que grisante.

Korbie se pencha par la vitre avec son téléphone pour l'immortaliser.

— Cette nuit, j'ai rêvé de cette fille assassinée l'an dernier par des rôdeurs dans les environs, déclara-t-elle tout à coup.

— La monitrice de rafting ?

Macie O'Keeffe. J'avais retenu son nom à force de l'entendre dans les médias. Cette jeune femme brillante avait décroché le sésame ultime : une bourse intégrale à l'université de Georgetown. On l'avait perdue de vue après le *Labor Day*, en septembre.

— Ça ne t'inquiète pas un peu ?

— Non, affirmai-je pour la raisonner. Elle a disparu loin d'Idlewilde et rien ne prouve qu'elle ait fait une mauvaise rencontre. C'était simplement la piste privilégiée. Elle a pu se perdre. D'ailleurs, aucun vagabond ne s'installe sur les bords de la rivière si tôt dans la saison. Et nous serons en altitude : ils ne s'aventurent pas si haut.

— Ça n'en reste pas moins flippant.

— Ça remonte à l'été dernier. Et ça ne s'est produit qu'une fois.

— Ah oui ? Et Lauren Huntsman ? Cette fille issue d'un milieu huppé qui a fait les gros titres dans tous les journaux télévisés ?

— Tu exagères, Korbie. À t'entendre, ce massif est un vrai coupe-gorge. La plupart des gens en redescendent sains et saufs, tu sais.

— Lauren a disparu tout près d'Idlewilde, s'obstina-t-elle.

— C'était dans la vallée de Jackson Hole, à des kilomètres de notre périmètre. Et elle était ivre. Les enquêteurs pensent qu'elle a voulu se baigner dans un lac et qu'elle s'est noyée.

— D'après les médias, certains témoins l'ont vue quitter un bar en compagnie d'un type qui portait un chapeau de cow-boy noir.

— Une seule personne l'a affirmé. Ils n'ont jamais retrouvé ce fameux cow-boy, qui n'existe sans doute pas. Mon père ne m'aurait jamais laissée partir si nous courions le moindre danger.

— Peut-être, répondit-elle, dubitative.

Quelques minutes suffirent cependant à lui faire oublier ses appréhensions.

— Plus que deux heures et nous dégusterons des marshmallows grillés au feu de bois, lança-t-elle à l'étendue bleue au-dessus de nos têtes.

D'aussi loin que je m'en souviene, Idlewilde avait toujours appartenu aux Versteeg. Ce n'était pas un simple chalet, mais une demeure spacieuse au milieu de la forêt. Trois cheminées s'élevaient de son toit à pignons. Il ne comptait pas moins de six chambres – sept couchages avec le canapé-lit au sous-sol, entre la table de ping-pong et le baby-foot. Une véranda courait le long de la bâtisse et un pan entier de baies vitrées offrait une exposition plein sud. La résidence regorgeait de cachettes et de recoins pour s'isoler...

M. Versteeg avait obtenu son brevet de pilote et fait l'acquisition d'un hélicoptère monomoteur, afin de pouvoir y passer les fêtes, même lorsque les routes devenaient impraticables. Idlewilde restait néanmoins presque exclusivement une résidence d'été. Il y avait aménagé une grande pelouse, avec un jacuzzi, un terrain de badminton et même un brasero, entouré de quelques chaises longues.

J'y avais fêté Noël, deux ans plus tôt. L'année d'après, Calvin avait passé ses vacances chez un camarade de son université, tandis que le reste de la famille était parti skier dans le Colorado, laissant le chalet désert. Jamais je ne m'étais rendue là-bas sans les parents de Korbie et j'avais du mal à nous imaginer libérées de la surveillance constante de M. Versteeg.

Pour ce séjour, nous avions carte blanche. Pas d'adultes, pas d'interdits. Quelques mois auparavant, la perspective d'une semaine seule avec Calvin aurait eu un délicieux parfum de plaisir défendu. Désormais, je redoutais cette proximité. Quelle attitude devrais-je adopter chaque fois que nous nous croiserions dans les couloirs ? Partageait-il mes appréhensions ? Au moins, l'embarras des premières retrouvailles était passé.

— Tu as des chewing-gums ? s'enquit Korbie.

Sans attendre la réponse, elle ouvrit la boîte à gants et la collection de CD de Calvin s'en échappa. Elle ramassa la pochette et l'observa d'un air étonné.

— C'est celle de mon frère, non ?

Prise la main dans le sac ! Inutile de mentir...

— Je les lui ai volés, ce matin, à la station-service. Il s'est comporté comme un mufle, il l'a mérité. Ne t'en fais pas, je comptais les lui rendre ce soir.

— Tu es certaine de pouvoir gérer la situation, avec lui ? me demanda-t-elle, peu convaincue par mon accès de mesquinerie. Pour moi, c'est un insupportable crétin, mais je dois sans cesse me rappeler que vous étiez... ensemble. Enfin, plus ou moins. On peut en parler si tu as besoin. Épargne-moi simplement les détails scabreux. Imaginer

que quelqu'un – surtout toi – échange de la salive avec mon frère, c'est au-dessus de mes forces.

Pour plus d'effet, elle fit mine de glisser un doigt dans sa gorge.

— Je me fiche de lui, maintenant.

Quel mensonge ! J'étais loin d'être passée à autre chose. La preuve : je m'étais crue obligée de m'inventer un petit ami. Ce matin encore, je pensais avoir pris de la distance, mais revoir Calvin avait ravivé mes émotions refoulées. Je voulais me débarrasser de tout sentiment – même hostile – à son égard et ne pas lui laisser la possibilité de me faire souffrir de nouveau. Tant de souvenirs douloureux demeuraient inextricablement liés à lui... Korbie avait-elle oublié qu'il avait choisi le jour du bal du lycée pour rompre avec moi ? J'avais une robe de soirée, une réservation au restaurant et la location de la limousine, pour laquelle j'avais avancé ma part et celle de Calvin. Sans compter que j'étais pressentie pour être sacrée reine de l'école. J'avais si souvent rêvé de monter sur la tribune dressée au milieu du stade, un diadème sur la tête, sous les applaudissements de tous les élèves, puis de passer le reste de la nuit à danser dans ses bras.

Nous avions convenu de nous retrouver chez moi à 20 heures, mais passé 20 h 30, sans nouvelles de lui, j'avais commencé à craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Le site Internet de la compagnie aérienne n'indiquait pourtant aucun retard pour son vol. Notre petite bande était donc partie sans moi avec la limousine, et j'avais attendu, au bord des larmes.

Enfin, le téléphone avait sonné. Sans même adopter un ton contrit, Calvin m'avait annoncé d'une voix indifférente qu'il n'avait pas quitté la Californie.

— C'est maintenant que tu me le dis ? m'étais-je emportée.

— J'ai autre chose à penser, en ce moment.

— Évidemment, ça devient une habitude chez toi. Tu ne m'appelles plus depuis des semaines, tu ne réponds à aucun de mes messages...

Depuis son entrée à l'université, il n'était plus le même. Ce goût de liberté l'avait changé et m'avait reléguée au second plan.

— J'aurais dû me douter que tu me ferais un coup de ce genre, avais-je renchéri, hors de moi.

Je luttai pour contenir mes larmes. Calvin m'avait abandonnée et je n'avais plus de cavalier pour le bal.

— Pourquoi ? Tu comptabilises nos communications, maintenant ? Je ne suis pas sûr d'apprécier.

— Vraiment ? C'est moi que tu veux traiter de cinglée ? Tu as conscience de l'humiliation que tu me fais subir ?

— On croirait entendre mon père. Tu me reproches sans arrêt de ne pas être à la hauteur, avait-il répliqué, piqué.

— Tu n'es qu'un pauvre type !

— On devrait peut-être en rester là.

— En effet !

Le pire, c'était le brouhaha que je percevais à l'autre bout du fil, un mélange de musique à plein volume et de commentaires sportifs. Il m'appelait d'un bar. Il savait le prix que j'accordais à cette soirée et il la passait à boire. J'avais raccroché d'un geste rageur et éclaté en sanglots.

Ces pénibles réminiscences commençaient à me saper le moral. Je voulais conserver une attitude positive et j'aurais préféré éviter de parler de lui. J'aurais eu moins de mal à feindre la gaieté si je n'avais pas consacré autant d'énergie à convaincre mon entourage que tout allait pour le mieux.

— Ça ne risque pas de jeter un froid ? insista Korbie.

— Ne sois pas ridicule.

— Tu n'espères pas tirer parti de la situation pour arranger les choses entre vous, au moins ? me demanda-t-elle avec un regard perçant.

— Pardon ? Épargne-moi ce genre d'insinuations, s'il te plaît.

Cette possibilité ne m'avait cependant pas échappé. Il n'était pas exclu que Calvin tente quelque chose. Korbie et Bear passeraient leurs journées collés l'un à l'autre, juste sous notre nez. Je n'aurais pas été surprise qu'il fasse le premier pas. Autant décider tout de suite de céder ou non à ses avances.

Si j'avais été convaincue qu'il n'éprouvait plus rien pour moi, j'aurais pu renoncer. Mais la manière dont il m'avait observée, à la supérette, alors que je flirtais avec Mason, semblait empreinte de regret.

Cette fois, en revanche, je ne me laisserais plus insulter. Après m'avoir traitée d'une façon aussi odieuse, il devrait faire amende honorable. Pas question de lui retomber dans les bras avant de l'avoir fait souffrir un peu. Le voir ramper serait la cerise sur le gâteau. Il savait que je n'étais pas du genre à tromper mon copain, ce qui me donnait l'avantage. Je pourrais m'amuser un peu avec lui, puis feindre la culpabilité envers le fameux Mason pour le repousser.

Si la vengeance est un plat qui se mange froid, je m'apprêtais à la lui servir frappée.

Ravie de tenir enfin un plan, je m'enfonçai dans mon siège et envisageai la semaine à venir avec un petit sourire triomphant.

Korbie ouvrit la pochette qui contenait les CD, sans doute pour les passer en revue, et découvrit une feuille de papier rangée dans la poche latérale.

— Hé, jette un coup d'œil là-dessus !

Elle déplia une carte topographique du parc de Grand Teton, semblable à celle qu'on pouvait se procurer auprès des gardes

forestiers, parsemée d'indications. À ses plis marqués, ses couleurs fanées et ses coins cornés, je compris que Calvin en avait fait bon usage.

— Il a dessiné les meilleurs sentiers de randonnée, fit observer Korbie. Regarde jusqu'où il s'est aventuré, toutes ces inscriptions ! Il a dû mettre des années à l'annoter de façon aussi précise. Je me moque souvent de lui en le traitant d'homme des bois, mais il m'impressionne.

— Laisse-moi voir ça.

Sans perdre la route de vue, je défroissai la feuille sur le volant. Il ne s'était pas contenté de tracer des circuits. Il l'avait couverte d'informations sur les pistes de motoneiges, les chemins non goudronnés, les refuges de secours, les postes de gardes forestiers, les perspectives panoramiques, les aires de chasse, les ruisseaux et lacs préservés ainsi que les points de passage des animaux. Il avait également marqué l'emplacement d'Idlewilde. Pour un randonneur égaré, ce plan représentait un outil de survie indispensable.

Nous n'avions pas encore atteint la zone qu'elle délimitait, mais une fois sur place je m'y référerais plus volontiers qu'aux notes lacunaires fournies par M. Versteeg.

— Britt, tu ne peux pas la garder, insista Korbie.

Je repliai la carte pour la glisser dans la poche de mon short. Si soigneusement complétée, elle avait sans doute une certaine valeur à ses yeux. Je la lui rendrais. Mais pas avant de l'avoir fait mariner un peu.

Trente minutes plus tard, la playlist s'acheva sur *Every Day Is a Winding Road* de Sheryl Crow. La pente se fit plus abrupte et nous zigzaguions au gré de l'escarpement. Concentrée, je me penchai sur le volant pour négocier les virages en épingle à cheveux. Le moindre écart aurait pu nous être fatal et le vide vertigineux exacerbait mon goût du danger.

— Ça se couvre, on dirait, observa Korbie en désignant une bande de nuages sombres qui se profilaient au-dessus des cimes vers le nord. J'ai pourtant consulté les prévisions météo avant de partir. Elles annonçaient de la pluie dans l'Idaho, pas dans le Wyoming.

— Nous aurons sans doute droit à quelques giboulées, puis le ciel se dégagera, relativisai-je.

Selon l'adage, dans le Wyoming, le temps changeait trop vite pour qu'on ait l'occasion de s'en plaindre.

— Il a intérêt à faire beau cette semaine, grommela-t-elle en se renfrognant.

Songeait-elle à Rachel et Emilie qui se prélassaient sur les plages de Waikiki ? Je savais combien Korbie rêvait de soleil pour ses vacances de printemps. Le fait qu'elle ait accepté de m'accompagner dans ce

périple en disait long sur notre amitié. Malgré les disputes, notre attachement demeurait indéfectible. Combien de copines auraient renoncé à l'appel des cocotiers pour crapahuter dans la montagne ?

— J'ai lu quelque part que les précipitations s'expliquent par des courants d'air froid et d'air chaud qui s'affrontent constamment dans cette région, murmurai-je, les yeux rivés sur la route. À cette altitude, la vapeur d'eau se change parfois en glace, dont la charge est positive. Or celle de la pluie est négative. Quand ces deux charges contraires s'accumulent, elles provoquent de l'électricité et des orages.

Korbie baissa ses lunettes sur le bout de son nez pour mieux me dévisager.

— Tu comptes m'annoncer que tu as appris à faire du feu sans allumette et à te repérer en fonction des étoiles ?

Je lâchai le volant juste assez longtemps pour lui donner un coup de coude.

— Tu aurais au moins pu parcourir les guides que ton père t'a offerts.

— Tu parles de ces bouquins qui expliquent en détail comment survivre grâce aux excréments de lapin ? répondit-elle avec une grimace. C'était ma première et dernière tentative avec un guide pratique. De toute façon, à quoi bon se documenter puisque mon frère décidera de tout ?

Mais je refusais que Calvin régenté notre séjour. Pas cette fois. Je ne m'étais pas entraînée aussi dur pour lui laisser les rênes.

Très vite, la grisaille assombrit le ciel. Une première goutte glacée s'écrasa sur mon bras. Puis une autre. En quelques secondes à peine, une légère bruine constella le pare-brise. En l'absence de bas-côté, j'immobilisai la voiture au milieu de la route.

Korbie chassait la pluie comme on repousse une nuée de moustiques.

— Aide-moi à remonter la capote, lui lançai-je en ouvrant la portière.

Je dépliai le toit souple et lui fis signe de l'attacher, avant de me précipiter à l'arrière pour dérouler la bâche. Le temps de la fixer, j'étais trempée et j'avais la chair de poule. Je m'épongeai les yeux tout en remontant les vitres, puis, serrant le velcro, je grimpai derrière le volant, saisie d'un frisson.

— La voilà, ta charge négative, ironisa Korbie.

Le visage appuyé contre le carreau glacé, je scrutai le ciel. De gigantesques cumulonimbus noirs l'assaillaient de toutes parts. Je n'apercevais plus un coin de bleu, pas même à l'horizon. Je me frictionnai les bras.

— Je ferais mieux d'avertir Bear, reprit-elle en dégainant son portable.

Quelques instants plus tard, elle se laissa retomber contre le dossier du siège.

— Pas de réception.

Quelques kilomètres plus loin, un véritable déluge s'abattit sur nous. Des torrents d'eau cascadaient le long de la route et giclaient sous mes roues, si bien que je finis par redouter l'aquaplaning. Les essuie-glaces ne suivaient plus la cadence : la pluie crépitait avec une telle violence sur le pare-brise que je n'avais plus aucune visibilité. Je cherchai à m'arrêter, mais aucun emplacement ne me le permettait. De guerre lasse, je m'approchai le plus près possible du fossé, serrai le frein à main et enclenchai les feux de détresse en espérant que les autres automobilistes les apercevraient à temps.

— Je me demande quel temps il fait, à Hawaïi, soupira Korbie en frottant sa manche contre la vitre embuée.

Je pianotai des doigts sur le volant et imaginai ce que Calvin aurait fait à ma place. J'aurais rêvé d'atteindre Idlewilde sans retard et lui démontrer que j'avais négocié la tempête comme une pro.

— Du calme, murmurai-je pour moi-même, convaincue de me soumettre à une première épreuve.

— Nous sommes en pleine montagne, sous une averse diluvienne, sans téléphone, et tu voudrais que je me calme ? rétorqua-t-elle. Tu en as de bonnes, toi.

3.

La pluie ne cessa pas.

Une heure plus tard, l'eau qui ruisselait le long du pare-brise commençait à se solidifier. Ce n'était pas tout à fait de la neige, mais il aurait suffi que la température chute de quelques degrés pour qu'elle se change en glace. Toujours immobilisée sur l'accotement, j'avais laissé le moteur tourner presque sans interruption. Quand je coupais le contact afin d'économiser l'essence, nous nous mettions aussitôt à grelotter. Nous avions passé des vêtements plus épais, mais malgré nos jeans, chaussures de marche et parkas, nous ne parvenions pas à nous réchauffer. Nous n'avions croisé aucune autre voiture. Cela valait sans doute mieux.

— Le froid tombe vite, fis-je observer en me mordant les lèvres. Et si nous faisons demi-tour ?

— Le chalet se trouve forcément à moins d'une heure de route. Nous n'allons quand même pas renoncer maintenant !

— Avec ce déluge, je ne distingue plus les panneaux de signalisation...

Penchée sur le volant, je plissai les yeux pour déchiffrer l'inscription du losange jaune quelques mètres plus loin. Impossible d'en reconnaître le symbole. L'obscurité s'installait peu à peu. D'après l'horloge, il était à peine plus de 17 heures, mais le crépuscule semblait tout proche.

— Je pensais qu'une Jeep s'adaptait justement au tout-terrain. Elle doit bien pouvoir survivre à un orage. Donne un grand coup d'accélérateur et grimpe-moi cette côte.

— Patientons encore dix minutes. Qui sait ? L'averse pourrait s'arrêter.

Je n'avais guère l'habitude de conduire par temps de pluie, encore moins sous un tel déluge balayé par de violentes rafales. Sans compter

qu'avec la tombée de la nuit, la visibilité, déjà faible, deviendrait quasi nulle. Le simple fait de rouler, même au pas, paraissait périlleux.

— Regarde le ciel ; ça ne risque pas de s'arranger. Il faut continuer. Tu crois que les essuie-glaces résisteront ?

Bonne question. La lame de caoutchouc se décollait et raclait le pare-brise avec un faible couinement.

— Tu aurais dû les changer avant de partir.

Il est un peu tard pour m'y faire penser, fulminai-je intérieurement.

— Tout bien réfléchi, reprit-elle en feignant l'inquiétude, j'ai bien peur que ta voiture ne tienne pas le coup.

Je me mordis la langue, craignant de regretter ma réplique. Korbie avait le don de distribuer ses piques l'air de rien, de façon détournée. Elle maîtrisait l'art de l'insinuation à la perfection.

— Tu sais, la technologie du tout-terrain a beaucoup évolué, ces dernières années, renchérit-elle, toujours aussi mielleuse. Entre ta Jeep et mon 4 × 4, c'est le jour et la nuit...

Malgré moi, je me raidis. Comme souvent entre elle et moi, la situation tournait à la compétition. Je ne voulais pas le lui avouer mais, l'été précédent, alors que je dormais chez elle, j'avais subrepticement ouvert son journal intime, en quête d'anecdotes concernant Calvin. Quelle ne fut pas ma surprise d'y découvrir une liste comparative de nos atouts et de nos défauts respectifs ! Elle me concédait de plus jolies jambes, une taille plus marquée, mais une bouche trop fine et de trop nombreuses taches de rousseur, me jugeant « mignonne sans plus ». Elle, en revanche, me battait grâce à une poitrine plus avantageuse, des sourcils mieux définis et cinq kilos de moins (elle omettait de préciser que je mesurais huit centimètres de plus). L'énumération se poursuivait sur deux pages et, au changement de couleur d'encre, j'avais compris qu'elle la complétait au fil du temps. Elle décernait aussi des notes à chacune de nos caractéristiques et additionnait les scores. Elle s'octroyait d'ailleurs une confortable avance, d'autant plus ridicule qu'elle avait donné à sa manucure cinq points de plus que la mienne, alors que nous avions demandé la même dans le même institut.

Au souvenir de cette liste, je résolus de défendre ma Jeep. J'étais prête à nous conduire au sommet de cette montagne, ne serait-ce que pour lui ravir une de ses victoires mesquines. (*La meilleure voiture ? C'est la mienne !*) Je n'aurais pas dû m'abaisser à ce petit jeu, perdu d'avance puisqu'elle truquait les règles. Néanmoins, j'éprouvais un violent désir de lui faire ravalier ses critiques.

Étrangement, je m'aperçus que j'avais moi-même appliqué ce type de concours puérils à ma relation avec Calvin. J'avais tout fait pour démontrer à mon entourage, en particulier à Korbie, que nous formions un couple idéal. Pour toujours. Sans même en avoir

conscience, je voulais à l'époque lui prouver que je menais une vie parfaite. Peut-être à cause de cette liste. Ou parce que je ne supportais pas qu'elle se mesure constamment à moi. Ce genre de rivalités malsaines n'aurait pas dû exister entre deux amies.

— Je parie que tu n'as même pas installé de pneus-neige sur ton épave, siffla-t-elle.

Mon épave ? C'était dans ces moments-là que je devais respirer un bon coup et me remémorer pourquoi nous étions amies. Nous étions inséparables depuis l'enfance et même si nous prenions peu à peu des chemins différents, en particulier l'an passé, nous étions incapables de renoncer à une relation que nous avions mis des années à construire. D'ailleurs, je devais bien reconnaître que Korbie m'avait secourue à d'innombrables occasions. Enfant, elle s'arrangeait pour me faire offrir ce que ma famille ne pouvait me payer et se démenait pour persuader ses parents de m'emmener en vacances. Elle s'assurait que je ne me sente jamais laissée pour compte et, malgré sa forte personnalité, ses gestes de générosité ne manquaient pas de me toucher.

Pourtant...

Une fois de plus, nous nous comportions davantage comme des sœurs que comme des amies. Nous nous aimions, mais il nous arrivait de nous agacer mutuellement. Et nous pouvions toujours compter l'une sur l'autre. Ni Rachel ni Emilie n'avaient renoncé à leur séjour au soleil pour camper dans les Tetons, bien qu'elles aient su l'importance que j'attachais à cette expédition. Korbie, elle, n'avait pas hésité. Du moins, pas longtemps.

— Personne n'avait annoncé de neige, répliquai-je enfin. Même tes parents nous certifiaient que nous atteindrions Idlewilde sans difficulté.

Korbie lâcha un profond soupir et croisa les jambes d'un air boudeur.

— Bon, maintenant que nous sommes coincées ici, nous n'avons plus qu'à espérer que Bear vienne à notre secours.

— Est-ce que tu insinues que c'est ma faute ? Parce que je n'ai pas le pouvoir de contrôler la météo, figure-toi.

Elle fit volte-face.

— Je me contente de souligner l'évidence et tu montes ça en épingle. Navrée d'avoir froissé l'orgueil de ta Jeep, mais elle ne semble pas de taille à affronter les éléments. Tu te vexes parce que j'avais raison.

Ma respiration se fit plus haletante.

— Tu veux que je te prouve qu'elle peut faire de l'escalade ?

— J'attends de le voir pour le croire, lâcha-t-elle avec un geste méprisant.

— Très bien.

— Eh bien, vas-y. Essaie toujours. Pied au plancher.

Je soufflai un grand coup pour écarter mes cheveux de mon front et, à contrecœur, agrippai le volant à m'en blanchir les jointures. Je doutais sérieusement que la voiture puisse remonter le flot de neige. C'était pourtant ce que je m'apprêtais littéralement à lui faire faire.

— Quel cinéma ! ironisa Korbie. Tu ne tenteras rien du tout.

Je n'avais plus le choix. Je m'étais moi-même mise au pied du mur.

J'enclenchai la vitesse, rassemblai mon courage et accélérâi au milieu des torrents d'eau. Paniquée, je sentis une sueur froide m'envahir le dos. Nous n'avions pas encore atteint Idlewilde que les difficultés s'accumulaient. Si je ne l'amenais pas à bon port, Korbie ne me pardonnerait jamais de l'avoir entraînée dans cette galère. Pire, elle raconterait tout à son frère, qui prendrait un malin plaisir à me démontrer que je n'aurais pas dû entamer un tel périple alors que je n'étais même pas capable de conduire par mauvais temps. Je devais nous tirer de là.

Les pneus arrière s'emballèrent et patinèrent avant de finalement adhérer à l'asphalte, puis la Jeep commença à graver la pente.

— Alors ? Tu vois ! fanfaronnai-je, en dépit de la boule qui me nouait le ventre.

Je n'osais plus lever le pied de l'accélérateur, craignant qu'au moindre changement de régime la voiture dérape, glisse ou bascule dans le vide.

— Tu savoureras ta victoire une fois en haut.

D'énormes flocons s'écrasaient sur le pare-brise tandis que j'enclenchai à fond les essuie-glaces. La visibilité se limitait à moins d'un mètre. J'allumai les feux antibrouillards, sans grand résultat.

Nous avançâmes à une allure d'escargot pendant encore une heure. Je ne distinguai plus la route, rien que des parcelles de bitume sous les halos blafards. À intervalles réguliers, les pneus se bloquaient et ripaient sur le revêtement. Je savais que je ne pourrais pas grimper éternellement. Ne pas perdre la face devant Korbie était une chose, nous tuer toutes les deux pour un pari stupide en était une autre.

La Jeep finit par caler. Je redémarrai et accélérâi lentement. *Allez. Ne me lâche pas.* Était-ce à la voiture que je parlais, ou bien à moi-même ? Le moteur toussota et le véhicule s'arrêta pour de bon. L'inclinaison de la pente et le verglas nous empêchaient de continuer.

J'étais incapable de déterminer de quel côté de la voie nous nous trouvions et cette incertitude me terrifiait. Le précipice aurait pu se situer à quelques centimètres. De nouveau, j'enclenchai les antibrouillards, mais il neigeait tant que personne ne les verrait avant qu'il ne soit trop tard.

Je sortis la carte de Calvin pour tenter de m'orienter, mais au travers de ce tourbillon blanc, c'était peine perdue. Nous demeurâmes

silencieuses durant quelques minutes dans l'atmosphère embuée. À mon grand soulagement, Korbie s'abstint de tout commentaire. Je n'avais pas la force d'échanger des réparties cinglantes. Je passais en revue nos alternatives. Nous n'avions pas emporté de nourriture. Mme Versteeg avait envoyé son assistant déposer les provisions au chalet, le week-end précédent, afin que nous n'ayons pas à nous en charger. Pas de réseau cellulaire. Il nous restait les sacs de couchage, mais pouvions-nous vraiment camper toute une nuit au beau milieu de la route ? Et si un camion surgissait et nous percutait de plein fouet ?

— Nom d'un chien, s'exclama Korbie en essuyant la vitre pour mieux contempler, bouche bée, la tempête qui faisait rage.

Je n'avais jamais vu la neige tomber si vite et si dru. La couche blanche qui recouvrait le bitume épaississait à vue d'œil.

— Nous devrions peut-être rebrousser chemin, bredouillai-je, tout en songeant que cette option n'était guère plus avisée que les autres.

Dévaler une pente verglacée semblait plus dangereux que de la monter. Et l'attention soutenue que j'avais dû maintenir pour nous mener jusque-là m'avait épuisée. Une migraine lancinante s'emparait déjà de mon crâne.

— Pas question de faire demi-tour, décréta Korbie. Nous allons attendre ici. Bear n'est sans doute qu'à une heure ou deux derrière nous. Il nous remorquera avec son pick-up.

— Korbie, nous ne pouvons pas rester en plein milieu de la chaussée. C'est trop risqué. Il y a forcément une aire de stationnement plus haut. Sors de la voiture et pousse.

— C'est une blague ?

— On ne peut pas se garer ici.

À vrai dire, j'ignorais notre position. Dans cette opacité crayeuse, tout se confondait : le sol, les arbres, le ciel... Impossible de dire où finissait l'un et où commençait l'autre. D'ailleurs, tant que nous n'avions aucune visibilité, je n'étais pas certaine que déplacer le véhicule se révèle une bonne idée. Mais j'étais fatiguée de ses suggestions ridicules. Je voulais la ramener à la réalité.

— Fais ce que je te demande.

Elle écarquilla les yeux, puis me jeta un regard perçant.

— Tu plaisantes ? Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il neige.

— Très bien. Alors, prends le volant et je vais pousser.

— Je ne sais pas conduire avec une boîte manuelle.

C'était précisément pour cette raison que je le lui avais proposé, mais la contraindre à l'avouer ne me procura aucune satisfaction. Nous étions dans l'impasse et j'ignorais comment nous en sortir. Une inquiétude diffuse me comprima la gorge. J'eus soudain très peur qu'aucune de nous ne mesure réellement la gravité de la situation. Écartant ce sentiment effrayant, je descendis du véhicule.

Aussitôt, le vent et la glace me fouettèrent le visage. Je fouillai ma poche à la recherche de mon bonnet. En moins de cinq minutes, je serais trempée jusqu'aux os. J'avais bien une casquette de baseball que Calvin m'avait offerte quelque part au fond de mon sac, mais elle ne serait pas plus étanche. Je l'avais apportée uniquement dans le but de la lui rendre et de lui montrer que je ne souhaitais garder aucun souvenir de notre relation.

Je remontai mon écharpe pour me protéger.

— Qu'est-ce que tu fais ? me cria Korbie par la portière restée ouverte.

— On ne peut pas passer la nuit ici. Si nous laissons le moteur tourner, le réservoir finira par se vider. Et sans chauffage, nous mourrons de froid.

Je soutins son regard pour lui démontrer que je ne plaisantais pas. J'avais pourtant moi-même du mal à y croire. Mon cerveau s'obstinait à reléguer le danger dans un recoin de ma tête et refusait de l'accepter. Je ne cessai de songer à mon père. Savait-il qu'il neigeait en montagne ? Était-il déjà en route pour nous secourir ? Nous ne courions aucun risque sérieux : il viendrait nous chercher... Mais comment pourrait-il nous retrouver ?

— Cette tempête n'était pas annoncée ! s'indigna Korbie d'une voix suraiguë.

Non, car si mon père avait pu la prévoir, il ne m'aurait jamais laissée prendre la route. Je serais alors en sécurité chez moi. Un regret bien dérisoire, maintenant que nous étions bloquées dans les sommets, à la merci du froid. Nous devions absolument trouver un abri.

— Tu comptes nous faire dormir là ?

Korbie désigna la forêt, d'aspect lugubre, presque hanté, à travers les rafales de flocons.

Je glissai les mains sous mes aisselles pour les réchauffer et répliquai :

— Il y a sûrement des habitations dans les environs. En explorant un peu les alentours, nous finirons bien par apercevoir de la lumière.

— Et si nous nous perdons ?

Elle m'agaçait, avec ses questions. Je n'en savais pas plus qu'elle. Je mourais de faim, j'avais une envie pressante, et je me retrouvais prisonnière d'une montagne. Je m'apprêtais à abandonner la sécurité de ma voiture pour chercher un hypothétique refuge. Mon téléphone ne fonctionnait pas. Je n'avais aucun moyen de joindre mon père et mon cœur battait si fort que la tête me tournait.

Je refermai la portière et fis mine de ne pas l'avoir entendue. Je classai la possibilité de nous égarer tout au bas de ma liste d'inquiétudes. Si personne ne venait nous sauver, si Korbie et moi passions la nuit dans la Jeep, faute d'abri, nous finirions par périr

gelées. Je m'étais bien gardée de le lui annoncer, mais je n'étais même pas certaine de savoir où nous nous trouvions. Son sens de l'orientation laissait encore plus à désirer que le mien et elle m'avait chargée de suivre les instructions de M. Versteeg pour le trajet. La pluie verglaçante avait recouvert les panneaux de givre, les rendant illisibles, et si j'avais feint l'assurance, au fond de moi je redoutais de ne pas avoir tourné au bon endroit. Une seule route principale menait au sommet du versant, mais si j'avais bifurqué trop tôt, ou trop tard...

Bear nous talonnait, mais en admettant que nous ayons dévié de l'itinéraire, il ne nous retrouverait pas. Idlewilde aurait très bien pu se situer à des kilomètres de là.

Korbie me rejoignit derrière la voiture.

— Je ferais peut-être mieux de t'attendre ici. Au moins, l'une de nous saura où se trouve la Jeep.

— Elle ne nous servira à rien si cette tempête se prolonge toute la nuit.

Les flocons s'accrochaient à ses cheveux et à sa veste. Les chutes de neige redoublaient d'intensité. J'aurais aimé croire qu'elles cesseraient très vite et me persuadai que Bear ne tarderait plus à nous retrouver. Mais le terrible sentiment d'angoisse qui m'étreignait me soufflait de ne pas trop y compter.

— Nous ne devrions pas nous séparer, repris-je.

L'idée me semblait judicieuse : le genre de conseil que Calvin nous aurait prodigué.

— Et si Bear arrivait pendant notre absence ?

— Nous allons tourner dans les environs pendant une demi-heure. Si nous ne trouvons rien, nous reviendrons ici.

— Promis ?

— Bien sûr, assurai-je.

Autant ne pas me montrer alarmiste. Si elle s'apercevait que je ne contrôlais plus la situation, elle paniquerait et je ne parviendrais plus à la raisonner. Elle fondrait en larmes, ou bien se mettrait à hurler et m'empêcherait de réfléchir. Or c'était exactement ce que je devais faire. Réfléchir. Penser comme quelqu'un capable de survivre. Comme Calvin.

Je dénichai une lampe torche dans un sac et ouvris la voie à travers la tempête.

Nous nous frayâmes un chemin dans la poudreuse. Je comptais trente minutes, puis quarante-cinq. Par prudence, je ne m'écartais pas de la route, mais entre l'obscurité grandissante et les violentes chutes de neige, je craignais de perdre mes repères.

Nous approchions d'une heure de marche et j'avais conscience de l'urgence : Korbie insisterait bientôt pour faire demi-tour.

— Encore un effort, l'encourageai-je une énième fois. Voyons un

peu plus haut, derrière ces arbres.

Elle ne répondit rien. Était-elle aussi terrifiée que moi ?

Les flocons drus me giflaient la peau. Chaque pas se faisait plus douloureux et, de guerre lasse, j'envisageai une autre solution. Nous avions des sacs de couchage et des couvertures. Nous ne pouvions pas dormir dans la Jeep au beau milieu de la chaussée, mais en enfilant le plus de vêtements possible, en creusant une congère et en nous blottissant l'une contre l'autre pour préserver notre chaleur corporelle...

Une lueur. Là. Droit devant !

Ce n'était pas un mirage. Elle était bel et bien réelle.

— De la lumière, sifflai-je d'une voix éteinte.

Korbie se mit à pleurer.

Je saisis sa main et, ensemble, nous contournâmes laborieusement les arbres sur un terrain détrempé. La boue engluait mes semelles et je luttais à chaque pas pour décoller les pieds du sol. Un chalet. Une présence ! Nous étions sauvées.

À travers les fenêtres, le halo des lampes se projetait sur un vieux pick-up rouillé, enseveli sous la neige. Il y avait donc quelqu'un.

Nous nous précipitâmes pour frapper à la porte. Sans attendre une réponse, je recommençai, plus fort. Korbie m'imita, cognant des poings contre le bois. Je n'osais envisager que la maison soit vide, que ses occupants soient partis en abandonnant leur véhicule, ou qu'il nous faille entrer par effraction – ce que je n'aurais pas hésité à faire en cas d'absolue nécessité.

Quelques instants plus tard, des pas retentirent à l'intérieur. Le soulagement me submergea. Je perçus des éclats de voix étouffés. Que fabriquaient-ils ? *Dépêchez-vous, allez !* songai-je. *Ouvrez !*

Les éclairages de l'avant-toit s'illuminèrent d'un seul coup, aussi aveuglants que des phares. Avec une grimace, je m'habituai à cette soudaine clarté. Nous avions cheminé si longtemps dans le noir qu'elle me brûlait les yeux.

Le verrou glissa et le battant bascula dans un faible grincement. Deux hommes se tenaient dans l'entrebâillement, le plus grand des deux restant un peu en retrait. Je le reconnus aussitôt. Même chemise à carreaux, mêmes chaussures de marche usées... Nos regards se croisèrent et, l'espace de quelques instants, la surprise figea ses traits. Puis son expression se durcit.

— Mason ? soufflai-je.

4.

— Deux fois en une seule journée, m'exclamai-je avec un sourire entre mes claquements de dents. C'est soit une énorme coïncidence, soit un signe du destin.

Les mâchoires crispées, il fixait sur moi un regard sombre et hostile. La neige s'engouffrait par la porte, mais il ne nous invita pas à entrer.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? siffla-t-il.

Appuyé contre le chambranle, son compagnon nous considéra l'un après l'autre.

— Tu la connais ?

Je lui donnais à peu près l'âge de Mason, soit la vingtaine. Plus petit, sec comme un sarment, il portait un tee-shirt ajusté qui laissait deviner une poitrine chétive et des côtes saillantes. Ses cheveux blonds retombaient en bataille sur son front et, derrière ses lunettes cerclées, il avait des yeux d'un bleu acier. Son nez crochu surtout retint mon attention ; je me demandais comment il l'avait cassé.

— Qui est ce type ? me glissa Korbie avec un coup de coude.

Comment avais-je pu omettre de lui relater notre rencontre ? Si j'avais été moins frigorifiée, j'aurais éclaté de rire au souvenir de l'expression furibonde de Calvin lorsque Mason lui avait affirmé que nous formions un couple. Pour entretenir le mensonge encore quelques jours à Idlewilde, je devais mettre Korbie dans la confidence.

— C'était..., commençai-je.

— On ne se connaît pas, m'interrompit-il. Je l'ai croisée à la station-service, aujourd'hui, rien de plus.

Le charmeur avait disparu, au profit d'un homme distant. Il parlait d'un ton sec, cassant. Comment croire qu'à peine quelques heures plus tôt je flirtais avec cette même personne ? Qu'est-ce qui avait pu provoquer un tel changement d'attitude ? Que s'était-il passé entre-temps pour que, tout à coup, il ne semble plus disposé à jouer le jeu ?

S'il devinait mon trouble, il ne parut pas s'en soucier.

— Qu'est-ce que vous voulez ? insista-t-il, plus durement.

— À ton avis ? siffla Korbie qui se frictionnant les bras en sautillant d'un pied sur l'autre.

— La tempête nous a surprises, bredouillai-je, déstabilisée par son agressivité. Nous sommes gelées. S'il vous plaît, laissez-nous rester.

— Eh bien, qu'elles entrent, intervint son ami. Regarde-les. Elles sont trempées.

Korbie ne se le fit pas répéter deux fois et se rua à l'intérieur. Je lui emboîtai le pas. Le second jeune homme referma la porte derrière nous et, tandis que ma peau absorbait la chaleur, je frissonnai de soulagement.

— Elles ne peuvent pas dormir ici, s'interposa Mason en nous barrant le passage.

— Si vous nous mettez dehors, nous allons nous transformer en glaçon. Vous voulez vraiment avoir notre mort sur la conscience ? répliqua Korbie.

— Quelle horreur, plaisanta le compagnon de Mason, les yeux pétillants de malice. Non, pas question de cautionner la fabrication de glaçons humains, encore moins s'ils sont aussi charmants à température ambiante.

Elle accueillit le compliment avec une révérence et un sourire flatté.

— Et ta voiture ? maugréa Mason. Où l'as-tu laissée ?

— Sur la route principale, en contrebas. Nous avons marché plus d'une heure pour arriver jusqu'ici.

— La Jeep est sans doute ensevelie sous une congère à l'heure qu'il est, renchérit Korbie.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, marmonna-t-il en me foudroyant du regard.

Comptait-il me reprocher de ne pas contrôler le temps ? *Désolée de ne pas maîtriser les éléments*, manquai-je de rétorquer. *Navrée d'oser demander un peu d'aide, un peu d'hospitalité.*

— Vous êtes seules ? s'enquit l'autre garçon. Rien que toutes les deux ? Au fait, je m'appelle Shaun.

— Moi, c'est Korbie, susurra-t-elle.

Shaun lui serra la main puis se tourna vers moi. Trop frigorifiée pour sortir la mienne de ma poche, je m'engonçai dans ma parka et me contentai d'un signe de tête.

— Britt.

— Oui, rien que nous deux, expliqua Korbie. Soyez chics, laissez-nous rester. Promis, on va bien s'amuser, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Préférant ignorer son numéro de charme, je dévisageai Mason. Ce matin, il s'était mis en quatre pour me tirer d'affaire. Derrière son

imposante carrure, j'observai l'intérieur de la maison, cherchant la cause de ce brusque revirement. Avions-nous interrompu quelque chose ? Cachaient-ils quelque chose – ou quelqu'un – que nous ne devions pas surprendre ?

Pourtant, ils paraissaient bel et bien seuls. Je ne comptais que deux vestes d'hommes accrochées au portemanteau.

— Ça sera drôle, vous verrez, assurait Korbie. Plus on est de fous, plus on se tient chaud.

Je me tournai vers elle, agacée par ses inepties. Au fond, nous ne savions rien de ces deux types. Avait-elle déjà oublié que, quelques minutes plus tôt, nous avions bien cru mourir de froid ? Toujours choquée, je la regardais minauder avec un soudain désir de la secouer comme un prunier. J'avais eu si peur dans cette forêt que j'en tremblais encore. Comment pouvait-elle passer des larmes aux rires en l'espace d'une seconde ?

— Nous ne vous encombrerons pas plus d'une nuit, promis-je. Nous repartirons demain à la première heure.

— Qu'est-ce que tu en dis, mon pote ? demanda Shaun, prenant Mason par les épaules. On donne un coup de main à ces jeunes filles en détresse ?

— Certainement pas, riposta ce dernier en se dégageant. Pas question que vous restiez là.

— On ne peut pas faire autrement, m'agaçai-je.

Je trouvais de plus en plus paradoxal de le supplier de nous héberger alors que plus les minutes s'écoulaient et moins j'éprouvais l'envie de m'attarder dans ce chalet avec lui. Je n'y comprenais plus rien. Je ne retrouvais rien du garçon décontracté, espiègle de ce matin. Quelle mouche l'avait piqué ?

— Ne faites pas attention à Mass, l'as des as, ironisa Shaun avec un curieux sourire. Il est doué dans beaucoup de domaines, mais la courtoisie n'est pas son fort.

— Merci, on avait remarqué, marmonna Korbie.

— Allez, Mass, ne fais pas cette tête, reprit Shaun en lui assenant une tape amicale. Imagine que...

Il se caressa le menton d'un air songeur.

— Non, vraiment je ne vois rien de plus agréable que d'attendre la fin de la tempête en si charmante compagnie. D'ailleurs, cette apparition soudaine est ce qui pouvait nous arriver de mieux.

— Je peux te dire un mot en privé ? grinça son compagnon.

— Dès que nous aurons réchauffé nos invitées. Regarde-les, elles grelottent.

— Tout de suite.

— Oh, du calme ! s'impacienta Korbie. Nous ne sommes pas des tueuses en série. Juré, craché, ajouta-t-elle avec un clin d'œil à

l'attention de Shaun.

— T'entends ça, mon vieux ? s'amusa-t-il en envoyant mollement le poing dans les abdominaux de Mason. Elle jure et elle crache, en plus.

Toutes ces tergiversations mettaient mes nerfs à rude épreuve. Transie de froid, j'hésitais à passer en force pour me réfugier près du feu que j'apercevais dans l'âtre. Les flammes faisaient jouer des ombres plaisantes sur les murs du séjour, à l'autre bout du couloir. Je rêvai de m'en approcher assez pour les sentir me brûler la peau et enfin me réchauffer.

— Allons, une nuit ne nous tuera pas, hein, Mass ? renchérit Shaun. Quel genre de goujat refuserait l'hospitalité à ces jeunes filles ?

Mason garda le silence, mais son expression parla pour lui. Il ne voulait pas de nous dans cette maison. À l'inverse, Shaun nous accueillait à bras ouverts. Pourquoi ? Une dispute avait-elle éclaté avant notre arrivée ? Entre eux, l'atmosphère semblait tendue.

— Pitié, implora Korbie. Est-ce qu'on pourrait discuter de tout ça devant la cheminée ?

— Excellente idée, approuva Shaun en s'y dirigeant.

Elle le suivit vers le salon en dénouant son écharpe.

Restée seule avec Mason, je surpris sa mine résignée. Elle ne dura qu'un instant, car il se rembrunit aussitôt. Sous le coup de la colère, ou bien de l'animosité ? Lorsqu'il braqua les yeux sur moi, j'eus la brève impression qu'il essayait de me dire quelque chose. Son regard paraissait lourd de sous-entendus.

— Quel est ton problème, au juste ? murmurai-je en cherchant à le contourner tandis qu'il restait planté devant moi.

Je crus d'abord qu'il allait s'écarter, mais il n'en fit rien. Il me maintenait acculée à la porte, son corps bien trop proche du mien.

— Quel accueil chaleureux ! ironisai-je. J'ai bien failli dégeler.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Quoi ? rétorquai-je, dans l'espoir qu'il m'explique enfin son attitude.

— Tu n'aurais pas dû venir ici.

— Pourquoi ?

Pour toute réponse, il me dévisagea de cet air sombre, farouche.

— Nous n'avons pas vraiment eu le choix, grinçai-je. En te sollicitant deux fois dans la même journée, j' imagine que j'abuse un peu.

— De quoi parles-tu ?

— Tu t'es arrangé pour que je ne perde pas la face devant mon ex, ce matin, tu te rappelles ? Mais ne pas me laisser mourir de froid, c'est apparemment trop demander.

— C'est fini, ces messes basses ? cria Shaun depuis la pièce voisine.

Korbie et lui s'étaient installés sur le sofa du salon. Elle croisait les

jambes, tournée vers lui. Je crus voir le bout de ses chaussures toucher son genou. À l'évidence, elle avait renoncé à attendre que Bear vole à son secours.

— Venez nous rejoindre ! Il fait meilleur, ici !

— C'est aussi sérieux que tu le prétends ? me murmura Mason précipitamment. Votre voiture est vraiment ensevelie ? Si je vous y ramène plus tard, il ne sera pas possible de la déneiger ?

— Tous les prétextes sont bons pour nous mettre dehors, hein ? répliquai-je.

Après une telle connivence entre nous, je ne méritais pas qu'il me traite de cette façon. J'avais besoin d'une explication.

— Réponds à ma question, reprit-il sur le même ton.

— Non. La route est trop verglacée, et la pente trop raide. Ma Jeep n'ira nulle part ce soir.

— Tu en es certaine ?

— Arrête de te comporter comme un mufle, tu veux ?

Même s'il ne me facilitait pas la tâche, je tentai de le contourner. Il se posta devant moi et je dus le bousculer pour me faufiler le long du mur.

Au milieu du couloir, je jetai un regard derrière moi. Il me tournait toujours le dos et passait la main sur ses cheveux courts. Qu'est-ce qui le perturbait à ce point ? J'ignorais ses raisons, mais il finissait par me rendre nerveuse.

Nous avions peut-être échappé à la tempête, mais je ne me sentais pas pour autant en sécurité dans cette maison. Car en dépit de notre rencontre mouvementée le matin même, je ne savais rien de lui. Encore moins de Shaun. Nous avions écarté le danger du froid pour nous inviter chez deux parfaits inconnus. Cette idée ne m'enchantait guère. Pour l'heure, je devais me contenter de me tenir sur mes gardes et d'espérer que la météo se calme.

— Merci de nous permettre de nous abriter, lançai-je en les rejoignant. Quelle plaie, cette neige !

— Tu l'as dit ! déclara le jeune homme en levant vers moi un gobelet rempli d'eau.

— Vous avez une ligne fixe ? s'enquit Korbie. Nos portables ne passent pas, ici.

— Pas de téléphone, mais nous avons de la bière et du chili con carne. Et un lit d'appoint. Où comptiez-vous dormir ? Du moins, avant de vous faire surprendre.

— Dans le chalet de mes parents, expliqua-t-elle. Idlewilde.

Devant l'absence de réaction de Shaun, j'en conclus que ce nom ne lui disait rien. J'avais donc dû me fourvoyer et nous éloigner considérablement de notre destination.

— C'est cette splendide maison avec des cheminées en pierre,

ajoutai-je, espérant lui rafraîchir la mémoire.

L'unique grande propriété bâtie aux abords du lac constituait à elle seule un véritable monument.

— À quelle distance se trouve-t-elle ? m'interrogea Mason. Je pourrais vous y emmener.

Agacé, Shaun lui adressa un imperceptible signe de tête négatif. Son compagnon adopta une moue pincée et ils échangèrent un coup d'œil hostile.

— À ta place, je vérifierais l'état de la route avant de faire ce genre de proposition, rétorqua Korbie. Imagine une couche de boue bien épaisse surmontée de huit centimètres de neige. Personne ne bougera de là ce soir.

— C'est sûr ! renchérit Shaun en se levant. Qu'est-ce que je vous offre, les filles ? Nous avons de l'eau, du cacao en poudre dont je ne garantis pas la fraîcheur et deux bouteilles de bière.

— De l'eau, pour moi, répondis-je.

— Ça marche. Et toi, Korbie ?

— Même chose, minaуда-t-elle en croisant les doigts sur ses genoux.

— Mass, qu'est-ce que tu prends ?

« Mass » piaffait à l'entrée du salon, troublé, voire agité. Sans doute perdu dans ses pensées, il mit quelques secondes à réagir.

— Quoi ? s'exclama-t-il.

— Tu veux boire quelque chose ?

— J'irai me servir.

Shaun disparut dans la cuisine et Mason enfonça les mains dans ses poches avant de s'adosser au mur sans nous quitter des yeux. Un sourcil arqué, je le fixai d'un air de défi. J'avais beau chercher à l'ignorer, la curiosité me rongait. Que cachait cette comédie ? Qu'était devenu le garçon spontané et, je devais bien le reconnaître, sexy de la station-service ? J'aurais vraiment souhaité le retrouver. Curieusement, en cet instant, j'avais davantage besoin de lui que de Calvin. Ce qui n'était pas peu dire.

— Quelle maison rustique... c'est adorable, commenta Korbie en promenant son regard le long des poutres. Qui de vous deux en est l'heureux propriétaire ?

Comme il ne répondait pas, nous levâmes toutes deux les yeux vers lui.

Avec un soupir exaspéré, elle quitta le sofa pour s'approcher de lui, avant de faire claquer ses doigts juste sous son nez.

— Tu as perdu ta langue ?

— Elle appartient à Mass, annonça Shaun, qui reparut au même instant. Il l'a héritée de ses parents, décédés il y a peu de temps. C'est notre première visite ici depuis l'enterrement.

— Oh. C'est sans doute très dur... Tu dois avoir beaucoup de

souvenirs dans ce chalet, bredouillai-je, gênée.

Mason ne sembla pas m'entendre. Ou il préféra m'ignorer. Concentré sur Shaun, il fronçait les sourcils.

— Il n'aime pas en parler, reprit son compagnon avec une désinvolture déconcertante et un rictus presque moqueur. C'est un athée, la mort le perturbe. Il ne croit pas à l'au-delà. Pas vrai, mon grand ?

Le silence retomba. Je toussotai, choquée par tant d'insensibilité, même si je ne me souciais plus des états d'âme de Mason.

Shaun détendit l'atmosphère avec un rire retentissant.

— Vous êtes vraiment trop crédules, les filles. Si vous pouviez voir vos têtes... Cette maison est à moi, pas à lui. Et ne vous inquiétez pas pour ses parents. Ils coulent une retraite paisible à Scottsdale, dans l'Arizona.

— Tu es pire que mon frère, bougonna Korbie en lui lançant un coussin.

— C'est le prix à payer pour mon hospitalité : supporter mon humour douteux. Alors, reprit-il en se frottant les mains, racontez-moi ce qui vous amène dans les environs.

— On meurt de faim, éluda-t-elle. C'est l'heure du dîner. Est-ce qu'on peut manger d'abord et discuter ensuite ? J'ai dû perdre au moins cinq kilos à marcher jusqu'ici.

Shaun nous observa, Mason et moi, avant d'acquiescer.

— Message reçu. Je vais vous préparer un chili comme vous n'en avez jamais goûté.

— C'est ça. Concocte-nous un festin, le congédia-t-elle. Mais tu devras te débrouiller seul. Les travaux manuels, très peu pour moi. Même en cuisine. Et ne compte pas sur l'aide de Britt, elle est encore moins douée que moi aux fourneaux, ajouta-t-elle en me fusillant du regard.

Pas touche, semblait-elle me dire. *Il est à moi*.

Si les raisons de Korbie pour me retenir étaient limpides, je fus davantage surprise par la réaction de Mason, qui se redressa d'un seul coup, prêt à bondir pour m'empêcher de quitter le salon. Il me fixa du regard, comme pour m'avertir de ne pas bouger, et la situation me parut soudain étrangement comique. Puisqu'il ne voulait pas de moi ici, ni là-bas, ni nulle part ailleurs, tant pis pour lui. J'avais la possibilité de le faire enrager et j'espérais bien en profiter.

— C'est vrai, je suis nulle en cuisine. Mais je n'ai rien contre l'idée de m'améliorer, ajoutai-je en guise de pique discrète à l'adresse de Korbie. Je serais ravie de t'aider à préparer le dîner.

Avant que quiconque ait pu m'arrêter, je suivis Shaun dans la pièce voisine.

5.

La cuisine était entièrement équipée et décorée d'une table en bois massif, d'un tapis aux motifs amérindiens et de quelques photos de la chaîne des Tetons au fil des saisons. Une batterie de casseroles et de poêles pendait au-dessus de l'îlot. Eu égard à la couche de poussière qui ternissait leur éclat et aux toiles d'araignées, épaisses comme des serpentins, accrochées aux étagères, je compris que Shaun n'avait rien d'un cordon-bleu.

La cheminée du salon donnait également de ce côté du mur. Une agréable odeur de feu de bois flottait dans l'air. Je m'étonnais qu'un garçon aussi jeune ait les moyens de s'offrir un tel chalet. Celui-ci n'avait certes rien de comparable à la demeure cossue des Versteeg, mais la mère de Korbie était une avocate de renom.

— Qu'est-ce que tu fais, dans la vie ? demandai-je, incapable de réprimer ma curiosité.

Avait-il déjà quitté la fac ? Était-il un banquier d'affaires ? Un prodige de la finance ?

— Pas grand-chose à part skier, répondit-il avec un sourire contrit. J'ai mis mes études entre parenthèses, le temps de décider ce que je veux faire de mon avenir. À vrai dire, cette maison appartient à mes parents, mais ils n'y viennent plus, alors ils me la prêtent. J'y vis presque toute l'année.

Shaun était sans doute un adepte des plats à emporter, songeai-je, car ses casseroles n'avaient pas servi depuis des lustres.

— La station est pourtant loin d'ici, non ? fis-je observer.

— Le trajet ne me gêne pas.

Je me lavai les mains et, faute de torchon, les essuyai sur mon jean.

— Par où dois-je commencer ? J'ai un talent particulier pour ouvrir les conserves.

Sans attendre sa réponse, j'entrai dans le cellier. À ma grande

surprise, je découvris des étagères vides, à l'exception de deux boîtes de chili con carne et d'une préparation pour chocolat chaud à l'étiquette jaunie.

Shaun me rattrapa.

— Nous avons oublié de faire les courses, se justifia-t-il.

— Vous n'avez pas de nourriture, commentai-je, perplexe.

— La neige aura cessé d'ici demain matin. Nous irons nous ravitailler.

Le commerce le plus proche se trouvait à des kilomètres. Nous l'avions croisé en chemin.

— Vous n'aviez pas prévu de provisions pour un séjour en montagne ?

— Nous étions pressés.

Devant son intonation plutôt sèche, je préfèrai ne pas insister. Néanmoins, son absence évidente de précaution éveilla mes soupçons. Pour quelqu'un qui prétendait occuper fréquemment les lieux, j'avais la nette impression qu'il n'y avait pas mis les pieds depuis longtemps. Un second détail me perturbait : l'étrangeté de son attitude. Bien qu'affable et amical, son comportement manquait de chaleur et de spontanéité.

À moins que la perspective d'une nuit dans une maison perdue avec deux inconnus ne m'ait rendue paranoïaque. À bien y réfléchir, Shaun nous offrait le gîte et nous préparait même à dîner. J'avais besoin de me détendre et de profiter de son hospitalité.

J'ouvris les conserves lentement, pensant à la nécessité de les économiser puisqu'elles constituaient nos seules réserves. Si la météo ne s'améliorait pas, nous ne disposerions de rien d'autre pour survivre. Je songeai aux barres de céréales que j'avais laissées dans la Jeep, regrettant de ne pas les avoir emportées. D'un geste presque hésitant, je tendis les boîtes à Shaun, qui posait une grande casserole sur le gaz.

Par habitude, je vérifiai mes SMS. Calvin avait-il essayé de nous joindre ? Il nous attendait à Idlewilde pour 18 heures et nous approchions de 21 heures.

— À moins de redescendre un peu et de t'éloigner des arbres, ton téléphone n'est qu'un poids mort dans ta poche, me dit Shaun.

Je lâchai une exclamation frustrée. Il avait raison.

— C'est une mauvaise manie. Je ne peux pas rester plus de cinq minutes sans le sortir. Sans lui, je me sens perdue.

— Et toi ? reprit-il. Tu viens souvent ici ?

J'agitai mon portable en l'air dans l'espoir de voir une barre apparaître, mais le miracle ne se produisit pas.

— Oui, répondis-je distraitement.

— Tu connais bien les environs ?

— Mieux que Korbie, m'esclaffai-je. Et, oui, je n'en suis pas peu

fière, puisque c'est sa famille qui possède un chalet dans le coin. J'ai toujours eu un sens de l'orientation plus développé que le sien.

J'omis de préciser qu'il m'avait fait défaut quelques heures plus tôt, sous la pluie battante.

— Mais Korbie est meilleure dans le rôle de la demoiselle en détresse.

Je faillis lui assurer que, dans cette discipline, je la surpassais également, mais je me ravisai, sentant qu'il n'usait pas d'un ton particulièrement flatteur.

— Alors comme ça, vous aviez prévu des vacances entre filles ? continua-t-il. Je vois le programme d'ici : plein de films avec Christian Bale, des glaces et des potins ?

— Remplace Christian Bale par James McAvoy et tu pourras te reconvertir en médium.

— Sérieusement, je suis curieux. Que faites-vous dans ce coin perdu ? Tu sais déjà tout de moi. À mon tour d'en apprendre davantage.

Je me retins de lui faire remarquer que j'ignorais presque tout de lui, trop heureuse d'être le centre de l'attention.

— Korbie et moi avons projeté une randonnée de soixante-cinq kilomètres le long de la crête des Tetons. Nous nous y préparons depuis la rentrée.

Il haussa les sourcils.

— Toute la crête ? Impressionnant. Ne le prends pas mal, mais Korbie n'a pas vraiment l'air d'une grande sportive.

— C'est parce que je ne l'ai pas encore avertie, pour les soixante-cinq kilomètres.

Ma plaisanterie lui arracha un éclat de rire.

— Je donnerais cher pour voir sa tête quand tu lui annonceras la nouvelle.

— Oh, l'instant sera sans doute mémorable.

— J'imagine que vous aviez embarqué du beau matériel, dans ta voiture.

— Dernier cri.

Korbie avait confié l'achat de notre équipement à sa mère. À son tour, celle-ci avait délégué la tâche à son assistant, qui n'avait aucun scrupule à dépenser son argent. Les colis estampillés Cabela's étaient arrivés le lendemain, par livraison express. Si je ne me plaignais nullement de cette aubaine, elle comportait un léger écueil. M. Versteeg avait contraint son fils à se payer lui-même son matériel au fil des années. En apprenant que ses parents nous avaient offert le nôtre, Cal entrerait dans une colère noire. Il critiquait sans cesse leur indulgence envers Korbie et, à l'époque où nous sortions ensemble, nourrissait un profond ressentiment à leur égard. Selon lui, ils

n'avaient jamais traité leurs deux enfants de manière équitable. Je doutais que les choses aient changé depuis son départ pour Stanford. Pour maintenir la paix, je rappellerais à sa sœur de ne pas en parler.

— Donc, la région n'a plus de secrets pour toi, reprit Shaun.

Par une petite flatterie, il avait orienté la discussion et je m'engouffrai dans la brèche sans réfléchir.

— Je viens souvent ici en randonnée, mentis-je avant d'avoir pu m'en empêcher. J'ai effectué quelques circuits plus courts en guise d'entraînement.

Ce détail, au moins, était véridique.

— Je voulais être parfaitement préparée. La plupart de mes amis ont choisi Hawaii pour les vacances. Mais je rêvais d'un véritable défi.

— Et personne ne vous accompagne ? Vos parents n'ont pas prévu de vous rejoindre sur place ?

J'envisageai de lui parler de Calvin et de Bear, avant de changer d'avis. Règle numéro un d'une conversation avec un garçon : ne jamais mentionner son ex. On passe tout de suite pour celle qui s'accroche. Et qui regrette.

— Ma mère est morte quand j'étais très jeune. Je n'ai plus que mon père, expliquai-je d'un ton aussi neutre que possible. Il me fait confiance et je suis très indépendante. Je lui ai promis de revenir saine et sauve et il sait qu'en cas de problème je peux me tirer d'affaire.

J'affabulai totalement. Mon père ne m'imaginait sûrement pas capable de me débrouiller seule. L'idée lui aurait même paru absurde. Indulgent et très protecteur, il s'ingéniait à m'épargner la moindre contrariété. Sans doute parce que j'étais la petite dernière et qu'un cancer avait emporté ma mère avant que je puisse me souvenir d'elle. À vrai dire, je n'avais aucun scrupule à m'en remettre à lui, comme à tous les hommes de mon entourage, d'ailleurs. J'y avais toujours trouvé mon compte, jusqu'à ce que cette confiance aveugle finisse par se retourner contre moi.

— Quoi ? demandai-je en le voyant esquisser un sourire.

— Rien. Je suis un peu étonné. Je vous prenais pour deux lycéennes sans cervelle. Le stéréotype de la godiche qui passe son temps à glousser.

— Tu sais parler aux filles, toi, me moquai-je en battant des cils. Nous éclatâmes de rire.

— Rectification, continua-t-il en baissant le ton, afin que sa voix ne porte pas jusqu'au salon. J'ai catalogué Korbie à l'instant où elle a franchi la porte. En revanche, j'avais plus de mal à te cerner. Intelligente en plus d'être belle... ça ne court pas les rues. Ça m'a déstabilisé. La plupart des jolies filles n'ont pas tout pour elles. Elles se montrent parfois impulsives, c'est vrai, et prêtes à partir à l'aventure, mais pas de cette manière. Pas pour se lancer à l'assaut d'une

montagne.

Il me servait la réponse parfaite. J'aurais voulu que Calvin l'entende et constate par lui-même qu'un garçon plus âgé pouvait s'intéresser à moi et croire en mes capacités.

— Est-ce que tu ne flirterais pas avec moi, par hasard ? demandai-je avec un sourire ingénu.

— Je pense que le prix du flirt revient à Korbie, ironisa-t-il.

La remarque me surprit et je mis quelques instants à trouver une repartie tout aussi ambiguë.

— Korbie est douée dans tout ce qu'elle fait.

— Et toi, Britt ? chuchota-t-il en s'approchant. T'arrive-t-il de flirter ?

J'hésitai. Je le connaissais à peine. Et puis Korbie l'avait repéré la première. D'un autre côté, elle avait un copain et pas moi. Est-ce que ça ne me donnait pas plus de droits ?

— Quand c'est le bon moment, plaisantai-je. Et la bonne personne.

Il se pencha si près que son souffle me chatouilla l'oreille.

— Et que penses-tu de ce moment ? Il nous entraîne quelque part et nous le savons tous les deux.

Son cœur battait-il aussi fort que le mien ? Observait-il mes lèvres aussi ouvertement que je fixais les siennes ?

— Et Korbie ? murmurai-je.

— Que veux-tu dire ?

— Tu lui plais.

— C'est toi qui me plais.

Il remplit deux gobelets d'eau et leva le sien pour trinquer.

— À la tempête. Qui nous a réunis ici.

Je trinquai avec Shaun, ravie de l'avoir rencontré. L'espace d'un instant, je m'étais sentie en danger, démunie, et j'étais soulagée de pouvoir me reposer sur un homme charmant et plus âgé.

Je défiais mes amies de rentrer de vacances avec une anecdote plus croustillante.

Pendant que le chili mijotait, Korbie et moi passâmes à la salle de bain pour nous refaire une beauté.

— Alors, ce cours particulier de cuisine ? siffla-t-elle.

— C'était bien.

J'optai pour un ton neutre et ne trahis rien. Mon côté mesquin savourait de la voir enrager et de me venger de ses remarques acerbes.

— Tu m'as laissée seule avec Frankenstein.

— Frankenstein, c'était le docteur. Tu parles de la créature de Frankenstein. D'ailleurs, personne ne t'obligeait à rester dans le salon. Tu aurais pu nous aider.

— Après avoir affirmé que j'étais nulle en cuisine ?

Je haussai les épaules, comme pour lui signifier que c'était son problème.

— De quoi avez-vous discuté, tous les deux ? insista-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu as Bear, non ?

— Bear n'est pas là. Shaun, si. Alors ? Que vous êtes-vous raconté ?

Je me rinçai les mains, mais la salle de bain n'était guère mieux fournie en serviette. Une fois de plus, je les séchai sur mon jean.

— Oh, tu sais, les sujets de conversation habituels. Nous avons surtout abordé notre randonnée.

— C'est tout ? reprit-elle, soulagée. Tu n'as pas cherché à le draguer ?

— Et même si je l'avais fait ? répliquai-je.

— Je l'ai repéré la première.

— Et Bear, qu'est-ce que tu en fais ?

— Nous irons dans des facs différentes, à la rentrée.

— Et alors ?

— Ça ne durera pas. À quoi bon rester fidèle à quelqu'un alors que ta relation est vouée à l'échec ? Et ne joue pas les donneuses de leçons, s'il te plaît. Cal et toi étiez loin de former le couple modèle.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? demandai-je en m'appuyant contre la vasque pour la regarder bien en face.

— Il a embrassé Rachel. À ma soirée d'été, l'an dernier.

— Rachel Snavelly ? m'étranglai-je.

Korbie haussa les sourcils, l'air supérieur.

— Personne n'est parfait, Britt. Accepte-le.

En les imaginant tous les deux, j'agrippai rageusement le rebord du lavabo. Nous sortions ensemble depuis le mois d'avril. La fête de Korbie avait eu lieu en juillet. Si je m'étais montrée parfaitement loyale, Cal n'avait pas eu la courtoisie d'en faire autant. Rachel n'avait-elle été qu'un écart, ou bien m'avait-il trompée à plusieurs reprises ? Et Rachel ? Comment justifiait-elle de m'avoir trahi ?

— Et c'est maintenant que tu m'en parles ? Il ne t'est jamais venu à l'esprit que j'aurais préféré être au courant ?

— Britt, redescends un peu sur terre. Nous avons toute la vie pour nous engager. D'ici là, tout le monde doit s'amuser un peu.

Cal s'était-il dit la même chose en embrassant Rachel ? Le plaisir passager comptait-il plus que l'honnêteté envers moi ? Et Rachel, quelle raison aurait-elle pu invoquer ? J'avais hâte de l'interroger à ce sujet. Je revins aussitôt sur mes premières intentions : plus question d'approcher Calvin durant notre séjour.

— Le dîner est prêt ! nous cria Shaun depuis la cuisine.

Avant que j'aie pu faire un pas, Korbie me retint par la manche.

— Je l'ai vue la première, répéta-t-elle plus fermement.

Je baissai les yeux et jetai un regard appuyé à ses doigts qui

agrippaient mon tee-shirt.

— Il t'intéresse uniquement parce qu'il me plaît, renchérit-elle, entrant dans une colère absurde. Tu veux toujours ce qui est à moi, ça devient fatigant. Arrête un peu ton cinéma. Arrête de m'imiter en permanence !

Ses mots me blessèrent, non pas parce qu'elle disait vrai, mais parce que dans ces moments malsains j'en venais à douter de notre amitié. J'hésitai à mentionner la liste de son journal. Si vraiment j'essayais de l'imiter, pourquoi consignait-elle mes moindres faits et gestes en prétendant faire mieux ? J'étais cependant trop fière pour admettre mon indiscretion. De plus, si je le lui avouais, elle se tiendrait sur ses gardes et je n'aurais plus jamais la possibilité de me montrer trop curieuse.

Je l'observai d'un air indulgent, certaine de la mettre hors d'elle. Elle espérait m'entraîner dans un conflit et me pousser à bouder toute la soirée, mais je n'avais pas l'intention de tomber dans le piège. Je résolus de jouer à fond la carte de la séduction avec Shaun.

— Viens, allons dîner. Les garçons nous attendent, me contentai-je de répondre en m'engouffrant dans le couloir.

Mais avant d'avoir atteint la cuisine, je surpris une dispute entre Shaun et Mason.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu as pensé aux conséquences ? s'emportait ce dernier.

— Je contrôle la situation.

— C'est une blague ? Ouvre les yeux !

— Nous ne resterons pas longtemps sur cette montagne. Tout se passera bien. Je me charge de tout.

— Crois-moi, je ne demande qu'à sortir de cette galère, grinça Mason.

— Dommage, mon pote. Te voilà coincé ici avec moi, ricana Shaun. Foutue tempête, hein ? Mais qu'est-ce qu'on y peut ?

Je fronçai les sourcils tout en m'interrogeant sur la cause de cette altercation. Ils n'ajoutèrent rien.

Mason ne se joignit pas à nous pour dîner. Il se tint à l'écart, à l'autre bout de la pièce. Appuyé contre la fenêtre, il nous observait à tour de rôle, l'air aussi maussade que le cerf empaillé au-dessus de la cheminée. Quand il n'avait pas les mains dans les poches, il les passait dans ses cheveux ou se massait la nuque. Je vis son expression s'assombrir, sans que je puisse l'attribuer à la fatigue ou à l'inquiétude. J'ignorais ce qui le perturbait, ou pourquoi notre présence le gênait à ce point, mais il aurait manifestement préféré se débarrasser de nous. Ce qu'il aurait fait sans hésiter, en pleine tempête, si Shaun ne l'en avait pas empêché. Lorsqu'il surprit mon regard, il secoua imperceptiblement la tête, mais le sens de son geste

m'échappa. S'il avait quelque chose à me dire, pourquoi ne pas parler ?

— Un petit creux, Mass ? lui lança Shaun.

Ce dernier déposa assiettes, cuillères et serviettes devant nous, puis ouvrit au hasard les placards et les tiroirs avant de mettre enfin la main sur ce qu'il cherchait : un dessous de plat, qu'il plaça au centre de la table. Je trouvai curieux qu'il paraisse perdu dans sa propre cuisine. D'un autre côté, mon frère Ian faisait la même chose.

Mason, qui scrutait les ténèbres par la fenêtre, laissa retomber le rideau.

— Non.

— Tant mieux, il y en aura davantage pour nous, ironisa Korbie.

Je ne pouvais guère lui reprocher de l'avoir pris en grippe. Il ne se montrait pas bavard et ses réactions, lorsqu'il en manifestait, oscillaient entre la froideur et l'agressivité.

— Il neige encore ? s'enquit Shaun.

— À gros flocons.

— Ça ne durera pas éternellement.

Notre hôte servit trois portions généreuses. Lorsqu'il s'assit, Korbie s'installa sur la chaise voisine.

— Alors, lança-t-elle, vous ne nous avez toujours pas dit ce que vous faisiez dans les environs.

— Du ski.

— Toute la semaine ?

— C'était l'idée.

— Sans provisions ? J'ai ouvert le frigo : il est vide. Vous n'avez même pas de lait.

Shaun engloutit une grande bouchée et fit la grimace.

— C'est le chili le plus infect que j'ai jamais mangé. Il a un goût de rouille.

— Ou de sable, commenta Korbie avec une mimique écoeurée. Il a une consistance grumeleuse. Tu as vérifié la date d'expiration ?

— C'était ça ou rien, s'esclaffa Shaun, agacé.

— Plutôt mourir de faim que d'avaler ça, conclut-elle en écartant son assiette.

— Ça ne peut pas être si mauvais.

La remarque de Mason nous fit tous lever les yeux. Son regard méfiant oscillait entre Shaun et Korbie, comme s'il redoutait un incident.

— *Dixit* celui qui n'y a pas goûté, rétorqua Korbie. Je donnerais n'importe quoi pour un pavé de saumon. À Idlewilde, nous sommes de grands consommateurs. Avec du riz thaï et des haricots verts à la vapeur. L'été, c'est saumon et salade de roquette aux pignons grillés. Ma mère prépare parfois un délicieux chutney de mangue pour

l'accompagner.

— Eh bien, ne t'arrête pas, railla Shaun en reposant sa cuillère un peu trop brusquement. Raconte-nous quel vin choisit votre sommelier et ce que vous dégustez en dessert, pendant que tu y es.

— Mange, lui conseilla Mason.

Pourquoi se mêlait-il de la conversation ? Puisque notre présence le dérangeait, n'avait-il pas mieux à faire que de nous regarder dîner en boudant ?

— Vu le risque de botulisme, je préfère m'abstenir. Voilà ce qui arrive quand on demande à Britt de cuisiner.

Shaun s'esclaffa, mais son rire avait quelque chose de cruel. Je crus me faire des idées, jusqu'à ce qu'il siffle d'une voix sinistre :

— Ne joue pas les pestes, Korbie.

— Oh, je vois. Tu peux critiquer le chili, mais pas moi ? C'est un peu macho de ta part, non ? plaisanta-t-elle. D'ailleurs, j'accusais Britt, pas toi.

— Finis ton assiette.

La menace sous-jacente me donna la chair de poule.

— Que ça vous serve de leçon : il faut toujours prévoir des provisions, répliqua-t-elle avec dédain.

À l'évidence, elle n'avait pas remarqué l'atmosphère pesante.

— Laisse-le tranquille, lui glissai-je.

— Si nous nous réveillons avec des crampes d'estomac, nous saurons qui remercier.

Elle me toisa d'un air mauvais, mais ne s'aperçut pas qu'en me dénigrant, elle faisait preuve d'une impolitesse et d'une ingratitude flagrante envers Shaun, qui, de son côté, ne l'appréciait guère.

J'aurais aimé qu'elle oublie quelques instants son ressentiment envers moi et qu'elle se rende compte qu'elle plombait l'ambiance.

L'expression de Shaun s'était durcie et ses yeux bleus lançaient des éclairs. Le cœur battant, je m'agitai sur ma chaise, mais j'étais plus perplexe qu'inquiète. Une fois encore, j'éprouvais le sentiment que son attitude ne collait pas. La cuisine parut se charger d'électricité, cependant je ne pouvais l'attribuer aux seuls caprices de Korbie. Certes, elle ne savait pas se taire au bon moment. Et même lorsqu'elle en prenait conscience, c'était plus fort qu'elle : sa langue passait en pilote automatique. Elle voulait toujours avoir le dernier mot. Shaun ne l'avait-il pas compris ?

— Donne-moi ça, demanda Mason en s'approchant de la table, brisant le silence tendu qui régnait dans la pièce.

Il s'empara du chili de Korbie, non sans lui avoir adressé un regard lourd de reproches.

Pour toute réponse, elle le dévisagea, médusée.

Après quelques secondes de flottement, Shaun se balançait sur sa

chaise et croisa les doigts derrière la nuque. Il nous sourit, comme si de rien n'était.

— Mass, je crois qu'il serait temps de s'y mettre.

— Si tu fais allusion à la vaisselle, rétorqua Korbie, je cède mon tour. Je propose que Mass, l'as des as, s'en charge, ajouta-t-elle, l'air sournois. Puisqu'il file le parfait amour avec mon assiette, qu'il la tripote presque tendrement, laissons-le assouvir son fantasme encore quelques minutes. Tu les préfères du genre silencieux, pas vrai, Mass ? Tu les aimes plutôt rustres et taiseuses, comme toi.

Je dissimulai un rire nerveux derrière ma main, d'une part parce que j'étais mortifiée, et d'autre part parce que je ne savais plus comment dissiper la tension palpable.

— De quel type de matériel disposez-vous ?

Je ne compris pas immédiatement que Mason s'adressait à moi. Il déposait l'assiette de Korbie dans l'évier et me tournait le dos.

— Dans votre voiture, clarifia-t-il. Qu'avez-vous emporté pour votre randonnée ?

— Pourquoi ?

En quoi notre équipement pouvait-il l'intéresser ?

— Des sacs de couchage, des tentes, des provisions ? Quelque chose d'utile ?

— D'utile à qui ? Ce chalet ne manque de rien, me semble-t-il.

— Nous avons des sacs de couchage, une tente, un kit de survie et un peu de nourriture, énuméra Korbie. Mais tout est resté dans le coffre. Dans la Jeep. Enfouie sous plusieurs centimètres de neige. Et c'est pour cette raison que nous sommes ici.

Elle articulait chaque phrase avec une lenteur exagérée, comme pour souligner qu'il se montrait un peu long à la détente. Il l'ignora et reprit ses questions.

— Des allumettes ?

— Non, un allume-feu.

— Une boussole, une carte ?

— Une boussole.

Sans vraiment savoir pourquoi, j'omis de mentionner le plan de Calvin, glissé dans la poche arrière de mon jean.

— Des lampes torches ?

— Et frontales.

— Un piolet ?

— Non.

J'avais songé à en prendre un, mais étant donné la définition limitée du mot « randonnée » chez Korbie, je n'imaginais pas avoir l'occasion de m'en servir.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? s'agaça-t-elle.

— Il se trouve que nous sommes aussi coincés ici, à attendre que la

tempête se calme, annonça Shaun en se redressant. Nous n'avons pas apporté de matériel, parce que nous n'avions pas prévu de nous attarder. Or, si nous voulons partir avant que la neige fonde et que les routes redeviennent praticables, nous allons devoir vous emprunter le vôtre. Et c'est bien notre intention : quitter ce fichu massif le plus vite possible.

Je mis de longues secondes à identifier l'objet qu'il sortit de sa ceinture : un revolver. Lorsqu'il l'agita d'un geste désinvolte sous mon nez, un incompréhensible besoin de m'esclaffer me secoua la poitrine. Mes yeux et ma raison me communiquaient des informations contradictoires. Une arme, pointée sur moi... La réalité m'échappait, hors d'atteinte.

— Shaun ? soufflai-je, certaine qu'il nous servait une nouvelle plaisanterie au goût douteux.

Il fit mine de ne pas m'entendre.

— Dans le salon, toutes les deux, ordonna-t-il d'une voix monocorde. Les choses peuvent très bien se passer, ou très mal se terminer pour vous. Et croyez-moi, au moindre cri ou mouvement suspect, je tire.

Pétrifiée, je le dévisageai, cet absurde éclat de rire coincé dans la gorge. C'est alors que je notai la froideur, l'indifférence de son regard. Comment ne l'avais-je pas remarqué plus tôt ?

— S'il y a un détail à retenir à mon sujet, c'est que je ne bluffe jamais, poursuivit-il. Personne ne retrouverait vos corps avant plusieurs jours, et d'ici là Mass et moi aurons mis les voiles. Nous n'avons rien à perdre. Alors, les filles ? Qu'est-ce que vous décidez ?

6.

La peur me glaçait les veines, mais j'obéis sans résistance.

Je me levai et laissai Shaun m'escorter hors de la pièce. Derrière moi, Korbie reniflait. Je devinais sans mal ses pensées, car je songeai exactement à la même chose : combien de temps avant que Calvin comprenne qu'il nous était arrivé quelque chose et se lance à notre recherche ?

Mais comment nous retrouverait-il dans cette tempête, alors que j'avais certainement fait fausse route et que nous avions abandonné la Jeep pour parcourir plusieurs kilomètres à pied ? Aucun indice logique ne lui permettrait de nous localiser.

Shaun nous fit traverser le salon, puis ouvrit une porte sur un petit débarras inachevé, où des étagères vides se succédaient le long des murs. Il pressa l'interrupteur. Au centre de la pièce, un poteau métallique que je pris d'abord pour un tuyau de canalisation reliait le sol au plafond. À lui seul, il conférait à l'endroit un aspect sordide. Une série d'entailles criblait sa surface, peut-être due au frottement de chaînes. L'espace confiné empestait l'urine et le chien mouillé. Je dus me faire violence pour couper court à mes sinistres spéculations.

— Garde l'œil sur Korbie, demanda Shaun à son compagnon. Je veux parler à Britt seul à seul.

— Tu ne peux pas faire ça, hurla-t-elle. Est-ce que tu sais qui je suis ? Est-ce que tu as la moindre idée de qui je suis ?

À peine avait-elle achevé sa phrase que la crosse du revolver s'abattit sur son visage, répandant un filet de sang dans son sillage.

J'étouffai un cri. Personne ne m'avait jamais frappée. Mon père ne haussait même jamais le ton. Excepté au cinéma ou à la télévision, je n'avais jamais été témoin d'un acte de brutalité, sauf une fois. Quelques années plus tôt, un soir où j'avais dormi chez Korbie, je m'étais levée en pleine nuit pour me servir un verre d'eau. Dans la

pénombre du couloir, j'avais aperçu M. Versteeg infliger à son fils un violent coup à la tête. Calvin s'était effondré sur le sol, inconscient. Son père lui avait intimé l'ordre de se relever, de recevoir sa punition comme un homme, mais il ne bougeait plus. Je n'aurais su dire s'il respirait encore. M. Versteeg avait examiné ses pupilles et pris son pouls, avant de le porter jusqu'à son lit. J'avais regagné la chambre de Korbie sur la pointe des pieds, incapable de retrouver le sommeil. Je m'inquiétais pour Calvin et j'aurais voulu m'assurer qu'il n'avait rien de grave, mais je redoutais de croiser son père. Je ne lui avais jamais avoué ce que j'avais surpris. Au fil des années, j'avais tenté d'oublier cette vision...

Korbie gémit et se tint la joue.

Exactement comme cette nuit-là chez les Versteeg, j'étouffai, au bord des larmes et de la nausée, alors que c'était elle qui souffrait et non pas moi.

Le regard de Mason me parut s'allumer d'un éclat sombre, vengeur, qui s'évanouit aussitôt. Il s'exécuta et entraîna mon amie dans le débarras. Shaun me poussa d'un geste rude de son revolver en direction de la salle de bain. Du menton, il désigna le siège des toilettes.

— Assieds-toi.

Il laissa la porte entrouverte et un filet de lumière filtra dans la pièce. À mesure que je m'habituais à la pénombre, les contours de son visage se dessinèrent plus clairement. Ses yeux me jaugeaient, telles deux orbites insondables.

— Ce chalet ne t'appartient pas réellement, n'est-ce pas ? demandai-je d'une voix calme.

Il ne réagit pas, mais je me doutais de la réponse.

— Vous êtes entrés ici par effraction ? Vous avez des ennuis, Mason et toi ?

Si la police les recherchait, le danger s'intensifiait pour Korbie et moi. Nous connaissions leur signalement. Nous aurions pu décrire leur véhicule. J'aurais aussi pu suggérer aux autorités de visionner les caméras de surveillance de la supérette pour obtenir une image précise de Mason. Pour eux, nous étions des témoins gênants dont Shaun avait tout intérêt à se débarrasser.

Il éclata d'un rire mauvais, cruel.

— Tu t'imagines que je vais subir un interrogatoire, Britt ? Cet équipement dont tu nous as parlé, reprit-il en se penchant, le poing appuyé contre le mur, où est-il, exactement ?

— Je te l'ai dit. Dans ma voiture.

— Tu saurais retrouver le chemin ?

Je m'apprêtais à refuser catégoriquement quand un léger doute me retint. Je suivis mon instinct et affirmai :

— Oui, je crois.

Il hocha la tête et ses doigts se détendirent imperceptiblement sur son arme. J'avais donné la bonne réponse.

— Combien de temps mettrons-nous pour l'atteindre ?

— Avec cette neige, il nous faudrait environ une heure.

— Parfait. Maintenant, explique-moi comment redescendre de cette montagne à pied. Et pas par la route ni par les sentiers, mais en restant à couvert dans les bois.

— Tu comptes faire le trajet à pied ? Et à travers bois ? m'étranglai-je.

— Nous partirons ce soir, dès que nous aurons récupéré le matériel et les provisions.

Pour vouloir à tout prix passer inaperçus, ils devaient avoir de sérieux ennuis. C'était la seule hypothèse plausible. Nul besoin de posséder l'expérience de Calvin pour savoir que s'aventurer en pleine forêt, de nuit et au beau milieu d'une tempête, présentait un énorme risque. Shaun s'exposait à une marche glaciale et laborieuse. Si nous nous égarions dans le blizzard, personne ne nous retrouverait.

— Tu connais le chemin, oui ou non ? s'impatienta-t-il.

Enfin, je compris ce qui me tarabustait depuis plusieurs minutes et devinai son petit jeu. C'était un test. Il m'interrogeait la première avant de questionner Korbie pour mieux confronter nos réponses et s'assurer que nous serions à même de le tirer de ce mauvais pas. Dans le cas contraire, nous ne lui étions d'aucune utilité.

Je m'armai de courage et le regardai bien en face.

— Je parcours cette région depuis des années. J'ai souvent relié plusieurs étapes de la crête des Tetons et j'ai arpenté ces flancs de la montagne à d'innombrables reprises. Je peux t'en sortir. Ce sera nettement plus difficile dans ces conditions, mais j'en suis capable.

— Parfait, Britt. Beau travail. Une fois en bas, nous aurons besoin d'un véhicule. Tu as une idée de l'endroit où je pourrais voler une voiture ?

Il s'avança vers moi, les mains posées sur les genoux. Il approcha son visage du mien et, à son air concentré, je pus voir qu'il réfléchissait à toute allure. Au moindre faux pas, j'étais perdue.

— Nous traverserons la forêt en direction de l'autoroute. C'est certainement l'un des axes qu'ils déneigeront en premier.

J'ignorais où elle se trouvait. Je n'aurais même pas su me repérer. Cependant, j'avais toujours la carte de Calvin. En admettant que Shaun me laisse quelques minutes sans surveillance, je parviendrais sans doute à m'orienter pour déterminer le chemin à prendre.

Car j'étais bien décidée à le mener à bon port. Une autoroute signifiait des voitures, du passage... Du secours.

— Quelle distance devons-nous parcourir ?

— Environ dix kilomètres, évaluai-je. Mais si nous empruntons un sentier détourné, je tablerais plutôt sur douze.

— Brave petite.

Il poussa la porte pour appeler Mason. Soulagée, je fermai les paupières. J'avais réussi la première partie de l'épreuve et obtenu un sursis. Certes, le plus dur restait à faire : leur démontrer que j'étais capable de les guider dans les bois.

— Allez, candidate suivante. Voyons si ta camarade s'en tire aussi bien.

Korbie et moi nous croisâmes sans un mot. Nous échangeâmes un bref regard et je notai ses yeux rougis et pleins de larmes, son nez tuméfié et ses lèvres frémissantes. Sentant mes propres doigts trembler, je serrai le poing et lui adressai un imperceptible signe de tête en guise de message. *Calvin et Bear nous retrouveront.*

Mais moi-même je commençais à en douter.

Dehors, les rafales rabattaient contre la fenêtre du débarras leurs flocons cotonneux et humides, qui tourbillonnaient dans l'air comme des bancs de minuscules poissons blancs.

Je m'assis par terre contre le mur, de sorte que le poteau ne bloque pas mon champ de vision, et repliai mes genoux contre ma poitrine. Le gel s'insinuait au travers du béton et, instinctivement, je tressaillis.

— J'ai froid, dis-je à Mason, planté devant la porte.

Sa posture de cerbère était presque comique. Pensait-il vraiment que je tenterais de m'échapper ? Pour aller où, par cette tempête ? Je n'avais pas ôté mon écharpe de toute la soirée, mais elle ne me réchauffait guère.

— Est-ce que je pourrais au moins récupérer mon manteau ? demandai-je. Je crois l'avoir laissé dans la cuisine.

— Bien essayé.

— Et qu'est-ce que j'« essaie » de faire, à ton avis ?

Silence.

— Évidemment, vous seriez très embêtés si je m'enfuyais dans les bois, repris-je, sentant la colère monter. Vous n'auriez plus personne pour vous sortir de là. Dans quel pétrin vous êtes-vous fourrés, tous les deux ? Qu'est-ce que vous avez fait ? La police vous recherche, c'est ça ?

Mason ne desserra pas les dents.

— Quelle mouche t'a piqué ce matin, à la station-service ? Pourquoi un criminel dans ton genre est-il venu à mon secours ?

J'espérais paraître agressive, méprisante, mais ma voix se brisa sur les dernières syllabes. Il fixa sur moi ses yeux inexpressifs. J'avais au moins suscité une réaction. Elle valait une demi-réponse.

— Tu as joué la comédie, poursuivis-je. Tu as inventé toute une histoire pour berner mon ex. Tu as deviné mon nom.

— Il était imprimé sur ton tee-shirt.

— Je sais, répliquai-je sèchement. Mais tu as pris soin de le lire... Tu n'es plus la même personne. Ce matin, tu m'as sauvé la mise et à présent tu me retiens en otage. Je veux comprendre.

De nouveau, il reprit son air impassible.

— Vous croyez vraiment vous en tirer comme ça ? Tôt ou tard, la tempête se calmera et les accès seront rétablis. Vous ne pourrez pas nous séquestrer bien longtemps. Nous finirons bien par croiser des randonneurs, des promeneurs ou des guides. Nous ne passerons pas inaperçus et ils essaieront de nous aborder, parce que c'est leur culture. Les montagnards sont des gens sociables et observateurs. Ils remarqueront tout de suite que quelque chose cloche.

— Alors arrange-toi pour ne rencontrer personne.

— Plus nous nous enfoncerons dans la forêt, plus nous risquerons de nous perdre.

— Tâche de ne pas le faire.

— Tu n'es pas comme Shaun, m'entêtai-je. Tu ne voulais pas nous laisser entrer parce que tu te doutais de ce qui allait se produire. Tu savais qu'il nous prendrait en otages et tu as tout fait pour l'éviter.

— Si c'était le cas, ça n'a pas marché.

— Est-il vraiment capable de nous tuer ? Pourquoi refuses-tu de m'expliquer ce qui se passe ?

— Pourquoi est-ce que je le ferais ? répliqua-t-il, agacé. Je fais cavalier seul. Si tu tiens tellement à sauver ta peau, contente-toi de nous ramener au pied de ce versant. Si tu fais ce qu'on te demande, il ne t'arrivera rien.

— Comment puis-je en être certaine ?

Il leva à peine les yeux.

— Tu mens, sifflai-je entre mes dents, d'une voix rauque. Tu ne nous relâcheras pas.

Les contours de son visage se durcirent et je redoutai d'avoir vu juste.

Une idée folle me traversa l'esprit. Le pari semblait risqué mais, si Korbie et moi étions déjà condamnées, je n'avais plus rien à perdre. Ils n'avaient besoin que d'une personne pour les guider : moi. Shaun savait que Korbie ne lui servirait à rien. Ni elle ni moi n'avions dissimulé son manque criant de préparation pour ce séjour. Puisque nous ne pouvions pas nous en tirer toutes les deux, j'avais au moins la possibilité de l'épargner. Tout ce que j'avais à faire, c'était de le convaincre qu'il n'avait aucun intérêt à l'emmener et qu'elle ne représentait aucune menace pour lui.

Je retins mon souffle. Jusque-là, je ne m'étais jamais considérée comme quelqu'un de courageux, mais plutôt comme une petite fille trop gâtée. Mettre mon projet à exécution signifiait me séparer de

Korbie. Avais-je assez de courage pour arpenter un milieu hostile, seule avec deux criminels en puissance ?

Mais quel autre choix me restait-il ?

— Korbie est diabétique de type 1, déclarai-je. Si elle ne reçoit pas ses injections d'insuline plusieurs fois par jour, elle tombera dans le coma. S'il se prolonge, il peut lui être fatal.

Un été, en colonie de vacances, Korbie et moi avions réussi à persuader la monitrice qu'elle souffrait de diabète et se sentait trop faible pour participer aux corvées. Pendant que nos camarades s'échinaient à nettoyer les berges de la rivière, nous avions passé l'après-midi dans notre bungalow, à déguster des esquimaux chipés à la cuisine. Si Shaun ou Mason interrogeait Korbie à propos de sa prétendue maladie, j'étais presque certaine qu'elle se remémorerait cette anecdote et devinerait que j'avais un plan. Elle entrerait dans mon jeu.

— Tu mens.

— Elle prend chaque jour de l'Humalog et du Lantus, afin de stabiliser son taux de glycémie.

J'étais incollable sur le diabète de type 1, car mon frère Ian en était atteint. Mason pouvait toujours essayer de me piéger : je saurais me montrer convaincante.

— Où sont ses médicaments ?

— Dans la Jeep. Avec ce froid, les doses ont déjà dû se figer : elles sont bonnes à jeter. Sans elles, Korbie ne résistera pas longtemps. La situation est grave, Mason. Vous devez la relâcher. J'ai bien compris que Shaun n'avait aucun scrupule, mais je doute que tu veuilles avoir la mort de Korbie sur la conscience. Je me trompe ?

Il sembla sopeser le pour et le contre.

— Vous n'êtes ici que depuis quelques heures. Le traitement n'aura peut-être pas encore gelé. Explique-moi où se trouve ta voiture. Je me charge de récupérer l'insuline.

— Nous sommes arrivées depuis deux heures. Je peux te garantir qu'elle est inutilisable.

Une expression indéchiffrable passa sur son visage. Avant que j'aie pu l'interpréter, une ombre obscurcit l'entrebâillement de la porte et je m'aperçus que Shaun se tenait là, aux aguets, avec une moue perplexe. Qu'avait-il entendu ?

— De l'insuline ? Voilà qui complique sérieusement le problème, lâcha-t-il enfin.

— Je vais la chercher, déclara Mason. J'en profiterai pour rapporter leur matériel. J'emmène Britt pour qu'elle m'y conduise.

Devant ce revirement inattendu, mon cœur s'emballa. En l'accompagnant, j'aurais pu tenter de retrouver Calvin. Ce dernier devait déjà sillonner les environs d'Idlewilde. M'étais-je plusieurs fois

trompée de route ? Le chalet ne pouvait pas se trouver à plus de dix kilomètres.

— Pas question, objecta Shaun. Britt ne bouge pas d'ici. C'est notre billet de retour à la civilisation. Britt, explique-lui le chemin. Et pas de blague. S'il n'est pas de retour d'ici deux heures et demie, j'en conclurai que tu nous as menti. Crois-moi, ajouta-t-il d'un air sinistre, mieux vaut ne pas me prendre pour un idiot.

Prête à tout pour quitter cet endroit, j'implorai Mason.

— Comment pourras-tu reconnaître ce que tu cherches ? Tu as déjà vu une dose d'insuline ? Ou un stylo injecteur ?

— Je me débrouillerai.

— Je ne me souviens plus du sac où elles sont rangées...

— C'est une voiture, m'interrompit-il. J'en aurai vite fait le tour. C'est bien une Jeep orange ?

— Comment le sais-tu ? soufflai-je en me mordant les lèvres.

— La station-service, répliqua-t-il durement.

Sans me laisser le temps d'insister, il continua :

— Comment l'atteindre, d'ici ?

— Il serait plus simple que je t'accompagne.

— J'ai dit non, s'interposa Shaun.

J'avais la peau moite. Ma seule chance m'échappait. Si je ne parvenais pas à retrouver Calvin avant que Shaun ne m'entraîne dans la forêt, j'étais certaine de ne pas en réchapper. Détail tout aussi inquiétant : ce dernier n'allait pas tarder à découvrir mon subterfuge, qui menaçait de s'écrouler.

J'aurais pu aiguiller Mason sur la mauvaise piste, mais Shaun avait anticipé cette possibilité. Je n'avais d'autre choix que de lui indiquer le chemin...

Il me fallait un plan de secours. Lorsque Mason reviendrait sans insuline, je pourrais toujours prétendre l'avoir oubliée chez Korbie. Je me rappellerais tout à coup l'avoir laissée sur le bar, dans la cuisine. Peut-être était-ce pour le mieux. Sans le traitement approprié, ils se montreraient sûrement plus enclins à l'abandonner derrière eux, à plus forte raison s'ils pensaient qu'elle ne survivrait pas. Shaun se dirait que personne ne lui imputerait le meurtre de Korbie si elle mourait de causes naturelles.

— Nous sommes arrivées ici par la gauche, expliquai-je. Coupe à travers les bosquets jusqu'à atteindre la route principale puis redescends-la. Tu devrais finir par apercevoir ma voiture.

— Je parviendrai sans doute à repérer vos traces, ajouta Mason. La neige les aura en partie recouvertes, mais je distinguerai les endroits où elle a été remuée.

Après son départ, Shaun m'adressa un signe menaçant.

— Ne bouge pas de cette pièce. Je ne veux pas entendre un bruit.

J'ai besoin de réfléchir.

Il éteignit la lumière du débarras tout en laissant la porte entrouverte. Une fois seule, je m'efforçai de ne pas craquer, mais gagnée par la panique, pantelante, je dus me mordre le poing pour étouffer mes sanglots. Une nouvelle angoisse prenait naissance dans un recoin de mon esprit. Et s'il refusait d'abandonner Korbie ? Elle ne sortirait pas vivante d'un tel périple. En admettant qu'elle résiste aux terribles conditions de cette longue marche, je redoutais que ses sautes d'humeur poussent Shaun à commettre l'irréparable.

Je séchai mes larmes et reniflai jusqu'à retrouver une contenance. Je devais me montrer plus maligne que lui. Mon cerveau restait ma meilleure arme et je mis à profit ces quelques instants de solitude pour passer en revue ce que je savais de nos ravisseurs.

Shaun avait le revolver. Cela le désignait-il comme le meneur ? Pas si sûr... Mason ne semblait pas soumis. Je cernais mal la nature de leur relation. Je percevais un léger antagonisme entre eux, une lutte de pouvoir sous-jacente. Mason laissait presque toujours le dernier mot à son acolyte, mais ne paraissait pas le craindre. J'avais bien remarqué les regards qu'il lui jetait à la dérobée et dont la froideur révélait bien plus que du mépris. De la dérision, peut-être ? Je me trompais probablement, mais je le sentais jauger ses moindres gestes, à l'affût d'un écart, d'une faiblesse dont il aurait pu se servir en temps voulu. Dans quel but ?

Par l'entrebâillement de la porte, je voyais la silhouette de Shaun aller et venir devant le feu mourant. Il avait mis un chapeau de cowboy sombre, un stetson, qu'il rabattait sur son front pour dissimuler ses yeux. Je m'emballai et ne pus m'empêcher de songer à Lauren Huntsman, qu'on avait aperçue pour la dernière fois dans la vallée de Jackson Hole en compagnie d'un individu coiffé d'un stetson noir. L'idée qu'il puisse s'agir du même homme me glaça.

Tout en faisant les cent pas, Shaun se rongea les ongles du pouce gauche. Sa posture voûtée, la raideur de ses jambes et sa mâchoire crispée trahissaient sa fébrilité. Il paraissait sur le point de craquer.

7.

J'avais dû finir par m'endormir.

Je basculai lentement sur mes genoux et grimaçai, paralysée par une crampe qui se propageait de mes épaules à mes hanches. La dalle de ciment n'offrait ni confort ni chaleur. Prise de frissons, j'essuyai un filet de salive à la commissure de mes lèvres. On avait refermé la porte du débarras, me plongeant dans une obscurité totale. Un courant d'air glacial filait par l'interstice de la fenêtre et me donnait la chair de poule. Dehors, la tempête se poursuivait, mais les flocons duveteux avaient laissé place à une neige dure et fine comme du sable qui frappait la vitre.

J'ignorais combien de temps avait passé, mais il faisait encore nuit noire. Je n'entendais ni les bruits de pas dans la pièce voisine ni les sanglots étouffés de Korbie dans la salle de bain.

Pour m'occuper l'esprit et tromper la peur, je traçai mentalement le plan du chalet, ou plutôt de ce que j'en avais vu, à la recherche d'une issue. D'après mes observations, seule la porte d'entrée menait à l'extérieur et elle se situait à l'opposé du débarras. Pour l'atteindre, j'aurais d'abord dû longer le couloir jusqu'à la salle de bain pour récupérer Korbie, puis rebrousser chemin avant de traverser le salon et le vestibule sans éveiller l'attention de Shaun. Sans compter que j'ignorais ce qu'il avait fait de nos manteaux. Même si nous parvenions à nous enfuir, où aurions-nous pu aller ? Par un temps pareil, nous n'aurions croisé personne... Personne ne viendrait à notre secours.

Shaun était-il parti à la recherche de Mason ? S'était-il assoupi ? Devais-je saisir ma chance de filer ?

Je m'apprêtai à coller l'oreille contre la porte lorsque celle-ci s'ouvrit.

Il apparut, armé d'une chaise pliante et d'une bouteille. Il s'installa sur le siège et me dévisagea, avant d'esquisser une moue furibonde.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Ferme-la, siffla-t-il, la bouche tordue, en me pointant du doigt.

Son visage chafouin, haineux me fit oublier mes frissons. Je sentis la sueur couler sur mon front. Il claqua la porte et mon cœur se mit à cogner si fort que je crus qu'il allait l'entendre.

Il sirota sa bière sans me quitter du regard.

— Mason n'est toujours pas revenu.

J'hésitai, sans comprendre s'il attendait une réponse.

— Depuis quand est-il parti ? m'enquis-je prudemment.

— Plus de trois heures. Il est plus d'1 heure du matin, à présent. Est-ce que tu nous as bernés, Britt ? Tu nous as indiqué le mauvais endroit ?

— Il s'est peut-être perdu, arguai-je. Le poids de notre matériel le ralentit...

— Il a emporté une luge pour le transporter. Ça ne lui posera aucun problème.

— Si tu m'avais laissée l'accompagner...

Shaun bondit avec une telle rapidité que je n'eus pas le temps d'anticiper. Il m'empoigna par la gorge et me plaqua contre le mur. Distraite par la surprise, je ne ressentis pas immédiatement la douleur. Je jouai frénétiquement des ongles pour lui faire lâcher prise, mais la jointure de ses doigts s'enfonça sous ma mâchoire et me bloqua la trachée. Les extrémités de mon champ de vision se voilèrent.

— Tu as menti.

Il relâcha un instant son étreinte pour m'octroyer un filet d'air. Le souffle rauque, je secouai obstinément la tête. *Non, non, non.*

— Si Mason s'est perdu, c'est parce que tu l'as volontairement égaré. Je me trompe, Britt ? Tu t'imaginais pouvoir rétablir l'équilibre ? Éliminer Mason pour vous retrouver à deux contre un ? En fin de compte, tu es peut-être plus stupide que je ne le pensais.

J'agrippai sa main de toutes mes forces pour me dégager. Je suffoquais. J'ignorais s'il comptait vraiment me tuer, mais j'étais terrifiée.

— Puisque tu m'as pris mon copain, je devrais peut-être te prendre ta copine... Parce que si ces petits jeux t'amuse, j'en connais moi aussi quelques-uns.

J'écarquillai les yeux. Il approcha le visage si près du mien que je ne voyais plus que les deux opales de ses iris. Malgré leur pâleur, ils brillaient de colère.

— Eh oui, Britt. À présent, c'est à moi de jouer. C'est bien comme ça que ça marche, non ?

Il desserra les doigts. À peine avalai-je une goulée d'air qu'il me broya la gorge de plus belle.

— Est-ce que tu as envoyé Mason dans la mauvaise direction ? Je ne

serai pas ravi de l'apprendre, mais si tu avoues maintenant, nous trouverons le moyen de nous entendre. Hoche la tête si tu m'as compris.

Tout tournait autour de moi, mais j'acquiesçai.

— Tu comptes me dire la vérité ?

Oui, oui, pensai-je en opinant fébrilement. Une brûlure atroce me ravageait les poumons, comme si un bloc de béton m'écrasait la poitrine.

Enfin, il me lâcha et je poussai un cri de délivrance.

— Je t'en prie, laisse-lui encore une demi-heure, le suppliai-je. Avec la tempête, la neige ralentit forcément sa progression. Il aura mis plus de temps que prévu pour atteindre la voiture et en revenir. Sans compter qu'il rapporte du matériel. Je suis sûre qu'il ne tardera plus.

Prostrée, je redoutais une réaction violente. Au même instant, la porte du débarras trembla sur son chambranle, comme sous l'effet d'un appel d'air. Après une fraction de seconde, le mugissement du vent s'engouffra dans la pièce et nous tournâmes tous les deux la tête. La porte d'entrée claqua et des bruits de pas résonnèrent dans le salon.

— Mass ? cria Shaun. C'est toi, mon pote ?

Le battant s'ouvrit. Shaun laissa discrètement retomber la main le long de son corps et je rampai vers le coin du mur, regrettant de ne pouvoir m'échapper par un trou de souris.

À tâtons, Mason chercha l'interrupteur puis l'actionna. Il nous observa l'un après l'autre.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Il avait le visage rosi par le froid et des gouttelettes de givre constellaient ses cheveux et ses sourcils. Une mince pellicule blanchâtre recouvrait ses épaules et les manches de sa parka.

— Juste une petite mise au point, expliqua Shaun de sa voix la plus innocente. Pas vrai, Britt ?

Trop occupée à retrouver mon souffle, je ne répondis pas. Chaque respiration me râpait la gorge et, doucement, je massai mon cou endolori. Les larmes me montèrent aux yeux.

Lorsque Shaun m'adressa un sourire pervers, je crus vomir. Je sentais encore ses doigts me broyer la peau. Je fermai les paupières, mais le souvenir de son regard fou, empreint de haine, n'en devint que plus vivace.

Sous le coup de la panique, le bon sens m'abandonnait. Je ne songeai qu'à fuir, quitter cet endroit. J'allais peut-être périr gelée dans les bois, à moins que je ne parvienne à survivre. Peu importait. J'aurais tenté n'importe quoi pour échapper à ce malade. J'étais prête à courir, courir à perdre haleine, et ne m'arrêter qu'une fois en sécurité.

— Tu as trouvé leur équipement ? demanda-t-il à son compagnon. Il

te semble correct ? Il pourra nous servir ?

Mason ne réagit pas immédiatement, focalisant son attention sur moi. J'aurais voulu me fondre dans le mur et disparaître dans la forêt. À la première occasion, je ne devrais pas hésiter. Une seconde chance ne se représenterait sans doute pas.

— Qu'est-ce qu'elle a au cou ?

— Je l'ai surprise alors qu'elle essayait de se pendre avec son écharpe.

Shaun désigna l'étoffe rouge à mes pieds que j'avais ôtée avant de m'endormir et repliée pour la serrer contre moi.

— T'imagines ? Deux minutes de plus, et j'arrivais trop tard. Vu ses tendances suicidaires, nous devons la surveiller de près.

Je réprimai un mouvement de dégoût lorsqu'il me tapota la joue de sa main glacée.

— Plus de blague, hein, Britt ? Tu connais peut-être mieux les montagnes, mais pour l'instant Korbie se montre bien plus sage que toi. Je vais finir par changer d'avis à ton sujet.

— Est-ce que je peux lui parler ? murmurai-je d'une voix rauque.

— À ton avis ? rétorqua-t-il, excédé.

— Je veux simplement m'assurer qu'elle n'a rien.

— Elle va bien.

— S'il te plaît, laisse-moi la voir. Je ne tenterai rien d'idiot, je te le promets.

Je devais la prévenir de se tenir prête, au cas où l'occasion de fuir se présenterait. Le comportement imprévisible de Shaun aurait pu empirer au fil des heures.

— Pas question. Tu as déjà essayé de te supprimer. La seule chose dont je sois certain, c'est de ne pas pouvoir te faire confiance.

Mason n'avait toujours rien dit. Il examinait mon écharpe, son regard sombre et vif rivé sur le tissu, la mâchoire serrée, tendu à l'extrême. Croyait-il aux explications de Shaun ? J'en doutais. Cette crispation croissante entre eux nous servirait. Je pourrais éventuellement le rallier à notre cause et le convaincre de nous relâcher.

Une fois de plus, je cherchais à percer le mystère de leur curieuse relation. Les mensonges de Shaun et ses dissimulations flagrantes me fournissaient un nouvel indice, une preuve supplémentaire qu'il ne détenait pas le pouvoir. Redoutait-il la réaction de son compagnon ? Je ne savais rien de Mason – du moins, pas assez pour me fier à lui –, mais je le trouvais en tout cas moins terrifiant que son acolyte. Il me semblait dans notre intérêt de rester près de lui. J'avais le présentiment que lui n'aurait pas laissé Shaun lever la main sur moi.

— Nous devrions faire l'inventaire du matériel, déclara-t-il enfin. Trier l'absolu nécessaire et ce dont nous pouvons nous passer.

— Pourquoi as-tu rapporté ce dont nous n'avions pas besoin ? pesta Shaun.

— Parce que j'étais frigorifié, figure-toi, et que je n'avais pas envie de tergiverser, s'emporta Mason. Tu as jeté un coup d'œil par la fenêtre ? La tempête bat son plein. J'ai mis deux fois plus de temps que prévu pour rentrer. Autant le faire tout de suite.

— Ça va, bougonna Shaun. Rien ne presse. Nous ne partirons pas avant que la neige ait cessé.

Mason suivit Shaun, puis, comme si un détail lui revenait en mémoire, il pivota vers moi en me regardant droit dans les yeux.

— Au fait, j'ai trouvé l'insuline. Elle n'avait pas gelé. Je crois que je suis arrivé juste à temps.

8.

Pétrifiée, le cœur battant, je me retrouvai de nouveau seule. Je me laissai glisser le long du mur jusqu'au sol, sans même remarquer la froideur du béton. J'avais le tournis. Il n'y avait jamais eu d'insuline. Korbie n'était pas diabétique. Si Mason avait récupéré notre matériel, il avait forcément fouillé le coffre de la voiture. Pourquoi mentir au sujet de ces doses ?

S'agissait-il d'un message caché ? Je me repassai la scène en boucle, me répétais ses paroles exactes, l'intonation de sa voix, et essayai de décrypter son langage corporel. La main nonchalamment posée sur la poignée, il avait mentionné le traitement d'un air détaché, mais délibéré. Cherchait-il à me tranquilliser ? *Je garderai ton secret. Pour l'instant.*

J'aurais donné n'importe quoi pour lui parler seul à seul. Je voulais comprendre pourquoi il me protégeait et ce qu'il exigerait en échange. D'un geste las, je me massai le front. Je devais avant tout me tenir prête.

Dès que la neige s'arrêterait, nous nous mettrions en route. Armés de notre équipement, nous entamerions un périlleux trajet, pendant lequel j'étais censée nous guider à flanc de montagne, sur un terrain dont j'ignorais tout. Je sortis la carte de Calvin et, prenant garde à ne pas déchirer ses plis usés, je l'examinai grâce au ruban de lumière qui filtrait sous la porte. Je mémorisai chaque note. Les circuits non balisés, les grottes, les ruisseaux, les anciennes cabanes de trappeurs : tous les lieux qu'il avait visités et consignés avec soin.

Très vite, je repérai les points qui marquaient l'emplacement d'Idlewilde et de l'autoroute. Plus j'étudiai ce plan et plus j'étais certaine de l'endroit où nous nous trouvions. Cal avait indiqué un chalet, au sud d'un grand lac, avec les annotations « inoccupé/meublé/électricité ». Si je ne me trompais pas, j'avais manqué la

bifurcation et dépassé notre destination de près de dix kilomètres.

Je réfléchis, hésitant à entraîner Shaun et Mason vers Idlewilde. Mais la vaste demeure se situait plus en altitude et si nous gravissions la pente au lieu de la descendre, ils soupçonneraient aussitôt quelque chose. Pour l'instant, je n'avais d'autre choix que de les mener à bon port. Loin d'Idlewilde et de Calvin.

Jetant un regard par la fenêtre, je songeai qu'une fois la tempête passée et les nuages dissipés, les étoiles apparaîtraient et l'obscurité semblerait moins désolante.

Du bout des doigts, je traçai « À L'AIDE » sur la vitre embuée. Les lettres dégoulinèrent sous l'effet de la condensation, puis disparurent. Où se trouvait Calvin, à présent ? Je voulais croire qu'il avait déjà aperçu la Jeep et reconstituait peu à peu notre parcours. Je devais en tout cas l'espérer. Arriverait-il à temps ? Je fermai les yeux et murmurai une prière. *Mon Dieu, guidez-le vers nous et vite.*

Il connaissait ce massif mieux que personne. Plein de ressources, il n'aurait aucun mal à déjouer les plans de Mason et de Shaun. Encore fallait-il qu'il puisse nous retrouver. Si au lycée ses résultats laissaient parfois à désirer, c'était surtout par manque d'application. Je savais qu'il cherchait à défier son père. Il s'était laissé vivre tout au long de sa scolarité, fournissant le minimum d'efforts. Plus M. Versteeg avait tenté de le punir, plus il se désintéressait des cours. Un jour où il avait reçu un bulletin de notes médiocre, son père l'avait carrément mis à la porte. Au bout de trois nuits d'hôtel, Korbie avait fini par convaincre leur père de lui permettre de rentrer. Contre toute attente, Calvin avait obtenu d'excellents résultats à ses deux tests d'admission à l'université. Loin de susciter la fierté ou le soulagement de M. Versteeg, la nouvelle n'avait fait que l'enrager davantage. Il n'avait pas supporté que son fils lui donne tort et lui prouve qu'il était capable d'intégrer comme il l'entendait un établissement aussi prestigieux que Stanford.

L'année précédente, le bruit avait couru que M. Versteeg avait consenti une généreuse donation à l'institut en échange de l'inscription de Calvin. Rumeur que Korbie avait démentie.

— Papa ne fera jamais rien pour lui faciliter les choses, encore moins après la façon dont il s'y est pris pour entrer à Stanford, m'avait-elle confié.

Pour combattre la chair de poule, j'arpenai l'espace exigu du débarras. Alors que je faisais les cent pas entre deux murs, j'aperçus une ancienne caisse à outils sur la tablette la plus basse de l'étagère. Troublée par la peur et ces rebondissements successifs, je ne l'avais pas remarquée. Elle contenait peut-être quelque chose d'utile ou de tranchant.

Sans un bruit, je tirai le vieux coffre, constellé de taches de rouille,

et le fis glisser sur le revêtement en béton. Je repoussai le loquet et soulevai le couvercle.

Une impression glaçante m'enveloppa ; mon esprit refusait de donner un sens aux formes qui se dessinaient sous mes yeux. Je ne distinguai que de longues baguettes blafardes et un objet sphérique. Puis je reconnus les orbites creuses sous le front bombé, avec un troisième trou, celui du nez, sous les deux autres. On avait replié les membres aux articulations afin que le corps puisse tenir dans la boîte. Des lambeaux de tissus et de peau parcheminée, tannée comme du cuir, maintenaient le cadavre déjà largement décomposé.

Saisie d'effroi, je haletai faiblement. D'un point de vue rationnel, j'avais conscience que cette chose, cette... fille, à en juger par sa robe de soirée noire et sale, ne pouvait pas me faire de mal. Cette dépouille n'était qu'une enveloppe vide, le vestige d'une vie passée. Mais l'idée insoutenable qu'elle ait trouvé la mort dans ce débarras m'horrifiait. J'imaginai une jeune femme séquestrée, comme moi. C'était comme si une fenêtre se matérialisait soudain dans ma tête, par laquelle j'entrapercevais mon propre destin.

J'eus beau cligner des paupières, la vision funèbre ne disparaissait pas. Elle semblait me railler de son rictus tout en dents. *C'est bientôt ton tour...*

Je lâchai le couvercle et rampai pour m'en écarter, étouffant le cri prisonnier de ma gorge.

Shaun et Mason n'ignoraient sans doute pas l'existence de ce corps. Ils l'avaient probablement eux-mêmes caché là. Ils ne devaient surtout pas savoir que j'avais percé un autre de leur secret. J'étais suffisamment en danger.

Refoulant aussi loin que possible cette macabre découverte, je me mordis les lèvres et tâchai de ne pas songer à la mort.

9.

Certains prétendent qu'au seuil de la mort on voit sa vie défiler devant ses yeux. Pendant que mes ravisseurs décidaient de mon sort, ma mémoire ne cessait de m'évoquer Calvin, qui, je l'espérais de tout mon cœur, n'avait pas renoncé à nous retrouver.

La première fois que j'étais partie camper avec les Versteeg, j'avais onze ans, et lui treize. C'était en juillet et la fraîcheur des sommets contrastait agréablement avec l'atmosphère étouffante de la ville. Korbie et moi étions enfin assez grandes pour dormir dehors, sous la tente que son père nous aida à installer derrière le chalet. Il nous avait promis de ne pas fermer à clé la porte de la cuisine au cas où nous aurions besoin d'utiliser les toilettes pendant la nuit.

Nous avions étalé nos rouges à lèvres, blush et ombres à paupières multicolores sur le sol et, à tour de rôle, nous nous relookions à la manière de Katy Perry. Après le maquillage, nous avions prévu de tourner notre propre version du clip de *Hot'N'Cold*. Korbie aspirait déjà à devenir célèbre et entendait bien se faire remarquer très vite.

Elle m'appliquait un gloss « Pomme d'amour » sur les lèvres lorsque des hululements grotesques retentirent à l'extérieur. Le faisceau d'une lampe dansa follement le long de la toile.

— Fiche-nous la paix, Calvin ! lui cria sa sœur.

— Du calme, répliqua-t-il en tirant sur la fermeture à glissière pour se faufiler à l'intérieur. Maman m'a demandé de vous apporter une torche électrique. Vous l'aviez oubliée.

— Trop aimable, ironisa Korbie en la lui arrachant des mains. Maintenant, dehors ! Va t'amuser avec Rohan Larsen, ajouta-t-elle d'un ton moqueur.

Calvin retroussa les babines comme un chien enragé.

— Quel est le problème, avec Rohan ? m'enquis-je.

Puisqu'il l'avait invité pour les vacances, je les croyais bons amis.

— C'est notre père qui a tenu à ce qu'il nous accompagne. Calvin ne peut pas le sentir.

— Papa l'adore parce qu'il est doué en tennis, intelligent et que ses parents sont pleins aux as, m'expliqua Calvin. Il espère qu'il aura une influence positive sur moi. Je n'ai même pas le droit de choisir mes propres copains. Je suis au collège et c'est encore lui qui me trouve des petits camarades de jeu. C'est débile. Il est débile.

— Est-ce qu'il t'a obligée à m'emmener, moi aussi ? lançai-je à Korbie avec un regard inquiet.

Je ne supportais pas l'idée que son frère et elle se moquent de moi derrière mon dos.

— Il ne fait ce genre de coups qu'à Calvin, déclara-t-elle.

— Parce que tu es sa petite princesse, lâcha ce dernier, plein de venin. Il te laisse tout faire.

— Fiche le camp, rétorqua-t-elle en approchant son visage furibond de celui de Calvin.

— D'accord. Mais rassurez-moi : vous savez quel jour nous sommes, au moins ?

— Vendredi, répondis-je.

— Vendredi 13, précisa-t-il, les yeux pétillants de malice.

— Ce ne sont que des superstitions idiotes, trancha sa sœur. Va jouer ailleurs ou je hurle. Et je raconterai à maman que tu essaies d'épier Britt en sous-vêtements. Tu pourras dire adieu à tes consoles pendant tout le week-end.

Lorsqu'il me regarda, je piquai un fard. Mon vieil ensemble blanc avait des trous sous l'élastique. J'étais mortifiée à l'idée qu'il puisse les voir.

— Britt ne me dénoncerait pas. Pas vrai ? demanda-t-il.

— Laissez-moi en dehors de ça, marmonnai-je.

— Puisque le vendredi 13 n'est qu'une légende, comment expliques-tu que les hôtels n'aient jamais de treizième étage ? reprit-il en se tournant vers sa sœur.

Nous nous exclamâmes en même temps :

— Tu es sérieux ?

— Absolument. Ils portent malheur. C'est toujours là que se produisent les incendies, les suicides, les meurtres ou les enlèvements. Les gens ont fini par le comprendre et les ont supprimés.

— C'est une blague ? insista Korbie avec des yeux ronds.

— Il y a évidemment un treizième étage, idiot ! Mais ils portent un autre numéro, comme 12 A. D'ailleurs, ce n'est pas la seule raison à la superstition du vendredi 13 : c'est le jour où les morts sortent de leur tombe pour transmettre leurs messages aux vivants.

— Quel genre de messages ? m'enquis-je, sentant un délicieux frisson me parcourir la nuque.

— En admettant que nous acceptions de te croire – ce qui n'est pas le cas –, pourquoi est-ce que tu nous racontes tout ça ?

Calvin passa la main par l'ouverture de la tente et saisit un sac polochon contenant un objet dont les angles aigus déformaient le tissu.

— Pourquoi ne pas découvrir ce que les esprits ont à nous révéler ?

— Je vais dire à maman que tu essaies de nous faire peur, menaça Korbie qui scruta le sac d'un air méfiant avant de se lever.

Calvin la retint par la manche de son pyjama et l'obligea à se rasseoir.

— Si tu te taisais cinq secondes, je pourrais te montrer quelque chose de dingue. De carrément dément. Tu veux voir ?

— Moi oui, déclarai-je.

Korbie me gratifia d'un regard meurtrier, mais je m'en moquais. J'étais prête à tout pour inciter Calvin à s'attarder quelques minutes. Après plusieurs jours à Jackson Lake, sa peau avait pris un léger hâle et, désormais, il était presque aussi grand que M. Versteeg. Sa sœur m'avait appris qu'il s'était mis à la musculation durant l'été et le résultat était flagrant. À l'école, aucun garçon de son âge n'était plus sexy. Il passait déjà pour un jeune homme.

Il ouvrit le sac et en sortit un plateau de bois, comportant un alphabet aux caractères noirs et stylisés sur la face supérieure, ainsi que les chiffres de un à dix. Je reconnus aussitôt une planche de Ouija. Mon père nous avait toujours défendu de nous en servir, mon frère et moi, et, au catéchisme, on nous répétait que le Ouija était un jeu diabolique. Je frémis.

Calvin se saisit alors d'un objet triangulaire, découpé au centre, et le déposa sur le plateau.

— Qu'est-ce que c'est ? l'interrogea Korbie.

— C'est une planche de Ouija, répondis-je.

Calvin acquiesça.

— À quoi ça sert ?

— À communiquer avec les esprits, afin qu'ils te répondent.

— Il faut se tenir la main pour la faire fonctionner, non ? repris-je.

J'espérais ne pas me tromper et passer pour une experte en la matière.

— Pas exactement, précisa-t-il. Les participants posent le doigt sur l'indicateur, mais j'imagine qu'ils peuvent se frôler.

J'en profitai pour me rapprocher subrepticement de lui.

— Il est hors de question que je touche ta main, trancha Korbie. Je ne sais pas où elle a traîné. Et je te vois la glisser dans ton caleçon quand tu penses que personne ne regarde.

Korbie et moi étouffâmes un gloussement, mais Calvin se contenta de commenter :

— Ce que vous pouvez être puériles. Il me tarde d'avoir une conversation adulte avec vous.

Et moi donc, songeai-je avec un sourire béat.

— Alors, vous êtes prêtes ? Le jeu ne comporte qu'une règle : interdiction de pousser le triangle. C'est l'esprit qui doit le guider, car lui seul a la capacité de prédire l'avenir.

— Tu crois qu'un fantôme se promène ici ? souffla Korbie d'un air théâtral, déclenchant un nouveau fou rire.

Calvin promena sa lampe électrique aux quatre coins de la tente. Celle-ci n'était pas très spacieuse, mais il entendait nous prouver qu'il ne trichait pas. Si l'indicateur se mettait à bouger, ce serait sous l'impulsion d'un phénomène surnaturel.

— Demandez-lui ce que vous voulez, proposa-t-il. Posez-lui une question sur votre avenir.

Est-ce que j'épouserai Calvin Versteeg ? songeai-je.

— Si ce truc fonctionne vraiment, je vous préviens, je fais pipi dans ma culotte.

Cette planche m'effrayait et je redoutais surtout que mon père apprenne que je m'en étais servie, aussi je fus soulagée lorsque Calvin déclara :

— Je me lance. De nous trois, qui mourra le premier ? interrogea-t-il dans un murmure sinistre.

Les yeux rivés sur le triangle, j'attendis avec appréhension. Sentant ma poitrine se comprimer, je m'aperçus que je retenais ma respiration. Korbie plaisantait, mais pour ma part je n'étais pas certaine de pouvoir contrôler ma vessie.

L'indicateur demeura immobile. J'échangeai un regard sceptique avec Korbie, quand, lentement, l'objet se déplaça sur les lettres noires.

C.

— Je ne le pousse pas, je te le jure, assura Korbie d'une voix inquiète à l'attention de Calvin.

— Silence, l'interrompit-il. Je ne t'accuse pas.

A.

— Oh, souffla Korbie. Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu.

L.

— J'ai peur, gémis-je en me cachant le visage.

Mais, n'y tenant plus, j'écartai les doigts pour observer la suite.

— De quelle manière va-t-il mourir ? chuchota Korbie à la planche.

C. O. R. D.

— « Cord », répétai-je. Tu crois qu'il veut dire *la corde* ?

Calvin me fit signe de me taire.

— Qui me tuera ? reprit-il, les sourcils froncés.

P. A. P. A.

Une atmosphère étrange enveloppa alors notre tente. La mâchoire

de Calvin tressauta, comme s'il serrait brutalement les dents. Il bascula sur ses talons et scruta le Ouija d'un œil sévère.

— Papa ne ferait jamais une chose pareille, affirma Korbie avec douceur. Ce n'est qu'un jeu, Calvin.

— N'en sois pas aussi sûre, murmura-t-il après un silence. Il choisit mes amis ou les sports que je peux pratiquer. Il relit chacun de mes devoirs à rendre et les déchire presque systématiquement. Il décidera sans doute de mon université et de la personne que j'épouserai. Britt avait raison : c'était bien d'une corde qu'il s'agissait. Et il a déjà commencé à m'étrangler.

Ce n'était pas un souvenir agréable, mais je voyais mal comment rester positive dans ce réduit sordide où je venais d'exhumer un cadavre. En me remémorant Cal, ces longues années auparavant, je résolus de le traiter avec plus d'indulgence. Il n'avait pas connu une enfance facile. Même s'il m'avait trompée et blessée, ce n'était pas quelqu'un de méchant.

Pour peu qu'il nous sauve, je me promis de tout lui pardonner.

10.

Le corps de la caisse à outils hantait toujours mes pensées quand les derniers flocons tombèrent. Pelotonnée sur le sol, j'essayais d'oublier le froid et de dormir un peu lorsque la porte du débarras se rouvrit sur Shaun. Dans l'obscurité totale, le brusque flot de lumière m'aveugla.

— Debout. Nous partons.

Groggy, j'errai encore entre sommeil et réveil, mais il m'enfonça la pointe de sa botte dans les côtes, et je me redressai d'un bond.

— Où est Mason ? demandai-je du tac au tac.

— Il s'occupe de Korbie. Ils nous rejoignent dehors.

Il jeta ma parka ainsi qu'un amas informe à mes pieds.

— Enfile ça.

Comprenant qu'il avait finalement décidé de l'emmener, je masquai mon désespoir. Malgré le risque énorme que j'avais pris en invoquant l'insuline, la ruse n'avait pas fonctionné. Je me résignai : Korbie n'irait pas chercher du secours et personne ne nous retrouverait. Cette perspective cauchemardesque m'engloutit toute entière.

Je passai la veste puis soulevai le sac pour le glisser sur mes épaules. Je vacillai sous son poids. Heureusement pour moi, je m'étais habituée depuis des mois à le porter, en augmentant graduellement la charge. Je devrais trouver le moyen d'alléger celui de Korbie en chemin, certaine qu'elle ne le supporterait pas. Convaincue de pouvoir compter sur Bear, elle n'avait pas songé à s'entraîner.

— Tu as deux sacs de couchage, des tapis de sol, du papier absorbant et quelques vêtements supplémentaires que Mason a récupérés dans ta voiture, déclara Shaun. Lui et moi prenons les barres de céréales, l'eau, l'allume-feu, les lampes électriques et frontales, les gourdes, les couvertures et les boussoles – la tienne et la sienne. À la moindre tentative d'évasion, menaçait-il, je te garantis que tu ne tiendras pas longtemps.

— Quelle heure est-il ?

— 3 heures.

3 heures du matin... J'avais donc dormi un peu. Pourvu que Korbie ait pris un peu de repos, elle aussi... Notre marche en milieu hostile allait nous demander beaucoup d'énergie.

— Je dois passer aux toilettes.

— Dépêche-toi.

Enfermée dans la salle de bain, j'examinai la carte et fermai les yeux afin de mémoriser l'emplacement des divers lieux indiqués. Je la repliai pour la glisser sous mon tee-shirt et la pressai contre mon cœur, comme pour mieux sentir Calvin à mes côtés. J'enroulai mon écharpe en cache-nez pour me protéger le visage. La douceur du tissu contre ma joue m'évoqua mon père, qui m'en avait fait cadeau. L'avais-je enlacé une dernière fois avant de quitter la maison ?

Shaun et moi franchîmes la porte pour nous engouffrer dans l'obscurité. Tout en tâtonnant dans la neige épaisse, je regardai les arbres entièrement recouverts de blanc. Le vent s'était tu et le rayon blafard de la lune irisait le givre. Sous mes pas, un craquement caractéristique m'apprit que la première couche avait gelé. Mais mes pieds s'enfonçaient dans la poudreuse au-dessous.

— Où sont-ils ? demandai-je, soufflant un nuage de buée.

— Ils sont partis les premiers. Nous allons les rattraper.

— Mason connaît le chemin ? m'exclamai-je, surprise.

Ne prétendaient-ils pas avoir besoin de mon aide pour s'orienter ?

— Nous testons les boussoles. Contente-toi de me suivre.

Shaun serrait l'instrument dans sa main, mais quelque chose clochait. Tester des boussoles ? Chacun de son côté ?

— Nous aurions dû rester groupés, insistai-je, les sourcils froncés.

— C'est moi qui décide, compris ? siffla-t-il en me retournant brutalement.

J'eus un mouvement de recul. Il me dévisagea encore quelques instants puis brisa le silence avec un ricanement effrayant. Je n'avais aucune envie de me retrouver seule avec lui, mais je n'avais pas le choix. Je préfèrai de ne pas le contrarier et songeai que nous rejoindrions vite les autres. Shaun n'oserait pas me faire de mal en présence de Mason. Je ne lui faisais pas plus confiance qu'à son compagnon, mais il avait menti pour me protéger, c'était sans doute bon signe.

Nous poursuivîmes notre descente laborieuse. Le regard de Shaun passait constamment de la boussole au tunnel de ténèbres qui s'étendait devant nous. Si le temps se maintenait, nos empreintes de pas resteraient visibles. Je priai pour que Calvin les suive.

Quelques minutes plus tard, une forme sombre apparut au loin, entre les arbres. Je crus tout d'abord l'avoir imaginée, mais le contour

d'une silhouette masculine se dessina à mesure que l'homme se rapprochait. Mon cœur s'emballa aussitôt. Quelqu'un... De l'aide... Shaun dut le remarquer, lui aussi, car il braqua sa torche électrique sur l'inconnu, le baignant dans un flot de lumière.

— Tu nous as retrouvés ! lança-t-il joyeusement.

Mes espoirs s'évanouirent lorsque je reconnus Mason, qui abritait ses yeux du faisceau.

— Baisse ta lampe.

Ils comparèrent les indications de leurs boussoles.

— On dirait bien qu'elles fonctionnent toutes les deux maintenant.

Ouf ! On a frôlé la catastrophe.

Mason se tourna vers moi.

— Le groupe électrogène du chalet faussait la tienne, mais tout est rentré dans l'ordre.

— Où est Korbie ? demandai-je.

Je scrutai les bois derrière lui, guettant mon amie dans la pénombre. Les deux hommes échangèrent un regard entendu, mais aucun ne réagit.

— Où est-elle ? répétais-je, avec une lueur d'optimisme – et d'angoisse.

Mason fixa ses pieds. Pourquoi refusaient-ils de me répondre ?

— Nous l'avons laissée, déclara enfin Shaun.

— Quoi ? m'exclamai-je, abasourdie.

— Nous n'avons pas assez de réserves, pesta-t-il. Nous n'avons pris que le strict nécessaire. Elle ne nous servait à rien. Surtout si elle est malade.

Ses paroles résonnèrent dans ma tête, éveillant mon enthousiasme autant que ma méfiance. Je craignais de crier victoire trop vite.

— Tu m'avais pourtant affirmé que nous partirions tous les quatre.

— Je sais parfaitement ce que j'ai dit, mais les choses ont changé. Korbie reste là-bas. Elle ne connaît pas la montagne aussi bien que toi et je ne veux pas me traîner un boulet.

Je m'immobilisai, tremblante d'espoir et de soulagement. Ils ne l'avaient pas emmenée. En supposant qu'elle tienne une journée sans nourriture, jusqu'à la fonte de la neige, elle s'en sortirait. Elle alerterait les secours. À moins que Calvin n'aperçoive les lumières du chalet. Elle lui raconterait tout et il viendrait me sauver. Il me fallait juste faire preuve d'un peu de patience et de courage... et réagir à ce revirement de situation de façon à ne pas éveiller les soupçons de Shaun. En montrant ma satisfaction, j'aurais trahi mes plans.

— Nous ne pouvons pas l'abandonner, m'emportai-je. Je vous conduirai jusqu'à l'autoroute, mais nous devons retourner la chercher. Nous avons épuisé les dernières provisions au chalet. Si les tuyaux gèlent, elle n'aura plus d'eau potable. On ne la retrouvera pas avant

plusieurs jours. Nous devons faire demi-tour !

Affichant l'indifférence la plus parfaite, Shaun sortit son revolver de sa poche.

— Plus vite tu nous feras descendre de cette montagne, plus il te restera de temps pour sauver ta copine.

Malgré la peur qu'il m'inspirait, je le regardai droit dans les yeux. Avec une sensation de nausée, je me remémorai notre baiser avorté. Jamais je ne m'étais autant trompée sur le compte de quelqu'un. Un goût de bile monta dans le fond de ma gorge. Ma vanité puérile, mon désir absurde de prouver quelque chose à Korbie m'avaient entraînée droit dans le piège de ce monstre.

Désormais, la situation devenait limpide. Il l'avait abandonnée, la laissait pour morte sans éprouver le moindre remords. Et une fois à destination, lorsqu'il n'aurait plus besoin de moi, rien ne l'empêcherait de recommencer avec moi. J'avais sauvé Korbie, mais mon sort m'apparaissait tout à coup plus incertain.

Saisie d'un haut-le-cœur, je me courbai en deux et vidai mon estomac.

— Fiche-lui la paix, intervint Mason. Tu la perturbes. Si on veut qu'elle nous sorte de là, elle doit rester concentrée.

D'un coup de pied, il recouvrit de neige les vomissures, puis me tendit quelques feuilles de papier absorbant. Comme je ne réagissais pas, il m'essuya les lèvres d'un geste prévenant.

Je m'attendais à ce qu'il me sermonne, mais il prit un ton plus las qu'agressif.

— Rassemble tes esprits pendant quelques minutes, Britt. Ensuite tu nous conduiras jusqu'à l'autoroute.

11.

Calvin Versteeg fut mon premier amour. Mon béguin juvénile grandit au fil des années pour se sceller le jour de son dixième anniversaire. Je me rappelais encore l'impression magique, étourdissante qui accompagnait la certitude d'avoir trouvé le garçon de mes rêves.

Il avait deux ans de plus que moi, mais seule une classe nous séparait à l'école. Il était né en août et ses parents avaient choisi de retarder son entrée en maternelle afin de lui permettre de s'épanouir... et d'exceller dans les disciplines sportives. Le pari s'était révélé payant. En seconde, il intégrait l'équipe de basket du lycée. L'année suivante, il devenait titulaire.

Ce jour-là, nous roulions vers Jackson Lake dans le véhicule familial des Versteeg. Calvin et ses deux copains s'étaient réservé la banquette arrière, nous laissant coincées entre les parents et eux. Dès que nous nous avisions de nous retourner pour épier leur conversation, Calvin nous frappait la tête l'une contre l'autre.

— Maman, gémissait Korbie, Calvin nous tape !

— Arrête d'ennuyer ton frère, avait lâché Mme Versteeg par-dessus son épaule. Amuse-toi avec Britt ou avec tes Petits Poneys. Ils sont rangés dans la boîte, sous ton siège.

— C'est ça, grinça Calvin à voix basse. Joue avec tes poneys. Ils ont une surprise pour toi.

Korbie s'empara aussitôt de la mallette en plastique. Son cri me perça les tympan.

— Mamaaan ! Calvin a coupé les cheveux de mes poneys !

Rouge de colère, elle fit volte-face.

— Je vais te tuer !

— Pourquoi tu pleurniches ? Maman t'en offrira d'autres, de toute façon, répliqua-t-il avec un sourire diabolique.

J'avais alors songé qu'il était le plus horrible des grands frères. Bien pire que Ian, qui se contentait de se cacher dans mon placard pour me faire peur quand j'éteignais la lumière. Une telle petite frayeur valait mieux que des Petits Poneys chauves.

Calvin trouva toutefois le moyen de se racheter l'après-midi même. Après quelques heures de ski nautique, ses amis et lui attrapèrent des grenouilles au bord du lac et il me laissa baptiser la sienne. J'avais pourtant choisi un nom ridicule – Choupinou –, mais Calvin l'accepta sans rechigner.

Plus tard, ce soir-là, alors que nous faisions la queue devant les toilettes, avant le long trajet du retour, je lui chuchotai à l'oreille :

— Finalement, tu n'es pas si méchant.

— Ne l'oublie pas ! répondit-il en me donnant une chiquenaude sur le nez.

Nous nous engouffrâmes dans le monospace sans que personne ne réclame la banquette arrière. Sans savoir comment, je me retrouvai installée à côté de lui. Je m'endormis, la tête appuyée contre son épaule. Il ne me repoussa pas.

12.

— Tu es certaine de prendre la bonne direction ?

Avec précaution, je repliai la carte de Calvin pour la glisser dans mon soutien-gorge. Je fermai un instant les yeux pour ne pas me laisser déconcentrer par la voix de Shaun et mémorisai les notes griffonnées à la hâte et la topographie des environs. Plus nous progressions, plus nous croisions de lieux reconnaissables et plus notre position m'apparaissait claire.

Je remontai la braguette de mon jean et quittai l'intimité du bouquet de pins pour répondre, imperturbable :

— À toi de me le dire, puisque tu as la boussole. Est-ce que nous allons vers le sud ?

— Le paysage ne varie pas d'un iota, déplora Shaun en consultant l'instrument. J'ai l'impression de faire du sur-place.

Il n'avait pas tort. Si nous marchions depuis des heures, tout n'était qu'une question de perspective. Sur le plan de Calvin, nous n'avions parcouru que quelques millimètres.

— Je croyais pourtant que l'autoroute se trouvait au sud-est du chalet, fit observer Mason, dubitatif.

Un accès d'angoisse me saisit, mais je conservai une expression neutre.

— Exact, mais nous devons d'abord contourner un petit lac. Nous prendrons vers l'est une fois que nous l'aurons dépassé. Tu disais que tu ne connaissais pas les environs.

Sa mimique sévère s'accrut, comme sous l'effet de la concentration.

— En effet, concéda-t-il lentement. J'ai jeté un coup d'œil à un plan, hier, à la station-service. Mais j'ai pu me tromper.

— Alors ? De quel côté ? s'emporta Shaun. Lequel d'entre vous a raison ?

— C'est moi, répondis-je avec assurance.

— Mass ? interrogea Shaun.

Ce dernier se frotta le menton, hésita, mais n'ajouta rien. Une longue minute s'écoula avant que je ne retrouve ma respiration habituelle. Car il disait vrai. L'itinéraire le plus court passait bel et bien par le sud-est. Néanmoins, désormais certaine de savoir m'orienter, j'avais changé de cap. La carte indiquait un refuge de gardes forestiers situé plein sud.

D'après mes calculs, nous y serions avant le lever du soleil.

La lune demeura visible une bonne partie de la nuit, mais peu avant l'aube une nouvelle masse de nuages déferla dans le ciel clair et nous plongea une fois de plus dans les ténèbres. Le vent se remit lui aussi à souffler, malmenant les arbres et nous giflant le visage.

Nous sortîmes les lampes frontales, même si Mason insista sur la nécessité d'économiser les batteries. Leurs emballages stipulaient que chacune disposait d'une durée de vie de trois heures.

Écrasée par le poids de mon sac, les jambes ankylosées par le froid, je marchais à pas de plus en plus courts et lents. À l'exception d'un bref assoupissement au chalet, je n'avais pas dormi depuis près de vingt-quatre heures. La vision parfois trouble, je me concentrais sur la monotonie du tapis immaculé qui se déroulait devant moi dans toutes les directions. Je rêvais de m'étendre sur la neige, de fermer les yeux et de m'imaginer ailleurs. N'importe où.

— Je dois retourner au petit coin, déclarai-je en m'immobilisant pour reprendre mon souffle.

Malgré notre faible allure, ma charge accablante et la cadence heurtée de la descente sur la pente accidentée m'épuisaient. Shaun accusa son compagnon.

— Arrête un peu de la faire boire, elle pisse toutes les heures. Bon, dépêche-toi, lâcha-t-il en se tournant vers moi.

Mason m'aïda à ôter mon sac et à le caler contre un tronc avant de se débarrasser du sien. En le voyant rouler les épaules, je compris que lui aussi commençait à peiner.

— Ne fais pas attention à lui, me chuchota-t-il.

Bien que dénuée d'empathie, sa voix ne trahissait pas non plus de mépris. Il se contentait d'une simple observation.

— Tu as cinq minutes, déclara-t-il en me tendant sa lampe.

Je m'éloignai de quelques pas puis me glissai derrière un bosquet. J'éteignis la lampe et les surveillai à travers les branches. Shaun se soulageait au beau milieu de la neige. L'avant-bras appuyé contre un arbre, Mason enfouissait son visage au creux de son coude. *On croirait qu'il dort debout*, songeai-je. Il était le mieux charpenté de nous trois et j'étais surprise que l'effort lui coûte autant. Il retira son gant et se

frotta les yeux, manifestement épuisé.

Si mes cinq minutes de répit se transformaient en dix, le remarqueraient-ils ? J'aurais pu m'enfuir. Cette possibilité me trotta dans la tête. Je m'étais promis de filer à la première occasion. J'aurais pu rebrousser chemin et retrouver Korbie afin qu'ensemble nous partions chercher de l'aide. Mais selon la carte de Calvin, j'apercevrais le refuge après le prochain vallon. Je pouvais m'échapper maintenant et braver la forêt, ou continuer et prier pour que cet abri soit occupé.

Je méditai mon plan en détail. Mes ravisseurs ne s'attendaient pas à croiser une maison sur notre route : j'avais donc tout intérêt à feindre l'étonnement. Je devais non seulement les convaincre que je ne les y avais pas conduits à dessein, mais surtout invoquer un prétexte pour y entrer. Il me faudrait ensuite faire discrètement comprendre au garde forestier que nous étions tous deux menacés... Que je le veuille ou non, en entraînant deux fugitifs jusque-là, j'allais malgré lui le mettre en danger. À la seule différence, me raisonnai-je, que lui était formé à y faire face.

Après m'être assurée que Shaun et Mason ne me surprendraient pas, je sortis la carte et l'étudiai à la lumière de la lampe frontale. Non loin du refuge se trouvait un petit lac étroit. « Source d'eau potable », indiquait la légende de Calvin. Je notai l'information avant de rejoindre les autres.

— Quand nous arrêterons-nous ? demandai-je. Nous ne pouvons pas continuer indéfiniment sans faire de halte.

— Nous nous reposerons au lever du jour, répondit Mason. Nous devons avoir atteint l'autoroute lorsqu'ils la dégageront.

Pour mieux voler une voiture avant que la police ne vous rattrape, achevai-je pour moi-même.

— Il y a un point d'eau potable à proximité, mais nous allons devoir faire un détour d'une heure pour nous y rendre, expliquai-je. C'est notre dernière chance de remplir nos gourdes.

— Alors nous le ferons là-bas, acquiesça-t-il. Nous improviserons un abri de fortune et nous dormirons un peu.

Il souleva mon paquetage pour m'aider à le passer et, devant ma grimace, il m'offrit un sourire navré. Il baissa la voix pour que moi seule l'entende.

— Je sais que c'est lourd, mais nous sommes presque arrivés. Encore deux heures à tenir.

Perplexe, j'ajustai les bretelles du sac, me demandant comment interpréter ce soudain accès de bienveillance. Il m'avait kidnappée. S'attendait-il à des remerciements, à de la connivence entre nous ? Au souvenir du corps dans le débarras, je tâchai de concilier cette facette compatissante de Mason et celle d'un possible meurtrier. Simulait-il ? Était-il capable de me tuer pour parvenir à ses fins ?

— Oui, deux heures, répétais-je.

Je me gardai d'ajouter que si tout se déroulait comme prévu, l'expédition tournerait court.

Moins d'une demi-heure plus tard, nous dévalions le dénivelé en diagonale par le chemin le moins escarpé. Nous abordâmes alors la cuvette en contre-bas et le refuge se dessina au loin. Ce modeste chalet, avec son toit pentu et son petit auvent, ne devait pas comporter plus de deux ou trois pièces.

Jusque-là, je n'avais osé y croire, de peur de le manquer, mais en une seconde mon cœur s'emballa. Plus vif que le vent, le soulagement me fit l'effet d'un coup de fouet. Enfin, je touchai au but ! Un garde s'y trouvait forcément, j'en étais certaine. Après les revers de cette nuit cauchemardesque, mon calvaire allait prendre fin.

Près de moi, Mason se figea. Il m'empoigna par le bras pour m'attirer derrière un tronc d'arbre. Shaun fit un bond de côté et se mit à couvert quelques mètres plus loin. La respiration laborieuse, saccadée de Mason me sifflait aux oreilles.

— Cet abri, en contrebas. Tu le connaissais ?

Je secouai la tête sans piper mot. Un étrange et délicieux optimisme faisait battre mon cœur plus vite et je redoutais qu'il le perçoive.

— Alors c'est une pure coïncidence ? persista-t-il, sceptique.

— Je ne savais pas, je t'assure ! me défendis-je, les yeux écarquillés. Réfléchis ! Ce chalet n'est qu'un point minuscule dans l'immensité des bois. J'aurais eu besoin d'une carte pour le retrouver de nuit. C'est un simple hasard, un coup de malchance.

— Si tu l'as fait exprès... Si tu nous as délibérément entraînés ici..., menaça Shaun.

Les gardes forestiers se trouvaient là, au bas de la colline. La délivrance était à ma portée. Je n'avais plus le droit à l'erreur.

— Je l'ignorais, je te le jure. Tu dois me croire. C'est toi qui as décidé de la destination, et j'ai déterminé l'itinéraire en fonction de ton choix, pas du mien.

Mason se passait la main sur les lèvres, songeur.

— Personne ne peut nous voir, de l'intérieur. Personne ne nous aura remarqués. Rien n'a changé.

— Alors nous allons contourner ce chalet. Nous dévierons de plusieurs kilomètres, s'il le faut.

— Et s'il était inoccupé ? intervins-je. En admettant que les tuyaux n'aient pas gelé, il aura l'eau courante. Nous y trouverons sûrement de quoi nous ravitailler. Cela nous épargnerait un détour par le lac dont je vous parlais. Nous gagnerions un temps considérable.

— Tu suggères de prendre le refuge d'assaut ? ironisa Mason.

— Nous n'atteindrons jamais l'autoroute avec les réserves dont nous disposons. Nous devons faire des provisions. En particulier d'eau.

— Regarde autour de toi ! s'exclama Shaun en donnant un grand coup de pied dans la poudreuse. Nous avons toute l'eau que nous voulons.

— Comment comptes-tu faire fondre de la neige par une température négative ? objecta Mason. Britt a raison. Cet abri a certainement l'eau courante.

— Je n'aime pas ça, marmonna son acolyte, les bras croisés. Nous étions d'accord : ne pas risquer la moindre rencontre.

— Je descends en éclaircur, proposai-je. Je jeterai un coup d'œil par la fenêtre. N'ayez pas peur, je n'essaierai pas de m'enfuir. Si j'en avais l'intention, je l'aurais déjà fait. Et puis, pour filer où ?

— Si quelqu'un doit y aller, c'est moi. J'ai un revolver.

Au rappel de ce détail, je retins mon souffle. Le garde forestier aurait-il de quoi se défendre ? Je l'ignorais. J'espérai seulement ne pas regretter de les avoir conduits jusqu'ici.

— Vois ce que tu peux découvrir, approuva Mason.

L'arme au poing, Shaun dévala la pente d'un pas furtif avant de se faufiler vers le chalet, obscur et minuscule comparé aux immenses conifères dont les cimes chatouillaient le ciel.

— Il ne tardera pas à revenir, me glissa Mason, comme pour me rassurer.

— Tu comptes enfin m'expliquer la raison de cette fuite ? lui demandai-je, une fois seule avec lui.

Il ne daigna pas répondre. Par arrogance ou par prudence ? Il paraissait peser chaque parole et chaque geste. Sans doute de la prudence, décrétais-je. Il avait beaucoup de choses à cacher.

— Inutile de mentir, j'ai bien compris que c'est la police. Vous avez commis quelque chose d'illégal. Et vous ne faites qu'aggraver votre cas en me kidnappant.

— À ton avis, ton père a-t-il deviné que tu t'étais perdue en route ? reprit-il en éludant ma question. Tu n'étais pas censée l'appeler pour le rassurer ?

— Je devais le prévenir, avouai-je, sans saisir où il voulait en venir.

— Il n'arrivera jamais jusqu'ici dans ces conditions et, de toute façon, il n'aurait aucune chance de te retrouver. Mais penses-tu qu'il ait averti les autorités du parc naturel de ta disparition ? Ou bien disais-tu la vérité lorsque tu affirmais qu'il te croit capable de te débrouiller ?

— C'est à Shaun que j'ai expliqué cela, pas à toi, murmurai-je avec méfiance. Nous préparions le repas, seuls dans la cuisine. Est-ce que tu épiais notre conversation ?

— Évidemment que je vous écoutais ! lâcha-t-il, occultant tout embarras derrière son exaspération.

— Pourquoi ?

— Pour savoir ce que tu lui confiais.

— Pour quelle raison ?

Il me dévisagea, hésitant, mais n'ajouta rien.

— Lequel de nous deux surveillais-tu, au juste ? Êtes-vous vraiment amis, tous les deux ?

Leur étrange antagonisme me poussait à l'interroger. Et si je m'étais trompée ? Peut-être n'avaient-ils aucune affinité. Dans ce cas, que faisaient-ils ensemble ? Je n'avais qu'une certitude : Shaun me terrorisait. Avec lui, je n'aurais jamais osé poser de questions, ou hausser le ton.

— Qu'est-ce qui te fait croire le contraire ? siffla-t-il de cette même voix cassante.

— Il t'a menti. Il t'a raconté que j'avais tenté de me suicider, mais c'est lui qui m'a infligé ces marques au cou.

Son air impassible m'apprit qu'il n'en avait jamais douté.

— Pourquoi t'avoir servi cette histoire ? Parce qu'il craignait ta réaction ?

Devant son regard noir de mépris, je reculai d'un pas.

— Tu t'imagines que je l'empêcherais de lever la main sur toi ? Quel intérêt aurais-je à faire ça ? Vous êtes bien toutes les mêmes, marmonna-t-il avec dédain.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— Tu attends que je vole à ton secours.

Il parlait d'un ton empreint de reproches, d'amertume et, dans la pâleur rosée du petit matin, je distinguai ses yeux remplis d'une douleur encore vive.

Mon tout dernier espoir s'écroulait. La gorge nouée, je compris qu'il ne tenterait rien pour m'aider. J'avais eu tort à son sujet : rien ne l'attendrissait. Il resterait aussi inflexible que Shaun.

J'aurais voulu tourner les talons, refuser qu'il me traite de la sorte, mais j'aurais gâché ces précieux instants seul à seul avec lui. Ravalant mes désillusions, je revins à la charge :

— Pourquoi avoir menti au sujet de l'insuline ?

— Pour te couvrir. Shaun aurait aussitôt deviné ton manège. Comment crois-tu qu'il aurait réagi ? Réfléchis, Britt. J'ai besoin de toi pour quitter cette montagne. Morte, tu ne m'es plus d'aucune utilité.

— Donc, tu as agi uniquement par intérêt.

— J'ai bien vu la façon dont tu m'observais. Tu penses que je te protégerai et que, confronté à un choix moral, je prendrai la bonne décision. Je ne suis pas comme Shaun, mais ça ne fait pas de moi quelqu'un de bien.

Déjà, il se détournait, les yeux perdus dans le vague, avec cet air hagard et imprévisible qu'arborent les gens hantés par de vieux fantômes. Un frisson malsain me gagna. Je commençais à craindre

qu'il se révèle en fin de compte plus dangereux que son compagnon. Qu'il ait rongé son frein et subi les caprices de Shaun, en attendant le moment de saisir sa chance...

Un léger bruissement dans la neige annonça le retour de ce dernier. Je fis volte-face, le regard aussitôt attiré par son revolver. Il n'en avait pas fait usage : j'aurais entendu la détonation. Mais sa façon de le tenir, comme le prolongement de son propre bras, me terrifiait.

— La voie est libre, nous apprit-il d'un ton satisfait. Ça ressemble à un refuge de gardes forestiers. J'ai l'impression qu'il est inoccupé depuis plusieurs jours.

Mon optimisme s'évanouit d'un seul coup. Inoccupé ? Depuis des jours ? Désespérée, j'aurais voulu me laisser tomber à genoux sur le sol et fondre en larmes.

— Encore mieux : nous n'avons qu'à nous servir. Il y a des conserves, des draps et même du bois sous une bâche, derrière la bâtisse, poursuivit-il, l'œil brillant de convoitise.

— Nous allons faire quelques provisions et dormir une heure ou deux, déclara Mason, soudain plus détendu.

Nous avançâmes jusqu'au perron. Devant la porte, Shaun agita une clé, fier de nous montrer comment il avait réussi à entrer.

— Elle était sous le paillason. Quelle bande de crétins trop confiants !

Mason me tint le battant et je m'engouffrai à l'intérieur. Plutôt que d'embrasser la pièce du regard, je cherchai un signe de présence qui aurait échappé à Shaun et annoncé le retour imminent d'un garde.

Cependant, je ne remarquai rien d'autre qu'une odeur de renfermé. Aucun élément de vaisselle sale ne subsistait dans l'évier. Aucun résidu de café ne flottait dans l'air. Pas de trace humide sur le lino. Un comptoir séparait le coin cuisine du salon, meublé d'un canapé usé, d'un tapis aux motifs sud-américains et d'un vieux coffre qui faisait office de table basse. Là non plus, il ne traînait ni verre, ni tasse, ni même quelques journaux. Une fine couche de poussière recouvrait un rocking-chair ancien, installé devant la cheminée. À l'extrémité opposée, une porte donnait sur une petite chambre, aménagée sous la pente du toit.

Mason entreprit de rapporter quelques bûches afin d'allumer un feu. Shaun se débarrassa de ses chaussures, glissa son arme dans la ceinture de son jean et se dirigea vers le lit. Il s'effondra sur le matelas.

— Surveille-la de près, Mass, lança-t-il à son compagnon. Je suis vanné. Je prendrai le prochain tour de garde.

De mon côté, j'effectuai un inventaire. Shaun disait vrai : nous disposions de quoi faire un bon repas. Je trouvai des conserves de maïs, de petits pois, de haricots cuisinés, de sauce tomate, ainsi que du

riz, du lait en poudre et de l'huile végétale. Plus loin, je découvris sucre, farine, fécule de maïs et vinaigre. Je m'accroupis et explorai le placard sous l'évier, où j'aperçus sur un grand sac en plastique renfermant des objets de premières nécessités et... un canif.

— Le feu est allumé, annonça Mason en se penchant au-dessus du bar.

Je me redressai d'un bond et refermai la porte. J'enfouis les mains dans mes poches, de peur qu'il ne les voie trembler.

— Bonne nouvelle, répondis-je vivement.

Aussitôt, son regard se fit plus soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu fabriques là derrière ?

— Je cherche de quoi manger. Je meurs de faim.

Ses yeux calculateurs ne me quittaient pas. Il contourna le comptoir puis ouvrit méthodiquement chaque porte pour examiner le contenu des étagères tout en guettant ma réaction, comme s'il espérait que je me trahisse. Sur le plan de travail, il repéra un porte-couteau et s'en saisit avec méfiance. Il acheva de fouiller les placards en hauteur, avant de passer à ceux du bas. Encore quelques secondes, et il s'attaquerait à celui situé sous l'évier.

— Tu devras m'expliquer comment l'allumer, dis-je en triturant la plaque de cuisson. Je peux nous préparer quelque chose, mais chez moi je suis habituée au gaz, pas aux équipements électriques.

Il sonda une dernière fois mon expression avant d'actionner l'un des boutons usés et graisseux. Une douce chaleur se propagea dans la cuisine.

— Elle fonctionne, fis-je observer en approchant la main du cercle. C'est bon signe.

Il acquiesça.

— Pas de coupure... pour l'instant.

— Repas ou... repos ? demandai-je.

— Choisis, lâcha-t-il, comme si la question lui importait peu.

Pour une fois, cependant, il se trahit en lançant un coup d'œil envieux au canapé. Le fait de l'avoir remarqué me procura un bref sentiment de victoire. Il n'était donc pas infailible et pouvait laisser s'échapper ses secrets, ce qui me remplit d'espoir.

— Dormons un peu d'abord, décrétai-je en tournant l'interrupteur. Nous sommes épuisés.

Une fois Mason assoupi, j'avais la ferme intention de revenir chercher ce canif.

Je me coulai dans le rocking-chair près du feu et il s'installa sur le sofa. Je me pelotonnai sous une couverture tandis que la chaleur des flammes me picotait la peau. Dans l'atmosphère enfumée du refuge, mes pensées s'embrumèrent. Je soupirai, les muscles engourdis par notre longue marche. J'aurais voulu ne plus jamais me relever.

J'avais fermé les paupières, cependant je sentais toujours sur moi le regard attentif de Mason. Je savais qu'il ne relâcherait pas sa vigilance avant d'être certain que je dormais. Pour rester éveillée, je me mis à compter. Malgré la fatigue, j'étais convaincue de pouvoir tenir plus longtemps que lui. Si je voulais m'emparer de ce couteau, je n'avais pas le choix.

Le feu se consuma alors que les dernières braises couvaient dans l'âtre. Enfin, il remua et se retourna. Sa respiration se fit plus paisible et, lorsque je risquai un coup d'œil dans sa direction, je vis qu'il s'était étendu de tout son long.

13.

Par une morne et pluvieuse journée de mars, l'année précédente, j'avais confié ma Jeep au garagiste pour faire remplacer le joint de culasse. Mon frère Ian était censé m'attendre après les cours – j'avais une réunion du club communautaire, ce jour-là – pour me ramener à la maison. Après dix minutes passées à le guetter, j'avais laissé un message inquiet sur son répondeur. Au bout d'une demi-heure, mes appels devinrent plus agressifs. Une heure plus tard, le concierge me mettait à la porte en fermant derrière moi.

En quelques secondes, mes cheveux et ma robe trempés me collèrent à la peau. L'eau ruisselait jusque sur mes cils. Frigorifiée, je remuai mes lèvres engourdies en énumérant toutes les combinaisons d'injures possibles. Ian allait me le payer. Une fois chez nous, je comptais bien lui casser le nez et tant pis si j'étais privée de sortie pour la soirée de Korbie, le week-end suivant.

À mi-chemin, j'ôtai rageusement mes ballerines en soie et les jetai dans le caniveau. Fichues. J'espérais que la tirelire de Ian était bien fournie : il me devait quatre-vingts dollars.

Je m'apprêtais à traverser la route en courant lorsqu'un pick-up noir surgit du virage avec un coup de klaxon. Je bondis sur le trottoir et Calvin Versteeg ouvrit la vitre côté passager en me criant :

— Monte !

Je lançai mes livres sur la banquette arrière et grimpai à côté de lui. Embarrassée, je sentais l'eau ruisseler de mes vêtements et tremper le siège en cuir. En baissant les yeux, j'aperçus mes cuisses en transparence sous le tissu bleuté de ma robe. Je rougis, incapable de me rappeler la couleur des sous-vêtements que j'avais choisis ce matin-là. Mortifiée à l'idée que quelqu'un ait pu les voir, je croisai les mains sur mes jambes.

Si Calvin avait remarqué quelque chose, il eut le tact de ne rien

dire.

— Tu connais l'histoire de la fille qui voulait prendre une douche dehors ? plaisanta-t-il avec un large sourire.

— Tais-toi, répliquai-je en lui assenant une tape sur l'épaule.

Il se pencha vers la banquette arrière, à la recherche de son sac.

— Attends, je crois avoir du savon quelque part dans mes affaires de gym...

— Tu es un vrai clown, Calvin Versteeg, pouffai-je.

— Un clown chevaleresque. Alors, où dois-je conduire Madame ?

— Chez moi. J'ai un frère à étrangler.

— Il t'a oubliée ?

— Une amnésie qui va lui coûter cher.

— Tu aurais dû m'appeler, fit-il observer en enclenchant le chauffage.

S'il était le frère aîné de ma meilleure amie, nous ne nous fréquentions pas pour autant. J'espérais depuis des années qu'il finirait par me considérer différemment, mais à vrai dire je n'avais pas plus de raison de le solliciter que n'importe quel autre garçon du lycée.

— Je n'y avais pas pensé, répondis-je, étonnée de sa remarque.

Il alluma la radio. Pas de musique hurlante, mais une douce mélodie qui combla le silence. Le reste de notre conversation durant le trajet m'échappa. Les yeux rivés sur la vitre, je me répétais : *Je suis en voiture avec lui, sans Korbie. Nous sommes seuls. Et il flirte avec moi.* Je brûlais d'en parler à quelqu'un. Et pour la première fois de ma vie, je compris que je ne pourrais pas me confier à Korbie. Elle n'approuverait pas cette relation. Elle minimiserait l'anecdote en prétextant qu'il voulait simplement me rendre service. Or, ce n'était pas le cas. Il flirtait bel et bien avec moi et jamais je ne m'étais sentie plus flattée.

Il me déposa devant chez moi.

— On devrait faire ça plus souvent, me dit-il alors que je descendais.

— Oui... Ce serait sympa, répondis-je avec un sourire hésitant.

J'allais refermer la portière lorsqu'il me tendit un morceau de papier plié en deux.

— Tu as oublié ça.

Je ne songeai à le lire qu'une fois qu'il eut fait demi-tour dans la rue. Si je m'étais un jour demandé à quoi ressemblait son écriture, à présent je le savais.

Appelle-moi.

14.

Un choc sourd contre la porte me réveilla en sursaut.

En un instant, Mason fondit sur moi pour étouffer mon cri de surprise. Il posa l'index sur ses lèvres. *Pas un bruit.*

Shaun sortit subrepticement de la chambre, l'arme au poing, avant de la diriger vers la silhouette qui se dessinait derrière le rideau.

Les heurts reprirent de plus belle.

— Il y a quelqu'un ? lança une voix masculine.

Au secours ! voulais-je hurler. *Je suis là. Par pitié, aidez-moi.* Les mots semblaient prêts à jaillir de ma gorge.

— Réponds, m'ordonna Shaun dans un murmure. Dis-lui que tout va bien. Que tu attends la fin de la tempête. Arrange-toi pour qu'il décampe. À la moindre erreur, tu es morte, Britt. Et lui aussi.

Comme pour illustrer sa menace, il libéra le cran de sûreté. Son cliquetis me parut assourdissant.

Je m'approchai d'un pas lourd et prudent, essuyant mes paumes moites sur mes cuisses. Je transpirais à grosses gouttes. Shaun rasa le mur de la cuisine pour me suivre, le canon pointé sur moi. D'un coup d'œil oblique, je vis qu'il hochait la tête, mais pas en signe d'encouragement. Plutôt en guise d'avertissement.

Je déverrouillai la porte et l'entrebâillai.

— Qui est là ?

L'homme, vêtu d'une parka marron et d'un chapeau de cow-boy, esquissa un mouvement de surprise. Il se ressaisit et déclara :

— Jay Philliber. Je fais partie de la patrouille en charge de la surveillance du parc. Que faites-vous ici, mademoiselle ?

— Je m'abrite le temps que la tempête se calme.

— Ce refuge est réservé au personnel. Il est interdit au public. Comment êtes-vous entrée ?

— Je, euh... C'était ouvert.

Dubitatif, il chercha à jeter un regard à l'intérieur.

— Vous êtes certaine que tout va bien ?

— Oui, murmurai-je d'une voix sourde.

Il se déplaça pour mieux observer la pièce.

— Je vais devoir vous demander de vous écarter.

Je songeai à une réponse, mais ne pus la formuler.

Ils sont armés. Ils menacent de me tuer.

— Mademoiselle ?

Un curieux bourdonnement vrombissait à mes oreilles. La tête me tournait et ses paroles ne semblaient plus qu'un lointain écho. Incapable de distinguer un mot, je tentai de lire sur ses lèvres.

— ... arrivée ici ?

— Je m'abrite le temps que la tempête se calme.

Avais-je déjà prononcé cette phrase ? Du coin de l'œil, je vis Shaun agiter son revolver d'un geste impatient, qui me destabilisa davantage. Qu'étais-je censée dire ensuite ?

— ... de transport ? m'interrogeait le garde.

Un irrépressible désir de fuite me gagna. Je m'imaginai franchir cette porte, me précipiter dans la forêt. Désorientée pendant quelques secondes, je crus l'avoir fait, jusqu'à ce qu'il répète :

— Comment êtes-vous arrivée ici ?

— À pied.

— Seule ?

Une question absurde me vint alors. Calvin songeait-il à moi en cet instant ? Avait-il fermé l'œil cette nuit-là ? Avait-il retrouvé la Jeep et s'était-il lancé à notre recherche ? S'inquiétait-il à mon sujet ? Évidemment.

— Oui, seule.

Il me tendit un cliché flou en noir et blanc, à l'évidence un agrandissement. Sur l'image tirée d'une vidéo de surveillance, deux hommes se trouvaient dans un fast-food Subway. Le premier, derrière la caisse, levait les mains en l'air. Face au comptoir, le second le menaçait à bout portant. Je reconnus Shaun.

— Auriez-vous aperçu cet individu ?

— Je...

Des lueurs rouges envahissaient mon champ de vision.

— Non, son visage ne me dit rien.

— Mademoiselle, je sens bien que quelque chose ne va pas.

Il ôta son chapeau, sur le point d'entrer. Le bourdonnement à mes oreilles s'intensifia en une plainte stridente.

— Je vous assure que si, bredouillai-je.

Éperdue, je me tournai vers Shaun. Son regard noir ne me quittait pas.

— Restez où vous êtes, repris-je, paniquée, avant de réaliser mon

erreur.

Le garde me bouscula pour franchir le seuil. Au même instant, Shaun surgit devant lui, l'arme à la main.

— À genoux, aboya-t-il.

Blême, l'homme obéit tout en essayant de le raisonner. Il l'incitait à réfléchir, lui rappela qu'il menaçait un représentant de la force publique et pouvait encore faire marche arrière, qu'il aurait mieux fait de se rendre...

— La ferme ! cracha Shaun. Si vous tenez à votre peau, vous ferez exactement ce que je vous dis. Comment nous avez-vous retrouvés ?

Le garde redressa la tête et déclara d'un air de défi :

— Je ne suis pas venu seul, ici, petit. Tous les effectifs du parc sont à vos trousses et, crois-moi, nous sommes nombreux. La tempête nous a ralentis, mais vous n'êtes pas plus rapides. Vous ne réussirez jamais à quitter cette montagne. Si vous espérez vous en tirer vivants, je te conseille de baisser ton arme immédiatement.

D'une placidité glaçante, la voix de Mason déchira le silence comme un claquement de fouet. Il se posta à côté de Shaun et tendit la main.

— Donne-moi le revolver. Emmène Britt et rassemble nos affaires.

— Ne te mêle pas de ça, gronda son compagnon qui resserra sa prise sur la crosse. Si tu tiens à te rendre utile, jette un coup d'œil par la fenêtre et tâche de comprendre comment ce type nous a surpris. Je n'ai pas entendu de bruit de moteur.

— Le pistolet, Shaun, répéta Mason, sur un ton à peine audible, mais catégorique.

L'homme profita de l'altercation pour s'interposer de nouveau.

— Vous avez braqué un fast-food, tiré sur un policier et blessé une jeune fille en essayant de vous enfuir. Vous pouvez vous estimer heureux qu'ils soient encore en vie, mais vous ne trouverez pas un seul juge dans ce pays disposé à se montrer clément envers vous. La situation se présente mal pour vous, mais je vous garantis qu'elle ne fera qu'empirer si tu ne baisses pas ton arme tout de suite.

— J'ai dit « la ferme » ! hurla Shaun.

— Qui es-tu ? me demanda alors le garde. Que fais-tu avec eux ?

— Je m'appelle Britt Pheiffer, expliquai-je précipitamment avant qu'ils aient pu m'en empêcher. Ils me retiennent en otage et m'obligent à les conduire jusqu'à l'autoroute.

Enfin ! Les autorités savaient que j'étais en danger. Ils enverraient des secours et avertiraient mon père. Je manquai de pleurer de soulagement avant de prendre conscience que rien de tout ceci ne se produirait si Shaun décidait de l'abattre.

— Tu as commis une grossière erreur, lâcha froidement ce dernier.

— Ligo tons-le, le raisonna Mason. Personne ne le retrouvera avant un ou deux jours. Nous aurons largement le temps de filer d'ici là.

— Et s'il s'échappait ?

Hagard, Shaun se frotta le crâne d'un geste tremblant. Ses yeux injectés de sang tranchaient avec le bleu de ses iris. Il clignait fébrilement des paupières, comme s'il cherchait à rassembler ses esprits.

— Le tuer ne nous servira à rien, riposta Mason, inflexible.

— Arrête de me dire ce que je dois faire. C'est moi qui commande. Je t'ai engagé dans un but bien précis. Ne le perds pas de vue.

— Nous sommes associés depuis près d'un an. N'oublie pas tout ce que j'ai fait pour toi. Je n'agis que dans ton intérêt – dans le nôtre. À présent, baisse cette arme. Il y a une corde dans un coffre de rangement, sur la véranda. En l'attachant, nous gagnons au moins une journée.

— Nous avons déjà tiré sur un flic. Impossible de faire marche arrière. On joue quitte ou double.

Son air effaré trahissait une agitation frénétique. Ses yeux oscillaient de droite à gauche sans se fixer. Il déglutit et hocha la tête, comme s'il cherchait à se convaincre de ses propres paroles.

— Nous allons l'abandonner ici et poursuivre notre route, reprit plus fermement son compagnon.

— Arrête de hurler, tu m'empêches de réfléchir ! gronda Shaun en le menaçant un instant de son revolver avant de viser de nouveau le garde.

La sueur dégouлина de plus belle sur son front.

— Personne ne crie, dit doucement Mason. Baisse ton arme.

— Fiche-moi la paix, tu veux ? On ne doit pas laisser de témoin.

Une lueur d'angoisse traversa le regard de Mason, qui fit une tentative désespérée pour s'emparer du revolver. Shaun ne parut pas s'en apercevoir, obnubilé par sa cible. Avant que quiconque ait pu le maîtriser, une détonation me déchira les tympanes. L'homme s'effondra mollement sur le sol.

En entendant un bruit strident, je compris que j'avais crié.

— Comment as-tu pu faire ça ? m'égosillai-je.

Il y avait du sang partout. Jamais je n'en avais vu autant. Au bord du malaise, je me détournai pour me soustraire à ce carnage. Je tremblais de tout mon corps. Shaun l'avait tué. Assassiné. Je devais sortir de là, fuir. Peu m'importait la tempête.

— Tu es devenu dingue ? s'emporta Mason avec virulence.

Ébranlé, révolté, il se jeta à genoux près du corps pour chercher un pouls.

— Il est mort, annonça-t-il.

— Je n'avais pas le choix ! Britt a vendu la mèche et il nous traquait. Nous avons fait ce qui était nécessaire. Nous ne pouvions pas le laisser en vie.

— « Nous » ? s'étrangla Mason. Tu t'écoutes ? C'est toi qui as pressé la détente !

Je n'ai pas signé pour ça, semblait-il lui dire. Il surveillait Shaun avec méfiance et dégoût et je pris conscience d'un brusque revirement. Jusque-là, les deux fugitifs demeuraient soudés, unis par un même but, embarqués dans la même galère. Mais tout venait de basculer. Au fil des heures, le comportement de Shaun devenait plus imprévisible et son compagnon se désolidarisait de lui. Je le lisais clairement sur son visage.

Shaun s'empara du cliché qui le représentait devant la caisse du Subway et le déchira en morceaux, qu'il jeta contre le mur. Il fouilla ensuite les poches du garde, dont il sortit une petite clé, à la forme inhabituelle, avant de la glisser dans sa veste.

— Ils nous talonnent. Nous ne pouvons pas rester là, lâcha-t-il tout à coup avec un aplomb retrouvé, comme si son crime l'avait libéré de sa tension. Ils ne vont pas tarder à se déployer dans le massif. Ce type devait conduire une motoneige et le vent aura couvert le bruit du moteur. Il a bien failli nous avoir. Avec cet engin, nous traverserons cette fichue forêt plus vite que prévu. Attrape-le par les bras, Mass. Il faut planquer le corps.

— Donne-moi ce revolver, répondit ce dernier, d'un ton qui ne souffrait pas de refus.

— Aide-moi à le transporter, s'obstina Shaun. Dépêche-toi. Nous n'avons pas toute la nuit.

— Tu n'as plus les idées claires. Donne-moi cette arme.

— Je viens de te sauver la mise, imbécile ! Je suis le seul à garder mon sang-froid, dans cette histoire. C'est toi qui perds les pédales. Nous n'aurions jamais dû nous approcher de ce refuge. Nous aurions dû suivre mon plan et continuer vers l'autoroute. À partir de maintenant, c'est moi qui prends les décisions. Soulève-le.

Mason le foudroya du regard mais s'exécuta. Ils le traînèrent à l'extérieur et, sans même prendre conscience de ce que je faisais, je courus vers la cuisine, saisis ma veste sur le dossier d'une chaise et l'enfilai avant d'ouvrir le placard sous l'évier. Mon esprit restait brumeux, mais mon corps avait basculé en pilote automatique et agissait avec une détermination calculée. Je déchirai le sac en plastique et empochai le canif.

Je devais me tenir prête. L'occasion de m'enfuir devenait imminente, je le sentais. Une fois dans la forêt, je retrouverai Calvin. Et même si j'échouais, je préférerais encore mourir de froid plutôt que de rester à la merci de Shaun.

En me redressant, j'aperçus les deux garçons par la fenêtre, au coin du chalet. Au même instant, Mason se tourna vers moi. Il surprit mon mouvement et me dévisagea durant d'interminables secondes, les

sourcils froncés.

Après avoir glissé quelques mots à son complice, ils reposèrent le cadavre sur le sol. Je compris qu'ils allaient revenir et battis en retraite au fond de la cuisine, dans l'ombre, avant d'enfouir le couteau dans le seul endroit sûr : mon jean.

— Enlève ta veste, m'ordonna Mason lorsqu'il franchit la porte.

— Quoi ?

Il tira sur la fermeture pour m'arracher lui-même ma parka et la fouilla.

— Qu'est-ce que tu caches ?

— Tu es dingue, balbutiai-je.

— Je t'ai vue mettre quelque chose dans ta poche

— J'ai les mains gelées. Je voulais les réchauffer.

Il aurait pu le vérifier par lui-même : je ne mentais pas. La peur me glaçait des pieds à la tête. Il me palpa les bras, le dos, les jambes puis passa les doigts sous l'élastique de mes chaussettes.

— Qu'est-ce que tu dissimules, Britt ?

— Rien.

Son regard suspicieux s'attarda un instant sur ma poitrine. Aussitôt embarrassé, il se détourna.

— Va dans la salle de bain, m'ordonna-t-il. Déshabille-toi et enveloppe-toi dans une serviette. Je te laisse une minute. Inutile de cacher quoi que ce soit dans les meubles, les toilettes ou la douche. Je fouillerai toute la pièce, s'il le faut.

15.

— Mais je ne cache rien, gémis-je, la gorge nouée.

En retournant mes vêtements, il mettrait la main non seulement sur le canif, mais aussi sur la carte de Calvin. Avec elle, ils n'auraient plus besoin de moi. Et me tueraient certainement.

— Fichue tempête ! pesta Shaun, resté dehors. Il recommence à neiger. Mason, viens m'aider !

Je jetai un regard à l'extérieur. De lourds flocons s'abattaient sur nous. Comment espérer en réchapper si la météo empirait ?

— Vous comptez vraiment l'abandonner en pleine forêt ? repris-je, autant pour interpeler sa conscience que pour détourner son attention. Pense à sa famille ! Il ne mérite pas cela. Shaun a commis un crime atroce.

Un courant d'air froid interrompit la conversation. La porte d'entrée heurta le mur et nous fit sursauter.

Partagé entre ses soupçons et le tourbillon de glace qui s'engouffrait dans la pièce, Mason fit son choix. Il sortit d'un pas rageur en claquant le battant derrière lui.

Je me précipitai jusqu'à la fenêtre. Shaun désigna le corps du garde, puis les congères, à la lisière des bois. Ils avaient l'intention d'ensevelir la dépouille dans l'espoir que personne ne la découvrirait avant qu'ils ne soient loin.

Les paupières closes, je luttai contre un vertige grandissant. J'avais toujours la carte et le canif. J'allais m'enfuir. Cette nuit, pendant leur sommeil. Si je les accompagnais jusqu'à l'autoroute, Shaun finirait par me tuer. Désormais, cela ne faisait plus aucun doute.

Je n'aurais qu'une chance. S'il me surprenait, il m'abattrait sur le champ, ou m'épargnerait juste assez longtemps pour me faire regretter ma décision.

Recroquevillée sur le canapé, je me balançai d'avant en arrière pour

me réchauffer et surtout calmer mes nerfs. Aussi insensible que cela puisse paraître, je n'avais d'autre choix que d'oublier le garde et de réfléchir à un plan pour la suite. Si lui était mort, j'étais toujours en vie. Il restait de l'espoir pour moi, mais je ne pouvais plus rien pour ce malheureux.

Je fis de mon mieux pour m'en convaincre, cependant le souvenir de son corps écroulé sur le plancher me hantait. Pour la première fois, je baissai les yeux et examinai entre mes mains écartées la toile de mon jean maculée de sang. Une impression irréelle me gagnait, comme si je me retrouvais happée par la marée qui m'attirait de plus en plus loin. C'était une étrange sensation d'impuissance, le sentiment presque étourdissant de devenir le jouet d'une force qui me dépassait.

La porte d'entrée se referma. Mason et Shaun se débarrassèrent de leurs parkas trempées, qu'ils suspendirent au dossier des chaises. Au vu des anneaux de glace sur les doigts de leurs gants, je compris qu'ils avaient creusé le sol.

— Tu veux ma photo ? me cracha Shaun en se dirigeant vers la cheminée.

Il jeta une bûche dans les flammes. Une nuée d'étincelles jaillit.

— Cette neige n'est peut-être pas une si mauvaise chose, après tout, déclara-t-il à l'attention de Mason. Elle recouvrira nos empreintes. Les accès principaux seront de nouveau coupés et ils mettront davantage de temps pour les rétablir. Si nous sommes bloqués, ils le sont aussi. D'ici là, restons ici, en attendant que la météo se calme.

Le soir venu, Mason fit réchauffer trois conserves de maïs. Les deux hommes prirent leur repas à la table de la cuisine, pendant que, près du feu, j'emmagasinais la chaleur avant de braver seule la forêt. Je mastiquai, mais la nourriture avait perdu son goût. J'avalai lentement chaque bouchée et tentai d'ignorer leurs voix afin de m'immerger dans un autre souvenir de Calvin, une anecdote que je n'aurais pas encore ressassée, pour ne pas devenir folle.

Certes, il m'avait blessée et je n'oubliais pas qu'il avait flirté avec Rachel, mais au gré des bouleversements des vingt-quatre dernières heures, je lui avais mystérieusement pardonné. Je ne voulais pas tout voir en noir. Je devais garder mon optimiste, même s'il me fallait pour cela évoquer le passé et occulter le reste. J'avais besoin d'un rempart, d'un phare dans la nuit auquel me raccrocher. Pour l'instant, ce rempart était Calvin. Je n'avais que lui.

Lorsque Mason s'approcha pour reprendre l'assiette vide, je décelai une lueur de compassion dans son regard. Je me détournai, refusant sa pitié. Je n'avais pas l'intention de soulager sa conscience ou de donner une quelconque légitimité à son comportement. J'éprouvais une légère satisfaction à le traiter avec une froideur hostile. Quoi qu'il en dise, il

valait mieux que Shaun et n'en devenait que plus coupable à mes yeux.

Une neige dense continua de tomber toute la soirée. En dépit du feu qui réchauffait l'espace exigu, je conservai ma parka, mes gants, mon écharpe et mes chaussures afin de gagner du temps et me tins prête à partir, le canif en poche. J'espérais simplement être capable de m'en servir le moment venu.

Lorsqu'ils s'apercevraient de ma disparition, Mason et Shaun penseraient que j'étais retournée chercher Korbie. Je ne pouvais donc pas prendre la direction de leur chalet. Cette décision me coûtait, mais si j'entendais nous sauver toutes les deux, je n'avais d'autre choix que de trouver de l'aide. J'aurais aimé pouvoir l'avertir, lui demander encore un peu de patience. Je n'imaginais que trop bien son sentiment d'angoisse et de solitude.

Je m'isolai dans la salle de bain pour consulter la carte. À moins que mes ravisseurs n'aient l'obligeance d'oublier une boussole sur le bar, je devrais m'en passer. Néanmoins, Calvin avait si bien légendé son plan que je repérai facilement l'itinéraire jusqu'au poste avancé des gardes forestiers, quelque dix kilomètres plus loin. Je n'avais plus le droit à l'erreur.

Assise près de la fenêtre, je récapitulai les détails de mon évasion en silence. Derrière mon masque impavide, l'appréhension me gagnait. Combien de temps tiendrais-je, dans les bois, par cette température glaciale, sans eau ni nourriture ni possibilité de m'abriter ?

Avec un bâillement retentissant, Shaun se retira dans la chambre, me laissant seule avec Mason.

— J'ai déniché ça, dans un tiroir, lança ce dernier en me tendant des chaussettes en laine. Mets-les, tu te réchaufferas plus vite.

— Prends-les. C'est toi qui les as trouvées.

— Puisque je te les propose !

— Pourquoi ?

— Je sais que c'est désagréable d'avoir les pieds mouillés.

— Tu peux les garder.

J'avais pourtant les pieds gelés et j'aurais donné presque n'importe quoi pour une paire de chaussettes sèches... Presque. Mais pas mon amour-propre, en acceptant les bontés d'un criminel.

— Comme tu veux, conclut-il avec un haussement d'épaules.

— Crois-moi, si les choses se passaient comme je le voulais, nous n'en serions pas là.

— Installe-toi sur le canapé, suggéra-t-il, sans réagir à mon agressivité.

Il jeta sa couverture sur le rocking-chair, comme pour clore la discussion, avant de retirer sa veste polaire, révélant un tee-shirt

ajusté, puis sa ceinture. Le geste semblait bien innocent et il cherchait sans doute à se mettre à l'aise, mais à le voir se déshabiller, l'atmosphère de la pièce s'alourdit.

Il décrivit de larges cercles avec les bras afin de détendre ses muscles. Je redoutais qu'il surprenne mon regard, mais je ne pus m'empêcher de l'observer à la dérobée. Il était plus grand et mieux bâti que Calvin. Sans être surdéveloppée, sa carrure était celle d'un athlète. Sous le vêtement se dessinaient des biceps puissants, un torse imposant et je devinais un ventre plat et ferme. Qu'avais-je pensé de lui, la veille, à la station-service ? J'avais du mal à me le rappeler. Depuis que j'avais découvert sa véritable personnalité, cette première rencontre me paraissait lointaine. Je m'étais trompée si lourdement à son sujet...

Enfin, alors que je ne l'attendais plus, un souvenir plus récent de Calvin me revint subitement en mémoire. Une anecdote agréable : notre première sortie en couple, à Jackson Lake. Allongée sur la rive, je feuilletais un magazine pendant que ses amis et lui slalomaient à tour de rôle entre les balises en jet-ski. J'achevai à peine de lire un premier article quand une pluie de gouttes glacées ruissela le long de mon dos.

Je me retournai. Calvin se laissa tomber sur ma serviette et, joueur, il m'attira à lui. Il était trempé et je poussai un cri, cherchant à l'écarter sans grande conviction. J'étais flattée qu'il ait délaissé son petit cercle pour venir me retrouver.

— C'était rapide, fis-je observer.

— J'ai fait acte de présence avec les autres. Maintenant, je peux me consacrer à toi.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? demandai-je après lui avoir offert un baiser langoureux.

Du pouce, il chassa quelques grains de sable humides sur ma joue. Appuyés chacun sur un coude, nous nous faisions face, échangeant un regard intense qui m'enflammait les veines. Juste avant qu'il ne se penche pour m'embrasser à son tour, le temps avait paru se figer et je me rappelai avoir pensé qu'il était le garçon idéal. Que nous formions un couple idéal.

J'aurais aimé prolonger cet instant à l'infini.

— Passe à la salle de bain en premier, me suggéra Mason, me ramenant à mon cauchemar.

Je tentai d'oublier sa voix, de me raccrocher au passé, de le faire durer. Je voulais revivre éternellement ce moment de perfection.

Mason, qui glissait un coussin dans une taie propre, interrompit son geste pour m'observer d'un air amusé et je compris que mon expression rêveuse avait trahi ma nostalgie. Lui dissimulait ses moindres émotions et j'entendais bien l'imiter. Mais cette fois, j'avais échoué.

— C'est à lui que tu pensais ? demanda-t-il avec douceur. Au type de la station-service ?

Une vive colère s'empara de moi – non pas parce qu'il avait vu juste, mais parce qu'il avait mentionné Calvin. Prisonnière de ce terrible endroit, je n'avais plus que lui pour m'aider à tenir, nos souvenirs communs et, oui, même un peu d'espoir pour nous deux, car aussi imparfaite qu'ait été notre relation, je n'avais pas cessé de croire en nous. Nous nous connaissions trop bien, nous avions trop partagé pour renoncer. J'étais convaincue qu'au cours de l'année précédente nous avions évolué, et que cette maturité se ressentirait. Jusqu'à ce que je l'aie retrouvé, il serait secrètement ma planche de salut, mon sanctuaire, la seule chose que Shaun et Mason n'avaient pas le pouvoir de m'arracher. Si je perdais Calvin, je perdais tout. Je sombrerais dans le cauchemar.

— Pas besoin de la salle de bain, sifflai-je, refusant une fois de plus sa soudaine empathie.

J'avais une envie pressante, mais les caprices de ma vessie m'aideraient à rester éveillée. Désormais, je redoutais seulement de succomber au sommeil et de manquer ma chance.

— Et je dors sur le fauteuil, ajoutai-je avec froideur. Il me convient très bien.

— Il n'a pas l'air très confortable, objecta-t-il, dubitatif. Allez, prends le canapé. Ça me rassurera de te savoir plus à l'aise. C'est le moment de me faire porter ma part du fardeau...

— Tu te soucies de mon bien-être, maintenant ? m'emportai-je. Tu me séquestres, tu me contrains à traverser une montagne dans des conditions inhumaines et tu prétends t'inquiéter tout à coup de mes états d'âme ? Puisqu'ils t'intéressent tant, les voilà : je hais cet endroit. Et toi aussi, je te hais, comme je n'ai jamais haï personne.

Un instant mortifié, il retrouva presque aussitôt sa réserve.

— Si je t'oblige à rester ici, c'est parce que le blizzard sévit dehors. Tu n'aurais aucune chance d'y survivre seule. Même si tu ne me crois pas, tu es plus en sécurité dans ce refuge, avec moi.

— Évidemment que je ne te crois pas, explosai-je, révoltée. Tu espères me faire avaler ces couleuvres afin que je me tienne bien tranquille et docile. Tu me retiens prisonnière uniquement parce que vous avez besoin de moi pour atteindre votre but. Tu n'es qu'un monstre, et je te tuerais si j'en avais l'occasion. Je ne demande que ça.

Malgré ma véhémence, ce n'était que des paroles en l'air. Même si j'en avais eu la possibilité, je n'aurais jamais commis un tel geste, mais je ne voulais pas qu'il se méprenne sur mon jugement. Son attitude restait méprisante.

Pourtant, en dépit de ma colère et de mon impuissance, plus je passais de temps en sa compagnie et moins je l'imaginais en meurtrier

de sang-froid. Son expression horrifiée lorsque Shaun avait pressé la détente ne m'avait pas échappé. Je songeai au corps de cette jeune fille, dissimulé dans le débarras. Je l'avais d'abord cru impliqué, mais je commençais à penser qu'il n'y était pour rien. Peut-être ignorait-il l'existence de ce cadavre.

— S'il te plaît, prends le canapé, demanda-t-il une dernière fois, avec un calme insupportable.

— Jamais, soufflai-je, hargneuse.

Balayant sa couverture d'un geste, je m'installai sur le fauteuil avec une morgue digne d'une reine. Les barreaux du dossier me meurtrissaient la peau et aucun coussin n'atténuait la rigidité du siège. Je n'arriverais pas à somnoler plus de quelques minutes consécutives. Le moindre mouvement me réveillerait. Pendant ce temps, sans doute épuisé, lui dormirait à poings fermés.

— Bonne nuit, Britt, dit-il d'un ton hésitant, avant d'éteindre la lampe.

Je ne daignai pas répondre. Il ne devait surtout pas s'imaginer que je revenais à de meilleurs sentiments ou que je cherchais à me rapprocher de lui. Pas question de céder. Tant qu'il me retiendrait captive, je lui vouerai une haine farouche.

Je tressaillis, en sueur, et mis plusieurs secondes à me remémorer mon environnement. Des ombres ondulaient sur les murs et, en me retournant, j'en découvris l'origine : le feu mourant consumait ses dernières braises. Je m'étirai et, comme un rappel à l'ordre, le fauteuil grinça : le moindre bruit me serait fatal.

Mason remua mais, après un silence, sa respiration reprit son rythme lent. Allongé de tout son long sur le sofa, la joue appuyée contre le coussin, il entrouvrit les lèvres. Ses membres interminables pendaient dans le vide. À la lumière vacillante des flammes, avec son oreiller dans les bras, il me parut changé. Il avait l'air plus jeune, plus enfantin. Innocent.

Sa couverture avait glissé à terre et je l'enjambai sur la pointe des pieds, tout en guettant son souffle régulier. Dans une angoisse presque insoutenable, je me dirigeai vers la sortie. Sans m'arrêter, je m'emparai au passage d'une lampe frontale et d'une gourde déjà pleine, oubliées sur le bar. La chance me souriait enfin.

J'avancai d'un pas résolu, les yeux rivés sur cette poignée de porte qui semblait s'éloigner à mesure que je m'en approchai.

Une seconde plus tard, je la saisis. Mon cœur fit un bond de joie et d'appréhension mêlées. Désormais, impossible de reculer. Je tournai le bouton sur quelques degrés avant qu'il ne bute contre le mécanisme. Je n'avais plus qu'à tirer le battant. Un faible courant d'air s'engouffrerait dans le chalet, mais, plongé dans un profond sommeil,

Mason ne s'en rendrait pas compte. Le feu réchaufferait aussitôt la pièce.

Sans savoir comment, je franchis le seuil et refermai la porte avec précaution. Je tendis l'oreille, redoutant qu'il se lève d'un bond et hurle pour réveiller son complice. Mais je ne perçus que le souffle du vent qui rabattait les flocons, fins comme des grains de sable, contre mon visage.

Des ténèbres absolues régnaient sur la forêt. Quelques dizaines de mètres plus loin, je me retournai. Les contours du refuge s'estompaient déjà dans le velours de la nuit.

Les bourrasques s'insinuaient entre mes vêtements et cinglaient le moindre centimètre de peau que je n'avais pas réussi à protéger, mais j'en étais presque heureuse. Le froid me stimulait. Même si Mason et Shaun tentaient de me rattraper, le sifflement strident qui balayait les pentes couvrirait le bruit de mes pas. Quelque peu rassurée, je resserrai ma veste autour de moi, abritai mes yeux et cheminai prudemment le long du versant jonché de roches et de racines, dissimulées sous un manteau blanc. Les pierres étaient si dentelées et si dures qu'une mauvaise chute aurait pu me valoir de sérieuses fractures.

Au-dessus de moi, une chouette hulula. Son cri se perdit dans la nuit et dans le gémissement du vent qui agitait des ramures aux airs fantomatiques. J'essayai d'accélérer l'allure, mais la neige trop profonde s'affaissait sous mes pieds, si bien que je trébuchai continuellement et manquai de lâcher la gourde et la lampe. J'hésitai à l'allumer, mais je n'osais le faire avant de m'éloigner du refuge. Mason et Shaun m'auraient aussitôt repérée.

J'atteignis le sommet d'un pas traînant, la respiration plus laborieuse. Mes jambes tremblaient d'épuisement et j'avais les reins perclus de points douloureux, sans doute dus au stress. L'angoisse des vingt-quatre dernières heures mettait mes nerfs à rude épreuve. Jamais je ne m'étais sentie aussi exténuée, minuscule et impuissante dans l'ombre monumentale des redoutables montagnes.

D'après la carte de Calvin, je n'avais d'autre choix que de franchir le col puis de redescendre le val qui me conduirait jusqu'au poste des gardes forestiers. Il n'existait néanmoins aucun chemin ni sentier battu pour y accéder. Je dus piétiner dans la neige où mes bottes s'enfonçaient de plus en plus profondément, rendant chaque enjambée plus pénible.

Une moiteur désagréable fourmillait le long de ma peau et sous mes aisselles, ce qui ne présageait rien de bon. Plus tard, lorsque je ferais une halte, l'humidité ferait chuter ma température corporelle. Cependant, je ne pouvais m'en soucier pour l'instant. J'avais encore plusieurs kilomètres à parcourir pour atteindre cette caserne et je ne

pouvais pas m'arrêter maintenant. Par précaution, je ralentis.

Je tassai une poignée de poudreuse entre mes mains et l'enfournai dans ma bouche. Le glaçon fondit sur ma langue et me brûla la gorge. Bien que douloureuse, la sensation me vivifia. Si je transpirais, je me déshydratais. Difficile à imaginer dans un tel environnement, mais je préférais suivre les conseils des guides de randonnée.

Soudain, une faible lueur illumina les futaies par intermittence. D'instinct, je me réfugiai contre un tronc et m'y adossai tout en tirant une conclusion aussi rapide qu'affolée : le faisceau venait de derrière moi et semblait relativement proche. Je tendis l'oreille et perçus une voix d'homme qui criait. Le vent étouffait ses paroles, mais j'entendis mon nom.

— Britt !

Impossible de reconnaître l'inflexion, mais j'espérais presque qu'il s'agirait de Shaun. Face à lui, j'avais une chance. Dans le labyrinthe de la forêt, il était incapable de retrouver ma trace.

— Britt ! Ne veux pas... de mal. Arrêt... toi !

J'étais encore sous le couvert des arbres, mais à cette altitude la végétation se raréfiait et ne me camouflait pas suffisamment. Bien que la nuit m'enveloppe de son noir d'encre, il avait une lampe torche. Au moindre mouvement, il m'apercevrait.

La clarté s'éloigna et je risquai le tout pour le tout. Quittant ma cachette, je me précipitai vers un bosquet en balançant mon bras libre d'avant en arrière pour allonger mes foulées. Mais à quelques mètres du but, je trébuchai et m'étais de tout mon long. Une fraction de seconde plus tard, le halo se braqua au-dessus de moi. Sans lâcher mes précieux effets, je rampai derrière un rocher, dressé telle la pointe d'un iceberg dans cet océan de neige.

Devant moi, le pinceau lumineux trouait les branches.

— ... s'entraider !

S'entraider ? Je faillis éclater d'un rire nerveux. Pensait-il vraiment m'avoir de cette manière ? Une fois parvenu à ses fins, il me tuerait. J'avais davantage de chance de survivre seule dans le blizzard.

L'homme se rapprochait bien trop rapidement. Je serrai la lampe frontale et la gourde contre moi et me relevai pour me faufiler jusqu'au bouquet suivant. Je déposai mes affaires à mes pieds et, les mains sur les cuisses, je dus me courber en deux pour reprendre mon souffle. Je haletais si bruyamment que je craignais de me trahir. Chaque respiration me brûlait la trachée et la fatigue me donnait le tournis.

— Britt ? C'est Mason.

Mince, mince, mince.

Il cherchait à m'amadouer, mais je n'avais pas l'intention de tomber dans le piège.

— Je sais que tu m'entends, poursuivit-il. Tu ne peux pas être loin. Une nouvelle tempête se prépare : c'est pour ça que le vent s'est levé. Tu ne peux pas rester dans les bois. Tu mourrais de froid.

Une puissante rafale m'obligea à fermer les yeux. *Non, il ment. Il ment*, me hurlai-je à moi-même, car je sentais mon courage m'abandonner. J'étais terrifiée, désespérée, frigorifiée et pourtant, sans parvenir à me l'expliquer, je souhaitais me fier à lui. Je voulais croire qu'il m'aiderait. Cette pensée m'effraya plus que toutes les autres. Au fond, je me doutais qu'à l'instant où je sortirais de ma cachette, il me tuerait.

À l'abri d'un tronc, je le regardai s'accroupir pour examiner mes empreintes de pas. Même si je tentais de m'enfuir, je n'irais pas loin. En quelques secondes, peut-être quelques minutes, il m'aurait rattrapée.

— Réfléchis, Britt ! C'est du suicide. Si tu m'entends, crie mon nom.

Il s'avança en trotinant dans ma direction ; il avait retrouvé ma trace. J'avais beau savoir ce qui m'attendait, mon instinct de survie ne renonçait pas pour autant. Je bondis et courus aussi vite que je pus.

— Britt ! Arrête-toi.

Je fis volte-face.

— Non !

Jamais, me retins-je de hurler. Plus question de rebrousser chemin. Je préférerais encore me battre ou mourir plutôt que de me laisser reconduire jusqu'à ce refuge.

Il leva sa torche électrique vers moi, puis se ravisa.

— Est-ce que ça va ?

— Non.

— Tu es blessée ? demanda-t-il, inquiet.

— Ce n'est pas parce que je ne suis pas blessée que je vais bien.

Lentement, il gravit quelques mètres puis tourna autour de moi, comme pour s'assurer que j'étais indemne. Il baissa les yeux et remarqua les objets à mes pieds.

— Une gourde et une lampe.

Le ton admiratif m'agaça autant qu'il me flattait. M'imaginait-il assez idiot pour partir les mains vides ?

— Trois heures, Britt, annonça-t-il, soudain sérieux, la voix pleine de reproches. C'est le temps que tu aurais tenu seule dans ces conditions. Peut-être moins si la tempête s'était aggravée.

— Je ne bougerai pas, déclarai-je en m'asseyant dans la neige.

— Tu préfères mourir ici ?

— Vous finirez de toute façon par vous débarrasser de moi.

— Je ne laisserai pas Shaun te tuer.

— Pourquoi te croirais-je ? m'emportai-je avec un geste brusque. Tu es un meurtrier. Ta place est en prison. Tu mérites d'être arrêté et

incarcéré à vie. Tu ne l'as pas empêché d'abattre le garde, de tirer sur le policier... et d'assassiner cette fille, dans votre chalet, ajoutai-je sans réfléchir.

Je n'avais pas l'intention de lui révéler ma découverte, mais la prudence semblait désormais superflue.

— Quelle fille ? s'exclama-t-il en fronçant les sourcils.

Sa surprise sonnait juste, mais je le savais excellent comédien. Je ne commettrais pas deux fois la même erreur.

— Dans le débarras où vous m'avez enfermée. J'ai retrouvé le cadavre d'une jeune femme dans une grande caisse à outils. Tu veux me faire croire que tu l'ignorais ?

Un silence brutal s'ensuivit.

— Shaun est au courant ?

Malgré sa froideur et son aplomb effrayant, il demeurait pétrifié, tendu comme un arc.

— Pourquoi ? C'est toi qui l'as tuée ? demandai-je avec un frisson.

— Tu n'en as rien dit à Shaun ?

— Non, mais j'aurais dû, vociférai-je horrifiée.

Avait-il perpétré ce meurtre ? Moi qui m'imaginais voir du bon en lui, m'étais-je leurrée à ce point ? Dès le départ, j'avais laissé quelques gestes bienveillants m'aveugler.

— Au fond, tu n'as jamais eu l'intention de m'épargner.

— Je te le répète : je ne te ferai aucun mal. Et Shaun non plus. Je ne le permettrai pas.

— Vraiment ? soufflai-je, hors de moi. Ce ne sont que des promesses en l'air ! Shaun est armé. C'est lui qui décide. Quant à toi, tu n'es qu'un minable larbin.

Mason ne répliqua pas. Il se contenta de me dévisager, comme pour sonder mes pensées.

— Debout, m'ordonna-t-il enfin. Tes vêtements vont être trempés si tu restes ici, et la température de ton corps va chuter.

— Et alors ? Autant mourir. Je refuse de vous aider à quitter cette montagne. J'en ai assez de me faire votre complice. Vous ne pourrez pas m'y obliger. Puisque je vous suis inutile, laissez-moi partir.

Il me remit sur mes pieds et brossa ma parka couverte de neige.

— Où est passée la fille qui n'avait pas froid aux yeux ? Celle qui avait décidé de parcourir le massif des Tetons, quels que soient les obstacles.

— Elle n'existe plus, répondis-je, au bord des larmes. Je veux rentrer chez moi.

Le cœur serré, je songeai à mon père et à Ian. Ils devaient se faire un sang d'encre à mon sujet...

— Reprends-toi, me somma-t-il. Tu as subi une épreuve physique. À présent, c'est le mental qui doit tenir. Nous allons regagner le refuge

et faire comme si rien ne s'était produit. Shaun n'en saura rien. Demain matin, tu nous aideras à quitter ce sommet, puis nous te relâcherons.

Je refusai d'un signe de tête.

— Je te porterai s'il le faut, mais je ne te laisserai pas mourir ici.

— Je t'interdis de me toucher.

Il leva les paumes pour signifier qu'il ne m'approcherait pas.

— Alors, en route.

— Tu ne veux vraiment pas me rendre ma liberté ?

— Pour aller où ? Dans la forêt, au beau milieu d'une tempête dont tu ne sortirais jamais vivante ? Pas question.

— Je te hais, lâchai-je piteusement.

— Tu l'as déjà dit. Avance.

16.

Le trajet du retour aurait dû me paraître moins éprouvant en descente, pourtant je peinais à mettre un pied devant l'autre. J'avais échoué. Mason avait beau me promettre de ne pas parler de mon évasion, Shaun aurait pu se réveiller entre-temps et nous attendre de pied ferme. Je me dirigeai peut-être droit vers la mort.

Mason avait bel et bien tenté de sauver le garde – ou, du moins, de raisonner Shaun – et il était sans doute meilleur que je ne l'aurais pensé. Mais sa perception du bien et du mal importait peu tant que le revolver restait entre les mains de Shaun.

Et puis il y avait le cadavre de cette fille, dissimulé dans la caisse à outils. Si j'avais des doutes sur l'identité du meurtrier, la réaction de Mason ne me rassurait guère. Il ne m'avait pas tout dit – pas plus qu'à son compagnon.

Enfin, le refuge surgit des ténèbres. J'atteignis la porte d'entrée avant d'être brutalement attirée en arrière. Il me ceintura et me plaqua une main sur la bouche. L'espace d'une terrible seconde, je crus qu'il cherchait à m'étouffer. Je perçus son souffle rauque et la raideur de son corps contre le mien.

Par le battant entrouvert, j'entendis la voix de Calvin.

Mon cœur s'emballa. Il était ici ! Il m'avait retrouvée !

— Où sont-elles ? demandait-il.

— J'ignore de qui tu veux parler, grommela Shaun.

En dépit de ma lutte acharnée, Mason me souleva pour me hisser jusqu'au perron. Par la fenêtre de la cuisine, nous aperçûmes les deux hommes. Calvin avait dû surprendre Shaun dans son sommeil, car il le menaçait d'un revolver que je ne reconnus pas. Sans doute l'avait-il trouvé à Idlewilde ; je savais que les Versteeg les collectionnaient. Shaun n'était pas armé. À mon grand désarroi, Calvin ne pouvait me voir à travers la vitre. Dehors, il faisait bien trop sombre, et même en

tournant la tête de ce côté, il n'aurait distingué que le reflet de la lampe sur les carreaux.

Je voulus l'appeler, mais le gant de Mason étouffa mon cri. Je ruai avec force coups de pied et heurtai son tibia avant qu'il ne me projette contre le mur extérieur avec une force redoutable. J'avais grossièrement sous-estimé ses capacités physiques et me retrouvai aussitôt maîtrisée. Saisissant mes deux poignets de sa main libre, il enfonça le genou dans ma cuisse jusqu'à ce que je me raidisse sous l'effet de la douleur. Profitant de ma surprise pour s'appuyer contre moi de tout son poids, il m'écrasa contre la cloison. La joue pressée contre le volet glacé, je tendis le cou pour suivre la scène.

— Il y a trois assiettes dans l'évier et trois verres sur le bar, gronda Calvin. Je sais que Korbie et Britt étaient ici avec toi.

Il s'approcha de la vasque et passa le doigt sur le rebord des récipients.

— C'est encore humide. Elles se trouvaient là il y a peu de temps. Que sont-elles devenues ?

— J'utilise beaucoup de vaisselle, ironisa Shaun sans se démonter.

Calvin lui jeta un verre à la tête. Shaun se baissa juste à temps et l'objet se brisa contre le mur derrière lui. Quand il se redressa, il paraissait nettement plus pâle.

— Tu les as tuées ?

Sans hésitation, Calvin s'avança vers lui. Si sa voix vibrait de rage, sa main, elle, ne tremblait pas.

— Réponds.

Shaun esquissa un geste nerveux.

— Je ne suis pas un assassin, déclara-t-il avec une candeur peu convaincante.

— Ah non ? insista Calvin, d'un calme terrifiant. Je te connais. Je t'ai souvent aperçu dans le coin. Au Silver Dollar Bar. Ton truc, c'est de faire boire les filles pour ensuite les prendre en photos. Espèce de sale pervers.

Shaun réagit enfin. Son masque d'indifférence tomba, vite remplacé par l'expression de la peur.

— Je... j'ignore ce que tu as vu, mais ce n'était pas moi. Je n'ai jamais photographié personne et d'ailleurs je n'ai pas d'appareil. Je ne suis jamais venu dans les environs.

— Quel genre de trafic répugnant tu peux bien faire, avec ces clichés ? siffla Calvin. J'ai même l'impression de t'avoir remarqué avec cette fille qui a disparu l'an dernier. Et si j'en touchais deux mots aux flics ?

— Tu... tu me confonds avec un autre, bredouilla Shaun.

— Où est Korbie ? Où est Britt ? Parle ou je raconte tout à la police, hurlait Calvin. Tu comptais les prendre en photos, elles aussi ? Tu

espérais les vendre, peut-être ? Tu pensais pouvoir faire chanter ma famille ? Harceler ma sœur ?

Shaun déglutit péniblement.

— Non...

— Je ne le répéterai plus. Où sont-elles ?

— Tu dois me croire. Nous n'avions pas l'intention de leur faire de mal. Elles s'étaient perdues, alors je leur ai ouvert. Nous ne pouvions pas les laisser mourir de froid dans la tempête...

— Qui ça, « nous » ?

— Moi et mon pote Mass. Il était encore là, tout à l'heure. Il a dû s'enfuir avec elle. C'est lui que tu dois retrouver.

— Elle ?

— Britt. Il a emmené Britt. Elle était ici, avec nous. J'ai l'impression qu'elle lui plaisait, mais moi je n'ai jamais posé la main sur elle. Je te le jure sur la tombe de ma mère. Il a dû l'entraîner à l'extérieur. Il devait chercher un peu d'intimité. Jette un coup d'œil dans les bois aux alentours.

— Et Korbie ? Où est-elle ?

— Mass n'a pas voulu qu'elle vienne avec nous. Il disait que nous n'avions pas assez de provisions pour quatre. Je lui ai laissé de l'eau et de la nourriture, alors qu'il m'avait défendu de le faire. Je me suis assuré qu'elle ne manquerait de rien.

— Tu as abandonné ma sœur dans un chalet ? Lequel ?

— C'est à quelques kilomètres d'ici. Une petite maison un peu à l'écart de la route, avec des rideaux bleus et un jardin en friche. Plus personne ne l'occupe depuis des années.

— Je le connais. Cette motoneige, dehors... où sont les clés ?

Peu enclin à lui céder sa trouvaille, Shaun rechigna à répondre.

— Aucune idée. Elle était déjà là lorsque nous sommes arrivés. Elle n'est pas à nous. Son propriétaire a dû tomber en panne d'essence et continuer à pied. À mon avis, ça ne vaut même pas le coup de trafiquer les fils pour la faire démarrer.

Calvin dirigea le canon du revolver sur lui.

— Épargne-moi tes bobards et donne-moi ces clés. Maintenant.

— Tu n'oseras pas tirer. Les flics te retrouveraient tout de suite. Avec cette tempête, la montagne est déserte. Il n'y a que Mass, les filles, toi et moi.

— Ne t'en fais pas pour moi. Je ne compte pas laisser de traces.

Et il pressa la détente.

Le staccato de la déflagration me secoua. Derrière moi, Mason tressaillit, lui aussi. J'avais vu Shaun abattre le garde, le sang projeté sur les murs, mais rien ne m'avait préparée à regarder Calvin tuer un homme de sang-froid.

Non... Impossible... Ma logique cherchait en vain à expliquer ce

geste, à justifier une telle violence. Pourquoi ne pas l'avoir tout simplement ligoté pour le remettre aux autorités ? Comment avait-il pu faire feu, sans même être certain qu'il ait blessé Korbie ? Était-il si inquiet pour nous qu'il avait perdu la raison ?

Je devais le rejoindre, le rassurer, lui prouver que j'étais saine et sauve, et le calmer. Ensemble, nous quitterions ce terrible endroit.

Dans un regain de détermination, je ruai de plus belle sous la poigne de fer de Mason. Il me retint brutalement, me serra jusqu'à me pincer la peau, mais la douleur n'avait plus d'emprise sur moi. Je n'avais plus qu'une idée fixe : atteindre Calvin. *Je suis là*, hurlai-je dans les doigts de mon ravisseur. *Je suis dehors !*

D'un coup de pied, Calvin vérifia que sa victime ne bougeait plus avant de lui retourner les poches. Sans se presser, il s'empara des billets dans son portefeuille et des clés de la motoneige. Il passa dans la chambre et en ressortit avec le revolver de Shaun, qu'il glissa dans sa ceinture. Après une fouille rapide des tiroirs de la cuisine, il découvrit un briquet.

Stupéfaite, je le regardai mettre le feu aux rideaux du salon. Puis tout devint clair. Shaun l'avait dit : la police aurait aussitôt soupçonné Calvin. Ils lui auraient peut-être même imputé le meurtre du garde forestier. Il fallait qu'il détruise les preuves. Il incendia ensuite le canapé, d'où s'éleva une épaisse fumée noire, et de grandes flammes surgirent le long des murs. Elles se propageaient à une vitesse inouïe, dévoraient chaque meuble après l'autre, emplissant la pièce d'un nuage âcre.

Lorsque Calvin se dirigea vers la porte, Mason m'attira sans ménagement dans un coin sombre de la galerie. De là, j'entendis l'écho de ses pas sur les marches du perron.

Il repartait. Sans moi.

J'eus beau me démener, Mason me maintenait avec une force prodigieuse. Je ne pouvais ni fuir ni crier. Mes hurlements étouffés se perdaient dans le sifflement du vent et le crépitement du brasier. Calvin allait quitter cet endroit sans se retourner. Je devais l'en empêcher. Je ne supportais pas l'idée de rester prisonnière plus longtemps.

Le vrombissement de la motoneige retentit et, quelques secondes plus tard, le bruit du moteur s'évanouit dans le lointain.

Mason me lâcha et je m'effondrai contre la rambarde, sentant mon cœur voler en milliers d'éclats. Émettant une plainte d'agonie, j'enfouis mon visage ruisselant de larmes entre mes bras. Le cauchemar m'avait rattrapée pour m'entraîner vers des profondeurs insoupçonnées.

— Ne bouge pas, m'ordonna-t-il. Je m'occupe de récupérer le matériel.

Redressant le col de sa veste, il s'engouffra tête baissée dans la fournaise. J'aurais pu m'enfuir, courir et disparaître dans la forêt. Mais une fois encore, il m'aurait retrouvée. Et il aurait l'équipement avec lui. Je dus me rendre à l'évidence : seule, je n'avais aucune chance.

Lentement, je descendis à reculons les marches du perron, trop bouleversée par le départ de Calvin pour prendre conscience de l'incendie qui se propageait. Hébétée, je regardai les flammes rougeoyantes lécher le plancher et une pluie d'étincelles jaillir du plafond. Le souffle du feu mêlé aux craquements du bois se métamorphosait en une cacophonie assourdissante. À travers la fumée, je distinguai Mason qui rassemblait à la hâte ce qu'il pouvait sauver. Même à cette distance, une chaleur torride se dégageait de la porte. J'étais en nage, mais lui devait fondre.

Enfin, il ressortit en titubant, les deux sacs sur les épaules, secoué par une quinte de toux. Il avait le visage barbouillé de suie et le blanc de ses yeux luisait dès qu'il cillait. Devant ma mine effarée, il s'essuya aussitôt la figure sur sa manche, étalant les marques noires.

Une neige abondante tourbillonnait dans l'air et parsema ses joues sales de flocons immaculés.

— La tempête s'intensifie, déclara-t-il. Trouvons un refuge avant qu'il ne soit trop tard.

17.

Mason avait vu juste. Une neige pesante et mouillée cinglait le versant de la montagne. Elle adhérerait rapidement au sol, épaississant les couches précédentes. Je la regardai noyer les cimes et faire ployer les branches. Désormais, personne ne s'aventurerait vers les sommets. Ni la police ni mon père. Nous étions seuls. Rien n'aurait pu m'angoisser davantage.

Nous devons à tout prix nous abriter. Sans chalet à proximité, nous n'avions d'autre choix que de nous rabattre sur une cavité ou le creux d'un d'arbre. Alors que nous progressions péniblement, Mason ôta son bonnet en polaire et me le tendit. J'avais appris à me méfier de ses marques de générosité trompeuses, mais cette fois j'acceptai avec gratitude. Mes chaussettes n'avaient pas séché et je commençais à claquer des dents. Je me résignai à troquer ma fierté contre un peu de chaleur.

— Merci.

Il hocha la tête. Ses lèvres étaient violacées. Déjà, la neige s'accrochait à ses cheveux courts. J'eus quelques scrupules à profiter du bonnet, mais, trop frigorifiée pour refuser, je détournai les yeux et fis semblant de ne rien voir.

La chose la plus intelligente à faire aurait été de consulter la carte de Calvin pour y repérer l'abri le plus proche. Mais comment la sortir à l'insu de Mason ? Avec ce plan, il aurait pu se passer de moi. Il lui aurait suffi de me le voler et de m'abandonner dans la forêt. De plus, je risquais de le mouiller et ainsi d'effacer l'encre. Ou pire : de le déchirer.

Durant ce parcours interminable, nous cheminâmes à pas lents, prenant garde à l'endroit où nous posions le pied. De lourds nuages masquaient la lune et nous plongeaient dans une obscurité toujours plus dense, en dépit de nos lampes. Je ne sentais plus mes orteils.

J'eus beau serrer les mâchoires, je claquais toujours des dents. Tête baissée, j'endurais les rafales, les yeux rivés sur les chaussures de Mason. Dès qu'il progressait d'un pas, je m'obligeai à l'imiter. Même derrière le rempart de son imposante silhouette, le vent trouvait le moyen de s'insinuer dans ma veste pour souffler son haleine glacée sur ma peau. Peu après, ma conscience sembla s'engourdir et je consacrai toute mon énergie à avancer.

Puis je me remémorai cette pensée obsessionnelle. Calvin.

18.

— Attention, j'arrive ! me lança Korbie depuis la cabine d'essayage. Je perçus le froissement de la soie lorsqu'elle tira le loquet.

— Et sois sincère, sinon je m'en apercevrai tout de suite.

Assise sur le banc de la cabine d'en face, je me dépêchai d'envoyer mon SMS, avant de glisser subrepticement mon portable dans mon sac, non sans ressentir une pointe de culpabilité. Je n'aimais pas avoir de secret pour ma meilleure amie.

— Tu sais bien que je ne te mens jamais, répondis-je, la mort dans l'âme.

Elle apparut dans une longue robe bustier et tournoya sur elle-même pour faire virevolter la jupe, telle une vraie princesse Disney.

— Alors ? Le verdict ?

— Elle est violette.

— Et ?

— Tu m'as dit que Bear avait horreur de cette couleur.

— C'est justement pour ça que je l'ai choisie ! Pour l'inciter à changer d'avis. En me voyant aussi sublime, il finira par l'apprécier.

— Tu comptes lui imposer un nœud papillon assorti ?

— Évidemment, répliqua Korbie en levant les yeux au ciel. C'est la règle : il faut coordonner. On ne sait jamais, notre photo pourrait se retrouver dans l'annuaire de l'école.

— L'annuaire de l'école est en noir et blanc, lui rappelai-je.

— Cette séance de shopping avec toi devient vraiment rasoir. Essaie au moins une robe, rien qu'une, me supplia-t-elle en m'obligeant à me redresser. J'aurais voulu que les choses se déroulent comme l'an dernier, quand nous étions toutes les deux enthousiastes. Quelle mouche a piqué les garçons, cette année ? Pourquoi aucun d'eux ne t'a proposé de l'accompagner ?

J'avais omis de lui parler de l'invitation de Brett Fisher, que j'avais

déclinée. Je sortais déjà avec quelqu'un et je n'étais pas libre. J'ignorais combien de temps encore je parviendrais à garder ce secret, que j'avais juré de ne pas révéler, sans réaliser combien il serait lourd à porter.

Une sonnerie retentit dans mon sac.

— Qui te bombarde de textos ? s'enquit Korbie.

— Sûrement mon père, prétextai-je en secouant nonchalamment ma queue de cheval.

Elle esquaissa un sourire outré.

— Britt... est-ce que tu n'aurais pas un admirateur secret, par hasard ?

— Oui, bien sûr, lâchai-je du tac au tac en baissant la tête pour qu'elle ne me voie pas rougir.

— En tout cas, j'espère que tu trouveras vite un cavalier, reprit-elle plus sérieusement. Parce que j'aurais du mal à profiter de la fête en t'imaginant te morfondre chez toi devant un pot de glace et un mauvais film. Oh, j'ai une idée ! Tu sais, ce type qui te fait toujours la conversation, après le cours de maths ?

— Euh... M. Bagshawe ?

Korbie claquait des doigts et esquaissa un mouvement du bras digne d'un clip musical.

— Voilà ! Un amant plus âgé. Ça, ça aurait de l'allure.

— Essaie plutôt une autre robe, conclus-je.

Dès qu'elle s'enferma dans la cabine, je sortis mon portable. Un message de Calvin m'attendait.

On se voit ce soir ?

Tu as des projets ? répondis-je.

Rejoins-moi en douce vers 23 heures. Et apporte ton maillot de bain. Je serai le type dans le jacuzzi avec les cocktails.

Les Versteeg possédaient un jacuzzi en plus d'une piscine. Si je mourais d'envie de le retrouver, je commençais néanmoins à me lasser de toutes les précautions qu'exigeaient ces rendez-vous nocturnes.

Calvin m'assurait que personne, et surtout pas Korbie, ne devait apprendre pour nous deux. Il m'avait convaincue que ce côté clandestin pimentait notre relation. J'aurais voulu lui expliquer qu'à dix-sept ans les cachotteries ne m'amusaient plus, mais je craignais sa réaction. Lui en avait presque dix-neuf, après tout. Qui étais-je pour lui donner des leçons en matière de couple ?

— Je t'entends pianoter sur ton téléphone, me railla Korbie à travers la porte.

Je perçus le bruit d'une fermeture Éclair.

— Tu es censée m'accorder toute ton attention, tu sais ? Pff, si seulement nous avions des boutiques mieux fournies dans cette ville... Dire qu'il y a un McDonald's pour dix habitants, mais pas de centre

commercial digne de ce nom. Je vais devoir commander ma robe sur Internet.

J'avais du mal à m'enthousiasmer pour un événement auquel je ne devais pas assister... L'envie ne me manquait pas, naturellement, mais Calvin ne semblait pas prêt à officialiser notre histoire.

Plutôt que de pleurer sur le bal et les réjouissances de ses préparatifs, j'essayais de positiver. Je sortais avec Calvin Versteeg, l'amour de ma vie. Est-ce que ça ne comptait pas davantage qu'une ridicule soirée dansante ?

Nous nous étions quittés quelques heures plus tôt au lycée, après nous être longuement embrassés dans une salle déserte, jusqu'à ce que le bruit d'un agent de service poussant son chariot nous en déloge. Je me mordis les lèvres pour dissimuler un sourire. Calvin et moi nous connaissions depuis toujours. Quasiment aucun jour ne s'était écoulé sans que nous nous croisions. Autrefois, il tirait ma queue de cheval et me surnommait « Brutt ». Désormais, il me couvrait de caresses et me volait des baisers durant nos rencontres clandestines.

Je devais bien l'admettre, nos rendez-vous secrets avaient un délicieux parfum d'interdit.

Parfois.

Mais le reste du temps...

La semaine précédente, le meilleur ami de Calvin, Dex Vega, nous avait surpris près du terrain de baseball bien après la fin de l'entraînement. J'étais adossée à la portière de son pick-up et il se lovait contre moi, sans laisser le moindre espace entre nos deux corps.

Dex se contenta d'un classique de son répertoire (« Trouvez-vous une chambre ! »), car le pauvre n'avait pas beaucoup d'imagination. Comme Calvin, il faisait partie de l'équipe d'athlétisme et était doué pour le saut d'obstacles, mais pas pour grand-chose d'autre.

— Déjà fait ! rétorqua Calvin en m'adressant un clin d'œil complice.

Il n'aurait guère apprécié que je le rabroue en public, mais nous n'avions encore jamais couché ensemble.

Avec un sourire graveleux, Dex me dévisagea des pieds à la tête.

— Je croyais que tu n'avais pas de copine, Versteeg ?

Certes, nous avions jusque-là décidé de ne pas ébruiter notre relation, mais n'était-ce pas l'occasion rêvée de commencer à en parler ? Pourquoi s'obstinait-il à mentir à son entourage ? Il avait une réputation de séducteur, mais entre nous la situation était différente. J'étais différente. J'étais certaine de compter pour lui. Même si j'aurais aimé ne pas avoir l'air de m'en convaincre.

— Qui a dit que j'en avais une ?

Ils ricanèrent, feignirent de se donner quelques coups, puis échangèrent une poignée de main étudiée.

— Jolie coiffure, mon pote, ironisa Dex.

Je réprimais un sourire. J'avais ébouriffé ses épaisses mèches brunes qui se dressaient dans tous les sens.

Je pensais que Calvin s'en amuserait, mais en se regardant dans le rétroviseur, il s'exclama :

— Bon sang, Britt ! J'ai un dîner de famille ce soir.

Il chercha vainement à dompter ses cheveux.

— Et alors ? Tu comptais prendre une douche avant, non ? m'agaçai-je, fatiguée de jouer les plantes vertes pendant que Dex et lui poursuivaient leur petite conversation.

— J'ai l'impression d'entendre mon père : toujours à me dire ce que je dois faire. Contente-toi de m'embrasser, tu veux ? C'est ton domaine de prédilection.

Dex s'éloigna en lâchant un rire gras. Lorsque nous fûmes de nouveau seuls, je revins à la charge.

— Pourquoi lui avoir fait croire que nous avions couché ensemble ?

— Parce que, ma belle, susurra-t-il en passant un bras autour de mes épaules, ce n'est plus qu'une question de jours.

— Vraiment ? C'est drôle parce que moi, j'avais décidé d'attendre. Tu avais l'intention de m'en parler ?

Il éluda mon interrogation en s'esclaffant, mais j'étais très sérieuse. J'exigeais une explication.

La voix de Korbie me tira de mes souvenirs.

— Si tu ne veux pas que j'ébruite votre relation, M. Bagshawe a intérêt à me donner une meilleure note au prochain devoir !

Comme je ne répondais pas, elle ajouta :

— Tu n'es pas vexée, au moins ? Je plaisante. Je sais parfaitement qu'il n'y a rien entre ce prof et toi. D'ailleurs, tu me le dirais si tu sortais avec quelqu'un.

La coupe était pleine. *Le bain de minuit est annulé*, envoyai-je à Calvin.

J'espérais qu'il n'en conclurait pas que j'étais dans ma mauvaise période. Nous étions ensemble depuis plusieurs semaines et je le connaissais mieux que n'importe quel garçon, mais je ne me sentais pas prête à parler ibuprofène et crampes abdominales avec lui.

Quand est-ce que je te verrai en bikini ? renvoya-t-il. *De préférence avec des liens, que je pourrais défaire...*

Quand tu te décideras à clarifier notre situation, pianotai-je.

Mon pouce resta suspendu au-dessus du bouton « envoyer ».

En fin de compte, j'effaçai le message, refusant de tomber dans le chantage. À dix-sept ans, j'avais passé l'âge de ces petits jeux.

19.

J'ignore combien de temps Mason me soutint par les épaules pour m'inciter à continuer. Alors que nous progressions pesamment le long de l'escarpement, à la recherche de la moindre anfractuosité, je sortis de ma torpeur et pris conscience que j'avais dû somnoler dans ses bras. En d'autres circonstances, je me serais aussitôt écartée, révoltée par son contact, mais j'étais trop épuisée pour avancer seule.

Il me chuchota quelque chose à l'oreille, d'une voix qui me parut enthousiaste. Soulevant mes paupières lourdes, j'entraperçus l'infinité blanche du paysage, battue par des rafales de neige. Il désignait un point devant nous. Lorsque je le vis, mon cœur fit un bond.

Nous rejoignîmes en claudiquant l'arbre couché et son enchevêtrement de racines surgi de terre. Des mottes de boue figées obstruaient les interstices, formant une sorte de grotte, de tanière secrète, à l'abri de la tempête. Mason m'aida à me frayer un chemin sous les branchages nouveaux puis se glissa derrière moi. Quand enfin je fus soustraite aux âpres bourrasques du blizzard, mon désespoir s'atténua. Une forte odeur d'humus et de moisi nous enveloppait, mais au moins nous étions au sec. Comparé au froid pénétrant du vent extérieur, l'endroit me parut presque chaud.

Mason retira ses gants pour souffler sur ses doigts et les frictionner.

— Comment vont tes pieds ? s'enquit-il.

— Mouillés, articulai-je pour toute réponse.

À force de grelotter, j'avais mal aux dents et mes lèvres étaient aussi dures que des glaçons.

— J'ai peur que tu n'aies des engelures. Tu aurais dû...

Il s'interrompit, mais j'achevai pour lui : j'aurais dû accepter les chaussettes en laine qu'il m'avait proposées au refuge.

Même le fourmillement désagréable de ma peau avait disparu au profit d'une insensibilité totale. J'étais trop engourdie pour craindre la

douleur et trop épuisée pour réfléchir.

— Tiens, bois un peu d'eau avant de dormir, m'ordonna-t-il en me tendant la gourde.

Gagnée par la somnolence, je pris quelques gorgées. Dans ce moment de semi-conscience, j'eus l'impression de sentir les prières de mon père et de Ian m'accompagner. Ils savaient que j'étais en danger et je les imaginai, à genoux, suppliant Dieu de m'accorder sa force. Une douce sérénité m'enveloppa et je poussai un soupir d'aise.

Ne m'abandonnez pas, songai-je, par-delà l'immensité qui nous séparait. Sur cette dernière pensée confuse, je sombrai dans le sommeil.

Lorsque je rouvris les yeux, une lumière laiteuse filtrait par le treillis des racines. Le soleil du matin. J'avais dormi plusieurs heures. Mason remua et je m'aperçus que je m'étais blottie contre lui. Instinctivement, je m'écartai, mais je le regrettai aussitôt : un froid vif s'insinua entre nos deux corps.

— Tu es réveillée ? marmonna-t-il d'une voix enrouée.

Je me redressai et ma tête heurta le toit de branches. Je remarquai alors les tapis étanches qu'il avait placés sur le sol et les couvertures qu'il avait rabattues sur nous. Je constatai avec surprise que je portais ses chaussures. Elles étaient trop grandes, mais il avait serré les lacets pour me permettre de garder les pieds au chaud. Lui avait passé une paire de chaussettes supplémentaire, je doutais cependant qu'elles l'aient protégé efficacement durant la nuit.

— Les tiennes étaient mouillées, dit-il en guise d'explication.

— Tu n'aurais pas dû me les donner, bredouillai-je.

Il désigna une patère de fortune qu'il avait improvisée entre les racines.

— J'ai suspendu les tiennes pour les faire sécher. Mais à moins de faire du feu, elles resteront trempées.

— Du feu..., répétais-je, savourant le mot avec délice à la perspective d'une véritable source de chaleur.

— La tempête s'est calmée. Je vais en profiter pour ramasser un peu de bois.

Il se pencha sur mes jambes pour dénouer les lacets de ses chaussures. Il en avait bien sûr besoin, mais la simplicité familière de son geste me déconcerta. Je n'avais partagé une telle intimité qu'avec un seul autre garçon.

Timidement, je lui rendis son bonnet.

— Il a beaucoup neigé ?

— Plusieurs centimètres, estima-t-il. À présent, les dernières routes de montagne encore ouvertes seront définitivement coupées. Je pense que nous resterons livrés à nous même pendant environ deux jours, jusqu'au dégel. Ne t'en fais pas, ajouta-t-il en m'observant, comme s'il

craignait de m'affoler. Avec un peu de prudence, nous nous en sortirons. J'ai survécu à pire.

Si sa présence me procurait un surprenant sentiment de sécurité, je ne pus m'empêcher de m'interroger sur la raison de son assurance. Se montrait-il aussi confiant parce que les intempéries le protégeaient momentanément de la police et lui laissaient le temps de préparer un nouveau plan de fuite ? Cette nouvelle lui remontait peut-être le moral, mais elle savait le mien. Personne ne viendrait à mon secours. Je savais que Calvin n'abandonnerait pas ses recherches. Il irait d'abord récupérer Korbie, puis s'emploierait à me retrouver. Je ne pouvais cependant plus compter sur lui. Ni sur mon père. Ni même sur les autorités. L'une après l'autre, ces prises de conscience tombèrent comme des couperets.

— Ne t'éloigne pas trop, hein, lui lançai-je alors qu'il s'extirpait de notre abri.

Il m'étudia un instant avec curiosité, puis il m'adressa un regard amusé.

— Tu as peur que je ne revienne pas ?

— Non. C'est juste que...

En fait, oui, il y avait un peu de ça.

Étrangement, quelques heures plus tôt, j'avais essayé de le fuir, m'interdisant de lui faire confiance. À présent je n'étais toujours pas certaine de pouvoir m'en remettre à lui. Il avait encore besoin de moi pour le guider au pied de la montagne et c'était sans doute la seule raison pour laquelle j'étais toujours en vie. Mais était-ce bien la seule ? Mason pourrait-il vraiment – et voudrait-il – me supprimer ? S'il avait assassiné la jeune fille dans le débarras, il n'hésiterait pas à recommencer. Or j'avais des doutes sur l'identité de son meurtrier. Je n'avais d'ailleurs pas l'intention d'aborder de nouveau le sujet : je n'avais rien à gagner à le provoquer.

— Je vais tenter de trouver du bois sec, au pied des arbres, expliqua-t-il. Je serai de retour dans une demi-heure.

— Essaie de rapporter de la résine de pin, pendant que tu y es.

— De la résine ?

— Ça flambe comme de l'essence.

Une astuce que Calvin m'avait montrée quelques années auparavant.

Un sourire approbateur adoucit les traits sévères de Mason.

— Va pour la sève de pin.

Je me rendormis jusqu'à son retour. En l'entendant se glisser sous le tronc, bien que transie de froid, je me rapprochai pour le regarder allumer le feu. Au risque de passer pour une frimeuse, j'aurais pu lui prodiguer d'autres conseils. Je n'aurais jamais imaginé mettre mon entraînement à l'épreuve d'une telle situation, mais je me flattais de

maîtriser quelques techniques de survie.

Il plaça quatre petites bûches côte à côte. En m'adressant un clin d'œil, il les enduisit de résine, puis entreprit d'y dresser une pyramide de brindilles. L'opération demanda un peu de patience, en particulier pour faire prendre le tout. Une étincelle finit par jaillir, suivie d'un filet de fumée.

— Nous pourrons bientôt nous réchauffer, annonça-t-il.

Se réchauffer... Une sensation que j'avais presque oubliée.

— Mason, pourquoi as-tu décidé de m'aider ?

D'abord embarrassé, il retomba dans un silence songeur.

— Tu refuses de l'admettre, expliqua-t-il enfin, mais je n'ai jamais eu l'intention de te faire de mal. Depuis le début, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi, mais la situation a... dégénéré.

— Parce que tu avais peur de Shaun ? Tu craignais de te dresser contre lui ?

J'avais cru l'inverse dans un premier temps, mais j'avais pu me tromper. Il ne répondit pas.

— Je ne prétends pas déplorer sa disparition, ajoutai-je, mais je suis désolée que tu l'aies perdu. Je suis navrée qu'il soit mort sous tes yeux.

— Pas autant que moi, dit-il avec un rire amer. Tu n'imagines pas à quel point.

— Je ne pensais pas que les choses finiraient... comme ça, murmurai-je, encore troublée par le geste de Calvin.

— Oublions-le, déclara-t-il, le regard momentanément empreint de regret.

Comme pour mieux se ressaisir, il secoua la tête.

— À partir de maintenant, nous sommes seuls, toi et moi, Britt. Nous formons une équipe, pas vrai ?

Il me tendit la main, mais je ne la serrai pas.

— Pourquoi devrais-je te faire confiance ?

— J'ai l'impression de passer un entretien d'embauche. « Pourquoi devrais-je vous engager ? » « Qu'est-ce qui fait de vous le candidat idéal ? »

— Je suis sérieuse.

Il haussa les épaules.

— Parce que tu n'as personne d'autre.

— Ce n'est pas une raison valable. Si je me trouvais dans cette grotte avec Shaun, je ne me serais jamais fiée à lui, même s'il n'y avait que lui à la ronde.

— Une grotte ? J'appellerais plutôt ça un terrier...

— Pourquoi as-tu besoin de moi ? m'entêtai-je avec un soupir. Tu sais t'orienter, allumer du feu. À l'évidence, ce n'est pas ta première expérience en pleine nature. Tu es doué pour repérer les pistes.

Pourquoi ne pas m'abandonner ici et continuer ta route ?

— C'est ce que tu préférerais ?

— Bien sûr que non, me défendis-je, horrifiée à l'idée de me retrouver démunie face à l'immensité et la rudesse de la montagne. Nous avons davantage de chance de nous en tirer à deux.

— C'est aussi mon avis.

— En d'autres termes, tu te sers de moi.

— Pas plus que toi.

Je me tus. Malgré ma satisfaction de pouvoir enfin lui poser les questions qui me préoccupaient, j'avais espéré en apprendre davantage. J'avais la nette impression qu'il ne me disait pas tout. Juste assez pour me faire mordre à l'hameçon.

— Tu veux une raison de me faire confiance ? proposa-t-il tout à coup, percevant mes doutes avec une incroyable sagacité. Mason n'est pas mon vrai prénom. Je m'appelle Jude.

Je tressaillis.

— Quoi ?

Il sortit son portefeuille de sa poche arrière. Sous une fenêtre plastifiée, j'aperçus son permis de conduire, émis dans le Wyoming, au nom de Mason K. Goertzen.

— Il paraît authentique, non ? C'est un faux.

Il m'en tendit alors un autre, soigneusement dissimulé derrière le premier. Il comportait la même photo, mais provenait de Californie. Cette fois, il masqua son nom de famille et son adresse avec son pouce.

— Je ne comprends pas.

— Shaun ne devait pas connaître ma véritable identité.

— Pourquoi ?

— Si les choses tournaient mal entre nous, je ne voulais pas lui donner la moindre emprise sur moi. Je ne lui faisais pas confiance. Je ne suis pas plus certain de pouvoir me fier à toi, mais je préfère me montrer honnête. J'espère que tu feras de même. Si je m'ouvre à toi, tu me révéleras peut-être tes secrets.

— Je n'ai pas de double identité. Et je n'ai rien à cacher, n'ai-je.

À quoi jouait-il ? Quelle information cherchait-il à me soutirer ?

— Faux. Tu prétendais que Korbie et toi étiez venues seules ici.

— C'est vrai, dis-je en fronçant les sourcils.

— Dans ce cas, qu'est-ce que ton ex – Calvin, c'est bien ça ? – fabrique dans le coin ? Toutes les routes sont fermées depuis deux jours. C'est donc qu'il se trouvait déjà là avant le début de la tempête. Tu le savais ?

— Et alors ? répliquai-je, sur la défensive.

— Pourquoi l'avoir dissimulé ? Quand tu es arrivée au chalet, avant que tu ne découvres les intentions de Shaun, pourquoi nous avoir

menti ?

Parce que Shaun m'intéressait et que je ne voulais pas gâcher mes chances avec lui ? Difficile d'invoquer cet argument embarrassant, aussi optai-je pour une réponse moins humiliante.

— Peut-être que je me méfiais autant de lui que de toi et que j'ai préféré garder un atout dans ma manche. En fin de compte, j'ai eu raison : Calvin a surpris Shaun dans son sommeil.

Je m'aperçus alors que, si je ne m'étais pas enfuie, Calvin nous aurait trouvé tous les trois au refuge. À l'heure qu'il était, nous serions réunis. Cette évidence me fit l'effet d'un coup de massue.

— Tu crois que Calvin est rentré à Idlewilde ?

— Je n'en sais rien, éludai-je.

J'en étais cependant certaine. S'il avait rejoint Korbie, il l'aurait ramenée chez eux.

— Serais-tu capable de retrouver le chemin jusque-là ?

Avec la carte de Calvin, je pensais y parvenir. Mais pourquoi m'aiderait-il à regagner le chalet des Versteeg ?

— Sans doute, acquiesçai-je après un silence, hésitant à me prononcer avant d'avoir deviné ses intentions.

— Sommes-nous plus proches d'Idlewilde que de l'avant-poste des gardes forestiers ?

— Oui, d'environ trois kilomètres.

— Alors, allons-y. Comment est-il, ce Calvin ?

— C'est toi qui me poses cette question ? m'étranglai-je. Tu l'as vu toi-même : il n'est pas du genre à se laisser berner. En nous prenant en otage, vous ne saviez pas à quoi vous vous exposiez. Il ne renoncera pas avant de m'avoir retrouvée. Pour l'instant, il est retourné chercher Korbie, mais il reviendra. À ta place, Mason, je me tiendrais sur mes gardes.

— Jude, me corrigea-t-il.

— Tu veux vraiment que je t'appelle comme ça ? sifflai-je, agacée. Alors que tu te fais passer pour « Mason » depuis le début ? Ce n'est pas un simple prénom qui m'incitera à changer d'avis à ton sujet.

Il me regarda bien en face, avec une expression étrange, indéchiffrable.

— Essaie.

— Jude, articulai-je, de plus en plus exaspérée.

Je le répétais, comme pour en éprouver la sonorité. Je répugnais à le lui avouer, mais il me plaisait davantage.

— Ça te va bien, admis-je. J'ai toujours préféré les prénoms plus courts. Et puis, ça me rappelle la chanson des Beatles... ou Jude Law – même si vous ne vous ressemblez absolument pas, m'empressai-je d'ajouter.

Il se caressa le menton d'un air faussement songeur.

— C'est vrai, il ne m'arrive pas à la cheville.

Malgré moi, j'éclatai de rire. Et le regrettai aussitôt lorsque Mason – ou plutôt, Jude – esquissa un large sourire, ravi de son effet. Ses traits, soudain moins anguleux, parurent s'illuminer et ses yeux mi-clos, d'ordinaire si méfiants, s'adoucirent. Captivée un instant par ce nouveau visage, je combattis immédiatement mon attirance. Elle n'était pas réelle. Si le syndrome de Stockholm existait vraiment, j'en ressentais probablement les premiers symptômes.

Et pourtant... Je décidai tout de même de l'appeler Jude. Puisque nous devons unir nos forces pour survivre, mieux valait le considérer autrement. Oublier le type qui m'avait séquestrée et imaginer un garçon au passé trouble, qui aurait voulu s'opposer à Shaun, mais n'avait pas réussi. Quelqu'un qui me tendait la main, pour peu que moi aussi j'accepte de l'aider.

— On m'a prénommé Jude en référence à l'apôtre. Le protecteur des causes perdues.

— Le protecteur des causes perdues ? C'est vrai ? l'interrogeai-je, sceptique.

— Bien sûr. La preuve : je suis là, avec toi.

— Tu sous-entends que je suis un cas désespéré ?

— À vrai dire, reprit-il plus sérieusement, je pense plutôt le contraire. Tu m'as l'air plus dégourdie que tu ne le laisses croire. Je serais curieux de savoir quel genre de fille tu étais avant de t'embarquer dans cette aventure.

Curieux ? Quel autre type de questions se posait-il à mon sujet ? L'intensité de son regard commençait à m'embarrasser.

— Je vous ai observées, Korbie et toi. À vous voir ensemble, je me demandais si, devant ta famille et tes amis, tu ne jouais pas un rôle un peu différent, plus vulnérable, alors qu'ici, dans les montagnes, tu n'es pas la même. Ta manière d'affronter tes peurs m'impressionne. Et même si la plupart des gens ne le considèrent pas comme une qualité, tu mens comme tu respirez. Combien de fois as-tu fait preuve d'assez de conviction pour amadouer Shaun ?

Offensée par la froideur et l'arrogance avec laquelle il disséquait mon comportement, je m'exclamai :

— Si l'enlèvement et la séquestration ne donnent rien, tu pourras toujours te recycler dans la psychanalyse de comptoir.

Il frotta le bout de son pouce contre son index, comme pour signifier qu'il voulait de l'argent.

— Un petit conseil pour lancer ma carrière ?

— En voilà un : la prochaine fois que tu essaieras d'embobiner quelqu'un, tâche de lui débiter un discours moins convenu.

À mon tour, je savourai mon effet en voyant ses yeux pétiller de malice. J'étais peut-être perdue en milieu hostile, mais au moins

j'avais gardé le sens de l'humour.

— Tu ne trouves pas surprenant que Calvin ait tiré sur un homme désarmé ? me demanda-t-il, revenant à notre premier sujet de conversation.

J'hésitai, cherchant à défendre Calvin. J'avais envisagé toutes les raisons possibles pour justifier son geste. Il était fou d'inquiétude... Il pensait que Shaun nous avait tuées toutes les deux... Au vu des circonstances, il n'avait pas eu le choix... J'avais beau tenter de m'en convaincre, sa décision continuait de me hanter.

— Non, pas vraiment, répondis-je après une profonde inspiration. Shaun mentait et Calvin l'avait compris. Il n'est pas idiot. Il savait que Korbie et moi étions en danger et que Shaun était en partie responsable. Du moins, il pouvait difficilement passer pour innocent. Il a braqué son revolver sur nous alors que nous n'étions pas armées et ça n'a pas paru le déranger. Tu en veux à Calvin de t'avoir pris ton ami, mais si les rôles avaient été inversés, Shaun n'aurait pas hésité une seule seconde. Tu ne me feras pas croire qu'il éprouvait le moindre remords d'avoir abattu ce garde, d'avoir tiré sur ce policier ou même d'avoir renversé cette jeune fille. Il méprisait la vie humaine. Je ne vais pas pleurer sur son sort.

Jude hocha la tête. Il ne partageait sans doute pas mon opinion, mais sembla comprendre ce que je ressentais.

— Je reste persuadé que nous devrions nous diriger vers Idlewilde. En admettant que Calvin ait secouru Korbie, il l'aura emmenée là-bas. Notre priorité, c'est que tu retrouves tes amis.

Surprise, je réitérai ma question.

— Pourquoi essaies-tu de m'aider ?

Il s'adossa aux racines et croisa les mains derrière la nuque. Il avait tout l'air d'un trappeur, parfaitement à l'aise dans son environnement.

— Peut-être par intérêt. J'ai tout à gagner à me justifier auprès de Calvin. J'aimerais autant qu'il ne me réserve pas le même sort qu'à Shaun, répondit-il, d'un ton qui se voulait détaché, mais où je crus déceler un soupçon de sévérité.

20.

Installés sur les tapis de sol et le sac de couchage, sous notre abri improvisé, nous nous imprégnâmes de la chaleur du feu. Jude me posa encore quelques questions sur Calvin et je me demandai alors s'il n'avait pas véritablement peur de lui, mais le reste de notre conversation demeura anodin.

Malgré moi, il m'intriguait. Pourquoi avait-il quitté la Californie ? Quel motif l'avait poussé à se lier – le terme « s'associer » paraissait plus approprié – avec Shaun ? Je n'osais l'interroger ; il m'aurait crue en quête de renseignements à fournir plus tard aux enquêteurs, pour mieux les aiguiller sur sa piste. C'était en partie mon intention. Sur le plan moral, j'étais tenue de les aider à l'arrêter. Mais j'éprouvais aussi une curiosité toute personnelle, dont je préférais ne pas connaître la cause.

Bercée par le timbre grave de sa voix, je m'assoupissais peu à peu lorsqu'il déclara soudain :

— Une fois à Idlewilde, Calvin voudra me remettre aux autorités. Même si l'idée de vous séquestrer venait de Shaun, je ne l'en ai pas empêché. Il pourrait d'ailleurs tenter de me retenir par la force...

Redoutant qu'il revienne sur sa proposition, je m'empressai de répondre :

— Je lui expliquerai que tu t'es dressé contre lui pour me libérer.

— Korbie lui aura donné une version différente.

— Nous dirons que tu as eu des remords. Que tu craignais tout d'abord de lui résister, parce qu'il était le meneur et armé, mais que tu n'as pas supporté la façon dont il me traitait.

Il parut dubitatif.

— Ça ne change rien : nous étions complices. Calvin ne semble guère magnanime : il ne tolère aucun écart. Il cherchera à me le faire payer.

Ne pas tolérer d'écart ? C'était plutôt le genre de M. Versteeg.

— Je le raisonnerai, l'assurai-je. Il m'écouterà.

— Vraiment ? s'étonna-t-il avec une indifférence surprenante. Il ne m'a pourtant pas l'air facile à convaincre. Il n'a pas fait grand cas des arguments de Shaun.

La situation m'échappait. Je tentais de persuader Jude qu'il ne risquait rien à me ramener à bon port, mais au fond je n'aurais su prédire la réaction de Calvin. Surtout après l'avoir vu tuer Shaun. Je ne l'estimais pas capable d'abattre Jude de sang-froid, mais je ne pouvais jurer de rien.

— Et même si tu parvenais à l'apaiser, il reste la police. Après tous ces événements, tu devras témoigner. Tout ressortira, y compris le rôle que j'ai joué dans votre enlèvement.

— Non, l'assurai-je avec un signe de tête négatif. Je ne leur dirai rien à ton sujet.

— Peut-être pas volontairement. Mais tôt ou tard, Britt, tu finiras par parler. Ils te bombarderont de questions et la vérité éclatera. C'est le hasard qui a voulu que tu te retrouves mêlée à cette histoire. Tu n'as rien à cacher. Tu n'as aucune raison de me couvrir.

— Tu te trompes. Écoute-moi : c'est Shaun qui a décidé de me prendre comme otage. Si tu promets de me raccompagner, je mentirai pour toi. Je... je ferai tout ce que tu me demanderas, ajoutai-je d'un ton éperdu.

Il se tourna vivement vers moi et me toisa d'un air sombre.

— Tu t'imagines que je te propose mon aide parce que j'attends quelque chose en retour ?

En réalité, je n'avais pas la moindre idée de ses motivations. Il me paraissait pourtant logique qu'il réclame une forme de contrepartie. Jusque-là, j'avais évité d'envisager ce que ma survie dans ces montagnes pourrait me coûter, mais j'étais prête à tout. J'aurais tout accepté pour ne pas mourir ici, quitte à ne plus penser, à exiler ma conscience.

Jude eut alors un mouvement brusque et, par réflexe, je reculai en étouffant un cri. Trop tard, je compris qu'il voulait simplement se redresser. Il lâcha un rire écœuré.

— Qu'est-ce que tu as cru ? Que j'allais te frapper, voire pire ? Tu t'imagines que j'exigerais des faveurs sordides en échange de mon aide ? Inutile de nier, ton dégoût se lit sur ton visage. Rassure-toi. Je n'ai pas l'intention de te sauter dessus. Et je tâcherai de ne pas me sentir insulté par tes insinuations. Si je t'ai retenue contre ton gré, c'est que je ne voyais pas d'autre solution. Je suis désolé que tu te retrouves impliquée, mais je te ferai remarquer que j'ai essayé de l'empêcher. Et puisque nous parlons de mon intégrité morale, laisse-moi te tranquilliser. Je n'ai jamais couché avec une fille qui n'était pas

consentante, conclut-il avec une colère mal contenue.

Sa perspicacité me choquait presque autant que ses propos. Le sexe était bien le dernier sujet que je voulais aborder avec lui. Je cherchais simplement à me sortir de cette situation vivante.

— Je ne sais rien de toi, bredouillai-je. Alors, excuse-moi de me tenir sur mes gardes.

Je le sentis prêt à lancer une repartie cinglante, mais il se ravisa et retomba dans un silence boudeur.

J'appuyai la tête sur mes genoux, regrettant que mes chaussettes ne sèchent pas plus vite. Impossible d'allonger les jambes sans toucher Jude. Nous étions si proches que je percevais sa respiration saccadée.

— Pour quelle raison as-tu rompu avec ton ex ? me demanda-t-il de but en blanc.

Il ne me regardait pas mais se forçait à reprendre un ton amical. À moins qu'il ait simplement cherché à dissimuler sa colère. Comme moi, il prenait sans doute conscience que, coincés tous les deux sur ce versant désolé, nous avions tout intérêt à nous entendre.

— Tu as prononcé plusieurs fois son nom dans ton sommeil.

J'aurais dû éprouver de l'embarras, mais j'étais surtout frustrée de ne pas me remémorer mon songe. Il m'arrivait souvent de rêver que Calvin et moi étions encore ensemble. Qu'il n'était pas parti et que je pouvais l'appeler ou passer chez lui à l'improviste. Que nous fréquentions le même lycée et qu'il déposait ses livres et ses lunettes de soleil dans mon casier... Je ne revivais jamais les instants les plus sombres de notre relation, lorsqu'après des disputes avec son père il se murait dans le silence et refusait de m'adresser la parole, comme s'il essayait de le punir à travers moi. Dans ces moments, il paraissait en vouloir à la Terre entière. Je tentais toujours d'occulter ces souvenirs pénibles, en particulier cette nuit-là, où j'avais besoin de pensées positives et encourageantes.

— C'est lui qui m'a quittée.

— L'imbécile.

Il attira mon regard et me sourit. Il cherchait à me dérider.

— C'est loin d'être un imbécile. C'est un garçon brillant. Et un randonneur hors pair. Il connaît ces sommets mieux que personne, ajoutai-je en guise d'avertissement implicite.

Si nous ne retournons pas à Idlewilde, c'est lui qui nous retrouvera.

— Il vient souvent ici ?

— Il en avait l'habitude avant d'entrer à la fac.

— Il est en première année ?

— À Stanford.

Jude marqua un silence, puis il émit un sifflement admiratif.

— D'accord, c'est un type intelligent.

— Assez pour nous avoir pistés jusqu'au refuge, rétorquai-je. Assez

pour voir clair dans le jeu de Shaun.

— Qu'il a tué sans autre forme de procès ! Plutôt emporté, dans son genre.

— Calvin n'est pas quelqu'un d'agressif. C'est simplement que....

Comment le formuler ?

— Disons qu'il a un sens de la justice exacerbé.

— Qui se manifeste par une tendance à tirer sur des hommes sans défense ?

— C'est un peu l'hôpital qui se moque de la charité, tu ne crois pas ? Le garde forestier était désarmé, lui aussi.

— Te souviens-tu par hasard du score que Calvin a obtenu à son test d'entrée à l'université ?

— En quoi ça peut t'intéresser ? m'esclaffai-je.

— Je serais curieux de savoir s'il m'a battu, s'il est plus doué que moi.

— 2 100 points, annonçai-je fièrement.

Prends ça.

Jude applaudit, à l'évidence impressionné.

— Effectivement, de quoi s'offrir un billet pour Stanford.

— Il ne fichait rien en cours, uniquement pour faire enrager son père, qui ne jurait que par les bulletins scolaires et les classements. Par la suite, il a brillé à ses deux épreuves d'admission. Calvin tout craché... Il n'en fait toujours qu'à sa tête. En particulier vis-à-vis de son père. Ils ne s'entendent pas vraiment.

— Tu lui as rendu visite, à Stanford ? Oh ! est-ce qu'il t'a emmené dans ce restaurant, Chez Kirk, avec des murs peints en vert ? Ils servent les meilleurs steaks-frites du coin.

— Nous avons rompu quelques semaines après la rentrée. Comment connais-tu Palo Alto ?

— J'ai grandi dans la baie de San Francisco.

— On peut dire que tu es loin de chez toi...

— Oh, tu sais, le soleil, les plages, on finit par s'en lasser, plaisantait-il avec un geste d'indifférence. Tout le monde a besoin d'une petite dose de blizzard et de danger, de temps à autre.

— Très drôle.

Je fouillai le contenu de mon sac à dos, où Jude avait entassé quelques-uns de mes vêtements, récupérés dans la voiture, espérant sans trop y croire qu'il aurait aussi emporté... Oui ! Elle était bien là. La casquette de Stanford que Calvin avait rapportée d'une première visite, avec son père, à l'époque où il hésitait encore avec la fac de Cornell. Quelques jours avant son grand départ, je lui avais demandé de me la prêter jusqu'à son retour, même si je n'avais nullement l'intention de la lui rendre. Je voulais un souvenir particulier de lui. En fin de compte, j'y avais perdu au change. Moi, je lui avais laissé

mon cœur.

— C'est un cadeau qu'il m'a fait avant de partir. C'est tout ce que je connais de Stanford.

— C'est lui qui t'a donné cette casquette ?

Je la lui tendis, mais il ne la prit pas immédiatement. Il la dévorait du regard, la posture raide, comme si mon passé avec Calvin avait cessé de l'intéresser. Enfin, il l'attrapa d'un geste hésitant. Il l'examina sous toutes les coutures, sans prononcer un mot.

— Tu as fait de la peinture avec, on dirait, fit-il remarquer en passant le pouce sur une tache jaune.

— C'est sans doute de la moutarde, dis-je en la grattant du bout de l'ongle. Un souvenir d'un hot-dog, à un match de baseball. Calvin est un mordue de ce sport. Son père ne lui a jamais permis de le pratiquer, car les entraînements coïncidaient avec ceux de tennis et d'athlétisme, mais il ne manquait jamais un match. Dex, son meilleur ami, était le lanceur de l'équipe du lycée. Enfant, Calvin affirmait à qui voulait l'entendre que plus tard il intégrerait la ligue nationale. Un jour, il m'a même emmenée voir les Bees jouer à Salt Lake City.

À cette évocation, ma voix se brisa.

À chaque point marqué par les Bees, Calvin s'était penché pour m'embrasser. Noyés dans la foule des spectateurs qui se levaient pour applaudir, nous restions assis sur nos sièges pour partager un instant volé. Je cachai mon visage entre mes mains. Une fois de plus, j'aurais aimé le sentir auprès de moi. Il m'aurait tirée de ce cauchemar. Je n'aurais plus eu à déchiffrer sa carte : il m'aurait lui-même guidée. Je me frottai les yeux pour contenir mes larmes, mais j'avais vraiment besoin de pleurer et de me laisser aller.

— Il te manque.

Oui. Terriblement. Et en cet instant plus que jamais.

— L'as-tu revu depuis la rentrée ? me demanda Jude. Est-ce que tu as eu l'occasion d'en discuter avec lui ? De tourner la page ?

— Non. Calvin n'est pas revenu de toute l'année scolaire. Nous nous sommes croisés pour la première fois en huit mois il y a deux jours, à la station-service.

— Pas même à Noël ? insista-t-il avec étonnement.

— Non. Et je n'ai plus envie d'en parler.

Je ne voulais pas davantage évoquer le passé de Jude, cependant j'estimai plus prudent de le questionner que de continuer à ressasser mes propres souvenirs.

De nouveau, il me tendit la gourde, mais j'étais lasse du goût rance de l'eau. Je rêvais de Coca, de cornflakes, de purée avec de la sauce et de pain avec du vrai beurre, pas de la margarine. Je pris soudain conscience que je n'avais rien avalé depuis la veille. Des crampes me contractaient l'estomac et je me demandais bien comment tenir

jusqu'à Idlewilde sans nourriture.

En fin observateur, Jude devina mes pensées.

— Il nous reste trois gourdes pleines et deux barres de céréales, mais nous devrions les garder jusqu'à ce que nous ayons vraiment faim.

— Où est passée la quatrième gourde ? En quittant le chalet, Shaun disait que nous en avions quatre.

— J'en ai laissé une à Korbie, mais... pas un mot à Shaun, ajouta-t-il, un doigt sur les lèvres. C'est notre petit secret.

J'ignorai son trait d'humour noir, émue par son geste de bonté. J'étais prise entre l'envie de fondre en larmes et celle de lui témoigner ma gratitude.

— Tu as vraiment fait ça ? articulai-je enfin.

— Elle a de l'eau et deux barres de céréales ; de quoi tenir jusqu'à la fin de la tempête. Si Calvin ne l'a pas retrouvée avant, elle pourra rejoindre la route dans un jour ou deux. Ne t'en fais pas pour elle, elle va s'en sortir. Elle se sent sûrement très seule, mais entre un chalet chauffé et une marche forcée dans le froid, je pense qu'elle a obtenu la meilleure option. Tu lui as sans doute sauvé la vie en inventant cette histoire de diabète. J'ai prétendu que je t'avais couvert par intérêt, mais sur l'instant j'étais agacé et j'ai parlé sous le coup de la colère. À vrai dire, quand j'ai compris ce que tu cherchais à faire, ton ingéniosité et ton courage m'ont impressionné. Je regrette de ne pas te l'avoir dit plus tôt, mais tu peux être fière de toi.

J'entendis à peine son compliment, je n'avais retenu que la première phrase.

— Mais... pourquoi avoir fait ça pour elle ?

— Surprise de t'apercevoir que je ne suis pas si monstrueux ? plaisanta-t-il avec une moue amusée.

C'était le geste le plus généreux dont il ait fait preuve jusqu'à présent et j'ignorais comment réagir. D'abord tentée de le traiter par le mépris, je n'avais plus l'énergie de lutter. J'étais fatiguée d'ériger des barrières entre nous. Ravalant mes larmes, je me contentai d'un soupir las.

— Merci, Jude. Je t'en suis infiniment reconnaissante.

Il esquaissa un signe de tête agrémenté d'une légère grimace que j'attribuai à de l'embarras. Je mis fin à son malaise en changeant de sujet.

— Je vais voir si mes affaires sont sèches. J'ai une envie pressante.

J'avais aussi la ferme intention de consulter le plan de Calvin avant notre départ imminent.

Après avoir lacé mes chaussures, j'affrontai le terrain enneigé, sans perdre notre campement des yeux mais en m'éloignant suffisamment pour m'octroyer un peu d'intimité. Dissimulée derrière un large tronc,

je dépliai ma carte. Elle signalait l'emplacement d'un refuge de trappeurs en ruines à moins de quatre cents mètres de là. « Toit correct, à l'abri du vent », précisait la légende. Quel dommage que nous ne l'ayons pas croisé la veille, pendant la tempête !

Calvin l'avait marqué d'un point vert, comme deux autres repères. L'un désignait le chalet de Shaun et Jude, le second semblait également indiquer un abri. Sur ce troisième lieu, la note disait simplement : « Vitres brisées. » Sans doute une mesure, qui se situait à mi-chemin d'Idlewild. Nous pourrions y faire halte.

Je décidai d'aller jeter un coup d'œil à ce cabanon tout proche, dans l'espoir d'y découvrir quelque chose d'utile. Des randonneurs y auraient peut-être laissé des papiers d'emballage, qui auraient pu nous servir d'allume-feu. Jude ne me reprocherait pas de m'absenter quelques minutes de plus.

Armée de la carte, je zigzaguai à travers bois. Telles des mains griffues, les ramures s'accrochaient à mes vêtements. Saisie d'un frisson, je chassai cette vision, regrettant tout à coup de ne pas avoir entraîné Jude avec moi.

Au fil du parcours, la végétation se raréfia jusqu'à révéler une construction en bois brut, dépourvue de fenêtres, qui tombait en décrépitude. Je lui donnai une bonne centaine d'années. Sa porte était si étroite et si basse que j'allais devoir me baisser pour entrer.

Il ne s'agissait pas d'une erreur de ses bâtisseurs. À l'époque où ces aventuriers s'étaient établis dans le Wyoming et l'Idaho, les grizzlys pullulaient dans la région. S'ils n'avaient pas disparu de nos jours, leur nombre avait considérablement diminué. Pour préserver leurs marchandises et surtout leur vie, les trappeurs avaient donc conçu des ouvertures infranchissables pour ces énormes bêtes sauvages. Je tenais cette anecdote de Calvin, qui s'était abrité d'une averse torrentielle dans une hutte similaire, avec Dex, l'année précédente, au cours d'une randonnée.

Alors que j'approchai de la ruine, une bandelette de plastique jaune accrochée à un buisson d'armoise attira mon attention. Une curieuse prémonition me saisit, comme si ce détail aurait dû m'évoquer un souvenir.

Le vent fit grincer la vieille porte.

Gagnée par un mauvais pressentiment, je battis en retraite, les yeux rivés sur l'entrebâillement, de peur que quelque chose n'en sorte.

Puis la mémoire me revint.

Je connaissais cet endroit. Il avait fait la une de tous les journaux télévisés lorsqu'on y avait retrouvé le corps d'une lycéenne des environs, Kimani Yowell.

21.

Kimani Yowell. Cette jeune pianiste promise à une grande carrière avait été assassinée au mois d'octobre. Sa disparition avait fait moins de bruit que celle de Lauren Huntsman, peut-être parce qu'elle venait d'un milieu plus modeste. Le soir de sa mort, elle avait quitté une fête, à Fort Hall, dans l'Idaho, après une dispute avec son petit ami. Selon la police, ce dernier l'avait suivie puis entraînée dans la montagne où il l'avait étranglée, avant de cacher son cadavre dans cette cabane. Si des promeneurs ne l'avaient pas découvert, le meurtrier n'aurait sans doute jamais été inquiété.

Kimani fréquentait un autre lycée de Pocatello, proche du mien, et son histoire m'avait particulièrement ébranlée. Maintenant que je me retrouvais sur les lieux du crime, elle me terrorisait. C'est ici qu'elle avait perdu la vie, dans cette même forêt où je luttais pour survivre.

La porte gémit de nouveau et une silhouette sombre, mais bien vivante, en sortit. Ses larges pattes griffues à la fourrure fauve et sale s'enfonçaient dans la neige. Plus imposante qu'un chien, la bête s'immobilisa et dressa la tête, surprise de me trouver là. Ses petits yeux noirs et voraces luisaient au-dessus d'un museau grisâtre. Un grognement sourd montait de sa gorge.

Des récits effrayants circulaient au sujet des gloutons. On les disait assez féroces pour s'attaquer à des proies de trois fois leur taille.

L'animal s'avança vers moi avec une démarche pesante, qui me rappelait celle d'un ours. Je tournai les talons et m'enfuis en courant.

Je l'entendis s'élancer à ma poursuite. Dans un mouvement de panique, je voulus jeter un regard en arrière, mais je dérapai. L'humidité imprégna mon jean et je plongeai les doigts dans la glace, cherchant un appui pour me redresser. J'empoignai la première chose que mes mains rencontrèrent et la scrutai, épouvantée. Un os, entièrement nettoyé, sa surface grêlée de marques de dents. Je le

lâchai en poussant un cri.

Je me propulsai sur mes jambes et me lançai dans un sprint éperdu en direction d'un bosquet flou devant moi. Je n'avais plus qu'une seule pensée cohérente en tête : Jude.

Je hurlai son nom, priant pour qu'il m'entende.

Les taillis m'éraflaient le visage et je m'embourbais dans la couche profonde de neige. Je risquai un nouveau coup d'œil derrière moi. Le glouton me talonnait de près, son regard noir empreint d'une férocité bestiale.

Je slalomai entre les troncs sans savoir comment et tentai vainement de m'orienter. Dans quelle direction se trouvait notre abri ? Je scrutai le sol à la recherche de mes propres traces, incapable de les retrouver. M'éloignais-je de notre campement ?

Une fois de plus, j'appelai Jude à pleins poumons. Mon cri résonna à travers les bois et s'éleva dans l'immensité du ciel. Pas un oiseau ne s'effaroucha. Il ne m'entendrait pas. Personne ne le pouvait. J'étais seule.

Les aiguilles de pin m'avaient écorché les mains, mais la douleur m'était égale ; d'un instant à l'autre, je sentirais les crocs et les griffes acérées du glouton plonger dans mes mollets.

Il m'attrapa subitement par-derrière. Je trébuchai et me débattis, autant pour me libérer que pour conserver l'équilibre. Si je chutais, je n'avais plus aucune chance. Je ne me relèverais pas.

— Du calme, Britt. Je ne te ferai pas de mal.

À l'intonation ferme et tranquille de la voix de Jude, la tension dans ma poitrine disparut. Comme une poupée molle, je me laissai retomber contre lui en poussant un gémissement de soulagement.

Il relâcha progressivement sa prise, après s'être assuré que je tenais debout.

— Je ne te ferai pas de mal, répéta-t-il en me faisant pivoter vers lui.

Il examina mon visage, l'air aussi perplexe qu'inquiet.

— Que s'est-il passé ?

Je scrutai mes paumes en sang, incapable d'articuler un son.

— Je t'ai entendue crier. J'ai cru qu'un ours..., souffla-t-il avec un soupir étranglé.

Sans même réfléchir, je me blottis contre lui, étouffant un sanglot. J'avais simplement besoin que quelqu'un – même lui – me serre contre lui.

Interloqué, il se raidit. Voyant que je ne m'écartais pas, il me prit les bras d'un geste hésitant, presque réticent, avant de les frictionner. J'étais contente qu'il ne m'étreigne pas comme un objet fragile, sur le point de se briser. Je voulais le sentir, tout contre moi, réel et solide. Lorsqu'il appuya ma tête contre son torse et me murmura des mots de

réconfort, je ne pus me retenir plus longtemps. J'enfouis le visage dans sa veste et fondis en larmes.

— Je suis là, me rassura-t-il avec douceur. Je ne t'abandonnerai pas. Tu n'es pas seule.

Il posa le menton sur mes cheveux et, instinctivement, je me lovai contre lui. J'avais tellement froid... Transie, en mal de chaleur, j'avais l'impression de me figer de l'intérieur. C'était si bon de le laisser m'enlacer.

Jude ôta sa parka pour la passer sur mes épaules.

— Raconte-moi ce qui est arrivé.

Je préférais ne plus y songer. Il allait me trouver grotesque, à pleurer pour un glouton, même agressif. J'aurais pu croiser bien pire, comme un grizzly. Mais j'avais le tournis et je haletais.

— Bois ça, me dit-il en sortant un flacon de sa poche.

J'étais trop ébranlée pour remarquer que le liquide pourtant glacé me brûlait la gorge. Je le pris tout d'abord pour de l'eau, mais il avait un goût amer. Je manquai de m'étouffer en l'avalant à grandes goulées. Très vite, une curieuse tiédeur se propagea en moi et je respirai plus calmement.

— Moi aussi j'ai pensé à un ours.

Je fermai les yeux, et l'angoisse me suffoqua de plus belle. Je me remémorai les babines retroussées de l'animal.

— C'était un glouton et il fonçait droit sur moi. J'ai bien cru qu'il allait me tuer.

— Il a dû s'enfuir en m'entendant approcher. Il avait disparu lorsque je t'ai rattrapée, ajouta Jude en resserrant son étreinte.

Essayant de me dominer, je bus une longue gorgée avant de poursuivre :

— Il se terrait dans une ancienne cabane de trappeurs. C'était celle où on a retrouvé le corps d'une lycéenne, en octobre. Je me souviens d'avoir vu une hutte identique, à la télévision. Une minute plus tôt, j'avais aperçu un ruban jaune de la police dans un buisson. Je suis certaine qu'il s'agit du même endroit. J'ai trouvé un os dehors. Ça... ça ne peut pas être... le sien, n'est-ce pas ? Les enquêteurs auraient nettoyé la scène de crime, non ? Oh ! dis-moi que ce n'était pas le sien !

Je me remémorais la sensation de l'os dans ma main. Vide, comme une enveloppe morbide, qui me rappelait la peau parcheminée du cadavre en décomposition, dans le débarras du chalet. À cet instant, je pris conscience que la mort rôdait à chaque détour de cette montagne. Qu'est-ce qui avait bien pu m'attirer dans cette contrée sordide ?

Jude me prit par les épaules et me dévisagea, les lèvres pincées.

— Quelle fille ?

— Kimani Yowell. Tu n'en as pas entendu parler, aux informations ?

Elle était en terminale au lycée de Pocatello, mais c'était aussi une pianiste surdouée. Tout le monde prédisait qu'elle intégrerait l'école de Juilliard. Mais son petit ami l'a tuée. Il l'a étranglée et a caché son corps.

— Je me souviens d'elle, marmonna Jude, les yeux perdus dans le vague.

— Quel genre de garçon assassinerait sa propre petite amie ?

Il ne répondit rien. Mais je vis une ombre sinistre, dérangeante, obscurcir son visage.

22.

Sur le chemin du retour vers notre campement, Jude se tint plus près de moi qu'à son habitude. Difficile d'imaginer que deux jours plus tôt, à la station-service, j'avais ouvertement flirté avec lui et l'avait considéré comme un chevalier servant venu me tirer d'une situation embarrassante. En l'espace de quarante-huit heures, j'étais passée de l'admiration à la haine, puis...

À vrai dire, je n'étais plus certaine de ce qu'il m'inspirait. Je n'étais plus sûre de rien.

Nos manches se frôlaient, mais il ne s'écarta pas et ne prononça pas un mot. Il était si imperturbable que je me demandai même s'il s'en était aperçu. Moi, en tout cas, je m'en rendais compte. Sa proximité me procurait une indéfinissable sensation de chaleur. Je l'observai à la dérobée : même mal rasé et épuisé, il restait séduisant. Je lui trouvais des airs de baroudeur, de mannequin pour vêtements de sport. Son teint hâlé et ses cheveux légèrement décolorés indiquaient qu'il passait du temps en extérieur. Quelques ridules ourlaient ses paupières, peut-être à force de les plisser face à la lumière, et ses yeux portaient encore la trace de ses lunettes de soleil. D'ordinaire ridicule, cette démarcation paraissait presque sexy sur lui.

En dépit de la fatigue, il marchait d'un pas déterminé, le dos droit. Sous ses sévères sourcils bruns, il braquait sur le monde un regard dur et froid. *Mi-calculateur, mi-désapprouvateur*, pensai-je. Pourtant, au-delà de cette façade arrogante, je décelai un soupçon de malaise. Que pouvait-il bien redouter ? Quelles peurs le hantaient ? Quelles qu'elles soient, ils les cachaient bien.

Jude sentit que je l'examinais. Mortifiée, je me détournai aussitôt. Plus que jamais, je réfrérai ma fascination pour lui. Il était mon ravisseur. Il m'avait séquestrée et cette bienveillance soudaine ne changeait rien à l'affaire. Je ne devais surtout pas oublier sa véritable

nature.

Mais qui était-il en réalité ? Le tandem qu'il formait avec Shaun ne m'avait jamais paru crédible. À l'inverse de son associé, Jude – Mason – ne s'était jamais montré cruel. Et il avait fait son possible pour nous dissuader de rester dans ce chalet. Je poussai un soupir indécis. Ce garçon était un vrai mystère.

— Avant toute chose, tu dois te réchauffer, déclara-t-il. Ensuite, nous tâcherons de trouver de la nourriture. Il est trop tôt pour espérer ramasser des baies, donc nous allons devoir chasser.

Depuis deux jours déjà, il affectait une sollicitude étonnante, voire suspecte. Cette fois, j'avais la ferme intention de cerner ses motivations. Quand Calvin avait commencé à s'intéresser à moi, il m'avait bombardée de compliments, de taquineries et avait invoqué tous les prétextes pour me croiser. Ces attentions me flattaient, bien sûr, mais j'avais définitivement compris son attirance lorsqu'il s'était ingénié à se montrer prévenant à la moindre occasion. Dès que la température chutait, il venait dégivrer les vitres de ma voiture. Au cinéma, il s'arrangeait pour me dénicher un siège en milieu de rangée. Et si je laissai la Jeep chez le garagiste, il insistait pour jouer les chauffeurs. Je me faisais peut-être des idées au sujet de Jude, mais je me demandai tout à coup si ces brusques accès de bonté tenaient uniquement à son sens du devoir.

Éprouvait-il des sentiments pour moi ?

Aucune importance, me sermonnai-je aussitôt. Il n'était pas question de répondre à ses avances, réelles ou fictives.

— Comment as-tu fait l'autre jour pour deviner que j'avais une Jeep orange ? Et que mon père pratiquait la pêche à la mouche ? l'interrogeai-je de but en blanc, tout en évitant un tronc d'arbre à moitié enfoui sous la neige.

— Il y avait deux véhicules garés sur le parking de la station-service. Une vieille Wrangler et une BMW X5. Une fois dans la supérette, je les ai tout de suite associées à leur propriétaire respectif. La tienne avait deux autocollants décolorés : « Je circule aussi en barque » et « Quand je pêche, ça fait mouche ». Je me suis douté qu'elle avait appartenu à ton père.

Ce n'était pas tout à fait le cas, mais Jude avait presque visé juste. À vrai dire, c'était en partie ces autocollants qui avaient décidé mon père à acheter cette voiture d'occasion. Sa sympathie pour les pêcheurs l'incitait à se fier à eux.

— Et tu ne m'imaginai pas au volant d'une BMW ? insistai-je, sans savoir si je devais me sentir flattée ou vexée.

— Tu portais des lunettes de soleil en plastique bon marché. Celles de ton ex étaient siglées. Les m'as-tu-vu le sont généralement jusqu'au bout.

J'essayai de me rappeler si j'avais un jour fait preuve d'un tel sens de l'observation.

— Tu joues souvent les détectives dans les stations-service ? plaisantai-je.

— C'est un puzzle. J'aime résoudre les énigmes.

— C'est drôle, parce que tu en es une, pour moi.

Jude me regarda droit dans les yeux puis se détourna. Pour dissiper cet étrange moment de flottement, j'inclinai la tête et repris :

— Tu es du genre « petit génie », c'est ça ?

Il parut instantanément se fermer, comme s'il s'était habitué à ne rien révéler de lui. Puis son expression se radoucit et un imperceptible sourire se dessina sur ses lèvres.

— Ça t'impressionnerait d'apprendre qu'en CE2 mon instituteur m'a fait passer des tests de mémoire photographique ?

— Pff, raillai-je avec un geste dédaigneux. Frimeur.

Hilare, il s'ébouriffa les cheveux.

— J'ai échoué, mais de peu.

— Donc, tu as « presque » une mémoire photographique, d'excellentes capacités pour survivre en milieu hostile..., énumérai-je en comptant sur mes doigts. Il y a autre chose que je devrais savoir ? Comme l'endroit où tu étudies ? Tu vas à la fac, non ?

— J'ai abandonné l'an dernier.

Je ne m'attendais pas à une telle réponse. Je l'aurais pris pour un garçon déterminé, voire studieux. Il ne semblait pas du genre à jeter l'éponge.

— Pour quelle raison ?

— J'avais quelque chose à régler, éluda-t-il en enfonçant les mains dans les poches, avant de se voûter.

— Ah, ça explique tout.

Le dessin de sa bouche se durcit et je compris que j'avais touché une corde sensible.

— Nous avons tous besoin de secrets. Ils entretiennent notre vulnérabilité.

— Pourquoi vouloir rester vulnérable ? m'étonnai-je.

— Pour ne pas baisser sa garde. Ne pas se laisser aller.

— Je ne saisis pas.

— Si tu as une faiblesse, tu dois te battre pour t'en préserver. Pas question de se relâcher.

— Et quelle est la tienne ?

Il ricana, mais n'était plus d'humeur à plaisanter.

— Tu crois vraiment que je vais te le dire ?

— Ça valait le coup d'essayer, non ?

— Ma sœur. Je l'aime plus que tout au monde.

Son aveu me prit au dépourvu. En une simple phrase, il avait levé le

voile sur un aspect plus fragile de sa personnalité. De prime abord, il affichait l'image d'un homme rude, expérimenté, qu'il ne fallait pas sous-estimer. Mais intérieurement il cachait une bonté et une tendresse insoupçonnées.

— Je ne m'attendais pas à ça, murmurai-je après un silence. Vous avez l'air très proches.

— Mon père est mort quand je n'étais qu'un bébé et ma mère s'est remariée. Ma sœur est née peu de temps avant mon troisième anniversaire et je me rappelle avoir pensé alors que rien ne pouvait m'arriver de pire. J'ai vite changé d'avis, ajouta-t-il avec nostalgie. Je m'étais lourdement trompé.

— Elle vit en Californie ?

— Je ne l'ai pas revue depuis mon départ.

— Elle doit beaucoup te manquer.

Il se remit à rire, mais cette fois il avait la gorge nouée.

— J'ai pris mon rôle de grand frère très au sérieux. Je me suis juré de la protéger.

J'étouffai un soupir, submergée par le vague à l'âme. Jude ne s'en doutait pas, mais je savais parfaitement ce que sa sœur pouvait ressentir. J'avais toujours compté sur mon père et sur Ian pour me préserver de tout. J'avais le sentiment d'être le centre de leur univers et n'en éprouvais aucune honte. Et s'ils n'étaient pas présents en cet instant, Jude, lui, l'était. Étrangement, je me sentis soudain jalouse de cette sœur qui lui accaparait l'esprit, alors que je voulais être la seule à occuper ses pensées.

— Et toi ? s'enquit-il. Quels sont tes secrets ?

— Je n'ai rien à cacher.

Mais je mentais. Je portais un lourd secret, que je refusais d'admettre car c'était une erreur. Une terrible erreur. Tout à coup, je fus incapable de le regarder en face, de peur de me mettre à rougir.

— Comment es-tu devenu ami avec Shaun ? demandai-je pour dissiper mon malaise.

— Nous ne l'étions pas. Tu avais raison. Nous travaillions ensemble, voilà tout.

— Alors, tu n'avais pas de sympathie pour lui ? Tu n'en as jamais eu ? insistai-je.

— Nous n'avions rien en commun.

— Et ce « travail », en quoi consistait-il ?

— Des petits boulots, ici et là.

— Dans quel genre ?

— Eh bien, rien dont je puisse me vanter, avoua-t-il sur un ton qui indiquait qu'il n'en dirait pas davantage. J'avais besoin de lui pour certaines choses et vice versa.

— Que s'est-il passé, dans ce fast-food ? C'était un « boulot » ? Un

boulot qui a mal tourné ?

Jude s'esclaffa, amer, mais sa franchise me surprit. Je ne m'attendais pas à ce qu'il se montre si bavard. Il était peut-être aussi las que moi de ne rien laisser paraître.

— C'était un braquage. Ni plus ni moins. Après notre rencontre, à la station-service, j'ai rejoint Shaun à notre motel. Nous avons une affaire à régler à Blackfoot et nous sommes partis ensemble, avec son pick-up. En route, il a voulu s'arrêter pour manger un morceau – c'est du moins ce qu'il a prétendu. Il est entré dans le Subway et a menacé le caissier, mais il a paniqué lorsqu'un flic a débarqué.

— Et toi, où étais-tu ?

— Dans la voiture, siffla-t-il avec une rancœur mal contenue. J'ai entendu le coup de feu et j'en suis descendu. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait. Shaun est ressorti en courant et m'a crié de remonter. Si je ne l'avais pas fait, il aurait filé sans moi et j'aurais été arrêté. Sans compter que le revolver dont il s'est servi m'appartenait. Alors j'ai obéi, et nous avons pris la fuite. Nous nous sommes réfugiés dans la montagne pour échapper aux autorités, mais la tempête nous a surpris. Nous attendions qu'elle se calme quand vous avez frappé à notre porte.

— Pourquoi Shaun avait-il ton arme sur lui ?

— La semaine dernière, Shaun m'a entraîné avec lui pour récupérer l'argent qu'un type lui devait. J'étais censé jouer les gros bras pour l'intimider. Quelqu'un a dû le prévenir de notre visite. À peine quelques minutes après notre arrivée, nous avons entendu des sirènes. Nous avons filé par la ruelle la plus proche et les policiers nous ont poursuivis à pied. Je devais me débarrasser de mon revolver et Shaun m'a vu le jeter dans une poubelle juste avant que nous nous séparions. Nous les avons semés, mais le temps de revenir sur mes pas, l'arme avait disparu. Shaun l'avait retrouvée et refusait de me la rendre. J'avais bien quelques idées pour la lui reprendre, mais j'attendais l'occasion idéale. Si j'avais pu imaginer qu'il tirerait sur un flic quelques jours plus tard, j'aurais agi plus vite.

— Donc, tu regrettes ce qui est arrivé ?

— Évidemment.

— Tu espères me prouver qu'au fond tu es un brave type ?

Il rejeta la tête en arrière et partit d'un éclat de rire.

— Un brave type ? C'est ce que tu crois ?

Je ne voulais surtout pas lui avouer ce que je pensais de lui. Sa présence me procurait une sensation de fourmillements, de langueur, voire de chaleur irrésistible. À sa manière, il venait de me mettre en garde contre lui-même. Et si son regard de braise cachait de nombreux secrets, j'avais l'impression d'avoir vu au-delà. Sous la surface, je discernais une douceur, une bonté aussi touchantes qu'intrigantes. Le

souvenir de sa silhouette sculptée et disciplinée, entraperçue la veille au refuge, me revint à l'esprit. À côté de lui, Calvin passait pour un petit garçon. Je lui jetai un coup d'œil en coin, aussitôt attirée par la courbe délicate, énigmatique de ses lèvres, tout en imaginant...

Manquant de m'étrangler, je fus prise d'une quinte de toux. Il m'observa avec insistance.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Sans doute un refroidissement, prétextai-je en me raclant la gorge.

— Tu as les joues cramoisies. Tu veux un peu d'eau ?

Pourquoi pas ? À l'évidence, j'avais besoin de me rafraîchir les idées.

Alors que Jude s'apprêtait à saisir la gourde accrochée à sa ceinture, il s'arrêta net. D'un geste instinctif, il me retint par le bras et scruta les bois d'un air paniqué.

— Quoi ? soufflai-je, l'estomac noué.

Jude demeura quelques instants pétrifié, avant de me lâcher.

— Des loups. Ils étaient trois.

Je suivis son regard et luttai pour distinguer de curieuses formes sombres qui se dessinaient dans le scintillement de la neige, mais je ne repérai aucun mouvement.

— Ils sont partis, dit-il. Ils sont simplement venus nous flairer de plus près.

— Je croyais qu'ils craignaient l'homme.

Calvin m'avait raconté en avoir aperçu quelques-uns au cours de ses randonnées, mais ils s'enfuyaient toujours avant qu'il ait eu le temps de sortir son appareil photo.

— C'est le cas. Ils n'attaquent que s'ils sont blessés ou menacés, m'expliqua Jude d'un air grave. Ce qui m'inquiète, ce sont les grizzlys. Ils talonnent fréquemment les meutes et entrent en scène une fois que les loups ont attrapé leur proie. De véritables pique-assiettes. En particulier au printemps, après l'hibernation, lorsqu'ils ont besoin de reprendre des forces.

— En d'autres termes, un loup peut cacher un ours.

Je frémis, mais le froid n'y était pour rien.

D'horribles crampes me retournaient l'abdomen.

L'idée de tuer un animal me répugnait, mais j'étais affamée. Ces tiraillements douloureux achevèrent de me convaincre d'accompagner Jude à la chasse pour le petit déjeuner. Mon corps avait brûlé depuis longtemps le maïs consommé la veille et, si je comptais poursuivre notre route, je n'avais plus le choix. La faim me taraudait et accaparait la moindre de mes pensées. Je voulais atteindre Idlewilde le plus vite possible, mais je n'y parviendrais jamais l'estomac vide.

Jude m'expliqua quelques règles rudimentaires : comment

débusquer du petit gibier ou fabriquer un piège à l'aide de pieux et d'une grosse pierre.

— Nous devons quitter les profondeurs des bois, précisa-t-il. Les bêtes gravitent là où elles trouvent de l'eau, de la nourriture et des abris. Ici, il y a peu de lumière et donc rien à manger.

— Je peux nous conduire à un torrent, proposai-je avant d'ajouter devant son air sceptique : tout comme je vous ai délibérément menés jusqu'au refuge des gardes forestiers.

Il me toisa, incrédule.

— Tu l'as fait exprès ?

— Évidemment, répondis-je, ravie de prouver mon ingéniosité.

J'ouvris ma veste et en sortit le plan de Calvin. Je n'étais pas certaine de faire le bon choix en le lui montrant, mais j'étais décidée à courir le risque. Toujours convaincu que je connaissais le terrain, Jude avait autant besoin de moi que de la carte, un amas confus de notes prises par Calvin. En outre, s'il avait eu l'intention de m'abandonner, il en aurait déjà eu maintes fois l'occasion. Je trouvais plus judicieux de mettre nos atouts en commun pour atteindre notre destination le plus tôt possible.

Je lui tendis l'objet qu'il examina avec attention.

— Où as-tu déniché cette carte ? me demanda-t-il après un long silence.

— C'est celle de Calvin. Tu as vu toutes ces indications ? Impressionnant, non ? Je t'avais averti : cette montagne n'a pas de secret pour lui.

— Tu veux dire que c'est lui qui l'a annotée ?

— Je l'ai volée dans sa voiture le jour de notre départ. Sans elle, je ne m'en serais jamais sortie vivante.

Jude n'ajouta rien, absorbé par le plan.

— Nous nous situons à peu près ici, poursuivis-je en désignant l'un des petits étangs gelés qui ponctuaient le massif. Voilà le refuge des gardes forestiers, à moins de trois kilomètres. C'est dingue, non ? Nous avons erré pendant des heures dans la neige pour parcourir cette distance ridicule. Et là, c'est Idlewilde. Vu notre allure, le trajet nous prendra une bonne journée de marche.

— À quoi correspondent ces points verts ? Ils ne sont pas légendés.

— Celui-ci marque l'emplacement de la cabane de trappeurs. Quant à celui-là, c'est le chalet où vous vous trouviez.

— Et le dernier ?

— Sans doute un autre abri abandonné. Nous y passerons sur le chemin d'Idlewilde. Nous pourrions nous y reposer et nous réchauffer. Avec un peu de chance, il aura l'eau courante.

Jude dévorait le document des yeux. Ses doigts l'agrippaient si fermement que je redoutai un instant que le papier se déchire.

— Je t'ai crue lorsque tu nous as assuré que tu avais croisé ce refuge par accident. Tu m'as bien eu.

— Comme un bleu, renchéris-je sur un ton satisfait.

— Ce plan pourrait bien nous sauver la vie. Ça t'ennuierait que je le garde quelque temps ? J'y ferai attention.

Je me mordis les lèvres, incapable de dissimuler mon hésitation. J'espérais ne pas regretter ma décision.

— Je ne compte pas m'enfuir avec, promit-il. J'ai simplement l'intention d'examiner notre position afin de trouver des raccourcis.

— Eh bien, je te le laisse pour l'instant, acceptai-je à contrecœur. Mais j'aimerais moi aussi l'étudier de plus près.

Je ne voulais pas me montrer trop méfiante. Parce que je ne l'étais pas. Du moins, je ne pensais pas l'être. Mais cette carte était mon assurance, ma bouée de sauvetage et un souvenir de Calvin, en qui j'avais une confiance absolue.

— Marché conclu.

Tandis que Jude la glissait dans sa parka, une étrange lueur alluma son regard.

23.

Nous ne prîmes notre repas qu'en fin d'après-midi. Avec nos outils rudimentaires, la chasse se révéla plus ardue et plus pénible que prévu et je me découvris une admiration nouvelle pour les pionniers de ces contrées sauvages, pour qui la moindre tâche relevait de l'exploit. Si je parvenais un jour à rentrer chez moi, je me jurai d'apprendre à apprécier les commodités modernes.

Jude et moi attrapâmes cinq lapins. Il nous fallut les dépecer et les faire cuire. J'étais difficile en matière de nourriture et je ne me serais jamais crue capable de manger un animal que j'avais vu gambader moins d'une heure auparavant. Mais la faim fut la plus forte et je dévorai la viande à m'en rendre malade.

La nuit tombait vite dans la forêt et, plutôt que de l'arpenter dans le noir, Jude et moi décidâmes de remettre notre départ au lendemain matin. Nous ignorions combien de temps tiendraient les batteries des lampes et nous ne voulions pas prendre le risque de tâtonner dans l'obscurité.

Jude glana quelques branches de conifères qu'il plaça sous les tapis de sol et sacs de couchage pour nous faire un lit plus confortable... que nous allions partager.

Cela semblait la chose la plus raisonnable à faire pour maintenir notre chaleur corporelle, mais, au fil de la soirée, je me demandai s'il se sentait aussi nerveux que moi. Je guettaï son regard pénétrant derrière ses grands cils et tentai de deviner ses pensées, mais son masque jovial ne trahissait rien.

— Où as-tu appris à chasser ? m'enquis-je tout en m'allongeant sur le dos.

Le rayon spectral de la lune perçait le dais de racines au-dessus de nos têtes. Emmitouflée dans ma parka et mes gants, je trouvais le ciel nocturne tout à coup moins glacial et inhospitalier.

Il se frotta le nez, l'air mystérieux.

— Tu as toujours le flacon de gnôle que je t'ai passé tout à l'heure ?

De la gnôle ? Bien sûr, il m'avait donné un peu d'alcool pour me remonter. Je n'en avais jamais goûté auparavant, aussi n'en avais-je pas reconnu la saveur, même si son arrière-goût persistant aurait dû éveiller mes soupçons. Chez nous, mon père n'imposait que deux règles strictes. D'abord, pas de sexe. Ensuite, pas d'alcool. Ces interdits qui avaient jusque-là gouverné tous mes projets de week-end m'apparaissaient soudain bien dérisoires à l'aune de cette forêt hostile et impitoyable.

Je lui tendis la flasque et le regardai avaler une longue gorgée.

Il ferma les yeux, comme pour en sentir l'effet, puis il reprit après un silence :

— L'été avant la terminale, je me suis inscrit à un stage de survie en pleine nature.

J'éclatai de rire.

— Ces camps quasi militaires où il faut se débrouiller seul au milieu de nulle part ? Tu avais déjà des tendances délinquantes ? le taquinai-je. Bear, le copain de Korbie, a lui aussi dû faire un séjour dans un endroit similaire.

— Bear ? Il s'appelle vraiment comme ça ?

— C'est un surnom, pouffai-je en secouant la tête. Il se nomme Kautai. Il vient des Tonga et est arrivé dans l'Idaho quand nous étions au collège. Il ne parlait pas un mot d'anglais, mais c'était un grand costaud, à qui personne n'osait chercher d'histoires. Puis il s'est inscrit au club de foot et il a emmené l'équipe du lycée jusqu'au championnat national, à Las Vegas. C'est là qu'il a écopé de ce sobriquet, Bear, « ours ». Non seulement il avait un physique de bête, mais sur le terrain c'était un véritable animal sauvage. Bref, ses parents l'ont envoyé dans une structure similaire après un léger accident de voiture. Sa mère, très stricte, était convaincue qu'il buvait en cachette et que quelques semaines de vie à la dure lui remettraient les idées en place. Et toi ? Qu'est-ce que tu as pu faire de si grave pour te retrouver dans un camp de redressement ?

— C'est un peu plus compliqué que ça, expliqua-t-il avec un sourire. Je fréquentais un lycée dans un quartier huppé de San Francisco. Là-bas, tous les parents d'élèves étaient politiciens, ténors du barreau ou diplomates. La plupart passaient leurs vacances à Ibiza ou à Saint-Barthélemy. Cet été-là, ma mère avait décidé de nous emmener en Europe, ma sœur et moi. J'avais grandi avec l'impression qu'écumer les palaces cinq étoiles était parfaitement normal, mais à dix-sept ans cette débauche de luxe avait fini par m'écœurer. J'ai refusé de l'accompagner. Au lieu de ça, je me suis inscrit à ce stage de survie. Je comptais me prouver à moi-même qu'être un gosse de riche ne faisait

pas de moi un morveux prétentieux, fainéant et trop gâté. En intégrant ce camp, je portais en guerre contre le train de vie familial.

Je lui repris la bouteille et m'étouffai avec quelques gorgées. Si l'alcool n'avait pas concrètement le pouvoir de me réchauffer, il me permettait au moins d'oublier combien j'avais froid. Il m'aidait aussi à me détendre. Car brusquement je n'étais plus sûre de vouloir que Calvin me sauve. J'appréciais la compagnie de Jude et je désirais en apprendre davantage sur lui. Je voulais percer son mystère. C'était en tout cas ce que je me répétais. Mais une petite voix inquiète me rappelait la menace du syndrome de Stockholm. N'éprouvais-je pas une attirance factice, engendrée par la nécessité et l'instinct de survie ?

— Comment a réagi ta mère ? demandai-je.

La mine réjouie, Jude saisit le flacon que je lui tendais.

— Si tu avais vu sa tête lorsque je lui ai annoncé que je ne m'inscrivais pas dans n'importe quel camp, mais à Impetus.

— Impetus ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'était un genre de structure extrême, quasi sectaire, pour des jeunes en rupture. Ils n'hésitaient pas à recourir aux châtiments corporels, aux brimades, voire au lavage de cerveau pour dompter les mauvais éléments. Depuis, il a fermé. D'anciens pensionnaires ont engagé des poursuites pour maltraitances. Les responsables devront probablement déboursier des millions en dommages et intérêts. Mais à dix-sept ans je voyais ça comme un changement d'air salubre, ajouta-t-il avec un éclat de rire presque nostalgique. Mes parents étaient hors d'eux. Mon père m'a interdit d'y aller. Il a d'abord menacé de confisquer ma voiture, puis tout bonnement de me couper les vivres. Ils étaient persuadés que je n'y survivrais pas. Une crainte légitime, en fin de compte, puisque deux types de mon groupe sont morts.

J'étouffai un cri.

— Quoi ?

— L'un d'hypothermie, l'autre de faim. Nous étions censés bâtir nous-mêmes nos abris et trouver notre propre nourriture. Là-bas, pas de filet de sécurité. Si nous ne parvenions pas à attraper un lapin ou à nous mettre à couvert avant un orage, c'était tant pis pour nous.

— Quelle horreur ! Comment un endroit pareil pouvait-il être autorisé ?

— Oh ! ils nous demandaient de signer une décharge de responsabilité très explicite.

— Je n'arrive pas à croire qu'un gamin privilégié dans ton genre en soit revenu entier.

— Tu es pire que mes parents, plaisanta-t-il en m'ébouriffant les cheveux.

Je me figeai. Je m'étais juré de ne pas céder à mon attirance pour

lui, mais dès qu'il me touchait, la barrière que j'avais érigée entre nous vacillait. S'il remarqua ma raideur, il n'en laissa rien paraître et poursuivit :

— J'y ai échappé de peu, à quelques reprises, mais après une première semaine éprouvante, j'ai retenu la leçon. J'ai suivi les meilleurs éléments du groupe et observé la façon dont ils posaient leurs pièges. À la fin de l'été, je n'avais plus peur de rien. Je savais chasser, soigner des fractures, reconnaître les insectes et les plantes comestibles et allumer du feu avec le strict minimum. J'avais lutté contre le froid, les infections et les pique-assiettes, car c'était bien ça le plus dur : empêcher les autres de me voler ce que j'avais moi-même attrapé ou construit. Marcher des journées entières l'estomac vide ne m'effrayait plus. Maintenant que j'y repense, c'était un changement spectaculaire en seulement trois mois.

Il avala une grande rasade d'alcool puis s'allongea sur le côté, la joue appuyée sur le poing. Cette proximité interdite fit germer en moi une excitation coupable. Sa barbe naissante lui donnait un air voyou qui n'était pas pour me déplaire. Toute la soirée, il avait arboré ce petit sourire en coin qui me rendait folle car je ne parvenais pas à l'interpréter. Le feu avait réchauffé notre modeste cachette et je succombai peu à peu à la fatigue, au sommeil... et à la tentation. D'un mouvement subtil, j'étendis les bras au-dessus de ma tête pour me glisser plus près de lui.

— C'était il y a longtemps ?

— Quatre ans. J'ai vingt et un ans maintenant. Et je suis nettement moins arrogant ou déterminé, ajouta-t-il, espiègle.

— Je n'en doute pas ! Et comment le lycéen nanti de San Francisco est-il devenu un délinquant du Wyoming ?

Il éclata d'un rire moqueur.

— Au fond, je ne suis peut-être qu'un stéréotype. Le gosse de riches délaissé par des parents absents qui finit par mal tourner.

— J'en doute.

Son expression s'assombrit.

— Je me suis brouillé avec eux. J'ai prononcé des paroles que je regrette. Je les ai rendus responsables des épreuves que nous avons traversées, en particulier récemment. Chaque famille connaît son lot de difficultés, mais la façon dont ils ont géré les nôtres...

Il n'acheva pas et la sévérité de son regard vacilla un instant, révélant une profonde déchirure.

— Ils ont toujours beaucoup exigé de ma sœur et de moi. Nous étions constamment sous pression. En partant de chez moi, j'imaginais prendre du recul et régler certaines choses.

— Tu n'as pas plutôt l'impression de fuir tes problèmes ?

— On pourrait le croire, hein ? C'est probablement ce que pensent

mes parents. Et toi ? Comment t'es-tu passionnée pour la randonnée en montagne ?

Comprenant qu'il n'avait plus envie d'aborder des sujets trop personnels, je décidai de respecter son intimité.

— Eh bien, Calvin est le premier dans mon entourage à avoir traversé la crête des Tetons, répondis-je.

Je restai prudente dans mes explications. C'était un récit long et compliqué et dont je n'étais pas sûre de vouloir livrer tous les détails.

— J'ai toujours suivi son exemple. Même lorsque nous étions enfants et que je passais mes vacances ici, avec les Versteeg, je l'observais et le laissais m'enseigner ses astuces, comme celle d'utiliser de la résine de pin pour allumer du feu. Mon père m'y amenait aussi, lorsqu'il venait pêcher à la mouche. Depuis, je connais ces versants comme mon propre jardin. Pour me préparer à cette expédition, j'ai emprunté tous les guides que j'ai pu trouver à la bibliothèque. J'ai également entrepris quelques circuits plus courts, d'une journée, avec mon frère Ian. Et puis j'ai fait davantage de sport, de la musculation, ce genre de choses. J'ai exploré cette montagne je ne sais combien de fois, ce qui me donnait une solide expérience des lieux, prétextai-je à la hâte.

Jude acquiesça d'un murmure. Je m'emparai de la flasque et avalai quelques gorgées supplémentaires. Il me la reprit, vérifia le contenu fortement diminué puis la rangea dans sa poche.

— Hé, j'en voulais encore, maugréai-je.

Ignorant mes protestations, il m'observa attentivement.

— Pourquoi avoir affirmé à Shaun que tu étais une pro du trekking ?

Je sentis mes joues s'enflammer et la nervosité me gagner.

— De quoi parles-tu ?

— Tu es déjà partie en randonnée ? Parce que j'en doute.

— Je suis peut-être moins experte que toi, mais ça ne fait pas de moi une incompetente, ripostai-je, piquée.

— Pas la peine de mentir, Britt, me lança-t-il avec un faible coup de coude. Je ne te juge pas.

S'agissait-il d'un piège, ou d'un test ? Dans un cas comme dans l'autre, si je lui avouai que je n'avais jamais arpenté ces montagnes auparavant, il comprendrait que je lui étais inutile. Il pourrait se contenter de garder la carte et m'abandonner.

— Vraiment ? C'est drôle, parce que c'est pourtant l'impression que tu donnes : tu veux affirmer ta supériorité.

— Ne t'emballe pas, temporisa-t-il sans hausser le ton. Tu peux me le dire. Nous formons une équipe à présent.

— Dans ce cas, pourquoi éluder mes questions ? Pourquoi refuses-tu de m'expliquer comment tu t'es ligué avec Shaun ? Tu n'as rien en

commun avec lui. Que pouvait-il bien te fournir en échange ?

Il esqua une grimace désabusée, sans doute pour détendre l'atmosphère.

— Tu recommences ! Tu t'imagines que je m'associe aux gens uniquement par intérêt.

— Ce n'est pas une réponse !

Son sourire s'effaça.

— Je suis venu ici pour tenter de retrouver quelqu'un. Une personne qui compte pour moi et à qui j'avais fait une promesse. J'essaie de la tenir et je pensais que Shaun pourrait m'y aider.

— Qui cherches-tu ?

— Ça ne te regarde pas, Britt, assena-t-il avec une agressivité surprenante.

Trop mortifiée pour répliquer, je le dévisageai. Il se détourna et fixa froidement le lointain.

Vexée par sa brusquerie, je basculai sur les genoux et m'extirpai le plus vite possible de notre cachette. Au passage, j'effleurai accidentellement les dernières braises. Le tissu de mon gant se consuma et mon doigt apparut à travers le trou. Étouffant un juron, je m'enfonçai dans les ténèbres glaciales.

Derrière moi, Jude maugréa.

— Britt ! Attends ! Ne te fâche pas. Je suis désolé. Laisse-moi au moins m'expliquer.

Je me faufilai entre les arbres, l'esprit en ébullition. Comment rattraper la situation ? Comment le convaincre de rester et de ne pas m'abandonner ?

— Britt !

Je fis volte-face et croisai les bras d'un air farouche.

— Tu m'as traitée de menteuse !

— Écoute-moi une sec...

— Et même si j'avais exagéré mes capacités ? Je n'avais pas le choix ! En apprenant qu'il n'avait plus besoin de moi, il m'aurait tuée. Regarde ce qu'il a fait de Korbie : il l'a condamnée à une mort certaine. C'est ce que tu vas faire, toi aussi, maintenant que tu sais que je ne connais pas le terrain et que je me servais simplement de ce plan ? Tu comptes filer en me laissant me débrouiller ?

Jude esqua un geste vers moi, mais j'écartai sa main. J'étais à bout de souffle et mon cœur battait à tout rompre. Si je me retrouvais seule, jamais je ne m'en sortirais. Je périrais dans cette forêt.

— Tu as eu assez d'ingéniosité pour berner Shaun, déclara-t-il. Tu as eu suffisamment de bon sens pour emporter de quoi survivre en quittant le refuge. Et tu as réussi à déchiffrer la carte de Calvin, qui n'est qu'un amas d'annotations confuses et de repères dessinés à la va-vite. Tout le monde n'aurait pas été capable de l'exploiter comme tu

l'as fait.

Les poings sur les hanches, il scruta la neige à nos pieds en cherchant ses mots.

— Tu me..., commença-t-il, avant de s'interrompre.

Il respira un grand coup, puis continua :

— J'apprécie ta compagnie, Britt. Tu peux me croire. Je ne t'abandonnerai pas. Même si tu te montrais insupportable, je resterais avec toi parce que c'est la bonne chose à faire. Mais je te trouve agréable, intéressante et si je regrette que tu aies subi cette épreuve, je suis content que nous la traversions ensemble.

Je le dévisageai, médusée. Il appréciait ma compagnie ? Alors que je ne pouvais rien lui offrir en retour ? De nouveau, il s'approcha et posa une main hésitante sur mon épaule, soulagé que je ne le repousse pas.

— On fait la paix ?

Son expression me parut sincère et je hochai la tête, heureuse que cette dispute n'ait pas dégénéré. Je n'avais pas perdu Jude. Je n'étais pas seule.

Avec un profond soupir, il se détendit.

— Nous ferions mieux de dormir un peu. Une longue journée de marche nous attend, demain, et nous partirons très tôt.

— C'est à cause de Calvin que j'ai entrepris ce voyage, avouai-je en m'armant de courage. Je voulais l'impressionner. J'espérais même le reconquérir. J'imaginai qu'en apprenant mes projets il s'inviterait pour partager nos vacances. Je me suis entraînée dur, mais j'étais certaine de pouvoir me reposer sur lui. Parce que je ne sais faire que ça : compter sur les hommes de mon entourage pour me sauver.

Mes yeux s'embrumèrent.

— Que ce soit mon père, Ian, ou Calvin, j'ai toujours été dépendante d'eux et ça ne m'a jamais dérangée. C'était si... simple de les laisser s'occuper de moi. Mais aujourd'hui, gémis-je, la gorge nouée, mon père doit me croire morte. Il sait que sa petite fille est incapable de survivre seule dans les bois.

Les lèvres frémissantes, la mine défaite, je sentis de grosses larmes rouler sur mon visage.

— Tu voulais la vérité ? La voilà, ma pitoyable vérité.

Jude affirmait que nous avions besoin de secrets pour rester vulnérables, mais il se trompait. Je m'étais dévoilée, mise à nue.

— Britt, me dit-il doucement. Regarde-toi. Tu es en vie. Tu te débrouilles parfaitement et tu nous as même sauvés à une ou deux reprises. Tu reverras ton père et ton frère. Je pourrais te promettre d'y veiller, mais c'est inutile, parce que tu y parviendras sans mon aide. Tu le fais depuis le début.

Je séchai mes pleurs.

— Si j'avais su comment les choses tourneraient, je me serai

entraînée plus sérieusement. J'aurais appris à tout faire par moi-même. Mais c'est sans doute logique : on n'imagine jamais ce qui nous attend. Alors il faut se tenir prêt.

Jude semblait sur le point d'acquiescer, lorsque son regard se dirigea sur le côté.

Il étouffa un juron.

24.

J'entendis le grizzly avant même de le voir.

Soufflant, grognant, il s'avavançait d'un pas lourd à quelques dizaines de mètres de nous. La lueur de la lune striait son pelage ébouriffé de raies d'argent. Il se dressa sur ses puissantes pattes arrière, huma le vent, puis inclina le museau pour mieux nous observer.

Avec un grondement guttural, il se laissa retomber à quatre pattes, les oreilles en arrière, signe que nous l'avions approché de trop près. Il s'ébroua et montra les dents.

Mentalement, je passai en revue tous les guides que j'avais consultés. Chaque paragraphe, phrase, légende, alinéa et résumé de chapitre concernant les ours me revinrent en tête.

— Retourne au campement, me chuchota Jude. Réfugie-toi derrière le feu. Il n'osera pas franchir cette barrière. Fabrique-toi une torche, si tu le peux. Je vais hurler et tâcher de l'éloigner.

À tâtons, je cherchai sa main pour l'obliger à ne pas bouger.

— Non, répondis-je à voix basse, tremblante.

Courir incite l'ours à attaquer. Crier incite l'ours à attaquer. Jude essayait de me protéger, mais son plan pouvait nous être fatal à tous les deux.

— Britt..., m'avertit-il.

— Nous allons suivre les règles.

Rester immobile. Ne pas le regarder dans les yeux.

— Recule lentement, conseillai-je en m'humectant les lèvres. Garde ton calme, parle d'un ton détaché, qu'il ne se sente pas mena...

L'animal s'élança. Il fonçait droit sur nous avec un halètement furieux. Je continuai de le fixer, la peur au ventre et la gorge sèche. Ses muscles saillaient sous son pelage soyeux. Difficile d'évaluer sa taille exacte dans l'obscurité, mais il était nettement plus gros que le glouton qui, rétrospectivement, me paraissait bien inoffensif.

— Sauve-toi, me lança Jude en me repoussant.

Mais je ne lâchai pas sa main et me blottis contre lui. Mon cœur battait si fort que je perçus l'afflux de sang dans mes jambes. Le grizzly prenait de la vitesse, soulevant des gerbes de neige sur son passage.

Avec un hurlement, il nous frôla sans attaquer. En le sentant effleurer ma parka, j'en eus la chair de poule. Je fermai les paupières, pour mieux effacer la vision de ces yeux noirs, vitreux.

— Retourne-toi, ordonnai-je d'une voix à peine audible. Ne tourne jamais le dos à un ours.

À l'instant où nous fîmes volte-face, il revint à la charge, le regard rivé sur nous, la langue pendante. Cette fois, il s'immobilisa brutalement devant Jude et approcha le museau de son visage pour renifler son odeur. Jude se raidit, le souffle court. Il était blême.

L'animal le projeta au sol d'un coup de patte. Je dus me mordre les lèvres pour ne pas crier. Avec une infinie lenteur, je m'accroupis, puis m'allongeai près de lui sur le ventre en croisant les mains derrière ma nuque. Je ne sentis même pas la neige qui s'insinuait dans mon col et dans mes gants. Le froid était le cadet de mes soucis. Je n'avais plus qu'une idée fixe : ne pas paniquer, ne pas paniquer, ne pas paniquer.

Le grizzly poussa un nouveau grondement. Incapable de m'en empêcher, je levai les yeux et aperçus ses crocs, qui luisaient dans le rayon de lune. Sa fourrure d'un brun grisâtre s'agita lorsqu'il piaffa de plus belle.

Protège ta tête, intimai-je à Jude par la pensée. Je rentrai le menton, espérant qu'il m'imiterait.

L'animal me contourna et vint renifler mes membres inertes, à peine écartés. D'un seul coup redoutable, il me fit basculer sur le dos.

— Si je le frappe et que je cours pour l'attirer dans la direction opposée, est-ce que tu regagneras le camp ? me murmura Jude.

— Je t'en prie, fais ce que je te demande. J'ai un plan.

Le grizzly poussa un grognement sourd à quelques centimètres à peine de mon visage. Pétrifiée, je sentis son haleine, puissante et humide comme une bourrasque. Il fit quelques bonds impatients et redressait la tête par intermittence, manifestement agité.

— Il n'a pas l'air de fonctionner, siffla Jude.

— Mon Dieu, chuchotai-je si bas que même lui ne put m'entendre, dites-moi ce que je dois faire.

L'ours peut feindre d'attaquer plusieurs fois avant de renoncer. Restez immobile.

L'animal posta son imposante silhouette devant Jude et, comme s'il le mettait au défi, piétina la neige. Le jeune homme ne bougea pas d'un cil. Le grizzly le provoqua d'un nouveau coup de patte avant de plonger les crocs dans son mollet. Il le secoua, mais la morsure était

sans doute superficielle, car Jude ne broncha pas et n'émit pas la moindre plainte.

Enfin, par miracle, la bête dut céder à l'ennui ou conclure que nous ne représentions aucune menace. Elle s'éloigna à pas lourds avant de disparaître dans les bois.

Avec prudence, je levai les yeux et scrutai les ténèbres. Je tremblai de tout mon corps. Machinalement, je me frottai la joue et m'aperçus qu'elle dégoulinait de bave.

Jude me remit sur mes jambes avant de m'envelopper de ses bras. Il pressa ma tête contre lui et je perçus les battements erratiques de son cœur.

— J'ai eu si peur qu'il t'attaque, me souffla-t-il à l'oreille d'une voix étranglée.

Je me laissai aller contre lui, brusquement épuisée.

— Je sais que tu voulais que je m'enfuie, mais si tu étais mort, Jude, s'il t'était arrivé quelque chose et que je m'étais retrouvée seule...

Je me tus, incapable de poursuivre. Cette terrible perspective m'écrasait de tout son poids. Imaginer une telle solitude, un tel désespoir face aux obstacles qu'il me faudrait surmonter...

— Non, tu as eu raison, assura-t-il en me serrant plus fort. Tu m'as sauvé la vie. Nous formons une équipe. Nous allons nous en sortir ensemble.

Il éclata d'un rire bref, presque douloureux.

— Maintenant, c'est toi et moi, Britt.

De retour au camp, à la lumière du feu, Jude retroussa son jean jusqu'au genou, révélant une plaie sanguinolente.

— Tu es blessé ! Est-ce que nous avons une trousse de premiers secours ?

Il fit la grimace et s'empara de son sac à dos.

— Il reste un peu de gnôle et quelques bandes. Ça fera l'affaire.

— Et si ça s'infectait ?

Il me regarda bien en face.

— Là, ça risque de se corser.

— Tu as besoin de soins ! m'exclamai-je.

Mais je pris aussitôt conscience de la stupidité de ma remarque. Où allions-nous trouver un hôpital, voire un simple médecin, en pleine montagne ?

— Quand on pense à ce que ce grizzly aurait pu m'infliger, je m'en tire à bon compte.

Il versa le fond de la flasque sur sa jambe, chassant la coulée de sang d'un revers de main, et l'enveloppa avec la gaze qu'il fixa à l'aide de deux épingles.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose, dis-je, me sentant inutile. Si seulement je pouvais t'aider.

— Distrains-moi, suggéra-t-il en jetant une bûche sur le brasier. Jouons à un jeu.

— Tu ne serais pas un peu vieux pour une partie d'« action ou vérité », plaisantai-je, pour tenter de lui faire oublier la douleur.

J'arquai un sourcil dubitatif pour plus d'effet. Il s'esclaffa.

— Parle-moi de l'endroit le plus chaud, le plus torride que tu connaisses.

— Tu essaies la psychologie inversée ?

— Ça ne coûte rien d'essayer.

Je me tapotai le menton du bout des doigts.

— Le parc national d'Arches, dans l'Utah. J'y ai séjourné une semaine en famille, l'an dernier. Imagine : un sol aride, fendillé par un soleil implacable et dépourvu du moindre coin d'ombre. Un ciel bleu comme tu n'en as jamais vu qui surmonte une forêt de roches rouges, que l'érosion a façonnées en arches, en aiguilles et en ailerons de grès. Elles surgissent de terre, comme de mystérieuses statues, tout droit sorties d'un roman de science-fiction. Certains prétendent que le désert n'est pas beau, mais ils n'ont manifestement jamais mis les pieds à Moab... Bon, à toi, maintenant.

— Ma sœur et moi avons passé notre enfance à pêcher des ormeaux sur la plage de Van Damme, en Californie. Il y fait moins chaud que dans le désert, mais après nos plongées nous avons l'habitude de nous étendre sur le sable gris, sous un soleil de plomb. Nous restions allongés là, jusqu'à ce que la canicule nous ait vidés de toute notre énergie. À chaque fois, nous jurions de ne plus jamais attendre l'insolation pour ramasser nos affaires et repartir, mais c'était plus fort que nous. Étourdis de chaleur, nous nous traînions jusqu'au parking et mettions un temps fou à retrouver la voiture. Puis j'emmenai ma sœur déguster une glace dans un café tout proche et nous nous installions près du climatiseur, à la fois criblés de brûlures et transis de froid, ajouta-t-il, s'amusant de son paradoxe.

Je l'imaginai avec une famille, un passé. Jusque-là, je ne l'avais jamais tout à fait considéré comme un individu à part entière. Je ne voyais de lui que ce que je connaissais : un ravisseur. Avec cette anecdote, il ouvrait une porte, que je me surpris à vouloir pousser pour explorer cette autre facette de sa personnalité.

— Alors, ça t'a réchauffé ? plaisantai-je.

J'aurais aimé lui demander des détails, mais craignais de paraître trop intéressée. J'hésitais à lui montrer que je changeais peu à peu d'avis à son sujet.

— Un peu.

— Qu'est-ce que c'est, un ormeau ?

— Une sorte d'escargot de mer.

Je fis la moue. Je n'étais pas amatrice de fruits de mer et encore moins du genre gluant.

— Ah non ! s'offusqua-t-il en remarquant ma grimace. Ne fais pas la fine bouche avant d'avoir essayé ! Si nous échappons un jour à cette maudite montagne, ma priorité sera de t'y faire goûter. Je les préparerai moi-même sur un feu de plage. C'est plus authentique.

Il parlait d'un ton désinvolte, mais ses paroles me troublèrent. En admettant que nous quitions ces sommets vivants, nous ne nous reverrions sans doute jamais et il le savait aussi bien que moi. Il était recherché par la police, tandis que moi...

Je voulais simplement reprendre une existence normale.

— C'est d'ailleurs assez compliqué à pêcher, poursuivit-il. Ils s'accrochent surtout sur les récifs plus profonds, au large. On peut toujours essayer d'en ramasser sur le sable, mais ma sœur et moi préférons descendre en apnée pour les trouver.

— C'est dangereux ?

— Même si tu en as l'habitude, la marée te fait perdre tes repères. Le flux et reflux continuuel te déséquilibre ou t'empêche de maintenir ta position, tu remues constamment. Bon nombre de plongeurs éprouvent d'ailleurs des difficultés à se détendre. La plupart des gens n'aiment pas se soumettre à une force qui les dépasse. Beaucoup sont sujets aux vertiges et c'est là que ça devient risqué. Si tu ne sais plus t'orienter pour retrouver la côte ou, pire, distinguer la surface des profondeurs, tu cours à la catastrophe. Pour compliquer le tout, les algues brunes prolifèrent dans cette région et, dans les eaux troubles, ces grandes gerbes ressemblent étrangement à de longues chevelures. Combien de fois j'ai sursauté en pensant que quelqu'un flottait à côté de moi... avant de m'apercevoir qu'il s'agissait d'algues qui ondulaient dans le courant.

— Crois-le ou non, je n'ai vu l'océan qu'une seule fois dans ma vie. Voilà pourquoi j'aurais dû choisir Hawaii pour mes vacances, plutôt qu'un trekking en montagne, ajoutai-je avec un rire amer.

— Tu iras l'an prochain, suggéra-t-il, plein d'optimisme.

Je scrutai son expression enjouée, cherchant à réconcilier l'image du jeune plongeur insouciant avec celle du ravisseur. En dépit des circonstances qui nous avaient réunis bien malgré nous, il n'avait eu de cesse de me protéger et de me respecter. Dès lors, je sentais évoluer mon opinion à son égard. Je voulais apprendre à le connaître. Et partager mon histoire avec lui.

Sans réfléchir, je lui tapai la cuisse.

— Tu sais quoi ? Tout ça m'a réchauffée, moi aussi.

Je retirai aussitôt ma main et la passai dans mes cheveux, comme si de rien n'était. Comme si les barrières entre nous n'étaient pas

tombées.

Réveillée en sursaut, hors d'haleine, je fixai l'enchevêtrement de racines au-dessus de moi. Un cauchemar... Les cheveux humides de sueur, j'avais l'impression d'étouffer sous mes épaisseurs de vêtements et de couvertures. Je m'assis et ôtai mon manteau pour m'éponger le visage avant de le jeter sur le côté. Enfin, j'inspirai profondément, cherchant à dompter mon souffle.

Tout en détendant ma nuque, je tentai de reprendre pied et de chasser les brumes de mon rêve, où Jude allongeait sur moi son corps immense et pressait ses lèvres moites contre les miennes.

J'avais bien conscience qu'il s'agissait d'une simple illusion, mais elle m'avait bouleversée.

Au bout de quelques minutes, je poussai un soupir et me recouchai sans oser baisser mes paupières. Je redoutais de dormir. Et si le rêve revenait ? Sans que je puisse l'expliquer, il m'appelait à lui avec une force qui m'exaltait autant qu'elle m'effrayait.

J'étouffai une exclamation frustrée et basculai sur le côté.

Jude m'observait, les yeux grands ouverts.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demanda-t-il d'une voix ensommeillée.

— Un mauvais rêve.

Nos visages se touchaient presque et, alors que je changeai de posture, mon genou effleura sa jambe. Le contact me fit l'effet d'une décharge électrique. Il s'appuya sur un coude et posa la main sur mon bras.

— Tu trembles.

— Il paraissait si réel..., murmurai-je.

Nos regards se croisèrent dans la pénombre et nous nous dévisageâmes sans un mot. Mon cœur battait à une cadence folle.

— Raconte-le-moi.

Je me rapprochai jusqu'à me glisser près de lui, à l'abri de sa silhouette légèrement redressée. Le geste semblait audacieux, peut-être insensé. Je perçus l'avertissement lointain de ma conscience qui me rappelait à l'ordre. Je n'aurais su dire à quel moment ma volonté bascula, mais je sentis ma raison capituler et laisser mon instinct prendre le dessus. En me remémorant le baiser humide, sensuel de mon rêve, je voulus découvrir s'il pouvait susciter la même émotion en moi tout éveillée.

— Il commençait comme ça, expliquai-je dans un murmure.

J'étais là. Tout contre toi.

Il écarta une mèche de ma joue. Ses doigts restèrent quelques instants suspendus, hésitants. Une expression impénétrable passa sur son visage et je ne pus anticiper la moindre de ses pensées ou

réactions. J'imaginai faire courir mes mains le long de ses bras puissants, mais je n'osai plus bouger ni respirer et, tout à coup, je me mis à douter de ma témérité. Mon aplomb m'abandonnait et je m'apprêtais à regagner mon coin du lit lorsqu'il brisa le silence.

— Britt...

Il scrutait mon regard, comme pour s'assurer que j'étais sûre de moi.

Je l'étais. Depuis quelque temps déjà. Erreur ou pas, je savais ce que je voulais.

J'avais conscience de commettre une folie. Mais avoir vu la mort de près exacerbait mon désir de me sentir vivante et, en cet instant, seules les caresses de Jude pouvaient me procurer ce sentiment.

Il effleura ma joue et suivit du pouce le contour de mon sourcil.

— C'était un mauvais rêve ?

Je retins mon souffle.

— Plutôt effrayant.

— Tu as peur ?

Je passai les bras derrière sa nuque et enfouis les mains dans ses cheveux courts. Je l'attirai à moi jusqu'à ce que nos bouches se frôlent. Sa poitrine se soulevait par à-coups. Pour ma part, je respirai à peine et me laissai envoûter par la cadence sourde de mon propre cœur. L'instant me parut aussi irréel que mon rêve.

— Britt, répéta-t-il d'une voix rauque.

— Ne dis rien, murmurai-je en posant le doigt sur ses lèvres.

Le conseil valait autant pour lui que pour moi, car parler signifiait réfléchir. Et à trop y penser, j'aurais compris que je commettais une erreur. Je savourais cette sensation inédite, légèrement électrisante d'avoir l'esprit embrumé. Maintenant que j'avais muselé ma conscience, j'étais exaltée, redoutable et prête à tout.

Lorsque la bouche de Jude effleura la mienne, tout mon corps sembla se liquéfier, se fondre en une matière brûlante, éclatante que rien ne pouvait retenir. Son baiser se fit plus profond et il me souleva pour m'enlacer. Apposant mes mains sur son torse, je devinai ses muscles contractés par un violent frisson. Je glissai les bras derrière ses omoplates et m'agrippai à lui pour mieux me perdre tout entière dans son étreinte.

Il déposa un baiser derrière mon oreille, puis un autre, plus fougueux, au creux de ma gorge. Allongée là, les paupières closes, je sentais le sol tourner tout autour de moi. Il joua des dents sur ma peau, la mordillait, la suçait tandis que son genou s'insinuait entre mes jambes. Inconsciemment, je percevais la chaleur du feu de camp. Elle me parut insignifiante, comparée au contact enfiévré de ses doigts qui exploraient et caressaient avec avidité. Animée d'une même ardeur, j'enfonçai mes ongles dans sa veste pour l'attirer toujours plus près.

Il me redressa à genoux et, face à face dans cette pénombre trouble, nos bouches se cherchèrent l'une l'autre avec une fougue insolente, éperdue, jusqu'à en avoir les lèvres bouffies et douloureuses. Je me hissai sur ses hanches et me cambrai contre ses mains puissantes ; l'une se plaqua au bas de mon dos, pendant que l'autre décrivait délicatement le creux de ma poitrine. Il acheva son esquisse invisible par un doux baiser qui me valut un frémissement de plaisir.

J'ouvris sa parka et la fit glisser le long de ses bras pour l'en débarrasser, avant de promener mes doigts sur son ventre lisse, musclé. Je perçus le métal froid du bouton de son jean et, sans crier gare, cette sensation m'évoqua Calvin. Le contact de son corps. Son fantôme surgit dans mes pensées et ce fut soudain comme s'il se dressait là, entre nous.

Jude cherchait mes lèvres, mais je m'écartai brutalement, à bout de souffle. C'était au-dessus de mes forces. Comment pouvais-je l'embrasser en songeant à Calvin ?

Il se raidit. Je crus d'abord qu'il devinait la raison de ma réticence et je voulus m'expliquer. Cal était le premier... Le seul autre garçon. Il n'était pas facile à oublier.

Nerveux, la respiration saccadée, Jude se tourna vers l'entrée de notre abri et tendit l'oreille. Je compris alors qu'il y avait autre chose et me cramponnai à lui.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais jeter un coup d'œil, me murmura-t-il. Ne bouge pas.

— Jude... Et si...

Je ne pus achever ma phrase. La peur me nouait la gorge.

— Je ne serai pas long, dit-il en s'armant de la lampe frontale.

Les minutes s'écoulèrent. Pelotonnée dans un recoin, je me tins loin des flammes, en dépit du froid. Je n'osais me rapprocher des ténèbres où rôdait ce qui avait inquiété Jude.

Au terme d'une attente interminable, j'entendis enfin le crissement de ses pas sur la neige. Il s'engouffra dans l'orifice et je remarquai aussitôt son air grave.

— Des empreintes de grizzly, annonça-t-il. Le feu a dû l'effrayer, mais je crois qu'il suit notre piste.

25.

— Nous devons partir d'ici, m'exclamai-je en cherchant à tâtons mon sac à dos.

Jude me retint par le poignet.

— Du calme, Britt. Ne t'affole pas. Il suffit d'alimenter le feu. Curieux ou affamé, il ne franchira jamais cette barrière pour nous atteindre. J'ai encore ramassé un peu de bois, ce matin. Nous en avons assez pour cette nuit. Demain, j'essaierai de repérer ses traces pour le localiser. Nous ferons en sorte de contourner son territoire pour regagner Idlewilde.

— J'ai peur, murmurai-je.

L'alcool m'avait étourdie, mais il ne pouvait rien contre cette frayeur glaçante dans laquelle j'avais l'impression de me noyer. Un grizzly. Si le feu mourait, si l'animal nous pourchassait, si nous nous mettions à courir... nous n'aurions aucune chance.

Dans mon dos, Jude m'enveloppa de ses bras et s'assit pour appuyer mon échine contre sa poitrine. Il disposa ses jambes contre les miennes et me berça tout contre lui.

— Rassurée ? me chuchota-t-il.

— Je suis heureuse de t'avoir avec moi. Et que nous puissions compter l'un sur l'autre.

Je reposai la tête sur son épaule et perçus son souffle dans mes cheveux.

— Moi aussi.

— Avec toi, je me sens... plus forte. Comme si nous formions une véritable équipe. Ça doit te paraître ridicule...

— Au contraire.

Avec Calvin, je n'étais pas certaine d'avoir pu en dire autant. Je l'avais toujours laissé s'occuper de tout. Lorsque nous sortions, même avec ma voiture, il prenait le volant. S'il pleuvait et que j'oubliais ma

veste, j'insistai pour qu'il me prête la sienne. Je voulais qu'il me vénère, me protège et fasse l'impossible pour moi. Dans le cas contraire, je jouais les demoiselles en détresse pour attirer son attention. Mais avec Jude, je me trouvais plus sûre de moi et plus autonome. Il m'inspirait de l'assurance et non plus du désœuvrement. J'étais convaincue que nos points forts se complétaient.

Il écarta mes cheveux pour m'embrasser la nuque.

— À quoi penses-tu ?

J'inclinai la tête pour lui offrir mon cou et, les yeux fermés, savourai le picotement de ma peau sous ses lèvres.

— Qu'est-ce qui te dit que je n'essaie pas de te séduire pour te persuader de me raccompagner ? le taquinai-je.

J'avais vaguement conscience de passer pour une aguicheuse, mais sous l'effet de l'alcool, ça n'avait plus d'importance.

Il enfouit le visage au creux de mon épaule.

— Ton sourcil gauche tressaute quand tu bliffes. Or il n'a pas tremblé de la soirée. Et puis je t'ai déjà promis de te conduire là-bas saine et sauve. Plus besoin de jeux.

Je m'écartai, piquée.

— Mon sourcil ne tressaute pas !

Il prit un air indécis, comme s'il hésitait à en révéler davantage.

— Si quelque chose t'amuse, tu esquisse un rictus malicieux, expliqua-t-il pour mieux étayer sa théorie. Et si tu es furieuse, tu pincés les lèvres et trois ridules se dessinent entre tes sourcils.

Je basculai sur les genoux, les poings sur les hanches.

— Autre chose ? sifflai-je.

Il se frotta le nez d'un geste embarrassé, luttant pour ne pas pouffer de rire.

— Quand tu embrasses, un doux ronronnement monte du fond de ta gorge. C'est si imperceptible qu'il faut te toucher pour l'entendre.

Je piquai un fard.

— Et si on recommençait ? Je pourrais continuer mes observations.

— Tu peux toujours rêver, après m'avoir insultée !

— Tu prétends que tu es vexée, mais ton sourcil gauche remue : tu mens.

Devant mon air outré, il leva les mains, comme pour signifier qu'il ne pouvait pas s'en empêcher.

Jude avait dû longuement m'étudier pour tirer toutes ces conclusions. Je songeais à toutes les occasions où j'avais surpris son regard sur moi, imaginant qu'il me surveillait afin que je ne m'échappe pas. Peut-être cherchait-il simplement à voir clair en moi, à percer mon énigme. Cette idée fit s'emballer mon cœur.

Je m'agenouillai devant lui avec une moue enjôleuse. J'étais encore parfaitement consciente de ce que je faisais, mais l'alcool m'avait

désinhibée. Je me sentais réchauffée, brusquement vivante et un rien téméraire.

— Admettons que je te laisse m’embrasser, poursuivis-je. J’ai quelques conditions à poser.

— Je suis tout ouïe.

— Depuis quand en avais-tu envie ?

— C’est ça, ta condition ?

— Je commence par glaner quelques informations avant d’instaurer des règles.

— On a des exigences, à ce que je vois. Mais où s’arrêteront-elles ?

Mon sourire s’élargit.

— Réponds.

Il s’adossa au talus et se gratta la nuque, feignant de chercher dans ses souvenirs.

— Prends ton temps, dis-je d’un ton mielleux. Plus tu fais durer, plus ce baiser attendra.

— La première fois, déclara-t-il d’un air songeur, c’était à la station-service. Quand j’ai compris que tu essayais de rendre Calvin jaloux. Il faisait une tête d’enterrement, alors que ton expression à toi était impayable. Je n’ai jamais vu quelqu’un lutter autant pour cacher son euphorie. Tu nous tenais tous les deux à ta merci. J’ai eu une furieuse envie de t’embrasser et, si je ne m’abuse, je l’ai fait.

Je fronçai les sourcils et sondai ma mémoire.

— Cette bise sur la joue ? Elle était plus chaste qu’un livre de psaumes.

— Je ne voulais pas paraître trop empressé.

J’en doutais. Plus j’apprenais à le connaître et plus son masque de modestie s’effaçait. Je soupçonnais l’adolescent arrogant et prétentieux de ne pas avoir entièrement disparu.

— Je ne suis pas du genre à me jeter dans les bras du premier venu, me défendis-je. J’ignore encore ce qui t’amène dans le Wyoming, ou comment tu as pu t’associer avec un type comme Shaun.

Il m’observa quelques instants sans dire un mot.

— Il y a des choses que j’aimerais t’expliquer, mais je ne le peux pas. Je sais que ce n’est pas une raison suffisante, mais c’est la seule que je puisse invoquer pour l’instant. Je tiens à toi, Britt, et je ne veux que ton bien. Je suis navré que tu sois mêlée à tout ça et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te ramener chez toi saine et sauve.

Aucun de nous n’aborda ce qui se passerait ensuite. Jude était recherché. Il serait au moins accusé de complicité. Et si Calvin avait retrouvé sa sœur, celle-ci avait sans doute déjà donné son signalement à la police. Impossible de mesurer l’étendue de ce qu’il risquait. Pour l’heure, je me refusais à imaginer le pire. D’ailleurs, je préférerais ne pas penser à l’« après ».

— Est-ce que tu as une petite amie ?

Il ne me semblait pas du genre à courir les filles ; mes interrogations n'en restaient pas moins légitimes. Lui savait que je n'avais personne. Si je devais faire une bêtise avec lui – en toute connaissance de cause, je devais le reconnaître –, je ne voulais pas impliquer une troisième personne.

— Non.

— « Non », c'est tout ? Pas d'explication ?

— Tu m'as posé une question relativement simple. Compte tenu des autres possibilités, « oui » ou « peut-être », je croyais qu'un « non » te rassurerait. Britt, je n'ai pas de copine, affirma-t-il, l'air amusé. Ma dernière histoire sérieuse remonte à plus d'un an. Je n'ai jamais trompé aucune des filles avec qui j'étais. Si j'éprouve le besoin d'aller voir ailleurs, c'est que quelque chose dans ma relation ne fonctionne pas. Et si je ne peux rien y changer, je préfère y mettre un terme. Je ne vois pas l'intérêt de faire souffrir les gens.

— Excellente réponse, monsieur Jude... comment déjà ?

Il hésita, comme s'il me jugeait.

— Van Sant. Je m'appelle Jude Van Sant.

Il tendit la main et saisit mon poignet. Son pouce décrivit des cercles à la naissance de ma paume.

— Pas si vite, objectai-je en pressant les doigts contre ses lèvres au moment où il se penchait pour m'embrasser. Cette nouvelle facette de toi, plus ouverte, me plaît. J'ai encore quelques questions.

— Il y a certaines choses qu'il vaut mieux découvrir par soi-même.

Et il m'attira à lui.

26.

Peut-être était-ce à cause de la lumière du petit matin, ou des brumes de l'alcool qui se dissipaient, mais le souvenir de la soirée précédente m'assaillit avec une clarté effrayante. Allongée sur le sol, pétrifiée, je me remémorai chaque détail de mon comportement de la veille.

J'avais passé la nuit dans les bras de Jude. De l'homme qui m'avait séquestrée. Et qu'il soit sexy, canon ou protecteur ne changeait rien à l'affaire.

Je le sentis remuer près de moi, mais je continuai à faire semblant de dormir. Je cherchai une manière de briser le silence sans rien trouver d'approprié. Qu'est-ce qui m'avait pris de boire cette gnôle ? C'était elle qui m'avait poussé à l'embrasser.

Non, me sermonnai-je. Mon attirance pour Jude avait débuté bien avant cela, alors que j'étais parfaitement sobre. Je pouvais lui raconter que j'avais agi sous influence, mais je ne réussirais pas à me mentir à moi-même. La vérité, aussi honteuse soit-elle, c'était que je m'étais jetée dans ses bras parce que j'en avais envie.

J'appuyai la main contre mon front et fis la grimace. Je n'avais d'autre choix que de jouer la scène embarrassante du lendemain de soirée trop arrosée.

— Euh, pour hier..., commençai-je.

À l'instant où je me redressai, une migraine sourde me martela le crâne. Sous le choc, je compris que je vivais ma première gueule de bois. Légère, mais nettement reconnaissable. Ma seule consolation était que mon père ne saurait pas à quel point je l'avais déçu. Malheureusement, je ne pouvais m'épargner à moi-même cette humiliation.

Je feignis de lacer mes chaussures et gardai la tête baissée pour éviter le regard de Jude.

— Nous avons fait une bêtise. C'était une erreur...

Colossale.

— J'avais trop bu et je n'avais plus les idées claires. Je regrette vraiment...

Il ne dit rien.

— J'étais ivre quand nous avons... enfin, tu vois. Je me souviens à peine de ce qui s'est passé.

Si seulement c'était vrai, songeai-je. En réalité ma mémoire me rediffusait la scène plan par plan.

— Quoi qu'il soit arrivé, entre nous, je... ne le voulais pas vraiment. Bref, dans mon état normal, je n'aurais jamais fait ce genre de choses.

N'obtenant toujours aucune réponse, je risquai un coup d'œil inquiet dans sa direction. Son air prudent, calculateur ne révélait rien. J'étais pourtant certaine qu'il partagerait mon avis... Non ? Tant de questions me brûlaient les lèvres, mais je n'osai pas les lui poser. Je ne devais pas me chercher d'excuse. Ce qu'il pouvait penser n'avait aucune importance. J'avais commis une erreur, point. Et il était bien la dernière personne avec laquelle j'aurais dû la commettre.

Il s'assit et s'étira avec une langueur féline. Puis il bascula sur les genoux, serra sa ceinture et me jeta un regard moqueur.

— Il t'a fallu combien de temps pour préparer ce petit discours ?

— Ça n'était pas un discours, m'offusquai-je, mais une improvisation !

— Ah ! Ça explique pourquoi c'était minable.

— Pardon ?

— Tu n'étais pas soûle, Britt, juste un peu éméchée. Rappelle-toi que j'avais bu la moitié du flacon. Passons sur le fait que tu m'accuses d'avoir abusé de toi alors que tu n'étais pas dans ton état normal. Si c'est comme ça que tu embrasses quand tu es ivre, il me tarde de voir ce que ça donne quand tu es en pleine possession de tes moyens.

Je le dévisageai, bouche bée, ne sachant que répondre. Il se moquait de moi ? Dans un moment pareil ?

— Quand t'a-t-on vraiment embrassée pour la dernière fois ? me demanda-t-il sans retenue. Et je ne parle pas de ces baisers discrets et prudes qu'on oublie aussitôt après.

Remise de ma stupeur, je rétorquai :

— Comme celui de cette nuit, par exemple ?

Il leva les sourcils.

— Oh, vraiment ? S'il était si anodin, pourquoi murmurais-tu mon nom dans ton sommeil ?

— menteur !

— J'aurais dû t'enregistrer. Alors, quand était-ce ? répéta-t-il.

— Ça ne te regarde pas !

— Avec ton ex ? devina-t-il.

— Et même si c'était le cas ?

— C'est lui qui t'a rendue si mal à l'aise et honteuse dans l'intimité ? Il obtenait ce qu'il désirait de toi, mais disparaissait chaque fois que tu espérais quelque chose en retour, je me trompe ? Que veux-tu, au juste, Britt ? demanda-t-il sans détour. Tu comptes vraiment faire comme si cette nuit ne signifiait rien ?

— Ma relation avec Calvin ne te concerne pas ! Et si tu tiens à le savoir, c'était le petit ami idéal. Je... préférerais de loin être avec lui ! mentis-je avec véhémence.

La pique parut l'atteindre, mais il retrouva vite une contenance.

— Est-ce qu'il t'aime ?

— Comment ? m'étranglai-je, le rouge aux joues.

— Puisque tu le connais si bien, tu dois t'en douter. Est-il amoureux de toi ? L'a-t-il seulement été un jour ?

— Je vois clair dans ton manège, crachai-je d'un air de défi. Tu cherches à le dénigrer parce que... tu es jaloux !

— Évidemment que je suis jaloux, rugit-il. Quand j'embrasse une fille, je veux qu'elle pense à moi et pas à l'imbécile qui l'a laissée tomber.

Je me détournai, vexée qu'il lise en moi comme dans un livre ouvert. J'aurais pu tout nier, mais rien ne lui échappait. Entre nous, l'atmosphère se fit plus pesante. Assise là, à culpabiliser, j'étais furieuse qu'il m'ait prise en défaut et je m'en voulais d'avoir permis à la situation de dégénérer. Il existait un nom pour les victimes qui succombaient à leurs ravisseurs. Mon attirance n'était pas réelle ; j'avais subi un lavage de cerveau. Je regrettais de ne pas pouvoir effacer la nuit précédente et surtout je regrettais d'avoir croisé son chemin.

Jude enfila ses chaussures et serra violemment les lacets.

— Je pars poser quelques pièges. Avec un peu de chance, je rapporterai le petit déjeuner. Je serai de retour dans deux heures.

— Et le grizzly ?

— Je viens de remettre deux bûches dans le feu. Tu ne crains rien.

— Et... et toi ? insistai-je d'un ton qui se voulait indifférent.

Il me rendit un sourire figé, glacial.

— On s'inquiète pour moi ?

Incapable de trouver une repartie, je lui tirai la langue.

— Tu refais travailler ta langue ? lâcha-t-il, moqueur. La gymnastique d'hier soir ne t'a pas suffi ?

— Va au diable.

— Navré, chérie. Nous sommes déjà en enfer.

Sans rien ajouter, il sortit et s'engouffra dans la forêt enneigée.

Après son départ, je décidai de faire l'inventaire de nos réserves.

C'était surtout un moyen de me changer les idées pour éviter de ruminer mon incartade de la veille. Je m'interdisais de m'appesantir sur la nature de mes sentiments pour lui, refusant d'admettre qu'ils me dépassaient peut-être déjà.

Il nous restait une journée de marche pour atteindre Idlewilde et je voulais être certaine, en cas de nouvelle tempête ou d'obstacle imprévu, de savoir ce dont nous disposions. Je retournai son sac à dos et divisai les effets en trois groupes : couchage, nourriture et ustensiles.

Au fond, je découvris une pochette en toile, renfermant quelques objets. Elle n'était munie d'aucune ouverture et fermée par une simple couture. Je sentais quelque chose sous le tissu sans parvenir à l'identifier.

Je n'aurais pas dû m'étonner qu'il cache quelque chose – après tout, il avait lui-même revendiqué son goût pour les secrets. Pourtant, lorsque je sortis mon canif pour la découdre et que j'aperçus son contenu, ce fut exactement ce que je ressentis. De l'étonnement.

Ou plutôt de la stupéfaction. De l'incrédulité. Voire de l'effroi.

J'en tirai d'abord la photo d'une fille, prise de loin, sur le vif, et dont l'expression affichait une assurance surprenante. Son sourire hautain, son regard dédaigneux narguaient l'objectif. Toute son attitude semblait défier la terre entière.

Lauren Huntsman. La lycéenne riche et mondaine qui avait disparu au mois d'avril, alors qu'elle séjournait à Jackson Hole avec ses parents.

Pourquoi Jude conservait-il une photo d'elle ? Et pas n'importe laquelle, un cliché pris à son insu. Comme s'il l'avait suivie à distance.

Je replongeai la main dans la pochette. Des menottes. La nausée me gagna. Que faisait-il avec un objet de ce genre ? J'avais bien une théorie, mais elle ne me plaisait guère.

Puis je découvris le journal de Lauren. Je rechignais à fouiller dans son intimité, mais je feuilletai les pages en me persuadant que j'y cherchais simplement une allusion à Jude. Je voulais comprendre comment il la connaissait, même si un mauvais pressentiment me soufflait déjà la réponse.

Ce soir, je suis de sortie. Prends garde, Jackson Hole ! La nuit s'annonce mémorable. Option A : Se soûler. Option B : Faire une bêtise que je vais regretter. Option C : Finir au poste. Points bonus si je fais les trois à la fois. J'ai hâte de voir la tête de M., demain. Si elle ne fond pas en larmes au moins une fois au cours du dîner, j'aurais échoué. Allez, je file. Souhaite-moi bonne chance !

Lauren

Le journal s'achevait là, le 17 avril de l'année précédente. Jude n'y

figurait nulle part.

Ce ne fut qu'en sortant le dernier objet du sac que mes mains se mirent à trembler pour de bon. Un pendentif en forme de cœur. Je me souvenais vaguement d'une conférence de presse où le père de la jeune femme avait montré le dessin d'un bijou identique, racontant qu'elle ne l'avait jamais quitté depuis son enfance. Il avait affirmé qu'elle le portait le soir de sa disparition.

Je m'expliquais mieux les précautions de Jude pour dissimuler le contenu de cette pochette. Il constituait une preuve accablante.

Je me remémorai alors la conversation que j'avais surprise entre Shaun et lui. Si sur l'instant leurs paroles m'avaient troublée, à présent que j'en saisisais le sens, elles me glaçaient.

— *Je t'ai engagé dans un but bien précis. Ne le perds pas de vue.*

— *Nous sommes associés depuis près d'un an. N'oublie pas tout ce que j'ai fait pour toi. Je n'agis que dans ton intérêt – dans le nôtre.*

Lauren Huntsman s'était volatilisée un an plus tôt. Jude était-il impliqué dans sa disparition ? L'avait-il assassinée ? Était-ce le fameux « but » mentionné par Shaun ? Le meurtre ?

Jude avait-il commencé par séduire Lauren, comme il m'avait séduite, moi ?

La tête me tournait. Une violente nausée s'empara de moi. Notre baiser brûlant se changeait en douche froide. Je me revoyais entre ses bras, prise au piège de son corps et enivrée par son contact. Je me rappelai la caresse de ses mains sous mon tee-shirt... partout sur ma peau frémissante. Désormais, je frissonnais d'épouvante. Je me sentais souillée. Avait-il tenté de m'enjôler pour mieux me tuer ?

Je n'aurais jamais dû lui faire confiance.

Cinq minutes plus tard, encore sous le choc, j'entassai à la hâte les affaires de Lauren et les provisions dans mon sac. Je cherchai en vain la carte de Calvin, mais Jude l'avait probablement gardée avec lui. Tant pis. Idlewilde se trouvait à moins de sept kilomètres, de l'autre côté de deux lacs glaciaires, reliés par un cours d'eau étroit. Celui-ci avait certainement gelé et je pensais pouvoir le franchir à pied. La perspective de traverser seule la forêt me terrifiait, mais je ne pouvais m'attarder plus longtemps. Je n'avais rien pour recoudre cette pochette de toile et Jude s'apercevrait aussitôt que j'avais percé son secret.

Je soulevai le sac sur mon épaule. Je n'avais pas l'intention d'hésiter, mais quelque chose me retint à l'entrée de notre refuge.

Mon cœur se serra en observant les branchages qui nous avaient servi de lit. Je songeai à toutes les occasions subtiles que Jude avait saisies pour me venir en aide durant les derniers jours, en particulier lorsque Shaun était encore en vie. Il avait apaisé ses colères et m'avait soutenue quand j'étais au bord du désespoir. Il avait tout fait pour me

faciliter les choses. Un garçon si attentif pouvait-il vraiment cacher un tel monstre ? Le pensais-je capable d'avoir tué Lauren ?

Pourtant, ces preuves criantes l'accablaient. Si j'essayais de lui trouver des excuses maintenant, c'est que j'étais bel et bien atteinte du syndrome de Stockholm. J'étais convaincue d'avoir appris à le connaître. J'avais occulté le criminel endurci pour croire à la fable romantique d'un héros torturé, en quête de rédemption. Une grossière erreur de jugement.

Fini les dérobades, me dis-je. L'évidence ne faisait plus de doute.

Je hâtai le pas dans la direction opposée de celle qu'il avait prise. Certes, il avait le plan, mais j'avais les provisions. Aussi doué fût-il pour survivre en territoire hostile, sans eau, sans couverture, sans allume-feu ni lampe torche, il ne résisterait pas longtemps. En outre, j'espérais qu'il ne s'apercevrait pas immédiatement de ma disparition. La veille, nous avions mis plusieurs heures à dénicher de la nourriture. Avec assez d'avance, j'atteindrais Idlewilde avant lui.

De là, j'avertirais la police. Je leur apprendrais que Lauren Huntsman ne s'était pas noyée dans un lac. Elle avait été brutalement assassinée et j'avais ma petite idée sur l'endroit où se trouvait son corps.

27.

La montagne me parut plus farouche et inhospitalière que jamais. Une brume glacée descendait sur les cimes, enveloppant le paysage de son voile gelé. Pas un rayon de soleil ne perçait ces bois impénétrables où régnait une pénombre humide. Les arbres décharnés y figuraient d'étranges silhouettes tels des squelettes tendant les bras. Il me semblait distinguer des visages effrayants dans leurs troncs creux. Un vent cinglant balayait le tapis blanc du sol, soulevant des gerbes de neige, semblables à des hordes de chevaux fantomatiques. Les conifères secouaient frénétiquement leurs ramures, comme s'ils portaient un secret que j'ignorais.

Lorsqu'une main surgie de nulle part empoigna ma veste, je fis volte-face en étouffant un cri et ne découvris qu'un buisson noueux dont les ronces agrippaient mes vêtements. Je me dégageai sans parvenir à dissiper mon malaise. Je pressai l'allure, écartant sans les voir les branches détrempées. À chaque pas, je sentais des yeux rivés sur moi. Une moiteur lourde me collait à la peau et je fus saisie d'un frisson.

Les ours et les loups... Je ne cessais d'y songer tout en enjambant les talus que les bourrasques de la nuit précédente avaient transformés en redoutables congères. Elles me rappelaient des vagues, figées dans leur pureté immaculée avant d'avoir eu le temps de déferler. J'avais du mal à discerner quelque chose au-delà de cette houle lugubre et de cette atmosphère vaporeuse, aussi conservai-je ma boussole à portée de main pour m'y référer constamment. De temps à autre, le hululement du vent m'obligeait à m'arrêter pour jeter un regard inquiet derrière moi. J'avais la chair de poule.

Très vite, mes muscles épuisés protestèrent. Mon dernier repas remontait à la veille et je m'affaiblissais. La faim me privait de mes repères. Il devenait bien trop facile d'imaginer fermer les yeux pour

échapper aux bourrasques. Pourtant, se reposer, c'était courir le risque de glisser vers un rêve dangereux. Un rêve dont je ne me réveillerais pas.

Mes gants étaient mouillés. Tout comme mes chaussures et mes chaussettes. Mes doigts et mes orteils engourdis semblaient prêts à voler en éclats. J'ouvrais et serrais le poing pour activer la circulation, me frictionnais les mains, sans résultat. Bientôt la douleur se changerait en fourmillements, puis je ne sentirais plus rien...

Non. Je savourais presque cette brûlure lancinante. Elle me prouvait que j'étais consciente. En vie.

Le sol givré et pierreux se dérobaît sous mes pas. Dès que je tombais, l'humidité imprégnait aussi mes vêtements. À chaque nouvelle chute, me relever devenait plus difficile. Je brossai mon jean, mais la précaution se révéla vite inutile : il était déjà trempé.

Si j'atteignais le sommet d'une pente, une autre apparaissait, puis encore une autre. Derrière le manteau nuageux, l'orbe morne du soleil poursuivait sa course lente. Arrivé à son zénith, l'astre replongea inexorablement vers l'ouest. J'avais marché toute la journée. Où se trouvait Idlewilde ? L'avais-je manqué ? Devais-je continuer ma route ou rebrousser chemin ?

Peu à peu, l'abattement se substitua à l'espoir. Cette montagne avait-elle une fin ? J'imaginai apercevoir une cabane – n'importe quel abri aurait fait l'affaire. Je fantasmais sur des murs épais et un feu crépitant. Je rêvais d'échapper à ces violentes rafales qui me lacéraient le visage.

Ici, il y avait tant de choses à fuir. Le vent, le froid. La neige. La faim.

La mort.

28.

Le soir où Calvin nous apprit à jouer au Ouija, j'eus pour la première fois conscience de me retrouver en tête à tête avec lui. Il y avait peut-être eu des précédents, mais cette nuit-là j'éprouvais le sentiment que nous étions seuls au monde. J'étais amoureuse de Calvin Versteeg. Il représentait tout pour moi. Chaque regard qu'il posait sur moi, chaque parole qu'il m'adressait semblait s'imprimer à jamais en moi.

— Il faut que j'aille au petit coin ! Je ne plus plus me reteniir ! s'esclaffa Korbie en tirant sur la fermeture à glissière. Je ne tiendrai jamais jusqu'à la salle de bain. Calvin, ça t'ennuie si je fais pipi sur tes chaussures ?

Devant les pitreries de sa sœur, Calvin leva les yeux au ciel. Il avait laissé ses baskets à l'entrée de la tente, à côté de mes tongs. Sans doute parce que son père nous obligeait à nous déchausser à la porte de la maison. M. Versteeg se moquait probablement de la propreté de notre tente, mais c'était devenu une habitude.

— Comment tu fais pour la supporter ? me demanda Calvin tandis que Korbie se précipitait vers le chalet en hurlant.

— Elle n'est pas si terrible.

— Il lui manque quand même quelques neurones.

Maintenant que Calvin et moi nous retrouvions enfin seuls, ce n'était pas de Korbie que je voulais parler. Il se tenait si près que j'aurais pu le toucher. J'aurais donné n'importe quoi pour savoir s'il avait une petite amie. C'était sûrement le cas. Toutes les filles rêvaient de sortir avec un garçon comme lui. Je m'éclaircis la gorge.

— Tu ne penses tout de même pas que les esprits communiquent grâce au Ouija ? Parce que moi, je n'y crois pas une seconde, ajoutai-je d'un ton narquois pour paraître plus mûre.

Calvin saisit un brin d'herbe que l'un de nous avait traîné à

l'intérieur et se mit à le déchirer en fins rubans verts. Sans me regarder, il répondit :

— Dès qu'on parle de fantômes, je songe à Beau. Je me demande où il se trouve, à présent.

Beau était le chien des Versteeg, un labrador couleur chocolat, qu'ils avaient perdu l'été précédent. J'ignorais comment, car Korbie avait refusé de m'en parler. Elle avait pleuré pendant des jours entiers en se murant dans le silence. J'avais donc interrogé mon frère Ian sur les causes de mortalité des chiens.

— Certains sont percutés par des voitures, m'avait-il expliqué. D'autres tombent malades et, au bout d'un certain temps, il faut les piquer.

Puisque Beau avait disparu subitement, j'avais écarté la seconde hypothèse.

— Nous l'avons enterré dans le jardin, à la maison, poursuivit Calvin. Sous le pêcher.

— C'est un emplacement approprié.

J'aurais voulu le serrer dans mes bras, mais je craignais qu'il me repousse. Ma plus grande peur était qu'il quitte la tente avant que nous ayons eu le temps d'échanger quelques confidences.

— Je sais combien tu tenais à lui, dis-je en me rapprochant.

— C'était un bon chasseur.

Je posai une main tremblante sur son genou. Je guettai sa réaction, mais il n'eut pas de mouvement hostile. Il me regardait, ses beaux yeux verts remplis de larmes et de douleur.

— C'est mon père qui l'a tué.

Je ne m'attendais pas à cette explication. J'avais imaginé des crisements de pneus et le corps de l'animal avachi sur le bitume.

— Tu en es certain ?

Pour toute réponse, il me toisa froidement.

— Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Il était si gentil...

J'avais tant rêvé d'un chien comme lui que j'avais supplié mon père d'en adopter un.

— Un soir, il s'est mis à aboyer et les Larsen ont appelé pour se plaindre. J'étais dans mon lit, je me souviens d'avoir été réveillé par le téléphone. Mon père a raccroché et m'a crié d'aller l'enfermer dans le garage. Il était plus de minuit et, pris dans un demi-sommeil, je me suis aussitôt rendormi. Alors j'ai entendu les coups de feu. Deux. La détonation m'a paru si assourdissante que j'ai d'abord cru qu'il avait tiré dans ma chambre. Je me suis précipité à la fenêtre. Je l'ai vu pousser Beau du pied pour s'assurer qu'il était bien mort. Il l'a laissé là, sans même le déposer dans un carton.

Je plaquai ma main sur ma bouche. Bien que la tente fût une véritable étuve, je frissonnai. M. Versteeg m'avait toujours intimidé,

mais je commençais désormais à le considérer comme un monstre.

— C'est moi qui l'ai enterré, continua Calvin. J'ai attendu que mon père aille se coucher, puis j'ai sorti une pelle. J'ai passé la nuit à creuser et j'ai dû transporter Beau dans une brouette. Il était trop lourd pour moi.

En l'imaginant s'acquitter de cette tâche sordide, mon cœur se serra.

— Je hais mon père, déclara-t-il d'une voix qui me fit frémir.

— C'est le pire des pères, acquiesçai-je.

Le mien n'aurait jamais tiré sur un chien. Certainement pas pour avoir trop aboyé. Encore moins s'il avait compté à mes yeux.

— Je me demande parfois si l'esprit de Beau est près de nous, dit Calvin. Et s'il m'a pardonné de ne pas l'avoir conduit dans le garage, ce soir-là.

— Bien sûr qu'il est près de toi, l'assurai-je avec une ferveur de petite fille, ne sachant comment le réconforter. Je suis sûre qu'il est au paradis, désormais, et qu'il t'attend. Le fait de mourir ne signifie pas que l'on cesse complètement d'exister.

— J'espère que tu as raison, Britt, lâcha-t-il d'un ton calme mais venimeux. J'espère que mon père ira tout droit en enfer quand son heure viendra, et qu'il y souffrira pour l'éternité.

29.

À la tombée de la nuit, j'aperçus de la fumée au-dessus des cimes. J'avais marché toute la journée sans eau ni nourriture et, à demi consciente, je continuai d'avancer dans cette direction. En voyant le chalet apparaître derrière le tourbillon de flocons, je crus à un mirage. Il paraissait trop beau pour être réel, avec ses fenêtres illuminées et ces volutes grises qui s'élevaient de la cheminée.

Je titubais vers cette vision, ballottée par le vent et hypnotisée par la perspective de la chaleur et du repos. En gravissant l'allée enneigée, je m'émerveillai des détails que mon esprit recréait.

Comme une réplique miniature des sommets dans le lointain, une rangée de stalactites grosses comme le bras bordait les pignons. Plusieurs centimètres de poudreuse recouvraient le toit. J'embrassai la bâtisse d'un regard avide.

Une silhouette masculine se dessina derrière les baies vitrées. L'homme observait le jardin d'un air absent et portait une tasse à ses lèvres.

Calvin.

Je m'entendis l'appeler dans un murmure étranglé, avant de me ruer vers le perron. Je manquai de déraiper sur la glace, mais ne quittai plus la maison des yeux. Je redoutais qu'en les détournant, ne serait-ce qu'une seconde, Idlewilde et Calvin se volatilisent dans les ténèbres grandissantes.

Bien que mes mains parussent sur le point de se briser, je frappai contre le battant. Entre les gémissements et les cris, je jouai des ongles contre le bois, avant de finir par taper des pieds, tout en sanglotant le nom de Calvin.

La porte s'ouvrit enfin et il me dévisagea. Pendant d'interminables secondes, il n'exprima rien d'autre que la surprise. Puis le choc alluma son regard.

— Britt !

Il m'attira à l'intérieur et entreprit aussitôt de me débarrasser de mon sac, de ma veste et de mes gants.

J'étais trop épuisée pour articuler un mot. Sans me laisser la possibilité de réagir, il me porta jusqu'au salon et m'allongea sur le canapé, devant la cheminée. Je sentis vaguement qu'il fouillait mes poches, essayant sans doute de comprendre d'où j'arrivais. Ne trouvant rien, il retira mes chaussures et me frictionna les pieds. Il m'enveloppa ensuite dans des couvertures chaudes et sèches, avant de m'enfoncer un bonnet de laine sur la tête. Puis vint une litanie de questions qui se bousculèrent dans mon esprit confus.

Est-ce que tu m'entends ? Combien de doigts tu vois ? Combien de temps... passé dehors ?... seule ?

Je levai les yeux pour rencontrer son regard vert, réconfortée par son assurance. J'aurais voulu qu'il me prenne dans ses bras, m'y blottir en pleurant, mais je n'avais plus la force de remuer. Une larme roula le long de mon visage et j'espérais qu'il devinerait les mots que je ne parvenais pas à prononcer. Nous étions réunis. Tout irait bien désormais. Il prendrait soin de moi.

— Non, dit-il en me tapotant les joues. Ne t'endors pas.

Je hochai la tête, mais la fatigue m'engourdisait. Calvin ne comprenait pas. J'avais épuisé mes dernières ressources pour arriver jusqu'ici. J'étais exténuée et j'avais besoin de sommeil. J'avais erré pendant des heures, dans le froid et dans l'obscurité pendant que lui se prélassait sagement ici. Pourquoi n'avait-il pas tenté de me retrouver ?

Je sombrai par intermittence dans l'inconscience pendant qu'il continuait de s'affairer autour de moi. Je remarquai à peine qu'il plaçait un thermomètre sous la langue. Lorsqu'il revint, il glissa des bouillottes sous mes aisselles et ce qui ressemblait à une compresse chauffante sur mes cuisses. Il m'ordonna de boire une tasse de tisane et me proposa même quelques sucreries, que je refusai d'un signe de tête. Tout cela attendrait. J'aurais préféré qu'il s'éclipse le temps que je fasse un bon somme.

— ... reste avec moi, Britt.

Je ne peux pas, songeai-je, mais les mots s'estompèrent avant de franchir mes lèvres.

Il saisit mon visage à deux mains et m'obligea à le regarder bien en face.

— Ne dors pas. Ne... abandonne pas. Concentre... sur moi.

Ses paroles étouffées semblaient me parvenir par un long tunnel.

Oh, Cal.

Je soupirai et cherchai en vain à me dégager. Lorsqu'il me gifla de nouveau, je m'agaçai. Pourquoi ne me laissait-il pas tranquille ? Si j'en avais eu la force, je l'aurais repoussé.

— Lâche-moi, grommelai-je en écartant mollement ses mains.

— Bats... toi. Écoute... moi... Te réchauffer.

Il m'empoigna par les épaules et me secoua de plus belle, jusqu'à ce que je perde le peu de patience qu'il me restait.

— Arrête, Cal, explosai-je. Fiche-moi la paix !

À peine avais-je crié ces mots que je m'écroulai contre le bras du canapé, à bout de souffle, épuisée... mais parfaitement éveillée.

Penché sur moi, il se détendit et me caressa la joue d'un air affectueux.

— Je préfère ça. Mets-toi dans une colère noire, si ça te chante, mais ne t'endors pas. Je ne te laisserai pas sombrer avant que ta température ait dépassé 36°.

— Pour qui tu te prends ? bougonnai-je d'une voix faible.

— Tu crois vraiment que c'est le moment de me faire une scène ? plaisanta-t-il.

Son regard s'adoucit et il écarta mes cheveux humides de mon visage. Comme s'il redoutait tout à coup que je me volatilise, il serra ma main sous la couverture.

— Britt, j'ai eu si peur pour toi. Korbie m'a tout raconté : le chalet, Shaun et Mass...

Je clignai des yeux, persuadée de l'avoir mal compris. Mon cerveau emmagasina l'information avec une insupportable lenteur.

— Korbie ?

— Elle est ici. Elle dort à l'étage. Britt, je l'ai retrouvée là-bas, sans nourriture, et elle serait sûrement morte si je n'étais pas arrivé à temps. Elle va s'en sortir, mais je n'ai pas l'intention d'en rester là. Ils ont bien failli tuer ma sœur et ma... ma petite amie, conclut-il d'une voix rauque. S'il était arrivé malheur à l'une de vous deux...

Incapable d'achever, il se détourna, mais j'eus le temps d'apercevoir son regard, brillant de rage.

Il avait donc sauvé Korbie. Évidemment, je n'en avais pas douté une seule seconde. Il l'aimait et... moi aussi, il m'aimait. Il aurait tenté l'impossible pour nous secourir. Mais si je comptais tant, pourquoi n'avait-il pas poursuivi ses recherches ?

Je me redressai contre les coussins. Toujours transie, je coordonnais difficilement mes mouvements, mais je luttai tout de même pour me libérer des couvertures.

— Je dois lui parler.

— Attends demain, me raisonna-t-il. Je l'ai retrouvée il y a quelques heures à peine. Elle était effrayée, délirante, et très affaiblie. Elle s'est blessée au dos et au coude en chutant sur des marches. Elle hurlait en m'appelant Shaun et refusait que je l'approche. J'ai dû lui donner un somnifère pour la calmer. Elle a besoin d'une bonne nuit de sommeil et toi aussi. Tu veux quelque chose pour t'aider à dormir ? Ma mère a

laissé ses cachets ici, l'été dernier.

— Non, je veux seulement voir Korbie.

Il essaya de me maintenir allongée, mais je me débattis. Je devais à tout prix lui parler. M'assurer par moi-même qu'elle était saine et sauve.

— Très bien, c'est d'accord, accepta-t-il. Mais je la ferai descendre. Tu ne dois pas bouger. Je vais te préparer de quoi manger, puis je monterai la chercher.

Il se passa les mains le long du visage, et j'eus le temps d'apercevoir ses yeux embués.

— J'ai envisagé le pire, Britt. C'est un miracle que j'ai réussi à la retrouver et je n'espérais plus te revoir. Quand j'imaginai... ma vie... sans toi...

La gorge nouée, je sentis les larmes rouler sur mes joues.

Il m'aimait. Rien n'avait changé. Tout à coup, il devenait ridiculement facile d'oublier la souffrance des chagrins passés. Je lui pardonnai tout, car j'avais enfin ce que je désirais : un nouveau départ. Je me blottis contre lui.

— J'ai peur, Cal. Il... Mass... il rôde toujours dans les environs.

Trop épuisée pour me lancer dans d'interminables explications, je ne songeai même pas à employer son véritable prénom.

— Je sais. Mais je ne le laisserai pas t'approcher. Dès que les routes seront praticables, je vous sortirai d'ici, Korbie et toi. Nous avertirons la police et vous leur raconterez tout.

Je secouai la tête pour lui signifier qu'il y avait autre chose.

— Ce... ce Mass, il a tué...

J'humectai mes lèvres, surprise par la difficulté de mon aveu. J'avais beaucoup de mal à admettre que Jude était le meurtrier de Lauren Huntsman, d'autant plus que cette révélation montrait à quel point j'avais manqué de clairvoyance. Je m'étais fiée à lui. Je l'avais embrassé. En imaginant que ses mains, qui avaient exploré mon corps, avaient ôté la vie à une jeune femme innocente, je me sentais honteuse et horrifiée. S'il existait une page de mon passé que j'aurais souhaité déchirer, c'était bien celle-là. Ne pas avoir su discerner sa véritable et répugnante personnalité.

— Chhh..., murmura Calvin en m'interrompant d'un geste doux. Avec moi, tu n'as plus rien à craindre. Ton calvaire est terminé. Je l'empêcherai de t'approcher et il paiera pour ce qu'il t'a fait. Il ira droit en prison, Britt, et tu n'auras plus jamais à le revoir.

Je laissai son aplomb me rassurer et effacer le souvenir encore brûlant des baisers de Jude. Tout ce qui avait pu se produire entre nous n'était qu'un mensonge ; je devais garder cela à l'esprit. Mes sentiments pour lui se basaient sur une imposture et je devais m'en défaire, les combattre comme une infection.

— Il a tué une jeune femme ici, dans la montagne, et j'ai des preuves.

Voilà. Je l'avais dit. Si cette confession me coûtait, j'avais au moins fait le nécessaire. Je ne protégerais pas un meurtrier.

— C'est cette fille... Lauren Huntsman. Regarde, dans mes affaires : tout est là.

— Il a assassiné... Lauren ? bafouilla Calvin en me dévisageant.

À l'évidence, la nouvelle le stupéfiait autant que moi. Pour ma part, j'étais soulagée de me débarrasser du secret de Jude.

— Elle a disparu aux abords de Jackson Hole l'an dernier. Tu ne t'en souviens pas ? C'était sur toutes les chaînes de télévision.

— Je me rappelle... Tu en es sûre ?

Je fermai les yeux, de nouveau gagnée par les vertiges et l'épuisement.

— Ouvre mon sac. Tu y trouveras les objets qui le prouvent : le pendentif de Lauren, son journal et même une photo, qui montre qu'il l'a traquée avant de la tuer.

Ébranlé, il acquiesça.

— Très bien, je m'en charge. Mais reste allongée et, surtout, ne t'agite pas, tu entends ?

Il s'approcha de la baie vitrée pour observer le paysage enneigé. En le voyant se masser la nuque d'un geste absent, je compris que cette information changeait la donne : il n'avait pas envisagé d'avoir affaire à un meurtrier. Une fois de plus, le malaise me noua le ventre.

— Tu as toujours ma carte ? demanda-t-il sans se retourner. Korbie m'a expliqué que tu me l'avais prise. Je ne t'en veux pas, mais j'aimerais la récupérer.

— Non, Mass l'a gardée. Cal, je suis certaine qu'il s'est lancé à ma poursuite. J'ai subtilisé les preuves de son crime, il ne me laissera pas m'en tirer comme ça. Il sait où se trouve Idlewilde. J'ai bien peur qu'il ne vienne ici.

— Qu'il essaie ! répondit-il d'un ton sinistre. Il n'entrera pas.

— Avec ce plan, il se déplacera beaucoup plus rapidement sans craindre de se perdre.

Comment avais-je pu commettre l'erreur de le lui confier ? Comment avais-je pu me fier aussi facilement à lui ?

— Est-ce qu'il est armé ?

— Non. Mais il est très fort, Cal. Et surtout très malin. Presque autant que toi.

Calvin traversa la pièce pour s'approcher d'un secrétaire dont il ouvrit le premier tiroir. Il en sortit un revolver, qu'il chargea puis qu'il glissa dans sa ceinture. Je savais que les Versteeg conservaient des armes à feu dans la maison. M. Versteeg disposait d'un permis de port d'arme dissimulée. Quant à Calvin, il avait appris à chasser très jeune.

Il me regarda au fond des yeux.

— Presque aussi malin, répéta-t-il.

30.

En guise de dîner, Calvin m'apporta du bouillon et du pain, puis il monta réveiller Korbie. En l'apercevant en haut de l'escalier, ce fut plus fort que moi : j'écartai le plateau, rejetai les couvertures et me précipitai vers elle. Ses yeux vitreux, embrumés par les somnifères, semblèrent s'éclaircir en me voyant grimper les marches. Au moment où je me jetai dans ses bras, elle sanglotait déjà.

— J'ai bien failli mourir, s'étrangla-t-elle. Et je pensais ne plus jamais te revoir.

— Nous sommes tous sains et saufs, Korbie, la reprit Calvin, que j'imaginai exaspéré par ces retrouvailles larmoyantes.

— Ils m'ont abandonnée sans nourriture dans ce chalet. Jamais je ne m'en serais sortie si Calvin ne m'avait pas sauvée.

— Évidemment que je t'ai sauvée ! plaisanta-t-il doucement.

— Mass t'avait pourtant laissé deux barres de céréales et une gourde, non ?

Au regard coupable qu'elle lança à son frère, je compris qu'elle avait omis de mentionner ce détail.

— C'était trois fois rien ! Comment voulais-tu que je tienne deux jours avec ça ? En plus, elles étaient rassies : j'ai dû me forcer pour les avaler.

Pour une fois, ses jérémiades m'amusaient presque. Je la serrai plus fort contre moi.

— Je suis si contente que tu n'aies rien.

— Nous avons tenté d'appeler la police, mais la ligne fixe est coupée et le portable de Calvin ne passe pas, m'apprit-elle. Il va se charger de retrouver ces deux sales types et les livrera lui-même aux autorités. Pas vrai, Cal ? Ils se déplacent à pied alors qu'il a récupéré une motoneige. Je lui ai expliqué qu'ils avaient l'intention de descendre de la montagne et de voler une voiture. À la première heure demain

matin, il sillonnera les routes pour les arrêter. Ces ordures ne s'en sortiront pas comme ça...

— Mais, bredouillai-je, Shaun est....

— J'emploierai tous les moyens nécessaires pour les retenir, m'interrompit Calvin. Une chose est sûre. S'ils quittent le massif des Tetons, ce sera solidement ligotés dans le coffre du 4 x 4.

Je le regardai, sidérée. Pourquoi prétendait-il que Shaun était toujours en vie ? Je l'avais vu l'abattre et brûler son corps de mes propres yeux.

— Calvin a trouvé cette motoneige abandonnée sur le bas-côté. Un vrai coup de chance ! Quelqu'un a laissé les clés sur le contact et il y a même un émetteur radio. Calvin pense qu'elle appartient à un garde forestier. Il a tenté de lancer un appel, mais l'appareil était endommagé.

— Une chance, répétai-je à voix basse, saisie d'un léger frisson.

Calvin avait subtilisé cet engin au refuge. Pourquoi ne l'avait-il pas dit à sa sœur ? Pourquoi mentait-il ? Avait-il l'intention de dissimuler son geste ? La police le comprendrait pourtant certainement... Shaun était un criminel. Et Calvin avait agi en état de légitime défense...

Pas exactement.

Comme Jude me l'avait fait remarquer à plusieurs reprises, Shaun n'était pas armé quand Calvin avait pressé la détente.

J'allai me coucher engourdie, mais ce n'était pas dû au froid. Calvin m'avait surveillée de près toute la soirée et, comme il l'avait annoncé, m'avait empêchée de dormir jusqu'à ce que mon corps retrouve une température stable. Il avait verrouillé toutes les issues du chalet, mais je n'en redoutais pas moins de m'enfermer dans le noir. J'ignorais ce qui pouvait m'y guetter, prêt à bondir pendant mon sommeil. Jude arpentait encore la forêt, et si une porte fermée à double tour pouvait certes le ralentir, elle ne suffirait pas à l'arrêter. Nous détenions les preuves qui l'incriminaient dans une affaire de meurtre et je ne doutais pas qu'il se montre particulièrement déterminé à les récupérer.

Calvin m'attribua la chambre dite « des ours » que j'avais l'habitude d'occuper à Idlewilde. Mme Versteeg avait décoré chaque chambre selon un thème particulier. La mienne était meublée d'un lit à baldaquin en bois brut et garni de tissu à motifs d'ours, d'une fausse peau d'ours en guise de tapis et de photos de grizzly accrochées aux murs. L'une d'elles représentait une mère qui jouait avec ses deux petits ; l'autre, un spécimen plus agressif, gueule ouverte, sortant les crocs. J'aurais préféré la chambre de Korbie, sur la thématique « pêche ». La mienne me rappelait trop ma rencontre de la veille avec la bête et ce qui avait suivi, avec Jude, dans notre abri précaire.

Immobile dans mon lit, j'écoutai Calvin faire les cent pas au rez-de-

chaussée. Il avait éteint la télévision, pour mieux guetter les bruits suspects. Il avait aussi plongé la maison dans l'obscurité, avant d'illuminer le jardin et d'allumer les projecteurs qui éclairaient le pourtour de la véranda. Personne n'approcherait du chalet sans qu'il le remarque, m'avait-il promis.

Alors que je basculais peu à peu dans l'inconscience, j'entendis des coups frappés à ma porte.

— Cal ? m'exclamai-je en me redressant d'un bond, tirant les draps jusqu'au menton.

— Je t'ai réveillée ? demanda-t-il en passant la tête à l'intérieur.

Je poussai un soupir de soulagement et tapotai le matelas.

— Non, viens.

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien, poursuivit-il sans allumer.

— J'ai un peu peur, mais je me sens en sécurité avec toi.

En dépit de sa ruse et de sa détermination, Jude n'avait aucune chance contre lui. En admettant qu'il parvienne à retrouver Idlewilde, Calvin l'empêcherait de s'y introduire. Je voulais en tout cas m'en persuader.

— Personne n'entrera, affirma-t-il.

Comme avant, il semblait lire dans mes pensées, et cette complicité renouvelée me réjouit.

— Est-ce que tu as un autre revolver ? Je devrais peut-être en garder un près de moi, au cas où ?

Le matelas s'affaissa sous son poids. Il portait un vieux sweat rouge et blanc, aux couleurs de l'équipe de foot du lycée. L'année précédente, je n'avais pas cessé de le lui emprunter et j'avais même pris l'habitude de dormir avec pour sentir son odeur – un parfum un peu salé – dans mon sommeil. Depuis son départ pour l'université, huit mois plus tôt, je n'avais plus revu ce pull. Je trouvais curieux qu'il ne l'ait pas remplacé par un autre de Stanford. À moins qu'il ne l'ait mis à laver. Ou que, nostalgique, il ait voulu conserver un souvenir du lycée. Cette idée me rassura.

— Tu sais te servir d'une arme ? me demanda-t-il.

— Ian en a une, mais je ne l'ai jamais eue en main.

— Alors il serait plus prudent de t'en passer. Britt, je te dois des excuses...

Il s'interrompit, baissa les yeux, et inspira profondément.

J'aurais pu dissiper ce moment de flottement par une plaisanterie, mais je résolus de ne pas voler à son secours. J'avais mérité cette explication et longtemps attendu d'entendre ces mots.

— Je regrette de t'avoir fait souffrir. Je n'en avais pas l'intention, continua-t-il.

Les traits bouleversés, il se détourna pour dissimuler son émotion.

— Tu t'es sans doute imaginé que je me dérobaïs. Que je cherchais à fuir la ville – et toi – le plus vite possible. Mais ce que tu ignores, c'est que j'avais peur d'entrer à Stanford. Mon père a placé la barre si haut que la perspective de l'échec me terrorisait. J'ai cru nécessaire de couper les ponts avec mon ancienne vie pour mieux recommencer à zéro. J'espérais tellement l'impressionner. Lui prouver que j'étais digne de l'argent qu'il dépensait pour mes études. Il m'a imposé de nombreuses conditions pour s'assurer que je ne le décevrais pas, ajouta-t-il, plein d'amertume. Tu sais ce qu'il m'a dit avant mon départ ? « Ne t'avise pas de jouer les nostalgiques. Le mal du pays, c'est bon pour les mauviettes. » Il ne plaisantait pas, Britt. Voilà pourquoi je ne suis pas revenu pour Thanksgiving ni pour Noël. Pour lui montrer que j'étais un homme et que je n'avais pas besoin de rentrer au moindre coup de blues. Sans parler du fait que je n'avais aucune envie de le voir.

Je lui pris la main et la serrai. Pour mieux le dérider, je relevai son visage et lui adressai un sourire comique.

— Tu te rappelles cette poupée vaudou que nous avions fabriquée à son effigie, quand nous étions ados ? Nous la piquions avec des épingles chacun notre tour.

Calvin s'esclaffa, mais il parlait toujours d'une voix éteinte.

— J'avais volé une de ses chaussettes dans son tiroir et l'avait bourrée avec du coton avant de dessiner sa tête au marqueur noir. Korbie avait trouvé les épingles dans la boîte à couture de ma mère.

— Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire pour nous mettre dans une telle colère ?

— C'était après un de mes matchs de basket, en cinquième, répondit-il, la mâchoire crispée. J'avais manqué un lancer franc. De retour à la maison, il m'a ordonné de prendre le ballon et de viser le panier. Il a refusé de me laisser rentrer avant que j'en aie marqué mille. Je gelais, dehors, en maillot et en short. Korbie et toi regardiez la scène en pleurant, depuis sa chambre. Quand j'ai enfin terminé, il faisait nuit. Quatre heures, murmura-t-il d'un ton abattu. Il m'a obligé à passer quatre heures dans le froid.

La mémoire me revenait. Je revoyais Calvin frigorifié, les lèvres violacées, qui claquait des dents. Pas une fois au cours de ces quatre heures M. Versteeg n'était ressorti pour s'assurer que son fils allait bien. Il s'était enfermé dans son bureau et pianotait sur son ordinateur, tournant le dos à la fenêtre qui donnait sur l'allée et le panneau de basket.

« Tu me remercieras plus tard, avait-il lancé à Calvin en assenant une tape sèche sur son épaule transie. Au prochain match, il n'y aura plus de ballons perdus. Tu verras. »

31.

— Je suis navrée que ton père se soit montré si dur envers toi.

Je glissai mes doigts entre les siens, comme pour mieux l'assurer que j'étais de son côté.

Assis sur mon lit, il n'avait pas bougé. Raide, les yeux rivés droit devant lui, il paraissait regarder le film tragique de son enfance défiler sur le mur d'en face. Mes paroles l'arrachèrent à sa torpeur et il haussa les épaules.

— Il l'est toujours autant.

— Au moins, cette année, tu as pu t'évader en Californie, le taquinais-je en lui tirant la manche.

Il m'avait dit un jour que j'avais le don de dissiper ses sautes d'humeur par une simple plaisanterie ou un baiser. J'entendais lui montrer que certaines choses ne changeraient jamais.

— La distance a dû te faire du bien. Il ne peut quand même pas te brimer par télépathie.

— Non, admit-il sans conviction. Ne parlons plus de lui. J'aimerais que tout redevienne comme avant, entre toi et moi. Je voudrais regagner ta confiance.

Ses mots me troublèrent plus que je ne l'aurais cru. Notre conversation prenait une tournure étrangement semblable à celle que j'avais espérée durant le trajet vers Idlewilde, quelques jours plus tôt, alors que j'étais loin de me douter du danger qui nous menaçait. Je m'étais juré de ne pas me laisser reconquérir avant de m'être vengée du mal qu'il m'avait fait. Mais j'avais perdu mon désir de revanche. J'étais lasse de ces jeux.

Il me redressa le menton et approcha son visage du mien.

— Je pensais à toi chaque soir dans ma chambre. Je m'imaginais t'embrasser. Te toucher.

Cal avait songé à moi. À des centaines de kilomètres, dans ce

campus que je n'avais jamais visité, il avait partagé mon souhait. N'était-ce pas ce que je rêvais d'entendre ?

Joueur, il m'agrippa par la nuque et m'attira sur ses genoux.

— Je suis si bien avec toi. J'ai envie de toi, Britt.

Il voulait être avec moi. Le moment aurait dû me paraître romantique, mon cœur aurait dû faire des bonds, mais je ne parvenais pas à oublier le cauchemar que je venais de vivre. À peine quelques heures plus tôt, j'étais apparue sur le seuil du chalet, à moitié morte de froid. Je n'étais pas encore remise. Pourquoi précipitait-il les choses ? N'était-il pas inquiet pour moi ?

— C'est ta première fois ? me demanda-t-il. C'est juste un peu douloureux...

Je le sentis sourire tout contre ma joue.

— À ce qu'on raconte.

J'avais toujours pensé qu'il serait le premier. Toute mon enfance, j'avais rêvé de m'avancer vers l'autel où il m'attendrait. Et ma première fois aurait été pendant notre lune de miel, sur une plage au crépuscule, nos deux corps ballottés par les vagues. Il savait que je n'étais pas prête. Alors pourquoi me brusquait-il ?

— Dis-moi que tu en as envie, Britt, murmura-t-il.

Curieusement, je songeai à tout sauf à une réponse. Il ne surveillait plus les abords du chalet. Étions-nous en sécurité ? Était-ce vraiment ce que je voulais ?

Son étreinte se fit plus fouguese. Il balaya d'un geste l'oreiller pour me repousser contre la tête de lit. Ses mains s'insinuaient partout : elles retroussaient ma chemise de nuit, me pétrissaient les hanches, m'effleuraient les cuisses... Je me laissai glisser sur le matelas et repliai les jambes, espérant le ralentir assez longtemps pour reprendre mes esprits, mais il se méprit sur mon mouvement.

— On joue les effarouchées ? railla-t-il. Ça me plaît.

Il se rapprocha pour me voler un nouveau baiser, fugace et brutal. Mon cœur se mit à battre plus fort, mais cela n'était pas dû au désir. Un « non » monta dans ma gorge.

Tout à coup, le regard sombre de Jude passa devant mes yeux. Il sembla si réel que, l'espace d'un instant, c'est lui que je crus voir à genoux face à moi.

Je me dégageai brusquement, comme sous l'effet d'une décharge électrique. Tout en dévisageant Calvin, je m'essuyai les lèvres d'un revers de main. L'illusion s'évanouit, mais je continuai de l'observer avec appréhension, terrifiée à l'idée que Jude réapparaisse. L'avais-je senti approcher ? Était-ce possible ?

Je scrutai la porte, comme si je m'attendais à ce qu'il la franchisse. Étrangement, j'en vins presque à l'espérer. Il aurait arrêté Calvin.

Non, me sermonnai-je avec dégoût. Je ne voulais pas revoir Jude.

C'était un criminel. Un meurtrier. Je me leurrais si j'imaginai qu'il avait pu ressentir quelque chose pour moi.

— Ne me repousse pas maintenant, protesta Calvin en m'empoignant avec un grondement impatient.

Je m'extirpai du lit et atterris sur mes pieds. J'aurais aimé qu'il sorte de cette chambre, et Jude de ma tête.

— Non, Calvin.

Il m'attira de nouveau contre lui.

— Je serai un vrai gentleman, assura-t-il en cherchant mes lèvres.

— Non !

Mon refus troubla enfin son expression rêveuse, qui se décomposa. Il prit un ton accusateur.

— Tu... tu avais pourtant l'air d'en avoir envie !

L'avais-je encouragé ? Certes, je l'avais invité à entrer, mais simplement pour me blottir dans ses bras et discuter, rien de plus.

— C'est à cause de ton petit ami, c'est ça ? pesta-t-il en se passant la main dans les cheveux. Parce que tout le monde papillonne au lycée, tu sais.

Comme toi avec Rachel ? me retins-je de rétorquer.

— Je ne répéterai rien, promit-il. Et puisque tu ne diras rien non plus, qu'est-ce qu'on risque ?

Je compris alors qu'il me croyait toujours avec le garçon de la station-service. Il n'avait pas fait le rapprochement entre ce Mason et « Mass », notre ravisseur. Il lui manquait tout un pan de cette histoire.

Le moment paraissait mal choisi pour le lui révéler. Son étrange comportement, brutal et jaloux, me laissait craindre le pire. Il avait tué Shaun, puis tenté de le cacher. Voilà qu'il se glissait dans ma chambre, pour m'entraîner plus loin que je ne le désirais. J'avais l'impression de ne plus le connaître. Quelque chose avait changé en lui. En l'espace de huit mois, il semblait avoir tout oublié de moi.

— Alors tu ne vas même pas me répondre ? s'emporta-t-il. Tu me fiches dehors, comme ça ?

— Je n'ai pas envie de me disputer, déclarai-je sans hausser le ton.

Il se leva d'un bond et me fixa encore quelques instants de son regard émeraude.

— Comme tu voudras, Britt. C'est toi qui décides, répliqua-t-il d'une voix marquée à la fois par la rancœur et le dépit.

32.

Un courant d'air glacial me réveilla. Je m'étais endormie en oubliant de tirer les rideaux. J'approchai de la fenêtre à pas de loup et dénouai les embrasses. Puisque j'étais debout, je m'attardai devant la vitre pour scruter la forêt. J'aurais aimé pouvoir repérer Jude dans l'immensité des ténèbres. Car j'étais certaine qu'il se trouvait là, quelque part, et qu'il me cherchait.

Je franchis l'alcôve voûtée ouvrant sur la salle de bain, qui communiquait avec la chambre adjacente, occupée par Korbie. Devant le lavabo, je m'aspergeai le visage avant de jeter un coup d'œil horrifié au miroir : je faisais peur à voir. J'étais d'une pâleur morbide. Des cernes sombres soulignaient mes paupières et j'avais les cheveux sales et emmêlés.

Éberluée, je tournai le dos à la glace et demeurai quelques instants indécise sur le carrelage froid. Puis j'entrebâillai la porte voisine. Sans allumer, je m'avançai en silence vers le lit de Korbie. Étendue sur le ventre, elle émettait un ronflement régulier, profond, en partie étouffé par l'oreiller. Je réprimai le soudain besoin de caresser sa chevelure ; Calvin m'en aurait voulu de l'avoir réveillée. Alors, je me contentai de me glisser près d'elle, sous les couvertures, avant de me mettre à pleurer sans un bruit.

Pardonne-moi, pensai-je. C'est ma faute si nous sommes venues ici. Je n'avais pas l'intention de te faire de mal. Ni maintenant ni à l'époque où je sortais avec Calvin. J'aurais dû me confier à toi. J'ai eu tort de te le cacher.

Notre histoire avait duré moins de six mois, mais je le connaissais si bien et j'étais amoureuse de lui depuis tant d'années que cette période m'avait paru plus longue. Il avait toujours fait partie de ma vie, bien avant que nous ne formions un couple.

Prête à tout pour lui faire plaisir, je m'étais résignée à ne pas révéler

notre secret, même si, au fond, j'étais blessée qu'il refuse d'en parler à son entourage. J'avais aussi souffert de mentir à mes proches, en particulier à Korbie, puisque Calvin était son frère. Je me rassurais en me persuadant que toutes les relations exigeaient des compromis, que je ne pouvais pas tout avoir. Je devenais adulte et je devais accepter que le monde ne tourne pas uniquement autour de moi.

Puis Korbie avait tout découvert, l'été précédent, lors de sa soirée piscine, celle où Calvin avait embrassé Rachel. Nous avions convenu que cette fête se déroulerait comme toutes les autres : il la passerait avec ses amis, et moi avec les miens. Si je le croisais, je le saluerais, comme toujours, mais toute forme de flirt semblait prohibée.

J'étrénnais pour l'occasion un nouveau maillot de bain ; un modèle une pièce, noir et échancré sur les côtés. Toutes les filles porteraient des bikinis et j'avais voulu me démarquer. Je l'avais essayé un peu plus tôt et, au regard de Korbie, j'avais compris que j'avais fait mouche.

— Canon, avait-elle commenté, avec un mélange gratifiant d'admiration et d'envie.

Elle m'avait demandé d'arriver en avance pour l'aider à terminer les préparatifs et, après avoir enfilé une tunique, nous nous étions dirigées vers la cuisine. Prétextant un détour par les toilettes, je m'étais faufilee jusqu'à la chambre de Calvin. J'avais subtilisé une feuille vierge dans son imprimante et griffonné un message, auquel j'avais réfléchi tout l'après-midi. Je n'avais toujours pas trouvé la bonne formulation, mais je manquais de temps.

Ce soir, si je me touche le bras, ça signifie que je pense à toi. Si je trempe le pied dans la piscine, c'est que je m' imagine seule avec toi à t'embrasser, assise sur tes genoux.

Britt

Avant d'avoir pu changer d'avis, j'avais plié le papier, l'avais glissé à la hâte sous son oreiller puis j'avais rejoint Korbie à la cuisine.

Un peu plus tard, juste avant l'arrivée des premiers invités, je la vis fondre sur moi comme une furie tandis que j'ouvrais les parasols au-dessus des tables. Elle agita nerveusement la missive sous mon nez.

— C'est quoi, ça ?

— C'est... c'est juste... Où l'as-tu trouvé ? bredouillai-je.

— À ton avis ? Sur le lit de Calvin.

— Tu n'étais pas censée le lire.

Je redoutais ce moment depuis des mois. J'avais largement eu le temps d'imaginer une justification, mais sur l'instant je fus incapable d'articuler un mot.

Elle éclata en sanglots et m'entraîna à l'autre bout du jardin, derrière la haie de lilas. Je ne l'avais jamais vue aussi bouleversée.

— Pourquoi tu ne m’as rien dit ?
— Korbie..., je suis vraiment désolée.
Je ne savais plus comment m’en sortir. J’étais mortifiée.
— Ça dure depuis quand ?
— Depuis le mois d’avril.
— Tu aurais dû m’en parler, me reprocha-t-elle en séchant ses larmes.

— C’est vrai. Tu as raison. J’ai eu tort et je m’en veux.
— Tu l’as caché parce que tu craignais ma réaction ? demanda-t-elle en reniflant.

— Non, expliquai-je en toute franchise. Calvin n’était pas prêt à l’annoncer à son entourage.

— Tu crois qu’il te mène en bateau ?
Je piquai un fard. Je trouvais sa question malvenue. La situation entre Calvin et moi me paraissait suffisamment ambiguë.

— Je ne pense pas. Je n’en sais rien, avouai-je, vaincue.
— Entre nous deux, c’est bien moi que tu choisirais, non ?
— Évidemment, m’empressai-je de répondre. Tu es ma meilleure amie.

Elle baissa la tête et me prit la main.
— Je ne veux pas te partager avec lui.
Elle était loin d’imaginer qu’elle n’aurait plus à me partager très longtemps. Son frère partit peu après pour Stanford et, entre nous, ce fut le début de la fin.

Je chassai ce souvenir pour revenir au moment présent. Je n’avais aucune envie de regagner ma chambre, mais je me doutais que Calvin garderait l’œil sur nous, alors je tirai la couverture sur elle et sortis en refermant la porte derrière moi.

J’approchais du lit quand, du coin de l’œil, je distinguai une forme inhabituelle dans l’ombre de l’armoire. Tapie contre le mur, elle se fondait dans le noir et, avant même que j’aie pu hurler, elle bondit sur moi et me renversa sur le matelas en plaquant sa main glacée sur ma bouche.

— Ne crie pas. C’est moi, Jude.
Je luttai de plus belle, pour lui montrer que cette information ne me calmerait pas. Je parvins à redresser le genou pour viser son entrejambe, mais manquai mon coup et ne heurtai que sa cuisse.

Comprenant que j’avais raté ma cible, il me regarda et arqua un sourcil narquois.

— C’était juste, souffla-t-il.
Pour mieux m’immobiliser, il bascula sur moi de tout son poids. J’ignorais par quel moyen il était entré, mais il n’était pas là depuis très longtemps : une fine pellicule de neige recouvrait encore sa parka et quelques gouttelettes de givre s’accrochaient à sa barbe naissante.

Écrasée sous sa silhouette massive, humide et froide, je poussai une exclamation indignée qu'il étouffa de la main. Même si Calvin s'était posté dans le couloir, contre ma porte, il ne l'aurait probablement pas entendue. Il faisait sans doute le tour des pièces du rez-de-chaussée, sans se douter que le danger se trouvait déjà à l'intérieur de la maison.

— Surprise de me revoir ? ironisa Jude à voix basse en se penchant à mon oreille.

Il sentait toujours cette odeur de pin, de duvet, de feu de bois. Cette fois, cependant, j'étais moins crédule et donc moins disposée à m'y laisser prendre. Il poursuivit :

— Sûrement moins que moi, ce matin, en découvrant que tu m'avais faussé compagnie. Tu aurais pu m'avertir au moins, ça m'aurait évité d'avoir à t'attraper un lapin.

Je frémis devant sa colère contenue. Je ne l'aurais pas cru capable de me faire du mal, et pourtant... il avait assassiné Lauren Huntsman. Comme la plupart des psychopathes, il était un dissimulateur hors pair. N'était-ce pas ce que répondaient les voisins des tueurs en série, lorsqu'on les interrogeait : « Il était pourtant si charmant ! »

— Tu ne crieras pas, Britt, déclara-t-il avec ce même calme effrayant. Tu vas m'écouter. Et tu m'expliqueras ensuite où tu as caché ce que tu m'as volé.

Durant une brève seconde, la fureur l'emporta sur la peur et, sans réfléchir, je ruai en le toisant d'un air de défi.

Tu peux rêver, espèce de malade ! me déchaînai-je intérieurement. *Retire ta main et je hurlerai à t'en faire exploser les tympans.*

— Comme tu voudras, répliqua Jude devant mes soubresauts de protestation. Alors je me contenterai de parler, pendant que ton imbécile de copain continue de surveiller ses fenêtres, en bas. Comme si j'allais gentiment m'avancer sous ses projecteurs et frapper à la porte.

L'insulte me mit hors de moi. J'aurais souhaité que Calvin entre, le trouve là et lui loge une balle entre les deux yeux. Mais il valait sans doute mieux que Jude le sous-estime. J'étais impatiente de voir sa réaction lorsqu'il comprendrait qu'il s'attaquait à plus malin que lui. S'il était venu ici dans le but de me tuer, Calvin ne lui permettrait pas d'en réchapper.

— Tu prétendais me faire confiance, mais tu as fouillé dans mes affaires. Tu aurais dû me demander des explications, au lieu de tirer des conclusions hâtives et de prendre la fuite, ajouta-t-il avec une froideur exaspérée. De toute façon, je doute que la vérité t'intéressait. Je me suis mépris sur ton compte, Britt. Félicitations, tu as réussi à me faire baisser la garde. Peu de gens peuvent s'en vanter. Tu m'as eu sur toute la ligne. Est-ce que tu avais l'intention de fouiller mon sac depuis le début ? Ou ton numéro de charme devait-il seulement me

convaincre de te ramener ici ? Eh bien, tu perdais ton temps, s'emporta-t-il. Et tu y as laissé ta dignité. Je t'avais promis de te raccompagner saine et sauve et j'aurais tenu parole.

Je le regardai dans les yeux et acquiesçai fièrement.

Parfaitement. J'ai joué la comédie. Ce baiser ne signifiait rien pour moi. Il ne pouvait pas m'entendre, mais je savourai mon venin. Pas question de lui donner la satisfaction d'imaginer que j'avais éprouvé quelque chose pour lui. En particulier si je devais mourir d'une seconde à l'autre.

Toutefois je sentis les larmes monter et anéantir ma véhémence. Je tentai de me détourner pour cacher ma faiblesse. Mes yeux s'embuaient-ils sous l'effet de la peur, ou parce que ses mots ravivaient une blessure ? La nuit précédente, sous notre arbre, je ne jouais pas. Mon propre désir m'avait poussée dans ses bras. Je lui avais fait confiance. Et le sentiment de trahison que j'avais ressenti en comprenant qu'il était réellement m'avait déchiré le cœur.

— On pleurniche, maintenant ? Tu es meilleure comédienne que je ne l'aurais cru, siffla-t-il, plein d'amertume. Pleure tant que tu veux, je ne te lâcherai pas, Britt. Pas après avoir parcouru tout ce chemin pour te retrouver. Pas avant d'avoir récupéré ce que tu m'as volé. Alors, où sont-ils ? s'emporta-t-il en me rudoyant. Où sont le collier et le journal ?

Je secouai rageusement la tête. Ma respiration erratique, mon regard déterminé parlaient pour moi. Jamais je n'avais éprouvé une telle envie d'insulter quelqu'un. J'imaginai les pires injures, frustrée de ne pouvoir les lui cracher à la figure.

— Où sont-ils ? gronda-t-il de plus belle en me plaquant avec violence contre le matelas.

Je fermai les yeux. *Voilà.* J'allais mourir. Il appuyait une main sur ma bouche et me maintenait la nuque de l'autre. D'une torsion brusque, il aurait pu me briser les vertèbres. Le souffle court, laborieux, j'avais conscience qu'il était un peu tard pour ça, mais je priai Dieu pour qu'il réconforte mon père et mon frère et pour que Jude en finisse rapidement, sans m'infliger de souffrance.

Puisque rien ne se produisait, j'entrouvris les paupières. Penché sur moi, son visage dur, hargneux se décomposa. Comme vaincu par le dégoût ou la lassitude, il secoua la tête et me lâcha, avant de presser ses paumes contre ses yeux rougis. Les épaules affaissées, le corps agité de soubresauts, il s'effondrait et sanglotait en silence.

Il ne m'avait pas tuée. Je n'étais pas morte.

Je restai étendue là et pleurai, moi aussi, incapable du moindre mouvement, tremblante.

— Est-ce que tu l'as assassinée ?

— C'est ce que tu crois ?

— Tu cachais ses affaires.

— Et ça fait de moi un meurtrier ? siffla-t-il avec rancœur. Ton verdict a-t-il été immédiat ou as-tu un peu hésité avant de m'imputer ce crime ? Après hier soir, j'espère que tu as pris au moins deux minutes pour y réfléchir.

— J'ai vu le père de Lauren Huntsman, à la télévision. Il affirmait qu'elle portait ce pendentif la nuit de sa disparition.

— C'était le cas.

Je retins mon souffle. Était-ce un aveu ?

— Et les menottes, à quoi servaient-elles ?

Jude se mordit les lèvres. Pensait-il que j'aurais oublié ce détail ? Il ne risquait pourtant pas de m'échapper. Quelle personne normalement constituée se trimbalait avec ce genre d'objet ?

— Tu l'avais attachée ? poursuivis-je. Tu l'as séquestrée, elle aussi ?

— Tu me crois capable des pires horreurs, répondit-il d'une voix désabusée. Mais je ne suis pas le monstre que tu imagines. J'essaie simplement d'obtenir justice et c'est la raison pour laquelle je suis venu ici. Je tente de piéger le véritable coupable. Et pour ce faire, j'avais besoin des affaires de Lauren.

Comme toujours, il distillait ses révélations au compte-gouttes et je commençais à m'en lasser. Je ne savais plus ce que je devais croire. Et commettre l'erreur de me fier à lui une seconde fois ferait non seulement de moi une imbécile, mais sans doute aussi sa nouvelle victime. J'étais un témoin gênant. Il cherchait peut-être à m'amadouer pour mieux me supprimer.

— Qui était Lauren, pour toi ?

Jude passa ses mains tremblantes le long de son visage. Voûté, tête baissée, il se penchait en avant comme pour échapper à la meute de souvenirs invisibles, mais palpables, qui l'assaillait.

— Je ne l'ai pas tuée, affirma-t-il d'une voix blanche.

Il s'assit sur le rebord du lit en fixant le mur. Même dans la pénombre, je devinai son regard perdu.

— Elle m'a laissé un message quelques heures avant de disparaître, pour m'avertir qu'elle sortait se soûler dans un bar. C'était une forme de bravade, je le savais : elle l'avait déjà fait cent fois. Elle me mettait au défi de l'en empêcher. Mon avion venait d'atterrir à Jackson Hole quand je l'ai reçu. Je ne rêvais que de prendre une douche et de manger un morceau. Et j'étais fatigué de toujours tout laisser en plan pour voler à son secours. Alors je n'ai pas répondu. Pour une fois, je voulais qu'elle se débrouille et qu'elle assume ses bêtises.

Dans un soupir étranglé, il posa sur moi ses yeux hagards et torturés.

— Lauren était ma sœur, Britt. J'étais censé veiller sur elle et je l'ai abandonnée. Pas un jour ne passe sans que j' imagine comment les

choses auraient tourné si je m'étais montré moins égoïste.

Sa sœur ?

Avant que j'aie pu réagir, il continua :

— La police a fini par renoncer à la retrouver et a conclu à une probable noyade, mais je n'y croyais pas. J'ai lu et relu son journal à la recherche d'un indice. J'ai écumé les bars, les boîtes de nuit, les salles de billard et les hôtels de Jackson Hole où elle aurait pu se rendre ce soir-là. Ma famille y séjournait depuis déjà une semaine quand je les ai rejoints et Lauren avait largement eu le temps d'explorer les environs. Quelqu'un avait bien dû la remarquer. Quelqu'un avait forcément vu quelque chose. Je critiquais la police pour sa lenteur, mais il faut dire que j'avais un avantage par rapport à elle : l'argent de mes parents. Alors j'ai payé les gens pour qu'ils parlent, et quelqu'un – un serveur – a fini par se rappeler avoir aperçu Lauren, quittant le bar avec un type aux allures de cow-boy. Très vite, il l'a aussi raconté à la presse. J'étais furieux, parce que je craignais que le suspect ne se sache traqué et qu'il s'évanouisse dans la nature.

» Le barman m'avait décrit un individu d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, mince, blond, les yeux bleus, le nez cassé, et susceptible de porter un stetson noir. Pendant des semaines j'ai fréquenté ce troquet, jusqu'à ce qu'un soir enfin Shaun apparaisse. Il correspondait parfaitement au signalement. Je me suis débrouillé pour découvrir son nom et j'ai mené ma petite enquête. J'ai appris qu'il arrivait du Montana, où son casier judiciaire comptait quelques délits mineurs comme des vols, voies de faits, ou troubles à l'ordre public. J'étais convaincu de tenir le coupable.

» J'ai laissé tomber la fac, quitté mes amis et ma famille, et je me suis installé dans le Wyoming où j'ai œuvré à plein temps pour gagner la confiance de Shaun. Je me suis inventé une fausse identité, transformé en délinquant, et j'ai accepté d'intimider ses ennemis pour lui prouver ma loyauté. J'étais prêt à tout pour l'amener à se livrer, persuadé que tôt ou tard il finirait par m'avouer le meurtre de Lauren. Une fois que j'aurais eu la certitude qu'il était bien l'assassin, j'avais l'intention de le tuer. Et à petit feu, ajouta-t-il d'une voix sinistre, le regard luisant de haine.

J'avais suffisamment repris mes esprits pour me glisser sans bruit vers l'autre extrémité du lit, priant pour que Jude ne remarque rien. Son récit larmoyant me semblait trop convenu. Puisqu'il n'avait pu me faire parler sous la menace, il cherchait à m'avoir par les sentiments. Il n'expliquait toujours pas comment le pendentif et la photo de Lauren s'étaient retrouvés entre ses mains. Si, comme l'affirmait son père, elle portait bien le bijou le soir de sa disparition, Jude était donc forcément présent au moment de sa mort et l'avait subtilisé sur le corps. Avec prudence, je basculai une jambe sur le sol, mais le

plancher grinça sous mon poids et me trahit.

Surpris, il se retourna. Je me figeai. J'aurais pu en profiter pour hurler, mais il aurait eu le temps de m'assener un coup violent, peut-être fatal, et de filer par la fenêtre avant l'arrivée de Calvin.

— Continue, l'incitai-je d'une voix douce, essayant de ne pas dévoiler mon angoisse.

À mon grand étonnement, il cligna des yeux, comme hypnotisé, et m'obéit.

— S'il était bien le meurtrier, je n'avais d'autre but que de le tuer. Il s'était déjà vanté de certains de ses exploits, comme d'avoir fait chanter de riches femmes mariées, dont il avait pris des photos compromettantes après les avoir fait boire. J'étais certain qu'avec un peu de patience il finirait par me parler de Lauren.

» Puis il a braqué ce fast-food. Au moment où il a tiré sur le policier, il a paniqué. Je ne l'avais jamais vu si effrayé. Il s'est vite rendu compte que nous étions dans de sales draps. En démarrant en trombe pour quitter les lieux, il a renversé cette fille, qui traversait la rue. Je crois qu'il ne l'avait même pas remarquée. À sa réaction, j'aurais dû comprendre qu'il n'avait jamais tué personne auparavant, mais je n'acceptais pas de m'être trompé sur lui. Je traquais l'assassin depuis trop longtemps, expliqua-t-il avec une expression douloureuse en se massant le front. Il n'était pas question pour moi de repartir à zéro.

» L'incartade de Shaun nous a entraînés dans cette cavale forcée. Et pour couronner le tout, Korbie et toi avez frappé à la porte du chalet où nous nous étions réfugiés. Au début, je ne me souciais pas de ce qui pouvait vous arriver : j'étais seulement furieux que vous perturbiez mes projets. C'était comme si j'avais perdu toute trace d'humanité. Poussé par mon désir de vengeance, je ne songeai plus qu'à extorquer des aveux à Shaun. Plus rien ne comptait excepté ma cible. S'il l'avait vraiment tuée, j'allais lui faire subir le même sort et je me moquais des conséquences. Je savais que je paierais pour cela, mais ça m'était égal. Je voulais mourir. Puisque je n'avais pas protégé Lauren, je ne méritais rien d'autre.

Les coudes plantés sur les genoux, tête baissée, Jude croisa les doigts derrière la nuque. Il se trouvait plus près de la porte que moi, mais si je m'en rapprochais peu à peu, à pas de loup...

— Quand toi et moi avons décidé de faire équipe pour nous sortir de cet enfer, il m'est arrivé une chose étrange. J'ai dépassé ma colère. Pour la première fois depuis des mois, je pouvais me raccrocher à autre chose qu'au fantôme de Lauren. Je me sentais tout à coup plus utile vivant que mort. Je devais continuer à me battre, parce que tu avais besoin de moi. Et lorsque nous nous sommes embrassés...

Il enfouit son visage dans ses mains et je m'immobilisai. Je ne m'attendais pas à ce qu'il manifeste une telle émotion à mon égard.

Surgie de nulle part, une douleur aiguë me comprima la poitrine. Je serrai les dents, refoulant le souvenir troublant de la nuit précédente. J'avais beau prendre conscience que je ne devais pas replonger, je n'avais pas la force de lutter.

Je fermai brièvement les yeux, tiraillée par une vague de désir. Avec une clarté avide, je me remémorai la douceur de sa peau nue, l'éclat changeant des flammes sur ses traits ténébreux. Je percevais encore la lenteur délibérée de ses caresses. Il avait su me toucher. Son contact m'avait marquée à jamais.

— Alors ça signifiait quelque chose, pour toi aussi, comprit-il en m'observant attentivement.

À vrai dire, j'ignorais ce que ce baiser avait représenté. Je n'étais pas certaine de croire à son récit. Qui aurait renoncé à ses études pour achever le travail de la police ? En admettant que Lauren soit bien sa sœur, ce lien justifiait-il des choix aussi extrêmes ? S'il avait vraiment voulu connaître la vérité, il aurait remis son collier et son journal aux enquêteurs et fait confiance à la machine judiciaire.

— Où as-tu retrouvé le pendentif ? demandai-je.

— Dans le pick-up de Shaun, lorsque nous vous avons prises en otage, Korbie et toi. En sortant pour récupérer votre équipement dans la Jeep, j'ai commencé par fouiller entièrement son véhicule. Je savais que je n'aurais sans doute pas d'autre occasion de découvrir ce qu'il y cachait. J'ai trouvé le bijou de Lauren et sa photo dans une boîte en métal, sous son siège. Elle contenait des clichés de plusieurs autres femmes, mais la seule chose qui m'intéressait, c'était d'avoir enfin ce que je cherchais. La preuve qu'il existait un lien entre Lauren et lui. Qu'il en avait fait sa cible, l'avait traquée et même photographiée avant de passer à l'acte.

» Afin qu'il ne soupçonne rien, j'ai placé le pendentif ainsi que le journal et les menottes dans un sac en toile que j'ai cousu. Voilà pourquoi j'ai mis tant de temps à revenir.

J'hésitais encore à le croire. Il avait maintes fois démontré son intelligence et son ingéniosité. Il aurait pu s'agir d'un piège.

— Si je te dis où se trouvent ces objets, est-ce que tu me jures de les remettre à la police ?

— Bien sûr, répondit-il d'un ton impatient. Où sont-ils ?

Je sondai son regard, à l'affût des pensées insaisissables qui s'agitaient derrière ces sombres iris. J'y décelai une convoitise dérangeante.

— C'est Calvin qui les a, déclarai-je finalement. Inutile de jurer quoi que ce soit : il les soumettra lui-même aux autorités.

Jude blêmit.

Durant cet instant de flottement, mon cœur cogna sourdement dans ma poitrine. Sa réaction ne pouvait signifier qu'une chose : la

culpabilité. Il était entré ici dans le but de me manipuler, afin de récupérer les preuves qui l'incriminaient. Jude n'était qu'un criminel machiavélique. Il avait inventé ce scénario détaillé, où il se donnait le beau rôle, pour m'inciter à lui rendre ses affaires.

Je m'écartai de lui tandis qu'il accusait le coup, abasourdi. Comme s'il refusait de croire que le masque tombait et que je le perçais enfin à jour.

— Tu n'aurais jamais dû les lui confier..., balbutia-t-il.

On frappa doucement à la porte et nous fîmes tous deux volte-face. Son expression incrédule s'évanouit aussitôt et il bondit comme un chat pour se réfugier sans bruit contre le chambranle, les poings levés en posture d'attaque. Même à mains nues, il semblait disposé à en découdre.

— Britt ? m'appela Calvin à voix basse. Je veux juste m'assurer que tout va bien.

Jude me lança un regard noir avec un bref signe de tête négatif. Il m'ordonnait de l'éloigner.

Je n'avais plus le temps de tergiverser. Je ne savais rien de Jude. En me fiant à lui, je sautais dans l'inconnu. Calvin, lui, était réel, solide et il avait toujours pris soin de moi. Déchirée, j'oscillai entre la porte et la silhouette prête à s'élancer. Ma raison me hurlait de faire confiance à Calvin, mais mon cœur me demandait d'accorder une seconde chance à Jude.

Un mot aurait suffi à trancher, mais en fin de compte le silence décida pour moi. Il trahit mon hésitation à l'égard de Jude.

Et incita Calvin à entrer.

33.

Calvin fit irruption dans la pièce et leva le bras pour parer l'attaque de Jude, mais l'impulsion le déstabilisa et manqua de lui faire perdre l'équilibre. Son adversaire ne lui laissa pas la possibilité de se rétablir : il se jeta sur lui, les poings si fermement serrés que les veines de son cou saillaient sous sa peau. Cependant, Calvin était entré l'arme à la main et avait eu le temps de viser. Par réflexe, il pressa la détente.

Le projectile traversa l'épaule de Jude. Malgré un sursaut convulsif, celui-ci continua miraculeusement sur sa lancée et se précipita vers Calvin avec une détermination presque surhumaine. Il fit quelques pas chancelants avant que Calvin ne l'arrête d'un violent coup de crosse au visage, puis il s'effondra lourdement sur le dos.

Il ne bougeait plus et une flaque sombre se répandit sous son omoplate. Incrédule, je demeurai bouche bée devant son corps inerte. Calvin l'avait-il tué ?

Ce dernier lui jetait un regard aussi admiratif que vicieux. Jusqu'à ce qu'il le reconnaisse.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ici, celui-là ? s'emporta-t-il en identifiant Mason, mon prétendu petit ami.

— Tu l'as tué ! m'exclamai-je d'une voix étranglée.

— Il n'est pas mort, constata-t-il en lui enfonçant le pied dans les côtes. Je n'ai pas touché d'organe vital et ces balles sont trop légères pour causer beaucoup de dégâts. C'est le type de la station-service. Ton copain. Comment est-il arrivé là ?

— Tu... lui as tiré dessus, bredouillai-je, secouée.

— Et « lui », c'est aussi « Mass », n'est-ce pas ? Votre ravisseur ; celui qui a ma carte. J'en conclus que vous n'étiez pas vraiment ensemble, ironisa-t-il.

— Si nous ne faisons rien, il va se vider de son sang !

— Tais-toi. Tu vas réveiller Korbie, grinça-t-il en tournant lentement

autour de Jude, qu'il visait toujours à bout portant. Pour l'instant, il est sous le choc. Aide-moi à l'attacher avant qu'il ne reprenne ses esprits.

— L'attacher ? Nous devons le conduire à l'hôpital.

— La seule chose que nous devons faire, c'est le neutraliser jusqu'à l'arrivée de la police. C'est une arrestation citoyenne. Une fois ligoté, je m'occuperai de sa blessure. Ne fais pas cette tête. Qu'est-ce qui pourrait arriver de grave ?

— Il pourrait mourir !

— Et alors ? répliqua-t-il avec une impassibilité qui, même chez lui, me déconcerta. Il a abandonné Korbie dans ce chalet et il t'a contrainte à arpenter la montagne par des températures polaires. Tu aurais pu mourir, Britt ! Et nous avons la preuve qu'il a commis un meurtre l'an dernier. Regarde-le : ce n'est pas une victime, mais un assassin. Il s'est introduit ici dans le but de tuer et nous aurait sans doute supprimés, Korbie et moi. C'était de la légitime défense.

— De la légitime défense ? répétais-je avec un geste incrédule. Il n'était pas armé. Et rien ne dit qu'il avait l'intention de nous attaquer !

Mais Calvin ne m'écoutait plus.

— Va dans le garage et rapporte-moi une corde. Tu la trouveras sur l'étagère, à gauche de la porte. Nous devons absolument l'attacher avant qu'il se réveille.

Je comprenais son plan, mais je restai figée. Je ne pouvais pas me résoudre à ligoter un homme si grièvement blessé. Jude était livide. Si ses respirations laborieuses et sifflantes n'avaient pas trahi un signe de vie, il aurait paru à sa place dans un cercueil.

J'essayai d'accepter les arguments de Calvin, mais mon cœur s'insurgeait. Il ne méritait pas de mourir. L'idée qu'il puisse disparaître m'anéantissait. J'avais encore des questions, trop de questions, qui ne pouvaient demeurer sans réponse. Je ne parvenais pas à admettre que notre histoire s'achève de cette façon. Nous n'avions pas eu la possibilité de nous expliquer, de tirer les choses au clair.

Calvin délaissa sa proie pour me lancer un coup d'œil impatient.

— Britt, la corde.

Je quittai la pièce, les jambes flageolantes. Il avait raison. Je ne devais pas me laisser attendrir. Il fallait mettre Jude hors d'état de nuire.

Une fois dans le garage, je me hissai sur la pointe des pieds pour atteindre le rayonnage. J'hésitai de nouveau, me demandant si cette précaution était bien nécessaire. Dans son état, Jude ne risquait pas de s'échapper. Tout en triturant la corde, je remarquai des traces couleur rouille incrustées dans ses fibres. Du sang. Calvin s'en était-il servi pour une partie de chasse ? Les taches anciennes s'écaillaient sous l'ongle et j'esquissai une moue dégoûtée. N'était-il pas dangereux de la

placer en contact avec une plaie ouverte ?

Je la reposai et fourrageai plus loin. J'en dénichai une seconde un peu poussiéreuse, mais plus propre.

À l'étage, Calvin avait refermé la porte de la chambre. En entrant, l'odeur âcre du sang frais me prit à la gorge. Calvin avait étalé quelques serviettes sur le sol pour l'éponger et était parvenu à hisser Jude sur le matelas. Déjà, les draps viraient au rouge.

À contrecœur, je lui tendis la corde.

Il fouilla rapidement les poches de Jude à la recherche d'une arme. N'en trouvant aucune, il attacha chacun de ses poignets aux montants du lit, puis il fit de même avec ses pieds. Les membres en croix, Jude ressemblait à un condamné d'un autre temps, sur le point d'être écartelé.

— Et maintenant ? demandai-je en réprimant ma nausée grandissante.

— Je vais stopper l'hémorragie et nous attendrons qu'il revienne à lui.

Moins d'une demi-heure plus tard, une plainte étouffée me réveilla. Je m'étais assoupie sur le canapé du salon, la tête posée sur les genoux de Calvin. Je ne me rappelais pas m'être étendue contre lui, j'avais dû basculer dans mon sommeil. Après une seconde de battement, Calvin bondit sur ses pieds et me repoussa sans ménagement sur les coussins de cuir.

En atteignant l'escalier, il me jeta un regard entendu.

— Reste en bas, m'avertit-il. Je veux lui parler seul à seul.

Son ton menaçant me perturba. À brutaliser Jude, il risquait des ennuis avec la police, qui finirait tôt ou tard par arriver. Sans doute pas cette nuit, mais peut-être le lendemain. Avec un peu de chance, le soleil rendrait la route suffisamment praticable pour nous permettre d'aller chercher du secours.

Calvin n'apprécierait pas que je remette en cause ses décisions, mais la colère l'aveuglait et l'empêchait de raisonner. Il avait abattu Shaun et j'avais peur qu'il commette une nouvelle fois l'irréparable. À l'évidence, il perdait son sang-froid et je devais l'aider à prendre du recul.

— Calvin, ne lui fais pas de mal.

Il s'immobilisa sur une marche, raide comme un statue de marbre, la mâchoire crispée et le regard venimeux.

— Il s'est attaqué à Korbie. Et à toi.

— C'est faux.

— Mais tu t'écoutes ? s'étrangla-t-il. Il t'a kidnappée. Forcée à traverser la montagne dans des conditions épouvantables.

Comment le convaincre – sans paraître manipulée – que Jude

m'avait sauvé la vie ? Qu'il m'avait traitée humainement. Qu'il m'avait fait la promesse de me ramener à Idlewilde alors qu'il aurait aussi bien pu m'abandonner dans la tempête pour s'en sortir seul. Et même lorsque je lui avais donné la carte, il ne m'avait pas laissée. Si je ne m'étais pas enfuie, j'étais certaine qu'il m'aurait accompagnée jusqu'au bout.

— Reste en dehors de ça, m'avertit Calvin. Tu as subi une terrible épreuve et tu n'as plus les idées claires.

— Exact ! C'est moi qui l'ai endurée, Calvin, m'agaçai-je en pointant mon index contre ma poitrine. J'ai parfaitement conscience de ce qui s'est passé dans cette montagne. Et je te demande de ne pas le malmenier. La police se chargera de lui.

Médusé, il pencha la tête pour m'observer.

— Pourquoi cherches-tu à le protéger ?

— Je ne cherche rien. Je te suggère juste de laisser les autorités s'en occuper. C'est leur rôle.

— Il t'a séquestrée, Britt. Tu m'entends ? Il a commis un acte criminel et dangereux, qui montre son mépris flagrant pour la vie humaine. Il a cru pouvoir s'en tirer impunément. Il s'est servi de toi et continuera à abuser d'individus dans ton genre si personne ne l'arrête.

— « D'individus dans mon genre » ? répétai-je, sidérée.

— Les gens vulnérables. Crédules, précisa-t-il avec un geste emporté. Tu es exactement le type de filles que les gars comme lui prennent pour cible. C'est un prédateur. Il flaire la faiblesse et la médiocrité comme les requins détectent l'odeur du sang.

Mes joues s'empourprèrent. Ce n'était pas ma naïveté qui avait poussé Shaun et Jude à m'enlever. Au contraire, Shaun m'avait choisie parce qu'il était convaincu qu'à la différence de Korbie, j'étais une randonneuse chevronnée. Parce que j'avais eu l'ingéniosité d'invoquer son prétendu diabète pour le dissuader de l'emmener.

— Tu n'es qu'un imbécile, Calvin, ripostai-je en me dressant d'un bond. Tu t'imagines tout savoir, mais tu devrais te demander pourquoi ils m'ont entraînée avec eux alors qu'ils ont laissé Korbie au chalet.

— Parce qu'elle est moins veule et moins empotée que toi, déclara-t-il. Tu traverses la vie comme une fleur, à attendre que ton père, Ian, ou moi – et sans doute tout un tas de types dont j'ignore l'existence – te prenions en charge. Tu ne peux pas te débrouiller seule et tu le sais. Au premier coup d'œil, ils ont compris qu'ils tenaient une proie facile. Une fille crédule, incapable de s'affirmer. Korbie n'aurait jamais subi ça sans broncher. Elle aurait lutté. Elle se serait enfuie.

— Je me suis enfuie ! m'indignai-je.

— Tu veux que je te dise pourquoi ils t'ont choisie ? continua-t-il avec une suffisance qui me mit hors de moi.

Je ne supportais pas cette arrogance froide, ce regard

condescendant. Qu'avais-je bien pu lui trouver ? Il était tout ce qu'il ne me fallait pas. J'avais passé huit mois de mon existence à regretter un garçon égocentrique et prétentieux. Le plus ironique était que, pendant ce temps, Calvin tentait d'échapper à son père sans s'apercevoir de ce qui me sautait maintenant aux yeux : il devenait exactement comme M. Versteeg.

— Pour mieux t'exploiter, acheva-t-il. Certains types, comme Mason, prennent du plaisir à exercer leur emprise sur les filles. Ça leur donne l'impression d'être invincibles. Il voulait s'affirmer à travers toi.

Je lâchai une exclamation outrée. Sa description ne correspondait en rien à Jude. À l'inverse de Shaun, lui n'avait jamais cherché à me manipuler. Calvin refuserait sans doute de l'admettre, mais sur cette montagne je ne m'étais pas entièrement reposée sur Jude. Il ne m'en avait pas laissé la possibilité car il croyait en ma capacité à survivre seule. J'avais davantage mûri en l'espace de ces derniers jours qu'en trois années de lycée.

— Et c'est moi que tu traites d'imbécile ? conclut Calvin.

— Tais-toi, crachai-je, tremblante de rage.

— Ce n'est pas ta faute, Britt. Ce type t'a fait subir un lavage de cerveau. Si tu avais assez de recul pour considérer plus objectivement la situation, tu arrêteras de lui trouver des excuses. Tu le défends continuellement. Si je ne te connaissais pas, j'imaginerais que tu en pines pour lui.

La réflexion me prit au dépourvu. J'ouvris la bouche pour nier, mais aucune répartie ne vint et je sentis mon visage s'empourprer. Calvin le remarqua et son expression triomphante s'effaça. Il fronça les sourcils, l'air maussade. L'espace d'un instant, je craignis qu'il ait percé mon secret, mais il se ressaisit. Le dégoût, le sentiment de trahison que j'avais cru lire dans ses yeux s'évanouirent.

— Je veux dix minutes seul à seul avec lui, annonça-t-il, impassible, avant de gravir les marches.

Je m'écroulai sur le canapé et repliai mes jambes contre ma poitrine pour me balancer d'avant en arrière. Malgré la flambée dans la cheminée, j'étais soudain frigorifiée. Une étrange confusion m'embrumait l'esprit. Si seulement j'avais eu les idées plus claires... Comment empêcher Calvin de commettre l'irréparable ? Korbie réussirait peut-être à le raisonner. Mais elle dormait profondément, abrutie par les somnifères, et son frère se mettrait dans une colère noire si je la réveillais. Même si je parvenais à la tirer du lit, je doutais qu'elle accepte de voler au secours de Jude. Pour elle, il restait Mason, l'homme qui l'avait laissée pour morte.

Ne tenant pas en place, je me levai et errai dans la cuisine, désœuvrée. Hantée par la perspective de ce qui se jouait à l'étage, je m'occupai en rangeant la pièce et en sortant la poubelle. Lorsque je

soulevai le couvercle du container, à l'extérieur, je fus surprise d'apercevoir que d'autres sacs d'ordures s'y trouvaient déjà. À l'odeur, je compris qu'ils étaient là depuis plusieurs semaines. Or, à ma connaissance, les Versteeg n'avaient pas séjourné à Idlewilde de tout l'hiver. Calvin n'était arrivé que deux jours plus tôt. Comment aurait-il pu accumuler un tel volume de déchets en si peu de temps ? Ses parents les avaient-ils oubliés au moment de leur départ, à la fin de l'été ? Cette négligence ne ressemblait guère à M. Versteeg, qui louait les services d'une entreprise d'entretien après leurs vacances, afin de laisser la maison dans un état impeccable.

Interloquée, je repassai dans la cuisine et ouvris les placards. Ils étaient pleins à craquer... d'aliments gras ou sucrés dont Calvin raffolait : gâteaux, viande séchée, donuts, chips et beurre de cacahuète croustillant. Mme Versteeg avait chargé son assistant de déposer les courses pour notre séjour la semaine précédente. J'apercevais nettement les cartons empilés dans l'entrée, intacts. Cela n'avait aucun sens... Pourquoi les Versteeg auraient-ils rempli leur garde-manger de friandises alors qu'ils n'avaient aucune intention d'y venir cet hiver ? On aurait dit que quelqu'un avait habité le chalet durant tous ces mois.

Un frisson me parcourut l'échine. Plusieurs autres détails surprenants me revinrent tout à coup en mémoire, des impressions troubles qui ne cessaient de tourmenter mon subconscient depuis un moment. Juste avant d'abattre Shaun, Calvin lui avait lancé : « Je t'ai souvent aperçu dans le coin. » Comment était-ce possible ? D'après Jude, Shaun s'était installé dans le Wyoming un an plus tôt, tandis que Calvin avait passé presque toute l'année à Stanford. Où donc auraient-ils pu se croiser ?

Un invraisemblable soupçon m'effleura, mais je le repoussai. Je ne pouvais pas douter de Calvin. C'était hors de question. Que m'arrivait-il pour que j'en vienne à me méfier de lui de cette manière ? Je n'avais aucune raison de remettre sa parole en cause.

C'est pourtant ce que je me surpris à chercher : des raisons. Des indices. Des preuves que l'idée effrayante qui germait dans mon esprit était infondée.

Dans le salon, j'examinai les papiers posés sur le secrétaire, à l'affût d'un signe évoquant un séjour récent : factures, courriers, magazines ou journaux. Je ne découvris rien.

La salle de bain, en revanche, livra une autre version. Une auréole dans la cuvette des sanitaires démontrait qu'ils avaient été utilisés, mais pas nettoyés. De vieux résidus de dentifrice sur la tablette et le lavabo ainsi que des gouttelettes blanchâtres sur le miroir dénotaient une présence. Or je savais que M. Versteeg n'aurait pas quitté le chalet l'été précédent sans l'avoir fait astiquer de fond en comble. Quelqu'un

s'était installé là après leurs vacances et y avait passé l'hiver. Je préférais ne pas imaginer qui.

Je regagnai le living pour fouiller plus méticuleusement les tiroirs du bureau. Un document, en particulier, retint mon attention. Un bulletin de salaire émis par la société de rafting de Snake River, avec un chèque établi à l'ordre de Calvin le 15 septembre, soit plusieurs semaines après son départ présumé pour Stanford.

Je fermai les paupières, cherchant à clarifier l'affreux doute qui naissait dans mon esprit. *Cal ? Non, non, non.*

Macie O'Keefe, la monitrice de rafting disparue en septembre dernier, était employée par la même société. S'étaient-ils connus de cette manière ? Était-ce à cause d'elle qu'il s'était montré distant, avant de rompre avec moi ? Étaient-ils sortis ensemble ? S'étaient-ils disputés, un soir, après le travail, et avait-il...

Je n'osai suivre le fil de mon idée. Elle paraissait inconcevable. Cal avait passé huit mois à la faculté de Stanford. Il n'aurait pas pu assassiner Macie en septembre. Il était incapable d'une chose pareille...

En proie au vertige, je me tins le front. L'instant devint irréel et j'eus l'impression d'être happée par un cauchemar. Calvin... un meurtrier ?

D'un mouvement frénétique, je retournai le contenu des tiroirs. J'en tirai une affichette froissée, portant l'en-tête « DISPARUE ». Je lissai les plis du visage souriant de Lauren Huntsman. Le trou dans la feuille semblait indiquer qu'on l'avait arrachée à un arbre ou à un poteau électrique. Lors des battues, les secouristes avaient ratissé Jackson Hole et ses environs. Pendant qu'ils recherchaient sans relâche la jeune femme, Calvin avait gardé cet avis en guise de souvenir.

De trophée.

C'était donc vrai, songeai-je, hébétée. Il s'était réfugié à Idlewilde. Pas étonnant qu'il ait tenté de nous dissuader d'y passer nos vacances. Il y avait enfoui tous ses secrets.

Ses mensonges béants m'engloutissaient. Calvin, le menteur. Calvin, l'étranger.

Calvin, le meurtrier.

34.

Il fallait que je sorte Jude de là.
Que je nous tire tous de cet enfer.
Calvin représentait une menace terrible.
Calvin...

En imaginant ses crimes abominables, je priai pour qu'il s'agisse d'une méprise. Il y avait forcément une explication. Une justification. Il me manquait sûrement une information cruciale qui aurait pu tout clarifier. Je pouvais encore lui venir en aide.

En haut de l'escalier, je trouvai la porte de la chambre entrebâillée. À l'intérieur, sa voix résonnait, pleine de fureur.

— Où est la carte ?

Assis sur le matelas, à côté de Jude, il me tournait le dos. À la faible lueur de la chandelle posée sur le chevet, j'aperçus Jude frémissant, les membres attachés aux quatre coins du lit et secoués de tremblements convulsifs. Calvin s'était contenté de lui bander l'épaule. Il avait ouvert la fenêtre et le froid s'engouffrait jusque sous la porte ; je le sentais m'envelopper les chevilles. D'ici quelques minutes, la température de la pièce aurait considérablement chuté et j'avais la dérangeante impression que ce n'était que le début des tourments que Calvin comptait lui infliger.

— Pourquoi t'intéresse-t-elle autant ? répliqua Jude d'une voix brisée par la douleur.

Il respirait mal, par à-coups. Le petit rire cruel de Calvin me donna la chair de poule.

— C'est moi qui pose les questions.

En approchant l'œil de l'entrebâillement, je le vis incliner la bougie au-dessus de la chemise ouverte de Jude. Ce dernier étouffa un cri qui se changea aussitôt en un gémissement.

— On reprend : où est la carte ?

Jude se cambra pour tenter de se libérer, en vain. La corde était d'une solidité à toute épreuve.

— Je l'ai cachée.

— Où ?

— Tu t'imagines que je vais te le dire ? cracha-t-il.

Compte tenu de sa situation et de ses souffrances atroces, sa bravade forçait l'admiration. Mais aussi courageuse fût-elle, ce n'était pas la bonne réponse. Calvin pencha une seconde fois la chandelle, renversant la cire bouillante sur son torse. Tout son corps se raidit puis il jeta une nouvelle plainte. La sueur perlait à ses tempes et ruisselait le long de son cou, pourtant des frissons continuaient de l'agiter.

— Ces trois points verts sur la carte, articula-t-il, le souffle court. Tu as oublié de les légender.

Ce fut au tour de Calvin de se figer. Il ne répliqua pas mais, à la façon dont ses épaules se soulevaient par saccades, je compris que la remarque l'avait ébranlé.

— Trois points verts, trois abris à l'abandon, trois filles disparues. Tu vois le rapport ? siffla Jude d'un ton plus dur, qui indiquait que sa question n'en était pas une.

Enfin, Calvin parut retrouver sa langue.

— C'est le preneur d'otage qui aimerait me coller quelques meurtres sur le dos ?

— L'une de tes marques montrait l'emplacement d'une ancienne cabane de trappeurs, où des promeneurs ont découvert le cadavre de Kimani Yowell, étranglée. Les deux autres correspondent aussi à des refuges délabrés. Quitte à échafauder des théories, en voilà une : je ne crois pas que le petit ami de Kimani l'ait assassinée, ni que Macie O'Keeffe ait fait une mauvaise rencontre sur les berges du fleuve où elle travaillait comme monitrice de rafting. Et je doute également que Lauren Huntsman soit morte noyée dans un lac.

La voix de Jude trembla lorsqu'il prononça le nom de sa sœur. Il déglutit péniblement et refoula son émotion derrière un regard noir.

— Ce que je pense, c'est que tu les as tuées et que tu as caché les corps là où tu imaginais qu'on ne les retrouverait pas.

Calvin demeurerait muet. Son dos se redressait à mesure que sa respiration s'accélérait. Il cherchait toujours ses mots.

— Il faut vraiment être un assassin stupide pour créer des preuves de sa propre culpabilité.

— As-tu fait part de ta théorie à Britt ? demanda enfin Calvin sur un ton presque détaché.

— Pourquoi ? Jusqu'où serais-tu prêt à aller pour protéger ton secret ? À la supprimer, si elle découvrait la vérité ?

— Aucune importance, déclara Calvin avec un haussement

d'épaules. Britt ne mettra jamais ma parole en doute.

Je me raidis de tous mes membres. Je m'appuyai contre le mur, tremblante de peur et gagnée par la nausée. Ce Calvin n'était pas celui que je connaissais. Que lui était-il arrivé ?

— N'y compte pas trop. J'ai des arguments très convaincants, rétorqua Jude. J'ai d'abord cru à la culpabilité de Shaun et j'étais désespéré quand tu l'as abattu. Je venais de perdre la seule personne capable de me fournir des réponses. Mais dans un deuxième temps, je me suis interrogé sur la raison de ton geste. Il n'avait aucun sens. Alors que tu aurais pu te contenter de le ligoter et de le laisser à la merci de la police, tu l'as éliminé. Et sans sourciller. J'ai deviné que tu n'en étais pas à ton coup d'essai. J'avais quelques soupçons, mais j'ai tout compris au moment où j'ai vu la casquette des Cardinals que tu as donnée à Britt. Et ta carte.

Mes jambes flageolaient tant que je crus sentir le sol se dérober sous mes pieds. Il fallait à tout prix que je sorte d'ici. Que j'aille chercher du secours. Mais la perspective de replonger dans les ténèbres glaciales et sordides de la forêt me pétrifiait. Quelle distance pouvais-je espérer parcourir ? Trois kilomètres, quatre ? Je serais morte d'hypothermie avant même le lever du jour.

— Qui es-tu ? lui demanda Calvin, curieux. Tu n'es pas de la police : tu n'as ni arme ni badge.

Il se leva pour se pencher sur Jude.

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

D'un mouvement convulsif, Jude se cambra sur le matelas et je vis les muscles de son cou et de son épaule valide se contracter. Les cordes se raidirent et le bois du lit se mit à grincer. Encouragé par ce bruit, Jude redoubla d'efforts pour tenter de réunir ses poignets et de fendre la tête de lit. Mais Calvin fut plus rapide : il reposa la bougie sur le chevet pour s'emparer de son revolver, décidément plus menaçant.

— Ne bouge plus ou je te troue l'autre épaule.

Jude l'ignora et s'arc-bouta de plus belle sur ses liens, le visage trempé de sueur et déformé par une grimace de douleur et de rage. Les montants craquèrent plus farouchement et Calvin tira en l'air en guise d'avertissement.

Jude s'effondra sur le matelas, hors d'haleine. Avec un grognement guttural, il laissa retomber ses membres écartés.

— Tu n'es qu'un lâche, lança-t-il. Pas étonnant que ton père ait dû s'acharner pour tenter de faire quelque chose de toi. Il avait conscience qu'il parlait de rien. Il n'avait pas à s'en faire pour Korbie, elle est capable d'obtenir ce qu'elle veut, mais toi, tu devais constamment le décevoir. Il avait compris que tu n'accomplirais jamais rien dans la vie. Et au fond, toi aussi tu l'as toujours su.

— Tu ne me connais pas, rétorqua Calvin en se redressant.
— Il n'y a pas grand-chose à savoir.
— Je pourrais te faire taire, menaça Calvin en lui pointant le canon sous le nez.

— Tu as assassiné ces filles. Avoue-le ! Cesse de te dérober et conduis-toi en homme. C'est ça, être un homme, Calvin. Assumer ses actes.

— Et même si c'était le cas, en quoi ça te concerne ? cracha Calvin. Tu joues les justiciers alors que tu as abandonné ma sœur à son sort.

J'entendis à peine la réponse de Jude, tant son intonation fut calme et meurtrière.

— Si j'avais compris qui elle était, je t'assure que je n'aurais pas laissé passer ma chance. Je l'aurais gardée en vie assez longtemps pour lui trancher la gorge sous tes yeux.

La mâchoire de Calvin tressauta et son doigt se crispa sur la détente.

— Je devrais te tuer tout de suite.

— Sans avoir récupéré ta précieuse carte ? Je te le déconseille. J'avais découvert avant de venir ici que tu avais commis ces crimes. Et j'ai fait en sorte que tu ne t'en tires pas vivant, même si je ne parviens pas à t'éliminer moi-même. Le Wyoming applique toujours la peine de mort par injection. Je ne crois pas aux regrets, mais je serais amèrement déçu de ne pas te regarder mouiller ton pantalon lorsqu'ils te sangleront à cette table. Je me suis arrangé pour que ce plan se retrouve entre les mains de la police. Tu peux en être certain.

— Tu mens.

En dépit de ses bravades, l'angoisse dans sa voix devenait palpable.

— Tu as fouillé mes poches. Tu as bien vu que je ne l'avais pas sur moi. Pourquoi l'aurais-je mise en sûreté, si je n'avais pas deviné ce qu'elle indiquait vraiment ? Le tombeau de tes victimes.

Jude parvenait encore à s'exprimer posément, mais les spasmes de son corps et ses traits tendus, mouillés de sueur, trahissaient son état critique. Un large cercle rouge imbibait le drap sous son épaule.

— À toi de choisir, répliqua enfin Calvin. Si tu me dis où se trouve cette carte, je te loge une balle entre les deux yeux. Continue ce petit jeu et je prolongerai tes souffrances de la manière la plus durable et la plus créative possible.

— N'y compte pas. Avec ma mort, lente ou rapide, tu totalises cinq homicides au premier degré. Avec autant de sang sur les mains, tu n'as aucune chance d'en réchapper.

Calvin examina son prisonnier d'un air étonné.

— Qui es-tu ? répéta-t-il, ébahi.

Jude se redressa, le regard brillant de fureur.

— Je suis le frère de Lauren Huntsman. Et la dernière personne dont tu aurais dû croiser la route.

Calvin se décomposa, mais il retrouva vite son aplomb. Il rejeta la tête en arrière et parvint à lâcher un rire désinvolte.

— Alors, si j'ai bien suivi, tu es persuadé que j'ai tué ta sœur et tu es venu ici... dans quel but, exactement ? Te faire justice ? Organiser ta petite vendetta ? Laisse-moi deviner : Mason n'est pas ton vrai nom, n'est-ce pas ? Tu es malin, espèce d'ordure, ajouta-t-il d'un ton étrange, mêlé d'admiration et de dégoût.

Dans le couloir, je me cramponnai au mur pour ne pas tomber. J'avais commis une affreuse erreur. Jude ne m'avait pas menti : il avait abandonné son existence pour traquer le meurtrier de sa sœur. Il m'avait lui-même avoué combien ils étaient proches et à quel point elle comptait pour lui. Bien sûr, il avait voulu la venger. Ses parents, ses amis s'en doutaient-ils ? Quel mensonge avait-il pu leur raconter ? Je commençais à mesurer le poids écrasant de la quête qu'il s'était imposée. Pour retrouver le coupable, il avait déjà renoncé à tout et voilà qu'il s'apprêtait à sacrifier la seule chose qui lui restait : sa vie.

Car Calvin ne le laisserait pas quitter cette maison vivant.

Sans s'émouvoir, ce dernier haussa les épaules.

— Alors le Parrain avait raison : bon sang ne saurait mentir et rien ne le remplace.

Jude baissa les paupières, mais je remarquai son expression torturée. Calvin contourna le lit et vint se planter à l'autre extrémité.

— Comme tu t'en doutes, je suis prêt à tout pour récupérer cette carte.

Il leva la tête, les yeux fixés sur l'entrebâillement de la porte derrière laquelle je me cachais.

Je retins mon souffle. J'étais certaine qu'il ne pouvait m'apercevoir dans ce couloir obscur. Ma silhouette se fondait dans l'ombre. Mais il continuait de diriger vers moi son regard vide et hagard. Il réfléchissait. Il replia le bras contre sa poitrine et se frotta machinalement la mâchoire, signe qu'il étudiait ses différentes options.

Il se concentra de nouveau sur Jude et je saisis ma chance. Je me glissai sans bruit vers l'escalier avant de me précipiter à la cuisine. Je décrochai le téléphone : aucune tonalité, comme Korbie l'avait dit. La tempête avait coupé les lignes. À moins que Calvin ne se soit chargé de le faire.

Il avait laissé son portable sur le bar, cependant celui-ci n'affichait aucun signal. J'ouvris les tiroirs à la recherche d'un revolver. Rien. Dans le salon, je fouillai le secrétaire, mais Calvin avait déjà repris l'arme qu'il contenait. Éperdue, paniquée, je retournai tout dans la pièce, jusqu'aux coussins du canapé que je faillis jeter contre la vitre dans un accès de colère. M. Versteeg collectionnait les armes à feu. Il en conservait sûrement plusieurs dans la maison. Ces carabines, armes

de poing et fusils, où se trouvaient-ils ? En désespoir de cause, je me ruai vers un coffre ancien, placé contre le mur, et soulevai son couvercle, le cœur battant.

Au fond du meuble sculpté, j'aperçus un pistolet de petit calibre. Je m'en saisis et, d'une main tremblante, le glissai dans la poche de mon pyjama. En me redressant, je sentis l'objet peser contre ma jambe. Oserais-je tirer sur Calvin ? Si j'y étais contrainte, parviendrais-je à tuer le garçon si fragile, victime de la cruauté de son père, dont j'étais tombée amoureuse ? Notre histoire avait commencé de longues années auparavant et nos deux existences étaient si étroitement liées qu'il paraissait impossible de les dissocier. Pourtant, je ne retrouvais plus rien de lui dans cette version déformée, détraquée de son personnage. Il m'échappait, me devenait étranger, et cette disparition me désespérait.

Je me retournai. Il se tenait debout derrière moi.

35.

— Tu cherches quelque chose ? me demanda Calvin.

— Une couverture, répondis-je après une hésitation trop marquée. J'avais froid.

— Elle est à sa place habituelle : pliée sur le dossier du canapé.

— Exact. Je la vois.

Je sondai ses pupilles sombres, impénétrables, sans réussir à déchiffrer ses pensées. Savait-il que j'avais tout entendu ? Son regard oscillait entre mon visage et mes mains : il m'observait avec la même méfiance.

— Tu l'as embrassé ? m'interrogea-t-il tout à coup.

— Qui ? éludai-je, alors que j'avais parfaitement saisi sa question.

— Mason ? clarifia-t-il avec un calme effrayant. Lorsque vous étiez seuls, dans la forêt, vous avez couché ensemble ?

Sans me démonter, j'affectai la réaction la plus crédible possible et arborai un air sidéré.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Es-tu encore vierge, oui ou non ?

L'éclat inquisiteur, lancinant dans ses yeux ne m'inspirait rien de bon. J'essayai de détourner la conversation.

— Tu veux un peu de café ? Je vais mettre la machine en...

— Chhh, souffla-t-il en posant le doigt sur mes lèvres. La vérité.

Je décelai l'agressivité sourde dans son regard et, malgré mes tentatives pour me défendre, mon courage m'abandonna. Je préférerais garder le silence. Calvin avait horreur des disputes. Il fallait toujours qu'il ait le dernier mot.

— Oh, Britt. Et dire que je te prenais pour une fille bien, siffla-t-il d'un ton navré.

Son inflexion condescendante déclencha ma fureur qui, l'espace d'une seconde, dépassa ma peur. Comment osait-il me juger ? Il avait

assassiné trois jeunes femmes. Tout ce qui m'agaçait chez lui me parut tout à coup amplifié : ses défauts, son attitude supérieure, son charme factice, sa fausseté et, par-dessus tout, la façon cavalière dont il avait mis fin à notre relation... Ces signes perturbants révélaient son côté sombre, que j'avais détecté depuis le début sans jamais en prendre véritablement conscience. Calvin était doué pour faire souffrir les gens. Je n'avais jamais remarqué à quel point il l'était.

— Ce qui s'est passé entre lui et moi ne te regarde pas.

Son sourire se changea en rictus.

— Bien sûr que si ! Je veux qu'il paie pour le mal qu'il vous a fait, à Korbie et à toi. Tu n'imagines pas ce que je peux ressentir quand tu prends son parti. Quand tu essaies de lui venir en aide dans mon dos. Ça me blesse, Britt. Et ça me rend dingue.

En le voyant serrer les poings, je reculai. Il les ouvrait et les fermait machinalement, d'un geste distrait. Un tic hérité de M. Versteeg, qui nous servait de signal, à Korbie et moi, pour savoir quand quitter la pièce rapidement et nous pelotonner au fond de son placard, où son père ne nous trouverait pas.

— Pendant que je te cherchais partout dans cette forêt, que j'endurais la faim et le froid pour vous retrouver coûte que coûte, tu fricotais avec un parfait inconnu. Tu le laissais te tripoter ; tu lui tenais chaud la nuit ; tu lui montrais MA carte, insista-t-il en se frappant la poitrine, tu l'amenais dans MA maison, tu mettais MA sœur en danger, conclut-il, ponctuant chaque phrase d'un coup sur son buste. Sais-tu ce que mon père m'aurait fait subir s'il était arrivé malheur à Korbie ? Si elle était morte alors que j'étais censé la surveiller ? Tu t'inquiètes pour ce Mason – ou Jude, peu importe son nom –, mais est-ce que tu te soucies de moi ? Tu l'as entraîné ici, tu t'es fichue de moi, tu lui as donné mon plan. Tu t'es fichue de moi ! répéta-t-il en hurlant, cramoisi, les lèvres déformées par la colère.

Je sortis le pistolet et le braquai sur son torse. Mes mains tremblaient mais, à cette distance, je ne pouvais pas rater ma cible. À la vue de l'arme, Calvin blêmit.

— Reste où tu es.

Je reconnus à peine ma voix. J'étais parvenue à formuler des paroles cohérentes, pourtant tout mon être basculait dans l'hystérie. Et s'il refusait d'obtempérer ? Je n'avais jamais tenu de revolver. Je n'avais pas l'habitude de la sensation lourde et glacée du métal entre mes doigts. Sans compter que mes paumes moites glissaient sur la crosse.

Les yeux de Calvin s'illuminèrent.

— Tu ne tireras pas, Britt.

— À genoux.

Ma vue se brouilla et je clignai des paupières pour me concentrer

sur lui. Il vacilla d'un côté, puis de l'autre. À moins que la pièce ne se soit mise à tanguer.

— Non, déclara-t-il avec fermeté. Arrête ton cinéma. Tu l'as dit toi-même : tu ne sais pas te servir d'une arme. Regarde. Tu appuies le pouce contre le chien : en pressant la détente, il basculera et t'écorchera la main. Tu es nerveuse : ton doigt va riper et ta trajectoire va dévier. Le bruit de la détonation va t'effrayer et tu lâcheras le pistolet. Alors, autant nous épargner à tous deux cette mascarade et le poser tout de suite sur le sol.

— Je n'hésiterai pas. Je t'assure que je ne plaisante pas.

— Nous ne sommes pas dans un film. Atteindre une cible, même à cette distance, est moins facile que tu ne l'imagines. Tu serais surprise de voir combien de gens la rateraient. Mais si tu tires, c'est fini. Quelqu'un sera blessé. Nous pouvons arrêter ça maintenant. Donne-moi cette arme et nous discuterons. Tu m'aimes et je t'aime en retour. Ne l'oublie pas.

— Tu as tué trois personnes !

Calvin secoua obstinément la tête, le rouge aux joues.

— Tu m'en crois vraiment capable, Britt ? As-tu une si piètre opinion de moi ? Nous nous connaissons depuis toujours. Me considères-tu réellement comme un meurtrier de sang-froid ?

— Je ne sais plus quoi penser. Alors, pourquoi ne pas me fournir une explication ? Qu'est-ce qu'elles t'avaient fait, ces filles ? Tu avais tout pour toi. Tu es beau, intelligent, sportif, riche. Tu as intégré une université prestigieuse...

Calvin pointa vers moi un index menaçant, les lèvres pincées, la moue frustrée. Il se mit à trembler de rage et se rembrunit une fois de plus.

— Je n'avais rien du tout ! Stanford ne m'a pas accepté. Je n'ai jamais passé leur concours d'entrée. Tu ne connais pas ce sentiment d'impuissance, Britt. Je n'avais rien, tandis qu'elles avaient tout. Ces filles... ça aurait dû être moi. J'aurais dû être à leur place, ajouta-t-il piteusement.

— Et tu les as tuées pour ça ? Parce que tu étais jaloux de leur réussite ?

J'étais horrifiée. Horrifiée et répugnée.

— Ce n'étaient que des filles. Je me suis fait battre par des filles, Britt. Comment vivre après ça ? Mon père ne me l'aurait pas pardonné. La situation était déjà assez compliquée chez nous. Il s'arrangeait pour que tout tourne à la compétition entre Korbie et moi, puis il assouplissait les règles en sa faveur. Elle aurait pu rester assise les bras croisés, ça aurait suffi à mon père. Il n'exigeait rien d'elle parce que c'est une fille. Mais il réclamait tout de moi.

Sa voix n'exprimait aucun remords. J'espérais y déceler du regret et

de la peur. J'aurais voulu qu'il admette sa détresse. Mais il ne culpabilisait même pas. Il continuait de prendre ombrage de ces jeunes femmes, humilié par leur succès. Je repensai à la corde maculée de sang dans le garage. Kimani Yowell était morte étranglée. Avait-il tué Macie et Lauren de la même manière ? Il ne s'était pas contenté de leur ôter la vie. Il la leur avait arrachée de ses propres mains, faisant de ces crimes une affaire personnelle. Elles n'étaient pour rien dans son acharnement. Tout venait de lui.

— Tu as assassiné Lauren quand nous étions encore ensemble. M'aurais-tu fait subir un sort identique si j'avais été acceptée dans une meilleure université ?

Il braqua les yeux sur moi.

— Je ne t'aurais jamais fait de mal.

— J'avais confiance en toi, Cal. Je te considérais comme l'amour de ma vie. Je ne cherchais qu'à te protéger et te rendre heureux. Je haïssais la façon dont ton père te traitait et, même lorsque tu passais sur moi la colère qu'il t'inspirait, je ne t'en ai jamais voulu. J'imaginais pouvoir arranger les choses. Je te prenais pour quelqu'un de bien, qui manquait simplement d'affection.

Il ne sembla pas comprendre ce que je venais de lui dire.

— Tu peux encore me faire confiance. Je serai toujours ton Cal.

— Mais tu t'écoutes ? La vérité finira par éclater. Tu risques la prison. Et ton père...

— Ne le mêle pas à ça, grinça-t-il en serrant de nouveau les poings. Si tu cherches à m'aider, laisse-le en dehors de cette histoire.

— Je crois que je ne peux plus rien pour toi, Calvin.

Ses yeux lancèrent des éclairs, mais derrière cette fureur je décelai une profonde déchirure.

— Je n'ai jamais été à la hauteur. Ni pour toi ni pour lui. Surtout pas pour lui. Il m'aurait tué, Britt. Si je lui avais avoué que je n'étais pas accepté à l'université, il aurait préféré me savoir mort plutôt que de subir une telle humiliation. J'ai dû mentir à tout le monde au sujet de Stanford et me cacher ici, à Idlewilde. Je ne l'ai pas voulu ; pas plus que je ne voulais assassiner Lauren. Je n'avais rien prémédité. J'étais parti en randonnée dans les environs, un soir, et j'ai surpris Shaun qui la photographiait. En voyant qu'elle portait cette casquette de Stanford, j'ai perdu les pédales. Elle était ivre et ça n'a fait que m'enrager davantage. Stanford avait admis une greluce débauchée dans son genre, mais pas moi. J'aurais aimé prendre sa place, mais c'était impossible. Alors, quand Shaun s'est absenté dans la remise, je suis entré et je lui ai pris... sa vie.

— Oh ! Cal, murmurai-je avec un mélange de pitié et de répulsion.

J'imaginais la suite. À son retour, Shaun avait dû découvrir le corps de Lauren. Il avait paniqué et caché son cadavre dans la caisse à

outils, non sans lui avoir subtilisé son pendentif, un bijou de prix – détail auquel Cal n'attachait aucune importance : l'argent ne comptait pas pour lui.

Je comprenais mieux pourquoi Jude avait tout d'abord suspecté Shaun d'être le meurtrier. Mais, depuis le début, le véritable assassin était Calvin. Je le toisai avec dégoût.

Quand il en prit conscience, quelque chose en lui parut basculer. Son visage se changea en un masque froid et indifférent. En une seconde, tout son être se métamorphosa. Jamais je ne lui avais vu un air si endurci ou insensible. Il fit un pas dans ma direction.

— Ne bouge pas, Calvin, m'égosillai-je.

Un autre.

À force de tenir l'arme à bout de bras, une crampe me vrillait les épaules et j'avais plié les coudes, si bien que je perdais peu à peu la sensation de mes mains. Lorsque je m'en aperçus, elles se mirent à trembler pour de bon.

Il continua d'avancer. Plus qu'un pas et il pourrait m'atteindre.

— Reste où tu es, Calvin !

Il se jeta sur moi et, durant cet instant suspendu, mon seul instinct me guida. Je pressai la détente et, comme il l'avait prédit, le pistolet vibra entre mes doigts. Un long cliquètement emplît le silence et le bruit lui arracha un borborygme, tandis qu'il basculait à terre sur un genou, ahuri.

L'avais-je touché ? Je cherchai le sang des yeux. Avais-je manqué mon coup ?

Avec un petit rire sinistre, il demeura une seconde immobile avant de se redresser de toute sa hauteur. La froideur de son regard me coupa le souffle. Il ne subsistait plus rien du garçon que j'avais aimé. J'avais devant moi le portrait craché de son père.

De nouveau, j'appuyai sur la gâchette. Encore, et encore. Chaque tentative s'accompagnait d'un déclic bref et sourd.

— Tu n'as vraiment pas de chance, ironisa-t-il en me prenant l'arme des mains.

Il m'empoigna par le coude pour m'entraîner vers la porte, à l'autre bout de la pièce. J'enfonçai mes talons dans le sol et ruai comme un beau diable, devinant ce qu'il s'apprêtait à faire. Il n'aurait pas pu m'infliger pire. Je ne portais ni manteau ni chaussures.

— Korbie ! hurlai-je.

M'entendrait-elle ? Si elle n'arrêtait pas son frère...

— Calvin ? Que se passe-t-il ?

Il fit volte-face, surpris par la voix de sa sœur qui résonna dans l'escalier. Ses yeux ensommeillés passèrent de lui à moi.

— Qu'est-ce que tu lui fais ? insista-t-elle.

— Korbie ! gémis-je, en larmes. Calvin a assassiné ces filles, celles

qui ont disparu l'an dernier. Il s'est débarrassé de Shaun et de je ne sais qui d'autre. Il cherche à me tuer, moi aussi. Ne le laisse pas faire, je t'en prie.

— C'est ridicule, Korbie, intervint-il d'une voix calme. Tu vois bien qu'elle raconte n'importe quoi. Elle est désorientée. C'est une conséquence de l'hypothermie et de la déshydratation. Retourne te coucher. Je m'en occupe. Je vais lui donner un somnifère et la mettre au lit.

— Korbie, sanglotai-je. Je te dis la vérité. Jette un coup d'œil aux placards de la cuisine et aux poubelles, à l'extérieur. Il a vécu là tout l'hiver. Il n'est jamais parti à Stanford.

Elle fronça les sourcils et me regarda comme si j'avais perdu l'esprit.

— Écoute, je sais que tu lui en veux toujours de t'avoir laissée tomber, mais ça ne justifie pas que tu l'accuses de meurtre. Calvin a raison. Tu as besoin de sommeil.

Je poussai un cri désespéré et tentai par tous les moyens de me libérer de son emprise.

— Lâche-moi. Lâche-moi !

— Viens ici, Korbie, grinça son frère en m'étreignant plus fermement. Aide-moi à la conduire à sa chambre.

Il pressa la bouche contre mon oreille.

— Tu croyais vraiment pouvoir monter ma sœur contre moi ? me chuchota-t-il.

— Va chercher quelqu'un ! Préviens la police, m'écriai-je.

La panique me gagna lorsque je la regardai descendre lentement les marches.

— Britt, calme-toi, dit-elle. Je comprends ce que tu ressens. J'étais dans le même état quand il m'a retrouvée dans ce chalet. Sans eau, je commençais à avoir des hallucinations. Je l'ai pris pour Shaun.

— Appelle du secours ! hurlai-je de plus belle. Pour une fois, fais ce que je te demande. Ça n'a rien à voir avec lui et moi.

— Agrippe-lui les jambes, lui ordonna-t-il.

Elle s'agenouilla près de moi. Saisissant l'occasion, Calvin se pencha pour lui assener un violent coup de crosse sur la nuque. Sans un son, Korbie s'effondra sur le parquet.

— Korbie ! m'égosillai-je, mais elle avait perdu connaissance.

— Quand elle se réveillera, je lui dirai que tu l'as assommée d'un coup de pied, grommela-t-il en me traînant vers la porte.

— Tu n'oseras pas faire une chose pareille, criai-je d'une voix hystérique, sans cesser de lutter. Tu n'oseras pas me faire de mal.

Il me ceinturait avec une telle force qu'il me broyait les os. Il ouvrit le battant et me poussa sur la véranda. Je butai sur le perron et m'écroulai dans la neige.

— Ne t'éloigne pas, m'avertit-il. Mason n'a pas l'air décidé à sauver

sa peau, mais la tienne lui importera peut-être davantage. Je reviendrai te chercher quand il aura décidé de parler.

— Cal..., implorai-je en me traînant à ses pieds.

Il me claqua la porte au nez.

Hébétée, je l'entendis pousser le verrou.

36.

Je me relevai et brossai mon pyjama couvert de neige. Le choc m'embrumait l'esprit mais, au plus profond de moi-même, ma raison prenait le relais pour passer en revue les étapes à suivre. *Rester au sec. Trouver un abri.*

J'embrassai du regard la forêt dense, gardée par une imposante rangée d'arbres qui s'ébrouaient dans le vent. Elle paraissait hantée et bruissait de rumeurs menaçantes.

J'observai sans les voir mes paumes égratignées. Non, ça ne pouvait pas être vrai. Je ne pouvais pas replonger dans le froid et braver de nouveau la mort. Calvin ne m'aurait jamais fait de mal. D'un bref battement de cils, je tentai de dissiper ce brouillard pour revenir à la réalité. Parce que celle-ci ne pouvait pas être la mienne.

Je levai la tête vers Idlewilde qui, de l'extérieur, semblait métamorphosée, devenue en un instant aussi redoutable et labyrinthique que la montagne qui l'entourait. Figée, impénétrable comme une forteresse de glace. Je frappai aux carreaux en lançant un regard envieux à la douce lumière du salon, tandis que le vent s'insinuait dans mes vêtements et que les planches de la véranda aspiraient le peu de chaleur que je dégageais encore.

Calvin avait disparu. Mes yeux se posèrent sur la porte, en haut de l'escalier. Fermée. Elle était pourtant ouverte lorsqu'il m'avait jetée dehors. Dans cette pièce close, Calvin offrait à Jude deux possibilités : lui révéler l'emplacement de la carte, ou me laisser périr de froid.

Je vais mourir, songeai-je, car Jude ne parlera pas. Il était prêt à tout pour venger le meurtre de Lauren. Y compris à sacrifier sa vie et la mienne.

La gravité de la situation m'arracha à ma torpeur. Jude ne viendrait pas à mon secours. J'étais seule et ma survie ne dépendait que de moi.

Combien de temps me restait-il ? Une heure, tout au plus. La

température de mon corps continuerait à chuter et je ne devinais que trop bien la suite. Je commencerais par ne plus sentir mes extrémités. Si j'essayais de me mouvoir, ma démarche deviendrait plus lente et plus vacillante. Puis les hallucinations débuteraient. Sans vision claire de mon environnement, je me mettrais à imaginer des choses. Mon esprit invoquerait un feu crépitant, et j'irais m'asseoir devant lui pour me réchauffer, alors qu'en réalité, je m'allongerais dans la neige avant de m'enfoncer peu à peu dans un sommeil dont je ne me réveillerais pas.

Je serrai les dents et, ignorant la morsure de la glace à travers mes chaussettes, je traversai la pelouse au pas de course. Alors que je contournais le chalet, une violente bourrasque me cingla le visage. Mes yeux s'humidifièrent et le choc me cloua un instant sur place. Je m'armai de courage et avançai, tête baissée, vers le fossé.

Ce fameux fossé... Un lieu qui nous était aussi cher que la maison. Korbie et Calvin me l'avaient montré lors de ma première venue, des années plus tôt. M. Versteeg avait fait construire une passerelle au-dessus de la fosse qui bordait le jardin. Elle offrait une cachette tranquille, à l'ombre de l'arche, que Calvin avait prosaïquement baptisée « le fossé ». Korbie y avait apporté une touche de confort en y installant un carré de moquette et son frère s'était chargé d'en faciliter l'accès en fixant quelques barreaux de bois aux parois en guise d'échelle. Pendant notre dernier séjour, Korbie et moi y avions découvert des cigarettes et quelques magazines cochons dissimulés sous un coin du tapis. Nous avions extorqué à Calvin cinquante dollars chacune en échange de notre silence. Que je regrettais amèrement aujourd'hui.

À mon grand désarroi, notre ancien repaire ne me procura aucun réconfort. Le givre avait figé les fibres de la moquette et je ne pouvais échapper au vent, qui me poursuivait de ses âpres rafales.

Le simple fait de respirer devenait douloureux : à chaque souffle, je m'enlissais plus sûrement dans cette raideur inéluctable. J'étais désespérée. Je ne pouvais appeler ni mon père ni Ian à mon secours. Quant à Jude, il était à la merci de Calvin, ligoté à ce lit. J'aurais dû allumer du feu, mais l'ampleur de la tâche me parut insurmontable. Et si j'échouais, personne ne viendrait me sauver. J'étais seule, livrée à moi-même.

Je m'adossai au fossé et sanglotai.

Les larmes firent remonter un étrange souvenir : j'étais très jeune et je me précipitais dehors, par une journée d'hiver, pour jouer à chat avec Ian et ses amis. Le trottoir givré brûlait mes pieds nus, mais je ne pouvais me résoudre à interrompre la partie pour rentrer enfiler mes chaussures. Alors j'avais ignoré la douleur pour me concentrer sur notre jeu. J'aurais aimé pouvoir recommencer. Me perdre dans une

activité si absorbante qu'elle m'aurait permis d'oublier la violence du froid pénétrant et implacable.

Ramasse des brindilles au pied des arbres, me souffla la voix de Jude.

Je ne peux pas, pensai-je, affligée. Impossible de marcher sur la neige sans chaussures ou de la creuser sans gants.

Et la résine de pin ? Ça flambe comme de l'essence, non ? insista-t-il.

Et épuiser mes dernières forces à la chercher ? répliquai-je mentalement.

Je fis courir mes doigts sur le tapis pétrifié. Combien de temps me restait-il avant de subir le même sort ? Avant que la mort ne me fige ? C'est en regardant fixement la pièce de tissu que me vint une idée : les cigarettes de Cal.

Je relevai le coin de moquette et trouvai le paquet, dissimulé sous une touffe d'herbes brunâtres, avec une pochette d'allumettes provenant d'un Holiday Inn. Glacées, mais sèches. Elles avaient une chance de s'enflammer.

Cette maigre victoire m'encouragea à agir. Je n'avais d'autre choix que d'endurer la brûlure du froid afin de glaner quelques brindilles. Avant d'avoir pu changer d'avis, je fomentai un plan.

Je commencerais par rassembler quelques bûches parmi celles que M. Versteeg empilait près de la porte de la cuisine. J'avais également aperçu un nid tombé d'une branche, non loin de là, qui pourrait tenir lieu d'herbes sèches. Quant à la résine, je devrais me servir de mes ongles pour la récolter.

Je m'extirpai du fossé en serrant les dents et bravai les gifles cinglantes du vent. Un pas à la fois, je me traînai, les pieds trempés, en me concentrant sur une seule pensée : trouver de quoi faire du feu, ou mourir.

Je cessai de lutter contre cette rigueur intolérable. J'avais fini par m'y résigner. Je consacrai toute mon énergie à fureter aux abords des arbres en quête d'écorce, de pommes ou d'aiguilles de pin et de brindilles. J'enfouis ces trésors dans ma veste et ne m'arrêtai que pour remuer les doigts et retrouver un semblant de sensation. Puis je repris ma besogne : creuser, gratter, déterrer.

Les poches pleines, je titubai jusqu'à la fosse. Mes gestes devenaient paresseux et laborieux. Même mon cerveau s'engourdissait, ruminant chaque idée comme un vieux moteur grippé qui refuse de démarrer.

Je devais d'abord confectionner un socle de gros bois, mais j'avais le plus grand mal à sélectionner les bons fragments. Ma concentration s'étiolait. Secouée de frissons, je rassemblai les morceaux les plus épais à l'aide de mes poings.

Je m'épuisais bien trop vite. Avec une lenteur et un agacement croissants, je tentai de calmer mes tremblements pour élever une pyramide de brindilles. Il me fallut plusieurs minutes avant d'en

dresser six ou sept, puis j'émiettai le nid tout autour d'elles, glissant les herbes sèches entre les maigres bouts de bois. Mais d'un mouvement brusque, je renversai la structure et la regardai s'effondrer en poussant un cri de désespoir. Après avoir réchauffé mes doigts dans ma bouche, je répétais ma pénible besogne. Cette fois, je m'en sortis mieux. Le résultat n'était pas parfait, je priai pour qu'il soit suffisant. Je frottai l'allumette sur la bande sombre, mais n'obtins qu'un mince filet de fumée. Je recommençai, inlassablement, jusqu'à ce que le soufre devienne inutilisable. Alors, j'en pris une autre. Puis une autre. Grelottant de tous mes membres, je redoutais de ne plus réussir à tenir le bâtonnet très longtemps. Ma main gauche, déjà raide, ne répondait plus.

— Bon sang.

J'eus tout à coup l'idée de la gratter contre une pierre. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Mon esprit, comme le reste de mon corps, fonctionnait au ralenti. Heureusement, la passerelle au-dessus de ma tête avait préservé les roches de l'humidité. Mes neurones transmirent mollement leurs ordres successifs.

Pierre. Allumette. Frotte. Vite.

Je fus presque étonnée de percevoir le grésillement caractéristique. L'ébahissement m'émua aux larmes quand je vis la flamme danser au bout de mes doigts. Avec précaution, je l'approchai des herbes sèches, qui se mirent à fumer avant de s'embraser. Lorsque les bûches flambèrent à leur tour, j'enfouis mon visage dans mes mains, étranglée par un sanglot de soulagement.

Un feu.

Finalement, je n'allais pas mourir de froid.

37.

Blottie le plus près possible des flammes, je me frictionnai les doigts pour raviver leur sensation. J'avais envie de me reposer un peu, mais le temps pressait. Il n'était pas question de rester les bras croisés toute la nuit : je devais sortir Jude de cette chambre et de ce chalet. J'avais franchi un premier obstacle, mais d'autres m'attendaient encore.

Je frémis à l'idée de ce qui se passait entre les murs d'Idlewilde. Calvin ne renoncerait pas tant qu'il n'aurait pas récupéré sa carte. Déterminé à faire parler Jude, il savait exactement comment s'y prendre pour le briser. À tergiverser, je risquais d'arriver trop tard.

Mon plan d'action me vint si brusquement à l'esprit que je me redressai d'un bond. Puisque Jude avait trouvé le moyen de s'introduire dans la maison sans passer par les issues principales, j'allais devoir emprunter le même chemin.

Savourant un ultime instant de chaleur, je rassemblai mes forces et me hissai hors du fossé. Je fis le tour de la bâtisse, à la recherche d'une fenêtre restée ouverte. Si Jude avait réussi à entrer, Calvin avait forcément oublié d'en verrouiller une. À l'angle du mur, je finis par découvrir un soupirail fracturé.

Je m'accroupis et repérai des bouts de verre à mes pieds, traces de l'effraction. Jude s'était servi d'une grosse pierre pour fracasser la vitre et d'un bâton pour dégager les débris tranchants.

Une idée ingénieuse, qui m'obligeait néanmoins à traverser presque toutes les pièces sans être vue.

Je franchis les ténèbres glaciales du sous-sol pour regagner le rez-de-chaussée. Au sommet de l'escalier, j'entrebâillai la porte et jetai un coup d'œil à la cuisine plongée dans l'obscurité. Je me faufilai jusqu'à la salle à manger, puis me réfugiai dans l'encoignure pour observer le salon. J'aperçus Korbie, toujours inconsciente, étendue sur le sofa.

Calvin l'avait enveloppée dans la couverture. De nous tous, c'était elle qui courait le moins de risques. En dépit du geste brutal de Calvin, je ne le croyais pas capable de tuer sa propre sœur. Ce qui me laissait la possibilité de faire sortir Jude et d'aller avertir les secours avant de revenir la chercher.

Je trouvai mon manteau et mes chaussures dans le vestibule et m'en saisis avant de me diriger à l'étage. Sous mes pas, le grincement ténu des marches me parut assourdissant. Une fois en haut, je collai l'oreille contre la porte de ma chambre. Rien. Je l'ouvris.

Une odeur de sang mêlée à celle de la sueur régnait à l'intérieur. La lueur vacillante de la bougie sur la table de chevet éclairait faiblement la silhouette qui gisait sur le lit. Encore attaché aux montants, Jude avait les membres relâchés. Sa tête était retombée sur le côté, au creux de son épaule valide. Pendant une effroyable seconde, je le crus mort. En m'approchant, je constatai cependant que sa poitrine remuait. Il dormait. Ou bien il avait perdu connaissance. À en juger par la tache écarlate qui imbibait le matelas, je penchai pour la deuxième hypothèse.

Je me précipitai vers lui et écartai les draps. Bien que la fenêtre soit fermée, un courant d'air traversait la pièce. Je rechignai à le faire grelotter, mais je devais à tout prix le réveiller.

En le découvrant, l'épouvantable vision de sa blessure me souleva l'estomac, à tel point que je plaquai la main sur mes lèvres, craignant de vomir. Les horribles sillons et cloques rougis qui lui zébraient le torse n'étaient rien comparés aux boursouflures qui soulignaient ses yeux ou aux écorchures béantes sur ses pommettes. Un amas de peau tuméfiée déformait son nez et, à sa respiration heurtée et sifflante, je compris qu'il était cassé. Seule sa bouche semblait épargnée. *Bien sûr*, songei-je amèrement. Calvin n'aurait surtout pas voulu l'empêcher de parler et de lui avouer où il avait caché la carte.

— Britt ?

Au faible son de sa voix, je serrai ses doigts dans les miens.

— Je suis là. Tu vas t'en sortir. Tout se passera bien, maintenant.

Je mentis avec aplomb. Il était inutile de lui révéler la gravité de son état.

— Où est Calvin ?

— Je ne sais pas. Mais il pourrait revenir d'un instant à l'autre, alors nous devons faire vite.

— Heureusement, tu n'as rien, murmura-t-il. Il t'a laissée rentrer ?

— Non. Il n'aurait pas hésité à m'abandonner dans le froid, soufflai-je. Je suis entrée par le soupirail.

— Britt... toujours si solide et déterminée, articula-t-il avec difficulté. J'étais certain que tu réussirais.

Solide, moi ? me retins-je de m'exclamer. J'étais terrifiée à l'idée que

ni lui ni moi n'en réchappions vivants. Cependant, je devais me montrer forte pour lui.

— Ta blessure, est-ce que c'est grave ? repris-je. Tu as besoin d'un garrot ?

Le bandage de son épaule suintait de sang. En colonie de vacances, j'avais appris à en poser un, mais je n'étais pas sûre de me rappeler comment faire. Jude allait devoir me guider.

— Non, murmura-t-il. C'est une simple égratignure. Exactement ce qu'il voulait.

— Il vise bien.

— Comme la plupart des assassins.

Je ne pus me forcer à rire.

— La maison la plus proche se situe à moins de trois kilomètres. Avec un peu de chance, il y aura quelqu'un. Dans le cas contraire, nous trouverons le moyen d'entrer et d'alerter les secours.

En dépit de mon assurance, l'angoisse me taraudait. Jude n'était pas en état de marcher. Encore moins dans des conditions aussi rudes.

Le visage crispé par la douleur, il parvint à se tourner vers moi et chercha mon regard.

— Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point tu es formidable ? Tu es la fille la plus brillante, la plus courageuse et la plus belle que je connaisse.

Ses compliments, prononcés d'une voix éteinte, me fendirent le cœur. Chassant mes larmes d'un revers de manche, j'acquiesçai vigoureusement d'un air bravache. Je tentai de refouler le désespoir qui m'animait, de peur qu'il devine mon tourment.

— Nous allons sortir de là, affirmai-je tout en dénouant les liens de ses poignets.

J'étouffai un cri en apercevant sa chair à vif, puis m'empressai de détacher ses chevilles. L'une avait enflé, pour devenir aussi grosse qu'une balle de tennis.

— Britt..., murmura-t-il.

Il baissa les paupières et je compris avec effroi que ses forces l'abandonnaient.

— Ne perds pas de temps. Cours prévenir la police. Je t'attendrai ici.

— Je ne te laisserai pas seul avec lui, décrétai-je. Personne ne sait ce dont il est capable et j'ignore si je pourrai revenir à temps.

— Je ne peux pas marcher. Je me suis blessé en essayant de me libérer. C'est sans doute une entorse. Ne t'inquiète pas pour moi. Calvin a dit qu'il en avait pour un moment.

Il se montrait si convaincant que j'étais presque tentée de le croire, mais désormais je le connaissais trop bien. Il avait renoncé à s'en tirer vivant. Il cherchait à me rassurer pour mieux me pousser à m'enfuir

avant le retour de Calvin, qui – j'en étais certaine – ne tarderait pas. Il n'aurait pas osé abandonner son prisonnier plus de quelques minutes.

— Je peux fabriquer un brancard de fortune avec les draps et te traîner jusqu'à l'extérieur.

— Dans l'escalier ? fit-il observer en secouant la tête. Je n'y arriverai jamais. Avertis les secours. Calvin a rangé un revolver dans le tiroir du chevet. Prends-le.

Je m'emparai de l'arme et la glissai dans ma poche. J'espérais ne pas avoir à m'en servir, mais cette fois je n'hésiterais plus.

— Je vais te remettre tes chaussures.

Je commençai par enfiler la gauche, aussi délicatement que possible. Lorsque l'extrémité toucha sa cheville enflée, il étouffa une plainte puis se figea. Il ferma les yeux et ne les rouvrit pas. Sa respiration retrouva un rythme plus faible et plus lent. Il s'était évanoui.

Malgré ce nouveau revers, je ne me décourageai pas. J'avais décidé de le tirer coûte que coûte de cet enfer.

Après avoir reboutonné sa chemise et passé son autre chaussure, je l'agrippai par les jambes pour l'attirer vers le rebord du lit. Il ne bougea que de quelques centimètres. J'obtins davantage de résultats en glissant les doigts dans la ceinture son jean et en basculant en arrière de tout mon poids. Enfin, je déhoussai le drap et, par une suite de mouvements saccadés, le halai jusqu'au sol. Son corps heurta le parquet avec un choc sourd et, pour la première fois, je m'estimais heureuse qu'il ait perdu connaissance. Il n'avait rien senti. Du moins, pas de manière consciente, me repris-je en l'entendant gémir.

En nage, je le tirai jusqu'à la porte, à laquelle je jetai des regards inquiets, redoutant l'arrivée de Calvin. Toutefois c'était ma seule issue. Faire passer Jude par la fenêtre paraissait inenvisageable.

J'enfilai à la hâte mes propres chaussures et ma parka.

Avec une profonde inspiration, je m'armai de courage.

Puis je sortis.

38.

J'inspectai le couloir d'un bout à l'autre. Aucun signe de Calvin. Je me penchai par-dessus la rambarde et sondai le rez-de-chaussée.

Où avait-il pu passer ? Était-il parti seul chercher la carte ?

Je traînai Jude jusqu'à l'escalier raide et compris qu'il avait raison : impossible de le transporter sans risquer de le blesser davantage. Le drap ne suffirait pas à amortir les chocs contre les angles aigus des marches et je n'avais plus le temps d'essayer de le sangler à des oreillers. Je m'agenouillai près de lui pour lui tapoter les joues.

— Jude, réveille-toi.

Il remua et murmura quelques paroles incohérentes.

— Nous allons descendre ensemble.

Même avec une cheville foulée, en s'appuyant sur moi et sur sa jambe valide, il avait une chance d'y arriver.

— Britt... ?

Sa tête retomba sur son épaule et je le giflai pour le tenir éveillé. La claque lui arracha une grimace, mais il ouvrit les paupières. Prenant son visage à deux mains, je plongeai les yeux dans les siens, comme pour lui transmettre un peu de mon énergie.

— Jude, reste avec moi.

— Sauve-toi, Britt. Dépêche-toi, avant qu'il ne revienne. Promis, je ne bouge pas, ajouta-t-il en m'adressant un sourire bravache.

Je reposai sa tête sur mes genoux et, d'une main tremblante, caressai ses cheveux humides. Je devais le convaincre qu'il en était capable. Ses propos m'effrayaient. Il baissait les bras et, sans lui, je n'aurais pas la force de continuer.

— Nous formons une équipe, non ? Nous avons commencé cette aventure ensemble et c'est ensemble que nous allons la terminer.

— Je te ralentis. Et la vérité, c'est que je ne suis pas certain de m'en tirer.

— Ne parle pas comme ça, ripostai-je à travers mes larmes. J'ai besoin de toi. Je n'y arriverai pas seule. Tu dois me promettre de rester avec moi. Redresse-toi et nous allons descendre ces marches tous les deux.

Les traits de son visage se relâchèrent, exactement comme ceux d'un mourant au moment où la douleur s'estompe et où, enfin, le repos s'annonce au bout du tunnel. Il s'affaissa entre mes bras, plus pâle encore.

J'essuyai mes yeux d'un revers de main. J'allais devoir trouver une autre solution.

J'eus alors l'idée de le faire basculer sur le ventre et de l'attraper sous les aisselles pour l'attirer dans l'escalier. La manipulation semblait loin d'être idéale, mais je préférais infliger les chocs à ses jambes plutôt qu'à ses vertèbres.

L'une après l'autre, je descendis les marches à reculons avec des râles d'effort. Jude devait peser près de quatre-vingt-dix kilos. En le traînant de cette manière, je ne supportais qu'une faible partie de sa masse, mais je prenais le risque de rouvrir sa plaie et d'aggraver ses souffrances. Je n'avais cependant pas le choix : si je voulais le sortir d'ici, je devrais me soucier des conséquences plus tard. Mieux valait lui infliger une blessure sérieuse que de laisser Calvin le tuer. Une fois au bas de l'escalier, je pus le tirer sans difficulté jusqu'à la porte en le faisant glisser sur le parquet lustré.

Dehors, je vouâti les épaules pour me protéger du vent. Le 4 × 4 de Calvin était garé dans l'allée neigeuse. Il n'avait donc pas quitté les lieux. Je scrutai les abords de la forêt et cherchai à comprendre où il avait pu disparaître...

En guise de réponse, une gerbe de neige explosa à mes pieds, suivie, une fraction de seconde plus tard, de la détonation d'une carabine. Lâchant un juron, j'empoignai Jude pour l'entraîner derrière les bosquets.

Nous essuyâmes une rafale de quatre coups de feu. Je serrai les dents et redoublai d'efforts pour rejoindre l'orée du bois. À l'instant où nous nous enfonçâmes dans les ténèbres, le sifflement des balles s'interrompit.

— Britt ? murmura Jude d'une voix éteinte.

Je tombai à genoux près de lui. Le visage humide, les yeux injectés de sang, il balayait les alentours du regard.

— Où est-il ? Où est Calvin ?

— À couvert des arbres, de l'autre côté du chalet ; j'ai vu des étincelles jaillir du canon de son arme. Il fait trop sombre pour qu'il puisse nous atteindre. Il serait contraint de se rapprocher.

— S'il est malin, il n'attendra pas pour attaquer. Il ne peut pas nous repérer, mais nous non plus. C'est l'occasion rêvée pour se faufiler

jusqu'à nous et nous prendre par surprise. Tu m'as parlé d'un chalet près d'ici, ajouta-t-il sans hésiter. Vas-y et...

— Pas question de t'abandonner.

Il me dévisagea et, affolé, chercha à se redresser.

— Bien sûr que si ! C'est ta seule chance. Ce plan n'est pas idéal, je te l'accorde, mais c'est le meilleur que nous ayons. Plus nous tergiversons, plus nous lui laissons la possibilité de venir nous abattre ou de t'enlever de nouveau.

Sans réfléchir, je me jetai à son cou et l'embrassai.

Il s'était voûté pour se protéger du froid – ou sous l'effet de la douleur –, mais je le sentis se détendre entre mes bras. Je m'attendais à ce qu'il me repousse ou me raisonne, mais il avait besoin de moi autant que j'avais besoin de lui. Nous ne pouvions plus ignorer la menace de la mort. Si ces instants devaient être les derniers, nous ne voulions pas les gâcher. Entre nous, il n'était plus simplement question de désir, mais d'une nécessité brûlante, viscérale. D'un sursaut de vie. Jude m'enlaça d'une étreinte brusque. Si j'aggravais sa blessure, il ne semblait plus s'en soucier. Son baiser devint presque vorace. Vivants... nous étions vivants. Plus que jamais face à la la mort.

— Pardonne-moi d'avoir douté de toi, sanglotai-je. J'ai eu tort. Je te crois, à présent. J'ai confiance en toi, Jude.

Soulagé, il appuya son front contre le mien.

— Je n'arriverai pas à te convaincre de te réfugier dans ce chalet ?

Il respirait par à-coups, mais la douleur n'y était pour rien. Il paraissait reprendre de la vigueur, retrouver le courage de lutter. Son visage exprimait une détermination qu'aucune souffrance n'aurait pu éclipser.

Hors d'haleine, moi aussi, je hochai la tête de gauche à droite. Son baiser m'avait fait l'effet d'une poussée d'adrénaline. Une nouvelle raison de vivre l'emportait sur la peur. Et cette raison me regardait droit dans les yeux.

39.

— Calvin ne me tuera pas sans savoir où j'ai caché son plan, déclara Jude froidement. Il s' imagine devoir le récupérer avant que les autorités ne le trouvent.

— Où est-il ?

— Quand je me suis aperçu de ton absence, ce matin, à mon retour, j'ai tout de suite compris que tu étais partie pour Idlewilde. Je soupçonnais déjà Calvin d'être le meurtrier et je voulais te rattraper le plus vite possible. Comme je n'avais pas le temps de faire un détour pour confier la carte aux gardes forestiers, je l'ai laissée dans notre abri, sous l'arbre. J'ai menti à Calvin. Personne ne la retrouvera sans indication. Et si par hasard quelqu'un tombait dessus, il n'y verrait rien de révélateur. Ce papier a autant de chance de finir dans une poubelle qu'entre les mains des enquêteurs. Mais ça, Calvin ne doit pas s'en douter. Il faut qu'il continue à se croire en danger. Britt, je vais m'assurer que tu te tires vivante de cette histoire. Tu conduiras la police jusqu'à notre cachette.

— Nous nous en sortirons tous les deux, affirmai-je.

— Pour Calvin, tu es un témoin gênant, mais je ne pense pas qu'il essaiera de te supprimer. Avec toi, il grille sa dernière cartouche. Il sait que si quelque chose t'arrivait, il n'aurait plus aucun moyen de pression sur moi. Il compte se

servir de toi comme monnaie d'échange. Voilà pourquoi nous ne devons pas nous séparer. Nous tenterons de le prendre à revers et je le désarmerai. Après cela, nous n'aurons plus qu'à le retenir prisonnier avant de le livrer aux autorités.

— Et si c'était lui qui nous surprenait ?

Jude me regarda à peine, mais je devinais la réponse. Au mieux, nous avons une chance sur deux de réussir.

Il m'embrassa fougueusement. Tandis qu'il me serrait contre lui, un

sentiment de chaleur et de sécurité m'enveloppa. J'aurais voulu qu'il ne me lâche plus. J'aurais voulu que nous restions là, enlacés, et que cela suffise à nous sauver.

— Et si on oubliait Calvin ? suggérai-je à voix basse. Et si on rejoignait ce chalet, à l'autre bout de la route, pour appeler la police ? Ce serait la solution la plus sûre !

— Il a assassiné ma sœur. Je ne m'enfuirai pas. J'ai l'intention de le traduire en justice. Donne-moi le revolver.

La noirceur de ses pupilles m'inquiétait. Je le retins par la manche.

— Jude, promets-moi quelque chose. Promets-moi de ne pas le tuer.

— Je n'ai pensé qu'à cela pendant une année entière, répliqua-t-il en me dévisageant.

— Il ne mérite pas de mourir.

Je n'éprouvais plus rien pour Calvin, mais je le connaissais depuis toujours. J'avais vu le bon et le mauvais en lui. S'il était bien trop tard pour lui venir en aide, je ne souhaitais pas pour autant qu'il disparaisse. C'était le frère de Korbie, mon premier amour. Trop de souvenirs nous liaient.

Mais plus que tout, je ne voulais pas que Jude se transforme comme lui en meurtrier.

— Il mérite bien pire !

— Il a cru pouvoir régler ses problèmes en supprimant les autres. Nous ne commettrons pas la même erreur.

— Tu me demandes d'épargner l'assassin de Lauren ?

— Il ira en prison. Et il y restera. Quand on y réfléchit, ce n'est pas vraiment une vie. Je t'en prie, promets-le-moi.

— Je ne le tuerai pas, acquiesça-t-il enfin d'un ton lugubre. Pour toi. Même si je ne désire que cela.

Espérant ne pas le regretter, je lui tendis l'arme. Jude s'assura qu'elle était chargée.

— Lorsque tout sera terminé, j'organiserai de véritables funérailles pour Lauren, avec sa famille et ses proches. Nous lui devons bien ça.

— Le corps de cette jeune femme, dans le débarras, dis-je sans parvenir à le regarder. Elle portait une robe de soirée noire. Je pense... je pense qu'il s'agissait de Lauren.

Il leva la tête vers le ciel et cligna des paupières pour refouler ses larmes. Il l'avait compris dès ma première allusion à ma macabre découverte, mais ce ne fut qu'en cet instant qu'il s'effondra, les épaules secouées de tremblements, la respiration sifflante. Il avait contenu son chagrin jusque-là parce qu'il lui avait fallu se montrer fort. Pour moi. Il n'aurait pas pu me protéger s'il s'était concentré sur sa sœur.

— Elle t'a pardonné, Jude. Crois-moi. Elle a pris la décision de sortir dans ce bar. Elle a choisi de repartir avec Shaun. Rien ne justifie

l'horreur de ce qui s'est produit ensuite et en aucun cas je ne dis qu'elle l'avait cherché – personne ne mérite cela –, mais elle n'aurait pas pu compter sur toi éternellement. Elle aurait dû apprendre à se préserver seule.

Jude ne pouvait pas imaginer à quel point j'étais sincère. Après plusieurs jours passés en sa compagnie, j'avais fini par m'apercevoir combien j'étais tributaire de mon père, de Ian et de Calvin. Il m'avait ouvert les yeux et permis de voir que j'avais besoin de changer. Il m'avait soutenue tandis que je faisais mes premiers pas terrifiants en solitaire. À présent, il n'appartenait qu'à moi de gérer cette force et cette indépendance nouvelles.

Un gémissement profond, torturé, s'échappa de sa gorge.

— Si seulement je parvenais à me pardonner moi-même. J'essaie encore de comprendre pourquoi Calvin en est arrivé là. Je cherche une raison à son geste, continua-t-il en séchant ses larmes d'un revers de manche, alors qu'au fond rien ne peut justifier un meurtre de sang-froid.

— Calvin s'est attaqué à Lauren parce qu'elle avait été acceptée à Stanford et pas lui. Durant toute sa jeunesse, son père lui a répété que les filles étaient des êtres inférieurs et il n'a pas supporté que l'une d'elles réussisse mieux que lui.

Je pris conscience de l'insignifiance de cette explication. La brutalité de Calvin n'en apparut que plus absurde. Jude écarquilla les yeux.

— Il l'a tuée pour avoir intégré une université où elle ne voulait même pas étudier ? C'est pour ça qu'il a volé sa casquette des Cardinals ? s'étrangla-t-il avec un mouvement de dégoût.

— Quoi ?

— Celle qu'il t'a soi-disant rapportée de Stanford. C'était celle de Lauren. La trace que tu prenais pour de la moutarde, c'était de la peinture. J'étais avec elle quand elle l'a tachée. Nous avons repeint sa chambre en jaune. Avec des rayures noires.

Malgré sa voix posée, sa détresse restait évidente.

— Calvin l'a gardée en guise de trophée : le symbole qu'il avait triomphé d'elle et repris ce qui lui revenait de droit.

Cette casquette ne lui appartenait même pas... Pendant un an, je l'avais conservée précieusement, incapable de m'en séparer, convaincue de détenir un souvenir de lui. J'avais besoin de le sentir auprès de moi, mais je me raccrochais à un mirage. Bien que douloureuse, cette étrange constatation me permit de lâcher prise et de me détacher de Calvin pour de bon.

Tout à coup, Jude scruta le ciel.

— Tu entends ?

Je tendis l'oreille et perçus le lointain écho d'un vrombissement qui se rapprochait.

— Qu'est-ce que c'est ?
— Un hélicoptère.
— La police ? soufflai-je, sans oser y croire.
— Je l'ignore, dit-il en se tournant vers moi. Quelqu'un a pu retrouver ta Jeep et donner l'alerte. Ils vous recherchent peut-être, Korbie et toi.

Il s'interrompt, avant de reprendre :

— Mais ils n'enverraient pas un hélico en pleine nuit dans de telles conditions météo...

— Ce sont eux.

Je m'en persuadai, incapable de renoncer à l'espoir d'être secourue. J'enfouis le visage contre son épaule indemne.

— C'est forcément eux. Ou des sauveteurs. Nous allons nous en sortir.

À sa posture rigide, indécise, je décelai son hésitation. Il me caressa finalement les cheveux d'un geste tendre, mais le doute filtrait toujours dans ses paroles.

— Même si nous apercevons leur projecteur, nous ne pouvons pas nous précipiter pour leur faire signe. J'ignore si Calvin est assez désespéré pour tenter de nous abattre devant eux, mais je ne préfère pas courir ce risque. Nous ne quitterons pas les bois avant de l'avoir maîtrisé, compris ?

Nous arpentâmes l'épaisse couche de neige, sinuant entre les bosquets pour contourner plus largement la maison et le prendre à revers. Jude me précédait seulement de quelques mètres, le pas traînant, pourtant je me sentis affreusement seule. Une noirceur déroutante régnait sur la forêt. Elle aurait pu dissimuler n'importe quoi. Les arbres paraissaient me dévorer des yeux. Calvin nous observait-il ?

Brusquement, je perçus un léger crissement derrière moi. Je fis volte-face et vis Calvin se précipiter vers moi, courbé en deux. Je poussai un cri.

Jude se retourna et le mit en joue. Calvin s'immobilisa et pointa son arme vers moi. Nous nous figeâmes tous les trois.

— Si tu tires, je la tue, menaça Calvin.

— Tu entends cet hélicoptère ? C'est la police. C'est fini, Calvin. Ils ont trouvé la carte et ils viennent te chercher. Tu vas payer.

— Ça ? lâcha-t-il avec dédain. C'est un appareil de reconnaissance. Sans doute les secours. Quelqu'un a dû repérer la voiture de Britt sur la route et avertir les autorités. Ils ne peuvent pas nous apercevoir dans ces conditions. Bien essayé, mais je n'ai pas peur.

— Bien sûr que si, tu as peur, riposta Jude. Pas d'être arrêté, mais de ne jamais te montrer à la hauteur. L'échec te terrorise. Voilà pourquoi tu as choisi ces cibles. Quel genre de type prend son pied en

s'attaquant à des jeunes filles sans défense ? Quelqu'un qui n'est pas un homme, justement. C'est frustrant d'admettre que tu n'en es pas un, Cal ?

Je retins mon souffle. Pourquoi cherchait-il à le provoquer ?

— Une chose est sûre, je vais prendre du plaisir à te tuer, siffla Calvin entre ses dents.

— Évidemment, renchérit son adversaire sans hausser le ton. Je suis blessé, donc une proie facile. Et c'est ce que tu préfères, pas vrai ?

Un sourire diabolique se dessina sur le visage de Calvin.

— J'ai savouré chaque instant, avec elles. En particulier avec Lauren. Chaque frisson, chaque soubresaut, chaque lueur d'angoisse dans ses yeux : je les lui ai arrachés, un à un. Tu n'imagines même pas le sentiment d'invincibilité que peut procurer toute cette puissance, cette domination, poursuivit-il, devinant parfaitement comment déclencher la rage de Jude. Mon seul regret, c'est de ne pas avoir pu l'entendre crier, j'avais trop serré la corde autour de son cou, pas un son...

Une colère noire enflamma le regard de Jude et tout se déroula très vite.

Il se jeta sur Calvin, le saisit par le poignet et le désarma du tranchant de la main. Il conclut son assaut en lui envoyant un violent coup de poing en pleine figure. Précipité en arrière, Calvin s'effondra, gémissant, en se tenant le visage.

— Tu m'as cassé le nez ! cracha-t-il avec fureur.

Jude ramassa sa carabine et le mit en joue.

— Tu t'en tires à bon compte. Parce que je te briserais volontiers les deux cent cinq os qu'il te reste. Mains sur la tête.

Blême, Calvin lâcha un petit rire nerveux.

— Tu n'oserais pas me tuer. Britt, je te connais. Tu ne le laisserais pas faire...

— Je t'interdis de la mêler à ça, l'interrompt Jude. Tu ne mérites pas de lui adresser la parole. Tu n'es qu'une minable ordure qui ne mérite pas de vivre.

Calvin cligna plusieurs fois des yeux, comme s'il accusait le coup, puis, hagard, il esquaissa un geste résigné.

— Tu n'es pas le premier à me le dire.

— Comment as-tu traqué ces filles ? l'interrogea Jude. Tu ne les as pas rencontrées par hasard.

— Il a travaillé un temps avec Macie, comme moniteur de rafting, intervins-je. Il l'aura certainement assassinée en apprenant qu'elle intégrait l'université de Georgetown, à l'automne. Quant à Kimani, elle fréquentait un lycée proche du nôtre, à Pocatello. Tout le monde en ville savait qu'elle devait entrer à Juilliard.

— Mon père va me tuer, déclara Calvin, comme sonné par

l'incrédulité. Je n'arrive pas à croire que le vieux ait gagné...

Le reste de ses paroles se perdit dans les vibrations de l'hélicoptère. Le bruit devint assourdissant ; l'engin devait se trouver juste au-dessus de nous. Quoi que Jude en pense, j'étais décidée à m'élancer dès qu'un projecteur percerait l'obscurité pour faire signe au pilote.

Calvin rejeta la tête en arrière et contempla le dôme noir du ciel. Son expression passa de la stupéfaction au fatalisme. Il arbora tout à coup l'air vaincu d'un petit garçon blessé, désespéré.

Il joignit les poignets et les leva vers Jude. Il se mit à sangloter et dit d'une voix brisée :

— Vas-y, ligote-moi. Autant prouver à mon père que je sais recevoir ma punition comme un homme, maintenant.

La scène me fendit le cœur. J'aurais voulu le serrer contre moi, lui promettre que tout s'arrangerait, mais je lui aurais menti. Rien ne s'arrangerait pour lui. Il avait commis l'irréparable. Pour cette version déformée, dénaturée de lui-même, aucune rédemption n'était plus possible. Comment réagirait M. Versteeg en apprenant les crimes de son fils ? S'en sentirait-il responsable ? J'en doutais. Il le renierait, afin que sa disgrâce ne rejaillisse pas sur lui.

En voyant Jude lui tordre les mains derrière le dos, je fondis moi aussi en larmes. J'éprouvais une sensation de vide, de déracinement, mais je n'avais pas l'impression d'être triste. Ou peut-être l'étais-je. Parce que je ne comprenais pas comment le garçon que j'avais aimé s'était transformé en un monstre brutal et sanguinaire. Parce que j'aurais fait n'importe quoi pour lui venir en aide. Alors que désormais, personne ne pouvait plus rien pour lui.

— Où sont les affaires de Lauren ? demanda Jude. Où les as-tu cachées ?

— Dans le fossé, derrière la maison, avoua Calvin.

— J'y étais il y a quelques minutes, objectai-je. Je ne les ai pas vues.

— Il y a une planche mal fixée, sous la passerelle, marmonna-t-il, le menton rentré dans la poitrine. En la déplaçant, tu trouveras une enveloppe glissée dans une anfractuosité. Tout est là.

J'étais surprise que, même acculé au mur, sans la moindre échappatoire, il se montre si coopératif. Sa défaite avait-elle suffi à le briser ? Avant que j'aie pu m'expliquer sa résignation, Jude m'entraîna vers le chalet d'un signe de tête.

— Commençons par le ligoter.

À l'intérieur, Jude le fit asseoir sur une chaise de la cuisine. Je grimpai à l'étage pour reprendre la corde et, ensemble, nous lui attachâmes les poignets. Il n'opposa aucune résistance. Immobile, l'air égaré, il continuait de scruter le vide.

— C'est sans doute la preuve que j'ai toujours été un raté. J'ai été incapable de te garder. Incapable d'entrer à Stanford. Incapable

d'échapper à la justice.

Il éclata d'un rire étranglé.

— Dommage que je n'aie pas été une fille. Korbie, elle, échappe toujours à tout.

Jude se tourna vers moi.

— Conduis-moi à ce fossé.

40.

Jude et moi sondâmes chaque planche de la passerelle. Deux fois. Aucune ne bougea.

— Rien, conclut Jude. Il a menti.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

Nous nous dévisageâmes en silence avant de nous extirper du trou le plus vite possible pour nous précipiter vers la maison.

Je l'atteignis la première et me ruai vers la cuisine. Mes jambes s'immobilisèrent malgré moi lorsque j'aperçus Calvin, qui se balançait mollement au bout d'une corde suspendue au lustre. Derrière moi, Jude lâcha un juron. Il redressa la chaise renversée aux pieds tressautants de Calvin et y grimpa pour tenter de le libérer.

— Un couteau ! m'ordonna-t-il.

J'en pris un dans un tiroir et il me l'arracha des mains. Les dernières fibres se rompirent et Calvin s'effondra sur le sol, les bras en croix.

Je palpai son cou pour chercher son pouls. Rien. J'agrippai ses poignets l'un après l'autre avant de revenir à sa gorge, glissant les doigts le long de sa barbe naissante. Enfin, je perçus une pulsation faible mais régulière.

— Il est en vie !

Jude examina les yeux grands ouverts mais vides de Calvin. Ses pupilles, dilatées à l'extrême, les rendaient presque noirs. D'incompréhensibles borborygmes s'échappaient de ses lèvres et un liquide clair s'écoulait de ses narines.

— Je crois que nous arrivons trop tard.

Jude s'agenouilla près de moi pour m'obliger à me détourner. Je sentis les larmes monter.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Sûrement des lésions cérébrales.

— Est-ce qu'il va s'en remettre ? gémis-je à travers mes sanglots.

— Non, avoua-t-il sans détour. Non, je ne pense pas.

Le temps me parut tout à coup ralentir jusqu'à suspendre son cours et, pendant que je fixais ce corps agité de convulsions, une vague de souvenirs me submergea. On prétend qu'au seuil de la mort, on voit défiler sa vie entière. Ce qu'on ne dit pas, c'est que lorsqu'on assiste au trépas d'un être autrefois aimé, son basculement vers l'au-delà est doublement douloureux. Car on se rappelle alors deux existences entremêlées, deux destins qui ont emprunté le même bout de chemin.

En un battement de cils, pourtant, le temps reprit sa fuite et me propulsa dans le présent, au beau milieu de cette cuisine. Soudain, je me remémorai le crépitement assourdissant qui emplissait le ciel au-dessus de nous. Je me souvins de mes membres transis de froid et du sang de Jude imprégnant les manches de ma parka.

Je saisis sa main et l'entraînai vers le jardin, plissant les yeux face au courant violent généré par l'hélice. L'hélicoptère survolait la clairière derrière Idlewilde.

— Ça ressemble à un hélico privé, me cria Jude pour couvrir le ronronnement du moteur.

— C'est celui de M. Versteeg !

Il désigna les ténèbres à l'autre bout du terrain, en dessous de l'appareil.

— Là-bas ! Deux secouristes volontaires, au sol, et un homme avec une carabine. Ils ont dû descendre en rappel.

Deux silhouettes vêtues de combinaisons rouges et de casques blancs se faufilaient le long de la pelouse immaculée. Derrière eux, je reconnus l'individu armé. Un policier du nom de Keegan qui chassait l'élan chaque année avec M. Versteeg, dans le Colorado.

Je versai des larmes de soulagement tout en leur adressant des signes éperdus. Avec ce vacarme, ils ne pouvaient pas m'entendre, mais ils n'allaient pas tarder à nous apercevoir.

— Tu leur raconteras tout, au sujet de Calvin, me souffla Jude précipitamment. Tu leur expliqueras, pour la carte...

Je pleurai de joie. Enfin ! Le cauchemar touchait à sa fin.

— Oui...

— Pardonne-moi, Britt. Je n'ai pas le choix.

Il me ceintura et pressa le revolver de Calvin contre ma tempe. Se servant de mon corps comme d'un bouclier, il m'entraîna à reculons, loin des secouristes et de Keegan qui progressaient laborieusement sur le terrain.

— N'approchez pas ou je la tue, hurla-t-il.

La nausée me prit à la gorge.

— Jude ? Qu'est-ce que tu fais ? articulai-je.

— Je vous ai dit de rester en arrière ! vociféra-t-il de plus belle. Je retiens Britt Pheiffer en otage et je n'hésiterai pas à tirer si vous ne

faites pas exactement ce que je vous demande.

Au-dessus de nos têtes, l'hélicoptère braqua sur nous son projecteur qui m'aveugla durant quelques secondes. Le mouvement des pales nous aspergeait de neige, et je levai le bras pour m'en protéger.

À quoi jouait Jude ? Pourquoi fuir ces sauveteurs, alors que nous aurions dû nous précipiter vers eux ?

Le coude fermement appuyé sur ma poitrine, il m'attira dans la forêt pour tenter de semer le faisceau en zigzaguant entre les bosquets, mais l'engin nous pistait sans mal. Il éclairait aussi sa blessure écarlate qui tranchait sur le sol immaculé. La plaie saignait abondamment.

À mesure que nous nous enfoncions dans les bois, les arbres s'étoffaient et leurs ramures se confondaient. Il devenait impossible de les distinguer les uns des autres. Le pinceau de lumière perçait plus laborieusement les ténèbres. Sous ce dais, Jude tira parti des angles morts du pilote en se faufilant sous les rochers ou les troncs couchés et, chaque fois que nous en émergions, l'hélicoptère mettait davantage de temps à nous retrouver.

Il me précipita sous un large pin, à l'abri de ses branches. Plaquée contre son torse, je sentais son souffle court contre mon oreille. Une quantité effrayante de sang s'accumulait à nos pieds. Vu la gravité de ses blessures, il devait être sur le point de s'effondrer. Il n'irait pas loin avant d'entrer en état de choc, terrassé par l'hémorragie ou par les efforts surhumains qu'il imposait à son corps affaibli. Où trouvait-il la force de se déplacer – et plus encore de me traîner – le long de ce terrain irrégulier ?

L'œil blafard du faisceau balaya frénétiquement le sol, puis partit du mauvais côté.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? gémis-je. Cette arme n'est même pas chargée. Je t'ai vu la vider après avoir ligoté Calvin. En prétendant me prendre en otage, tu ne fais qu'empirer les choses. Nous devons sortir de là et tout raconter à l'agent Keegan : que tu m'as sauvé la vie et que tu ne suivais Shaun que pour retrouver le meurtrier de Lauren.

— Quand je te le dirai, tu t'élanceras le plus vite possible dans leur direction. Tu lèveras les mains bien haut, paumes ouvertes, et tu leur crieras ton nom autant de fois que nécessaire jusqu'à ce qu'ils t'aient identifiée. Tu m'as bien compris ?

— Pourquoi ? implorai-je, fondant en larmes. À quoi bon chercher à t'enfuir ? Ils te traqueront. Tu finiras en prison, si tu n'es pas tué avant.

— C'est là qu'on m'enverrait de toute façon, répondit-il en m'entraînant brutalement par le bras derrière un pin, où je m'enfonçai jusqu'aux genoux dans l'épaisse couche de neige. Je ne te demande qu'une chose. Ne leur parle pas de Jude Van Sant, simplement de Mason. Ta version ne contredira pas celle de Korbie. Contente-toi de

dire que deux hommes nommés Shaun et Mason t'ont enlevée.

— Parce que Mason n'existe plus.

D'une caresse, Jude sécha ma joue trempée.

— Oui. Je l'abandonne ici, dans les montagnes, murmura-t-il. Il a terminé ce qu'il était venu y faire.

— Est-ce que je te reverrai un jour ? soufflai-je.

Il m'attira contre lui pour planter sur mes lèvres un baiser brusque qu'il fit durer. Je compris qu'il s'agissait d'un adieu. J'étais sur le point de le perdre et je ne voulais pas le lâcher. Cela n'avait plus rien du syndrome de Stockholm. J'étais tombée amoureuse de lui.

— Prends au moins ça.

J'ôtai ma parka et la passai sur ses épaules frémissantes. Sur lui, elle parut tellement étriquée que la vision devenait presque comique, mais je n'eus pas le courage d'en rire. La situation n'avait plus rien de drôle. J'avais tant de choses à dire, mais aucun mot ne semblait approprié.

— Si je leur raconte que tu te diriges vers le Canada, avec l'intention de t'y cacher, ça te sera utile ?

Il me jeta un regard empreint de gratitude.

— Tu ferais ça pour moi ?

— Nous formons une équipe, non ?

Il m'enlaça une toute dernière fois.

— Maintenant, cours, ordonna-t-il avant de me pousser vers la clairière.

Déséquilibrée, je chancelai et m'enlisai dans la neige. Lorsque je me redressai pour me retourner, Jude avait disparu.

À peine une seconde plus tard, le projecteur m'enveloppa de sa lumière aveuglante. J'entendis une voix masculine, amplifiée par un haut-parleur, me crier quelque chose. Je reconnus celle de M. Versteeg. Deux secouristes émergèrent des bosquets, avec l'agent Keegan. Je levai les mains en l'air et me précipitai vers eux.

— Je m'appelle Britt Pheiffer, hurlai-je. Ne tirez pas !

41.

Une faible averse tombait à l'oblique sous le halo des lampadaires et tambourinait à la fenêtre de ma chambre. Au moins, il ne neigeait plus.

Dix jours s'étaient écoulés depuis qu'on m'avait évacuée à bord de l'hélicoptère de M. Versteeg. J'avais appris qu'un garde forestier avait aperçu ma Jeep sur la route et averti le bureau du shérif. À son tour, celui-ci avait prévenu mon père et les Versteeg que nous n'avions pas atteint Idlewilde. Sans attendre que les autorités organisent une battue, M. Versteeg avait aussitôt engagé deux sauveteurs avant de grimper dans son engin pour tenter de nous retrouver. Se serait-il précipité s'il avait pu imaginer ce qu'il découvrirait au chalet ?

Après avoir reçu les premiers soins à l'hôpital pour hypothermie et déshydratation, j'avais fait ma déposition aux policiers. Je leur avais indiqué l'emplacement de la carte de Calvin ainsi que celui du corps de Lauren Huntsman. Ses parents arrivèrent peu de temps après afin de récupérer la dépouille de leur fille et l'évènement fit la une des chaînes de télévision locales. Je ne les regardai pas, incapable de voir les Huntsman sans songer à... lui.

Je n'avais plus de nouvelles de Korbie depuis cette triste nuit, à Idlewilde. Son téléphone portable restait éteint et je n'étais même pas certaine qu'elle se trouve encore en ville. Les lumières de leur maison demeuraient éteintes, elles aussi, peut-être dans l'espoir de décourager l'armée de journalistes retranchée derrière leur clôture.

De toute façon, qu'aurais-je bien pu lui dire ? J'avais dénoncé son frère. Sa famille et elle le considéraient sans doute comme une trahison. Par ma faute, le terrible secret de Calvin était dévoilé.

Quant à Jude, j'évitais de me poser trop de questions à son sujet. Il s'était enfoncé dans les bois blessé, épuisé, sans vêtement suffisamment chaud. Face à la perspective du danger, de la faim et de

la capture, il n'avait que de maigres chances de survie. Un promeneur retrouverait-il son corps congelé, quelques semaines plus tard ? Apprendrais-je sa mort par les médias ? Je fermai les yeux et chassai cette idée. L'incertitude me rongait.

Je descendis à la cuisine avec l'intention de grignoter quelque chose avant d'aller me coucher. Avec soulagement, j'aperçus mon frère Ian accoudé au bar. Il dégustait un sandwich au beurre de cacahuète. D'ordinaire nous étions comme chien et chat, mais il avait fait preuve d'une gentillesse surprenante depuis mon retour et, ce soir-là, je me pris à rechercher sa compagnie.

Ian tartina une nouvelle tranche de pain qu'il replia en deux avant d'engouffrer le tout.

— T'en 'eux une ? bougonna-t-il la bouche pleine.

J'acquiesçai, mais m'emparai du pot et du couteau pour la préparer moi-même. Ian me considéra d'un air sidéré.

— Tu sais faire ça toute seule ? s'exclama-t-il.

— Arrête ton cinéma.

— Papa m'a raconté que tu avais fait ta propre lessive, aujourd'hui, c'est vrai ? insista-t-il avec une stupéfaction exagérée. Qui es-tu et qu'as-tu fait de ma sœur ?

Je levai les yeux au ciel, avant de me hisser sur le bar et de lui tapoter la tête d'un geste affectueux.

— Au cas où je ne l'aurais pas assez répété ces derniers temps, je suis heureuse de t'avoir comme grand frère. Même quand tu te montres désagréable.

— On regarde un film ?

— D'accord, à condition que tu te brosses les dents d'abord. Rien n'est plus répugnant qu'une haleine qui empeste le pop-corn et le beurre de cacahuète.

— Dire que je te croyais changée, soupira-t-il.

Nous nous laissâmes choir sur les poufs devant la télévision et Ian s'empara de la télécommande. Le bulletin d'information de 22 heures venait de débiter.

Calvin Versteeg a été placé en détention au centre pénitentiaire de Teton County, expliquait la journaliste. Il est accusé de quatre meurtres avec préméditation ainsi que de deux autres tentatives d'assassinat. D'après nos sources, Versteeg sera probablement déclaré irresponsable. Sa tentative de suicide, commise peu avant son arrestation, lui a valu d'importantes séquelles cérébrales et il devrait être interné dans un établissement psychiatrique afin de recevoir les soins appropriés.

— Tu préfères que j'éteigne ? demanda Ian en me jetant un coup d'œil inquiet.

Je lui fis signe de se taire et me penchai pour mieux suivre le reportage lancé par la chaîne. On y voyait Calvin, assis dans un

fauteuil roulant, poussé vers le centre de rétention. Les journalistes et cameramen se bousculaient pour l'approcher aussi près que le cordon de police le permettait, les flashes crépitaient, les micros se pointaient sous son nez, mais mon regard se dirigea vers une silhouette masculine aux abords de la foule.

Sa parka molletonnée et son jean sombre paraissaient neufs. J'eus soudain les paumes moites. Il gardait la tête baissée, se dérochant aux objectifs, mais il aurait presque ressemblé à...

Versteeg avait quitté le lycée de Pocatello's Highland l'an dernier et annoncé à ses proches qu'il partait étudier à Stanford, poursuit le journaliste. Le service administratif de l'université a confirmé que Versteeg avait déposé une demande d'inscription, mais que celle-ci n'avait pas été acceptée. Le père de l'accusé, expert-comptable, et sa mère, avocate, n'ont fait aucune déclaration suite à l'arrestation de leur fils et n'ont pas répondu à nos sollicitations. Nous avons recueilli le témoignage d'une élève de terminale de Pocatello's Highland, Rachel Snavely, qui connaît le jeune homme depuis son plus jeune âge : « Je n'arrive pas à croire que Calvin ait tué ces filles, disait-elle. Il est incapable de faire du mal à quelqu'un. C'était... genre... un type formidable. J'étais à une fête avec lui l'an dernier, il s'est conduit en vrai gentleman. »

— Tu peux éteindre, maintenant, conclus-je en me relevant, encore étourdie.

Ian s'exécuta.

— Navré que tu aies dû voir ça. Est-ce que ça va ?

Je m'approchai de la fenêtre et posai les mains contre la vitre. Je scrutai les ténèbres de la rue, espérant y distinguer une silhouette familière, qui m'observerait de son regard pénétrant.

Je ne l'aperçus pas, mais il était là, quelque part.

Jude était vivant.

Cette nuit-là, j'eus tour à tour trop chaud et trop froid.

Vers 6 heures, je m'éveillai entortillée dans mes couvertures. Renonçant au sommeil, je partis courir pour évacuer mon trop-plein d'adrénaline et mon énergie refoulée. Dehors, le ciel chargé et menaçant reflétait étrangement mon humeur.

Je traversai le parc à petites foulées et, avec un mouvement saccadé des bras, j'accélérai, comme pour mieux distancer Jude. Il ne reviendrait pas. Maintenant qu'il avait assouvi sa quête de justice, l'existence de Mason s'achevait. Au même instant, il s'envolait sans doute pour la Californie afin de reprendre celle de Jude Van Sant. Une vie dont je ne faisais pas partie.

Je savais que je ne pouvais guère lui en vouloir. Il avait tenu les promesses qu'il m'avait faites. Mais mon cœur était trop impliqué pour

faire preuve de logique à son égard. J'avais besoin de lui. Nous formions une équipe. Je me sentais flouée à l'idée de ne jamais partir en balade avec lui, les vitres baissées et la radio à plein volume, à chanter à tue-tête. De ne jamais faire le mur pour le retrouver au cinéma pour la dernière séance, nos doigts entrelacés dans l'obscurité. De ne jamais nous lancer dans une bataille de boules de neige. Après tout ce que nous avons vécu tous les deux, n'avais-je pas gagné le droit de partager aussi les bons moments avec lui ?

C'était injuste. Pourquoi s'octroyait-il la possibilité de disparaître quand il le décidait ? Mes propres désirs ne comptaient-ils pas un peu ? D'un geste rageur, j'arrachai mes écouteurs et me courbai en deux pour reprendre mon souffle. Non, je n'allais pas pleurer pour lui. Je n'éprouvais rien. J'en étais certaine.

Quand enfin je parvins à le sortir de ma tête, je compris que mes sentiments étaient fictifs. Nous nous étions retrouvés prisonniers ensemble de terribles circonstances et cette expérience commune m'avait poussée à m'attacher à lui. Un jour ou l'autre, je finirais par rire de cette nuit sous notre abri, en me rappelant ce que j'avais cru ressentir pour lui. À moins que je n'aie tout oublié d'ici là.

Au détour du chemin, un homme surgit devant moi. Je m'immobilisai. Il était encore tôt et la brume voilait le sentier bordé d'arbres. Il portait un blouson de cuir et un sac de voyage à l'épaule, comme s'il s'apprêtait à grimper dans un avion.

Soudain, ma bouche se dessécha et mes mains se mirent à trembler. Débarbouillé et rasé de près, il avait une autre allure dans ses vêtements propres, mais il ne semblait pas inoffensif pour autant. Quelques égratignures marquaient toujours son visage et ses contusions n'avaient pas complètement disparu. Dans la lumière du petit matin, il paraissait redoutable.

Ses épaules musclées se dessinaient sous sa veste ajustée et je frissonnai au souvenir de leur contour lisse. Je me rappelai chaque détail de cette nuit avec précision. Je me remémorai le goût de ses lèvres, la sensation de chaleur et de sécurité que ses bras m'avaient procurée.

J'aurais voulu courir m'y blottir, mais je ne bougeai pas.

— Tu es revenu.

— J'ai mis quatre jours à descendre de cette montagne, m'apprit-il en s'approchant. J'ai marché sans m'arrêter, de peur de laisser le froid m'engourdir. Encore merci de m'avoir donné ta parka : j'ai pu m'en servir comme bandage. Au pied du versant, j'ai trouvé une boutique avec un distributeur automatique de billets. J'ai retiré assez de liquide pour me réfugier dans une chambre d'hôtel, le temps de me rétablir. J'avais décidé de monter dans le premier avion pour la Californie, prêt à clore ce chapitre de ma vie et à redevenir Jude Van Sant. Au fond,

rien ne me retenait ici...

Son regard perçant chercha le mien.

— Mais chaque nuit je me réveillais en sursaut, hanté par le même visage.

— Jude..., murmurai-je d'une voix brisée.

— Tu n'as pas trahi mon secret, dit-il en me prenant les mains. Je ne t'en remercierai jamais assez.

— Tu avais de bonnes raisons pour agir comme tu l'as fait.

— Lauren méritait qu'on lui rende justice. Tout comme Kimani et Macie. Mais tout le monde n'aurait pas cautionné ma façon de procéder. Shaun vous a séquestrées, Korbie et toi. Il a blessé un policier et abattu un garde forestier de sang-froid, et j'étais présent à chacun de ses crimes. L'enquête aurait révélé que je vivais depuis des mois dans le mensonge et la dissimulation et que j'avais été assez malin pour échapper aux conséquences de mes actes. Aux yeux d'une personne sensée, je suis quelqu'un de nuisible. On ne m'aurait jamais laissé en liberté.

Il avait raison. Je le savais. J'avais aussi conscience de l'énorme danger qu'il courait en venant ici. Il prenait le risque qu'on l'identifie, ou qu'on l'arrête, pour me revoir et je n'osai imaginer ce que cela pouvait signifier pour moi – pour nous deux.

— Et maintenant ? demandai-je. Et pour nous ?

Quelque chose changea dans son regard. Il détourna la tête et je compris aussitôt que je me méprenais sur ses intentions. Je n'obtiendrais pas la réponse que j'espérais. Il s'apprêtait à me briser le cœur.

— Nous avons vécu une expérience intense et, à présent, nous devons accepter l'idée d'un retour à la normale, même si cette routine nous paraît nouvelle. Tu vas reprendre ton quotidien de lycéenne ordinaire. C'est ton année de terminale, une année importante. Tu devrais en profiter pour t'amuser avec tes amis et penser à ton avenir. Quant à moi, je dois rentrer à la maison et faire mon deuil avec ma famille.

Il m'écartait de sa vie. Notre histoire s'achevait. Quatre journées tumultueuses, c'est tout ce que j'avais eu. Et, au fond, je n'aurais pas dû le regretter, puisque mes sentiments n'étaient pas réels. Jude m'avait aidé à survivre dans ces sommets rudes et implacables et je confondais ma gratitude envers lui avec quelque chose de plus profond. Si mon cœur s'emballait à l'idée de le perdre, c'est parce que j'éprouvais la crainte irrationnelle d'avoir encore besoin de lui.

— Je ne veux pas tout gâcher, ajouta-t-il en sondant mon expression.

Il voulait juste s'assurer que je tiendrais le coup. Qu'il ne me faisait pas souffrir. Il était hors de question de laisser paraître mon

déchirement. Comment un amour imaginaire pouvait-il être aussi douloureux ?

— Voilà mon numéro, poursuivit-il en me tendant un morceau de papier. Si un jour tu as envie de discuter, appelle-moi, quelle que soit l'heure. Je suis sincère, Britt. Tu penses que je cherche à me débarrasser de toi, je le vois bien, mais j'essaie simplement d'agir au mieux. J'ai peut-être tort. Et je vais sans doute le regretter. Mais je dois prendre la bonne décision, même si elle n'est pas facile.

Évidemment qu'il cherchait à se débarrasser de moi. Rien de plus normal. Le cauchemar qui nous avait réunis prenait fin. Jude disait vrai. Il était grand temps que chacun continue sa route.

— Ne t'en fais pas. Tu as raison. Je suis heureuse d'avoir pu te dire au revoir, répondis-je tranquillement. Et je suis vraiment désolée, pour Lauren. J'aurais aimé que son histoire s'achève différemment.

— Moi aussi.

Ne sachant que faire d'autre, je remis mes écouteurs.

— Je ferais mieux de terminer mon parcours. J'ai été contente de te connaître, Jude.

Il parut triste, abattu, mais incapable d'y remédier.

— Bonne chance, Britt.

Je m'éloignai en courant et me mordis les lèvres pour contenir le sanglot qui me secouait la poitrine. Au virage suivant, une fois certaine qu'il ne me verrait pas, je tombai à genoux et cessai de lutter.

Je pleurai toutes les larmes de mon corps.

UN AN PLUS TARD

ÉPILOGUE

— À nous l'aventure !

Les bras levés, Caz, ma colocataire, laissa le vent chaud de mai filer entre ses doigts et malmener ses boucles rousses. Originnaire de Brisbane, en Australie, elle me rappelait Nicole Kidman dans ce vieux film, *Le Gang des BMX*. Même tignasse frisée, même accent adorable.

Nous venions d'achever notre première année au Pierce College de Woodland Hills, en Californie, et ensemble nous goûtions à notre toute première sensation de liberté. J'avais revendu tous mes livres de cours, récupéré la caution de l'appartement, et rendu mon dernier partiel en sautant de joie. *Adieu, chimie, et bon débarras !*

Ma liste de préoccupations quotidiennes se réduisait désormais à un seul commandement : profiter de la vie, sous le soleil de Californie.

— Alors, c'est vrai ? Vous ne connaissez pas la route qui longe la côte pacifique ? s'étonnait Juanita, notre autre colocataire, sur la banquette arrière de ma Jeep.

Le nez collé à son iPhone, elle échangeait un flot ininterrompu de SMS avec son nouveau petit ami, Adolph. Caz et moi avions dû batailler pour la convaincre de partir avec nous. Elle craignait que deux semaines de séparation ne le découragent et qu'il finisse par rompre. J'aurais pu lui faire la leçon sur le manque de confiance en soi et l'indépendance féminine, mais je ne connaissais que trop bien la déception de trouver l'amour et de devoir y renoncer aussitôt.

— Dans ce cas, dites-moi simplement où vous comptez vous arrêter et je me charge de vous trouver les sites et monuments historiques aux alentours. Il y a Hearst Castle, Zuma Beach, Wayfarers Chapel...

— On n'a pas envie de s'arrêter, justement ! objecta Caz. Ce qu'on veut, c'est partir le plus vite et le plus loin possible d'ici. Rouler et ne plus jamais nous arrêter !

Elle ponctua son affirmation d'un cri presque tribal.

— Vu la petite fortune que nous coûte la location du bungalow de Van Damme Beach et que sa caution n'est pas remboursable, nous devons bien nous arrêter un jour, fit observer Juanita, pragmatique.

Qui a eu cette idée, déjà ?

— C'est Britt, répondit Caz. Elle arrive du fin fond de l'Idaho et pour elle, la plage, c'est *terra incognita*. Mets-toi un peu à sa place. Là-bas, les distractions estivales se limitent aux concours de lancer de patates.

— Et à Brisbane, vous organisez des courses de wallabies, c'est ça ? ripostai-je.

— Tu dois quand même reconnaître que nos « jackaroos » ont nettement plus de classe que vos cow-boys.

— Il y a un gigantesque aquarium, à Monterey, suggéra Juanita. Nous pourrions y faire une halte pour déjeuner. Ça devrait te plaire, Britt, même si pour d'autres la sortie paraîtra sûrement trop culturelle. Imagine : on risquerait d'apprendre quelque chose d'intéressant.

— C'est les vacances ! s'indigna Caz en martelant des poings le tableau de bord. Fini les leçons.

— J'ai entendu dire qu'on pêchait les ormeaux à Van Damme Beach, déclarai-je d'un ton détaché.

Quelle hypocrite ! Je savais déjà tout à ce sujet. J'avais passé le semestre précédent à faire le ménage sur le campus et m'apprêtais à engloutir jusqu'au dernier centime de mes économies dans une location de deux semaines sur place. Tout ça parce que j'avais décidé de goûter aux ormeaux de la manière la plus authentique qui soit : grillés au feu de bois sur la plage.

Bien entendu, ce que j'espérais par-dessus tout, c'était revoir Jude.

— Eh bien oui. La pêche aux ormeaux, c'est une activité typique des environs, confirma Juanita. Mais ça peut se révéler dangereux, surtout quand on n'a pas l'habitude. Je te le déconseille.

— Moi, je trouve qu'on devrait essayer.

— À votre guise, commenta Juanita sans lâcher son smartphone. Pour ma part je resterai sur le sable et vous regarderai vous noyer, tranquillement assise sur ma serviette.

— Tu sais, cette phrase pourrait devenir ta devise, déclara Caz en balayant l'air d'un geste comme si elle y placardait une banderole invisible : « Vivre ma vie en spectatrice. »

— Et la tienne, ça serait quoi ? « Me précipiter la tête la première vers le désastre » ? rétorqua Juanita.

— À condition que le désastre soit grand, brun et canon, précisa Caz en m'offrant sa main pour que je tape dedans.

— Allez, les filles, temporisai-je. Nous sommes censées nous amuser, pas nous chamailler. Fermez les yeux, respirez un bon coup, pensez à des choses agréables. Et je confisque vos portables : tous dans la boîte à gants. Pas de protestations. Caz, occupe-toi de les rassembler. Voilà le mien.

Une fois les téléphones rangés, Caz et Juanita se détendirent sur leur siège et je m'engageai sur l'époustouflant ruban de route qui filait

le long du littoral, avec ses falaises et ses à-pics plongeant dans l'écume des vagues. Ces méandres étroits me rappelaient les virages en épingle à cheveux des montagnes du Wyoming, mais les similitudes s'arrêtaient là. Je plissai les paupières et observai le scintillement des vagues turquoises qui s'étendaient à perte de vue. Le soleil de plomb irradiait mon visage avide de son rayonnement au péril des taches de rousseur. Et puis il y avait les embruns, où se mêlaient le parfum des arbres en fleur, les relents âcres du bitume brûlant et la saveur fraîche, iodée de l'air marin. Décidément, nous étions bien loin du Wyoming.

Je tâchai de m'imprégner de ces sensations, sans parvenir à occulter ce qui m'attendait au bout de mon voyage. Chaque kilomètre parcouru me rapprochait de lui. Si je désirais vraiment le revoir, je tenais ma chance. Mon cœur bondissait d'excitation, puis replongeait dans des abîmes d'angoisse. Et s'il avait une petite amie ? Une fille splendide, brillante... parfaite ?

J'aurais pu l'appeler. J'avais son numéro. Je l'avais si souvent composé au cours de l'année précédente, mais quelque chose m'avait toujours empêché de presser la dernière touche. Qu'aurais-je pu lui dire ? Nous n'avions pas exactement connu une relation ou une amitié classiques, aussi le « Salut, qu'est-ce que tu deviens ? » semblait mal à propos. « Tu me manques » sonnait comme un aveu embarrassant. J'allais passer pour le pot de colle qui faisait toute une histoire de quatre malheureuses journées en tête à tête.

J' imagine que j'aurais préféré le croiser par hasard. Comme un signe du destin. Que je forçais sans doute un peu en louant un bungalow aux abords de sa plage favorite. Mais j'étais lasse d'attendre qu'il me donne un coup de pouce.

J'aurais pu prendre mon courage à deux mains et l'appeler. Après tout, ça ne me coûtait pas grand-chose. S'il répondait, j'avais toujours la possibilité de raccrocher. L'indicatif de ma nouvelle ligne correspondait à celui de Los Angeles : il n'aurait pas pu faire le rapprochement avec moi.

Caz somnolait, les yeux fermés, et sa tête ballotta contre la vitre. Quant à Juanita, elle dormait, étendue sur la banquette arrière. Avant d'avoir pu changer d'avis, je me penchai pour récupérer mon téléphone dans la boîte à gants et composai son numéro. À chaque sonnerie, mon angoisse s'amenuisait, remplacée par une autre impression. Du soulagement ? De la déception ? Enfin, je tombai sur la messagerie.

— Tu appelles ta famille ? me demanda Caz, qui bâilla en se frottant les yeux.

— Non. Un copain qui habite les environs. Il n'a pas répondu. C'est sans importance, dis-je en étouffant à mon tour un bâillement nonchalant.

— Juste un copain ? insista-t-elle, perspicace.

— Un type que j'ai connu, il y a longtemps.

Lui parler de Jude me semblait étrange. En l'espace d'une année de fac, Caz était devenue plus qu'une simple amie. Je lui avais confié des choses que je n'avais jamais révélées à personne, pas même à Korbie. Nous ne comptions plus les sujets de connivences entre nous et, pour les courses, pas question de faire des additions séparées : ce qui était à moi était à elle. Nous n'avions pas non plus de secrets l'une pour l'autre. En cas de dispute, nous n'allions jamais nous coucher fâchées. Nous restions éveillées jusqu'à régler nos désaccords, quitte à passer une nuit blanche. Aussi éprouvais-je une pointe de remords à lui avoir caché l'existence de Jude, mais je n'étais pas sûre d'être prête à le partager avec quelqu'un. Peut-être parce qu'il ne m'avait jamais vraiment appartenu... ou que je n'étais pas certaine d'avoir vécu quelque chose de réel avec lui. Nous n'avions pas eu la possibilité de le découvrir.

— Nous sommes jeunes, Britt, déclara Caz en croisant les pieds sur le tableau de bord. Nous sommes en vie. Tu auras tout le temps de te montrer prudente quand tu seras morte.

Je la regardai avec un mélange d'admiration et de jalousie. Avant, j'étais comme elle. Insouciant, je me laissais porter par le vent. Mais durant ce séjour dans les montagnes, tout avait changé. J'avais changé.

Caz prit le volant pour la seconde partie du trajet. Juanita grimpa sur le siège passager et je m'affalai sur la banquette arrière. Je m'obligeai à chanter en cœur avec la radio pour empêcher mon esprit de vagabonder. Une seconde d'inattention, et mes pensées me ramenaient à l'année précédente, au souvenir de cette nuit sous l'arbre déraciné. Il me rappelait les confidences que Jude et moi avions échangées et tout ce que nous avions partagé.

Une heure avant le coucher du soleil, j'aperçus un panneau annonçant Van Damme Beach. Un tressaut nerveux me parcourut les veines. Et s'il se trouvait sur la plage, en ce moment ? Impossible. Mais il finirait bien par y venir : il y était trop attaché pour s'en éloigner indéfiniment. J'aurais pu tracer nos deux noms dans le sable, laisser un signe romantique dans le genre. Plusieurs semaines ou mois plus tard, il se serait peut-être attardé au même endroit précis et, brusquement, sans savoir pourquoi, il aurait songé à moi.

— Prends cette sortie, lançai-je de but en blanc.

Caz me jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Notre bungalow se situait beaucoup plus au nord. Je sentis qu'elle s'apprêtait à me le faire remarquer, mais devant mon expression, elle s'exécuta sans un mot.

La voiture ralentit et Juanita se redressa en s'étirant.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle, la voix ensommeillée.
— Nous allons chercher des ormeaux, déclara Caz avant d'articuler à mon attention : Qu'est-ce que c'est, des ormeaux ?

— Une sorte d'escargot de mer.

— Haha, ajouta-t-elle d'un air entendu. Nous allons chasser l'escargot de mer. Ce qui pourrait très bien être un nom de code pour autre chose.

Elle se gara et je m'extirpai de la Jeep pour m'approcher de la falaise escarpée qui surplombait l'océan. Mon cœur cognait à tout rompre et je profitai de mes quelques instants de solitude pour me ressaisir. Jude n'était pas là. Je m'emballais pour rien.

Les rayons du soleil rasaient la surface, faisant miroiter les flots d'argent. Des rochers déchiquetés punctuaient la côte et les mouettes criaient en décrivant des cercles au-dessus de moi. En descendant vers la plage, j'imaginai Jude plonger pour pêcher les ormeaux, parfaitement à l'aise sous l'eau, en dépit des courants. Je ne lui avais pas demandé combien de temps il parvenait à bloquer sa respiration. Quel que soit son record, j'étais certaine de l'avoir battu. Je retenais mon souffle depuis plus d'un an.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Caz ne me rejoigne à pas prudents.

— Alors, tu le vois ?

— Qui ?

— L'ormeau.

— Tu es bête, plaisantai-je avec une grimace.

— Tu l'as connu comment ?

— Si je te le racontais, tu ne me croirais pas.

— C'était le livreur de pizza ? Le copain de ta meilleure amie ? Le fossoyeur à l'enterrement de ton grand-oncle Ernest ? Je brûle ?

Plutôt le garçon qui m'a kidnappée, séquestrée, obligée à le guider dans la montagne en plein blizzard, m'a sauvé la vie, avant que je ne sauve la sienne, puis qui m'a embrassée et dont, sans savoir comment, j'étais tombée amoureuse. Oui, ça résumait bien les choses.

— Inutile de parler de lui si tu n'en as pas envie, reprit-elle. Mais si ce type t'a fait souffrir, je lui arracherai le cœur pour le jeter en pâture à Rosie – c'est notre cochon domestique.

— C'est rassurant.

— Tu ferais pareil pour moi.

— Je n'ai pas de cochon domestique.

— Qu'est-ce que vous avez comme animaux de compagnie, dans l'Idaho ? Des pommes de terre apprivoisées ? s'esclaffa-t-elle.

Je passai le bras autour de ses épaules.

— Que dirais-tu d'une petite balade le long de la plage ?

Sans retirer nos chaussures, nous arpentâmes le sable glissant, à

bonne distance du ressac.

— Tu sais que je serais capable de faire des tas de choses pour toi, continua Caz. Par exemple, si tu oubliais le pot de glace dans la cuisine, je le rangerais dans le congélateur. Si tu sortais sans imperméable un jour de pluie, je ferais un détour par la fac pour te l'apporter.

— Où veux-tu en venir ?

— Et... imaginons que tu laisses ton portable dans la voiture et qu'il se mette à sonner, je décrocherais.

Je la dévisageai pendant de longues secondes avant de finir par comprendre. Un tourbillon d'émotions me noua le ventre.

— Tu as répondu à ma place ? Qui c'était ?

— Un type. Il avait manqué ton coup de fil, un peu plus tôt, et comme il ne connaissait pas le numéro, il a appelé.

— Tu lui as donné mon nom ? m'exclamai-je d'une voix suraiguë. Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— Que s'il voulait découvrir à qui appartenait le téléphone, il devrait se rendre sur la plage de Van Damme et mener sa propre enquête.

— Caz, tu ne lui as quand même pas dit ça ?

Je l'empoignai par le coude et l'entraînai en direction de la falaise où nous avions garé la voiture.

— Nous ne pouvons pas rester ici. Où était-il ? Encore à San Francisco ? Arrête de traîner les pieds, Caz !

— C'est ça le plus dingue : il est déjà là.

— Tu plaisantes ? m'étranglai-je.

— Le temps de se sécher, il devait nous rejoindre sur le parking. Je lui ai suggéré de nous retrouver là-bas.

Je sentis mon visage s'empourprer, paniquée à l'idée de l'apercevoir. Mais aussi à celle de le manquer.

— Dépêche-toi, Caz. Nous devons partir.

Découragée par les rochers trop escarpés, j'agrippai la main de mon amie et me mis à courir en direction des dunes pour les contourner. Je devais absolument atteindre le parking avant lui. Je payais cher d'avoir voulu forcer le destin. Oui, j'avais envie de le revoir. Mais pas comme ça. J'ignorais par où commencer, je n'avais pas eu l'occasion de préparer l'amorce idéale, j'avais les cheveux emmêlés et puis... s'il n'était pas seul ? S'il se trouvait avec *elle* ?

S'ensuivit alors l'un de ces instants suspendus, interminables, où le temps paraît réellement se figer. Caz et moi remontions le long de la plage. Elle fit une remarque sur le type qui s'avancait vers nous et redressa son chapeau de paille pour mieux admirer son torse dénudé. Mes jambes s'immobilisèrent. Mon cerveau cessa de fonctionner et je ne pus que le dévisager. Quelque part, dans un recoin de mon esprit,

mon inconscient avait dû le reconnaître. Après tout, je ne voyais que lui. Mais j'étais incapable de réfléchir, trop stupéfaite pour former la moindre pensée cohérente. Sa réaction fut sans doute la même, car il s'arrêta, lui aussi. Il me détaillait du regard, étonné et incrédule.

Jude avait le teint doré, la peau encore humide et le bout du nez rougi par le soleil. Il avait les cheveux plus longs, qu'il avait plaqués en arrière pour dégager ses yeux bruns. La main négligemment glissée dans sa poche, sa posture décontractée, insouciant le transfigurait. Le montagnard aux doigts gercés qui voûtait les épaules pour se protéger du vent avait laissé place à un jeune homme détendu et chaleureux.

— Pendant une minute, je me suis demandé si c'était une blague. Tu as bien failli m'avoir. Bien joué, le coup de la copine à l'accent australien : tu sais brouiller les pistes.

Incapable de répondre, je demeurai immobile, tremblante.

— Désolé d'avoir manqué ton appel... J'étais dans l'eau.

Tandis qu'il s'avançait vers moi, sa mine réjouie s'effaça et se fit plus sérieuse. Le Jude impénétrable avait disparu, lui aussi. Je vis les émotions se succéder sur son visage quand il me dévora des yeux et je retins mon souffle. Il éprouvait encore des sentiments pour moi. Je le lus dans son expression.

Il ne m'en fallut pas davantage pour oublier mes réserves. Je me précipitai vers lui pour me jeter à son cou. J'enveloppai ses hanches de mes jambes et enfouis la tête au creux de son épaule.

Puis je l'embrassai. Ce fut si rapide, si facile, comme si tous ces mois de séparation se réduisaient tout à coup à quelques jours, quelques heures, minutes et secondes, avant de ne plus me sembler qu'un battement de cils. Du bout des lèvres, j'effleurai sa bouche, ses pommettes, la moindre parcelle de son visage.

— C'est vraiment toi... Je n'arrive pas à le croire, souffla-t-il en ramenant mes cheveux derrière mon oreille. Tu as une mine splendide.

— Une douche fait des merveilles, m'esclaffai-je. Sans parler de la nourriture. Et du repos.

— Euh... je ferais mieux d'aller chercher mes ormeaux plus loin, nous interrompit Caz en désignant la côte du pouce avec une mimique aussi hilare qu'embarrassée.

— Attends, Caz ! J'aimerais te présenter Jude, m'exclamai-je en l'attirant vers elle. Jude, voici Caz, ma meilleure amie.

— Ravie de te rencontrer, lui dit-il en lui serrant la main.

Ses manières impeccables la conquièrent aussitôt et elle hocha la tête d'un air approbateur.

— Si tu n'en veux pas, je le prends, me glissa-t-elle dans un murmure exagéré.

Le sourire de Jude s'élargit, débordant de charme.

— Laissez-moi vous inviter toutes les deux à dîner. Je connais l'endroit idéal, le Café Beaujolais, à deux pas d'ici. Ce serait un crime d'avoir fait tout ce chemin et de ne pas vous y arrêter. Et pas question de refuser. Vous êtes dans mon domaine, à présent, et je dois absolument vous montrer les environs.

— C'est très attentionné de ta part, mais j'ai déjà mangé. En revanche, Britt a sauté le déjeuner et meurt sans doute de faim.

Elle mentait avec un tel aplomb que je manquai d'éclater de rire. Elle savait très bien que j'avais largement abusé du homard, à Monterey.

— Juanita et moi allons nous installer au bungalow et défaire les bagages. Tu nous rejoindras... peut-être un jour, conclut-elle avec un clin d'œil.

— Vous séjournez dans le coin ? me demanda Jude, ravi.

— Nous avons loué un bungalow près de la plage. J'ai lancé une fléchette sur la carte et le hasard a tranché en faveur de Van Damme Beach.

— J'adore les coïncidences, acquiesça-t-il, amusé.

Jude avait dit vrai, le Café Beaujolais était exquis. Attablés sur la terrasse, nous dégustâmes des escargots qui, selon lui, devraient satisfaire la curiosité de mes papilles jusqu'à ce qu'il puisse me pêcher des ormeaux. Le ciel virait au mauve, profond et velouté, pas tout à fait noir, et les étoiles s'allumaient. Un parfum riche et suave embaumait l'air. J'avais retiré mes tongs et posé les pieds sur ses genoux, sous la nappe. Lui avait passé une chemise de lin blanc et me caressait affectueusement la jambe.

— Un trois étoiles, décrétai-je. Je crois que je n'ai jamais goûté de repas aussi succulent.

Il sourit. Son regard avait un éclat que je ne lui connaissais pas, ou du moins pas dans les montagnes. C'était comme si, débarrassé de sa carapace vengeresse, il laissait enfin apparaître sa véritable personnalité. Celle d'un garçon simple, spontané, ouvert. Quelqu'un de bien. De droit.

— J'aimerais te faire visiter la région. Te montrer mes endroits favoris.

— Je suis partante !

Il tendit le bras pour glisser ses doigts dans les miens.

— Tu as des mains sublimes. Je ne les avais jamais vraiment vues. Tu ne quittais jamais tes gants.

— J'ai jeté tout ce que je portais durant cette expédition. Les gants, le jean, les chaussures... Garder ces vêtements pendant quatre jours et quatre nuits m'en a dégoûtée.

— J'ai fait la même chose. Excepté pour le bonnet. Tu l'avais mis et

je voulais conserver un souvenir de toi. Je sais, je suis un incorrigible sentimental.

— Non, bredouillai-je, soudain embarrassée. C'est... mignon.

Jude me lança un regard immense, d'une sincérité absolue.

— Depuis notre dernière rencontre, je suis venu ici presque chaque week-end. J'avais conscience de rêver un peu, mais j'espérais que tu te rappellerais notre conversion et le nom de la plage. Je m'asseyais sur les rochers et je te guettais. Parfois, en me promenant, je croyais t'apercevoir du coin de l'œil, mais il s'agissait toujours d'une illusion. Pourtant, je ne me suis pas découragé, poursuivit-il d'une voix plus sourde, et j'ai continué à t'attendre. Quand je t'ai vue, aujourd'hui, et qu'enfin c'était bien toi, j'ai compris que toi aussi, tu me cherchais. Ces quatre jours passés sur les sommets nous ont changés. Tu as gardé une partie de moi et tu m'as laissé quelque chose de toi en retour. Tu n'aurais jamais fait le déplacement jusqu'ici si ça n'avait pas été le cas. Tu m'aurais oublié. Moi je n'ai pas pu, Britt. Et je ne veux pas que tu m'oublies non plus.

— Si j'ai parcouru tout ce chemin pour te retrouver, répondis-je, les yeux embrumés, c'est parce que ces quatre jours ne m'ont pas suffi. J'avais envie de vivre autre chose avec toi, exactement comme aujourd'hui. Profiter d'une soirée d'été, à la terrasse d'un restaurant. Flâner sur la plage, en parlant de choses futiles, sans importance.

— J'ai une idée : si nous allions nous promener sur la plage en parlant de choses futiles et sans importance ?

— Tu lis dans mes pensées, pouffai-je.

— Tu vois ? Je suis le garçon idéal. Inutile de formuler tes désirs : je suis médium extra-lucide, ajouta-t-il en se tapotant la tempe. C'est très rare chez les garçons. Un vrai super-pouvoir de seconde zone.

— Arrête de me faire rire ou je vais recracher mon vin par le nez.

De nouveau, il appuya son index sur son front.

— Ça aussi, je le savais déjà.

— Quelle soirée fantastique, commentai-je avec un soupir d'aise. Merci, Jude.

— Je te fais cracher dans ton verre et tu passes une soirée fantastique ? Tu n'es pas difficile.

— Allez, viens, l'interrompis-je en reprenant mes tongs avant de l'entraîner par le bras. Tout le monde nous regarde. Allons faire les idiots ailleurs.

Caz m'avait dit un jour qu'on se sent vraiment à l'aise avec quelqu'un lorsque les silences peuvent se prolonger sans qu'on éprouve le besoin d'entretenir la conversation. Je vérifiai cette théorie avec Jude. Allongés sur le sable gris, nous scrutions la voûte d'encre piquée d'étoiles. La brise marine nous enveloppait. J'essayais de repérer les constellations que je connaissais, comme le Sagittaire. Tout

en cherchant la Ceinture d'Orion, je discernai deux astres qui étincelaient côte à côte, et j'en fis notre constellation à tous les deux. Cette idée d'éternité me paraissait romantique. Notre amour, gravé dans le ciel.

— Alors, quels sont tes projets pour l'été ? me demanda-t-il.

— Décrocher un petit boulot, rendre visite à ma famille, énumérerais-je avant de me tourner pour le regarder dans les yeux. Mais je préfère de pas m'en inquiéter pour l'instant.

— Reste ici... avec moi.

Je me dressai sur mon coude et essayai de comprendre s'il était sérieux.

— Que veux-tu dire ?

— Mes parents séjournent en Europe. Il y a largement assez de place chez nous pour vous accueillir avec Caz et Juanita. Si tu tiens à travailler, je connais plusieurs personnes en quête de stagiaires. Si ça te paraît trop compliqué, tu pourrais toujours trouver un job de serveuse. Je suis là pour t'aider.

— Tu nous proposes de nous installer chez toi pendant tout l'été ?

— Aucune condition suspensive à mon offre. Si je m'y prends bien, elle sera trop tentante pour que tu la refuses.

— Vous êtes machiavélique, Don Corleone, plaisantai-je.

— Je t'ai déjà laissée partir une fois, expliqua-t-il avec tendresse. Bien que je ne regrette pas de t'avoir laissé faire tes propres choix, j'ai toujours espéré que tu me donnes une seconde chance. Dis oui. Dis-moi que tu nous accordes une chance.

— J'hésite, répondis-je en réprimant un sourire. Nos dernières vacances ensemble se sont révélées si chaotiques. Désolée, mais il faut que je sache : est-ce qu'il y aura de la neige ?

L'amusement se dessina sur son visage.

— Rien que du sable à perte de vue. Le soleil. Et moi.

Je me lovai contre lui, mes jambes allongées sur les siennes et la tête appuyée sur son épaule. En dépit de ses paupières closes, je me doutais qu'il ne dormait pas. Il m'enveloppait d'un bras et avait l'autre main posée sur ma cuisse. Il arborait une expression de contentement.

Le lendemain, en fin d'après-midi, la plage n'appartenait plus qu'à nous. Le soleil commençait à décliner à l'horizon et dardait ses rayons sous notre parasol. Du bout du pied, je relevai un coin de serviette pour me faire de l'ombre.

— Tu penses à quelque chose, murmura Jude, sans ouvrir les yeux.

— Oui, à toi.

Avec un soupir béat, je laissai courir mes doigts sur son torse. Il ne lui restait que quelques légères cicatrices. Je les couvris de tendres baisers. Je n'y voyais pas des imperfections, mais un souvenir vivace

de cette funeste nuit que nous avons traversée ensemble. Ne prétendait-on pas que la lumière naissait des ténèbres ?

— Intéressant. Parce que je pensais justement à toi.

J'époussetai une traînée de sable sur son bras avant d'y appuyer ma joue.

— Je t'écoute. Qu'est-ce que je t'inspirais ? Ne te fais pas prier. Je n'ai rien contre la flatterie.

Il bascula sur le flanc, étirant son corps mince et interminable auprès du mien.

— Si tu n'étais pas si jolie, je te reprocherais ton ego surdimensionné, plaisanta-t-il en caressant distraitemment mon nez du bout du doigt. Mais dès que je veux te blâmer, il suffit que je te regarde pour oublier ce que je voulais dire et songer que si je ne t'embrasse pas très vite, je ne te mérite pas.

— Ça me convient parfaitement.

— Si je ne fais pas attention, tu vas attraper la grosse tête. Elle enflera tellement qu'il faudra te faire rouler le long de la plage. Mais tu ne m'as toujours pas donné ta réponse, ajouta-t-il en se redressant sur son coude, l'air interrogateur. Tu restes ?

Mon sourire s'évanouit tandis que je considérais sa proposition. Personne n'aurait pu le comprendre, mais ces quatre interminables journées passées à arpenter cette montagne, à lui confier ma vie, m'avaient suffi à savoir que j'étais amoureuse de lui. Et si c'était à recommencer, je n'aurais pas hésité.

J'approchai le visage du sien. En sentant son parfum d'iode, je pris tout à coup conscience de ma chance. J'avais la possibilité de savourer l'été avec lui, les pieds dans le sable, à goûter l'océan sur ses lèvres, à laisser le doux murmure des vagues nous bercer tandis que nous nous endormions dans les bras l'un de l'autre.

— Je reste, déclarai-je enfin. Je pense que tu vaux la peine de supporter ces plages et ce soleil un peu plus longtemps.

— Évidemment que j'en vaux la peine ! Et je vais te le prouver tout de suite. Viens là...

REMERCIEMENTS

De nombreuses mains ont contribué à façonner ce livre.

Merci à mon éditeur, Zareen Jaffery, pour ta sagesse et ton dévouement. Tu es responsable de certains des meilleurs passages de ce livre.

Christian Teteer et Heather Zundel, les meilleures lectrices – et sœurs ! – dont un auteur puisse rêver. J'étais certaine que vous me donneriez un avis objectif sur *Black Ice*. Après tout, vous ne m'avez jamais caché ce que vous pensiez de mes vêtements, coiffures, petits copains, goûts musicaux et cinématographiques depuis notre enfance. Vous êtes les meilleures.

Je dois aussi citer Jenn Martin, mon assistante, dont l'esprit fonctionne d'une manière bien différente du mien : le sien est organisé ! Jenn, merci de t'occuper de tout le reste quand je dois me concentrer sur l'écriture.

À mes amis chez Simon & Schuster, parmi lesquels Jon Anderson, Justin Chanda, Anne Zafian, Julia Maguire, Lucy Ruth Cummins, Chrissy Noh, Katy Hershberger, Paul Chrichton, Sooji Kim, Jenica Nasworthy et Chava Wolin : moi-même, je n'aurais pu sélectionner une plus belle équipe éditoriale. Un grand coup de chapeau à tous.

Katherine Wiencke, pour ses corrections sur *Black Ice*.

Comme toujours, je salue les talents en affaires et la clairvoyance de mon agent Catherine Drayton. Et puisque nous parlons d'agent, il se trouve que je travaille avec le meilleur agent chargé des droits étrangers de toute la profession. Merci, Lyndsey Blessing, d'avoir permis à mon livre d'être lu dans le monde entier.

Merci à Erin Tangeman, du bureau du procureur général du Nebraska, d'avoir répondu à mes questions d'ordre juridique. Toutes les erreurs sont de mon fait.

Merci à Jason Hale d'avoir trouvé les slogans pour les autocollants de pêche à la mouche, sur la Jeep de Britt.

En homme modeste, John Walsh en a sans doute assez d'être cité dans mes livres, mais ses connaissances pharmaceutiques me sont d'un

grand secours.

Enfin chers lecteurs, ce livre est entre vos mains grâce à vous. Je ne vous remercierai jamais assez de lire mes histoires.

Découvrez les autres titres de la collection :

GLOW, MISSION NOUVELLE TERRE d'Amy Kathleen Ryan

Alors qu'elle vient de fêter son quinzième anniversaire, Waverly n'a connu qu'un seul foyer, l'Empyrée, une navette spatiale à destination de la Nouvelle Terre.

Sa mission : mettre au monde les enfants qui peupleront la planète. Tous la destinent à Kieran, son ami d'enfance et le futur capitaine du vaisseau. Pourtant Waverly aspire à une autre vie et les silences de son ami Seth l'attirent davantage que les exploits de Kieran.

Lorsque le navire jumeau de l'expédition attaque l'Empyrée pour enlever toutes les jeunes filles, plus le temps de s'interroger. Waverly et ses amies doivent survivre dans un milieu hostile aux pratiques très différentes des leurs.

LE CALICE DU VENT de Cate Tiernan

À la mort de son père, Thais se voit contrainte de suivre une tutrice inconnue à la Nouvelle-Orléans. Étrange et surprenante, la ville l'accueille avec ses secrets et ses mystères, dont le plus bouleversant est sans doute la découverte de sa sœur jumelle, Clio.

Au milieu de ce chaos, Thais apprend qu'elle fait partie d'une famille de sorcières et qu'elle possède des pouvoirs surnaturels. Elle et sa sœur sont les derniers maillons d'une assemblée de sorciers appelée Balefire, à la force si puissante qu'elle a causé la séparation des deux sœurs. Enfin réunies, les deux jeunes filles doivent apprivoiser leur don et travailler ensemble au rituel qui transformera leur vie et celle de l'assemblée à jamais.

ALERA de Cayla Kluver

À la perspective d'épouser l'homme que son père a choisi pour lui succéder à la tête du royaume d'Hytonica, la princesse Alera a la désagréable impression qu'on lui impose un destin dont elle ne veut pas. Lorsque Narian, un mystérieux jeune homme originaire du royaume ennemi de Cokyri, arrive avec un passé obscur dont il refuse de parler, les nouveaux désirs d'Alera menacent alors de détruire le

royaume.

En découvrant le secret de Narian, la jeune fille se retrouve prise au piège de complots, de querelles familiales et de guerres ancestrales. Se résoudra-t-elle à écouter son cœur au détriment de sa famille, son royaume et son honneur ?

LES ÉTRANGES TALENTS DE FLAVIA DE LUCE d'Alan Bradley

Été 1950, le paisible manoir de Buckshaw est agité par de surprenants événements. Un oiseau mort, timbre collé au bec, est retrouvé devant la porte de la cuisine, un cadavre fait son apparition au beau milieu d'un plant de concombres, et le maître de la famille, le colonel de Luce, n'est plus lui-même. Le plus mystérieux de cette affaire ? Quelqu'un a subtilisé un morceau de l'écœurante tarte à la crème de Mme Mullet.

Avec son œil affûté et son laboratoire de chimie, c'est Flavia, l'une des trois filles de Luce, qui va mener l'enquête dans le passé tourmenté de son père.

Ses meilleures amies sont les fioles de lithium et de borax, ses lunettes rondes lui servent autant à attirer la compassion qu'à protéger ses yeux des projections d'acide, et nul ne peut résister à sa fabuleuse repartie... surtout pas ses sœurs.

Tome II : *La mort n'est pas un jeu d'enfant*

Tome III : *La mort dans une boule de cristal*

COMMENT SE DÉBARRASSER D'UN VAMPIRE AMOUREUX de Beth Fantaskey

Jessica avait de nombreux projets pour son année de terminale... Cela dit, épouser un prince vampire n'en faisait certainement pas partie ! Alors, que faire de Lucius, qui arrive tout droit de Roumanie pour réclamer sa promise, quand elle ignore tout de cet arrangement ? Vampire ou pas, Jessica n'a pas l'habitude qu'on lui dicte sa conduite, et elle a bien l'intention de mettre dehors ce vampire amoureux.

Tome II : *Comment sauver un vampire amoureux*

EVIL GENIUS : LES AVENTURES DE CADEL PIGGOTT de Catherine Jinks

Adopté à sa naissance, Cadel Piggott montre dès son plus jeune âge des talents de hacker impressionnants. Fasciné par les codes et les systèmes, il épuise petit à petit tous les adultes chargés de son éducation, piratant leur carte bleue, s'infiltrant dans le système informatique de son école pour mettre le chaos dans les notes et les emplois du temps... Et ce n'est pas sa rencontre avec le mystérieux Thaddeus, envoyé par son père biologique, qui risque d'arranger les choses !

LES AGENTS DE M. SOCRATE d'Arthur Slade

Dans le Londres victorien, un étrange jeune garçon masqué suit les ordres de son maître pour déjouer les complots les plus secrets. Aidé de la belle Miss Octavia, il s'introduit dans les cachots de la Tour de Londres ou dans les clubs confidentiels en transformant son apparence.

Tome I : *La Confrérie de l'horloge*

Tome II : *La Cité bleue d'Icaria*

Tome III : *Le Peuple de la pluie*

LES FRAGMENTÉS de Neal Shusterman

Après la Seconde Guerre civile américaine, on vient de signer la charte de la vie. Elle stipule que l'on peut « fragmenter » un adolescent âgé de treize à dix-huit ans. Nul ne sait ce qu'il advient d'eux. Quand Connor, Risa et Lev se retrouvent sur la liste fatale, ils n'ont qu'une solution : fuir et tenter de survivre.

GRANDE ÉCOLE DU MAL ET DE LA RUSE de Mark Walden

Bienvenue dans la première école du mal où sont réunis les esprits les plus malins, les plus machiavéliques pour apprendre l'art magistral du crime.

Tome I : *Grande École du Mal et de la Ruse*

Tome II : *High School Criminal*

Tome III : *Opération Léviathan*

Tome IV : *L'Armée des disciples*

MICAH ET LES VOIX DE LA JUNGLE de Frédéric Lepage

Une famille française qui abandonne tout pour s'installer au milieu de la jungle thaïlandaise, un cornac mystérieux, une grotte qui recèle des esprits maléfiques, un jeune héros aux pouvoirs étonnants : ce sont les ingrédients explosifs de la nouvelle série de Frédéric Lepage.

Tome I : *Le Camp des éléphants*

Tome II : *La Malédiction de Mara*

Tome III : *Le Masque du serpent*

Tome IV : *Piège de sang*

L'ORPHELINAT DES ÂMES PERDUES de Stephan Petrucha et Thomas Pendleton

Quatre fantômes de petites filles. Un rituel nocturne. Laissez-vous envoûter par les contes des âmes perdues.

Tome I : *Photo hantée*

Tome II : *Écoute...*

Tome III : *Captivité*

